

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

VI

Antilopes - Arzuges



Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

VI
Antilopes - Arzuges

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-324-2

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1989

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

A236. ANTILOPES

Les Antilopinés étaient jadis très nombreux comme en témoigne la fréquence de leur représentation dans l'art rupestre préhistorique, tant au Sahara que dans l'Atlas, et les textes de auteurs anciens et modernes jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

LE BUBALE, (*Alcelaphus buselaphus*). Cette antilope existait sur les hauts plateaux du Maroc oriental au début du siècle (dernière capture en 1925), mais elle est très probablement éteinte dans toute l'Afrique du Nord. Animal de grande taille (parfois 1,30 m au garrot), aux formes lourdes, caractérisé par un allongement remarquable de la face donnant à la tête une forme longue et étroite. Celle-ci est surmontée chez les deux sexes par des cornes épaisses et annelées en forme de lyre.

Aux dires des anciens auteurs (Hérodote, Pline), elle aurait été largement répandue dans toute la bordure méridionale de la Méditerranée au début de notre ère.

L'ORYX (*Oryx leucoryx*). C'est une espèce de plaine qui vivait dans tous les milieux steppiques, subdésertiques et désertiques du Maghreb, au sud de l'Atlas. Jadis très répandue elle pouvait former d'importants troupeaux. Elle ne subsisterait plus que dans le Sahara central entre l'Aïr et Ennedi. Antilope d'assez grande taille (1,10 m à 1,25 m au garrot) au pelage blanchâtre, beige roux sur le dos et les flancs, franchement brun roux sur le cou, les épaules et sur une étroite bande séparant les flancs du ventre blanc. Chez les deux sexes existe une paire de cornes longues de 80 à 115 cm, peu divergentes et légèrement incurvées en arrière.

L'ADDAX (*Addax nasomaculatus*). Antilope de moindre taille (1,05 à 1,15 m au garrot) qui nomadise en petits troupeaux dans les régions franchement désertiques, ergs et regs, et entreprend de grandes migrations saisonnières. Elle peuplait tout le Sahara au siècle dernier, de l'Atlantique à la Mer Rouge, mais elle est maintenant limitée au seul Sahara central de l'Adrar mauritanien à l'Ennedi. Son pelage est de couleur sable, encore plus clair sur la croupe, avec un chevron blanc au-dessus des yeux, d'où son nom. Les cornes, plus petites chez la femelle, sont annelées, enroulées en spirale, s'évasant en forme de lyre, de 80 centimètres de longueur.

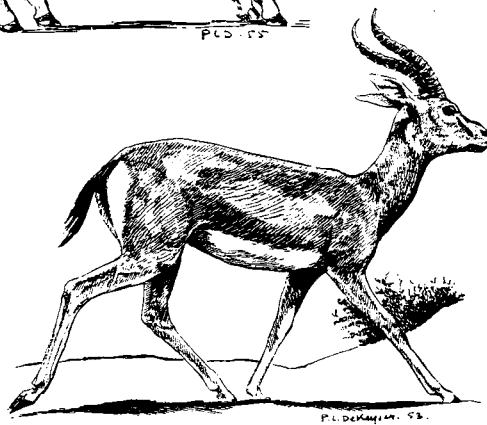
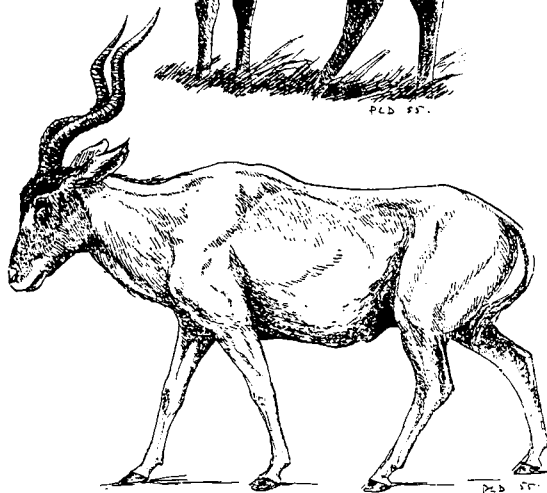
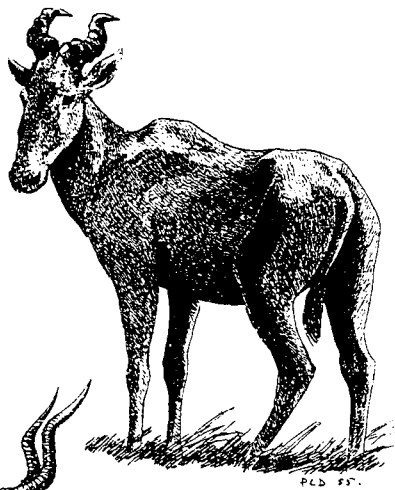
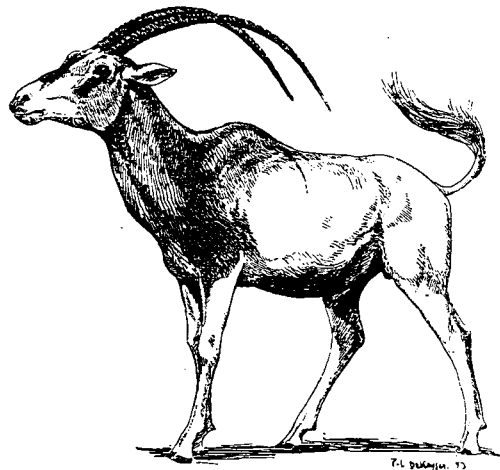
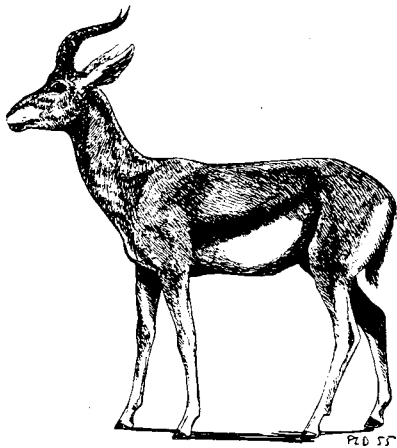
LES GAZELLES (*Azenkad-Izenkad en Tašelhit*).

La gazelle Dama (*Gazella dama*), « Mohor », « Biche Robert ».

C'est la plus grande (90 à 110 cm au garrot). Elle vit en petites troupes errant dans les milieux subdésertiques et désertiques. Elle fait encore des apparitions au nord de la Hammada de Tindouf et dans la vallée du Draa. Elle possède des pattes et un cou très long. La teinte rougeâtre du dessus du corps contraste avec de larges zones blanches postérieures et inférieures. Il n'y a pas de bande latérale sur les flancs. La tête et une tache au milieu du cou sont d'un blanc pur. Les cornes petites (40 cm), très annelées, sont en forme de lyre. Elles sont plus longues chez le mâle.

La gazelle de Cuvier (*Gazella cuvieri*).

De taille moyenne (60 à 75 cm au garrot), au pelage assez fourni, relativement long, de couleur blanche sous le ventre, fauve grisâtre sur le cou et le dos, plus clair sur les membres et les flancs qui sont soulignés à leur partie inférieure par une bande plus foncée. Tache brune sur le museau. Les cornes (25 à 30 cm) sont peu annelées, peu divergentes et faiblement incurvées chez le mâle, plus fines et



Antilopes : de haut en bas : Gazelle à front roux, oryx, antilope bubale, gazelle dama (ou biche Robert), addax et gazelle dorcas. Dessins P. Dekeyser.

presque rectilignes chez la femelle. De répartition essentiellement nord-africaine, elle est encore présente dans l'Anti-Atlas et le Haut-Atlas occidental au Maroc. Elle vit en couples ou en petites hardes familiales dans des reliefs boisés des étages bioclimatiques arides ou subhumides.

La gazelle Dorcas (*Gazella dorcas* avec ses deux sous-espèces *G. dorcas dorcas* et *G. dorcas neglecta*).

C'est la plus fine et la plus petite (55 à 65 cm au garrot). Elle vit dans les plaines et les régions peu escarpées, en petites troupes familiales. Répandue jadis dans le Maghreb à l'exception des massifs montagneux, elle ne subsiste plus que dans les régions désertiques ou subdésertiques, préférant les substrats rocheux. Le pelage est lisse et ras, de coloration générale fauve, le ventre et la face interne des membres demeurant blancs. La limite entre les deux teintes est marquée sur les flancs et l'arrière des cuisses par une bande brune très prononcée. Les cornes, en forme de lyre chez le mâle, sont fortement annelées et incurvées en S plus fines et plus rectiligne chez la femelle

G. TRÉCOLLE

A237. ANZAR

C'est le nom masculin de la pluie, mais celle-ci est personnalisée. Anzar apparaît comme l'élément bienfaisant qui renforce la végétation, donne les récoltes et assure le croît du troupeau. La pluie, elle-même assimilée à la semence, entre donc dans les pratiques de magie sympathique. Pour obtenir la pluie longue à venir, il faut solliciter Anzar et tout faire pour provoquer son action fécondante. Tout naturellement et sans doute depuis un temps très ancien, les Berbères ont pensé que la plus efficace des sollicitations était d'offrir à Anzar une « fiancée » qui, en provoquant le désir sexuel, créerait les conditions favorables à l'écoulement de l'eau fécondante.

Cette symbolique sexuelle naïve entre dans les mêmes systèmes de pensée que d'autres pratiques telles que les baignades de femmes nues au solstice d'été, pendant l'Awusu* et déjà condamnées par saint Augustin au ^{ve} siècle, les « nuits de l'erreur » signalées en Afrique du Nord, en divers lieux et à différentes époques, et durant l'Antiquité, les pratiques sexuelles plus ou moins symboliques qui accompagnaient le culte des Cereres*.

Dans le cas de la fiancée d'Anzar, pratique universelle dans le Maghreb mais plus vivace dans les régions prédésertiques, on habille de chiffons une poupée de bois, simplement suggérée par un pilon ou une louche et dont les bras sont figurés par deux cuillers destinées à recevoir et à conserver symboliquement l'eau de pluie tant attendue. En certains lieux, comme à Tabelbala (Saoura), c'est un véritable vêtement qui est taillé et cousu autour de l'assemblage de bois, des parures diverses, colliers et bracelets confortant l'idée qu'il s'agit bien d'une cérémonie *nuptiale*. Le nom le plus répandue donné à cette poupée est celui de *γanja* sous différentes formes (*Taγonja*, *Tarenza*...) par allusion à la cuiller symbole et réceptacle lié à l'alimentation et donc doublement efficace. Plus simplement la poupée est appelée *Tislit n-anzar* : fiancée d'Anzar ou *Tislit u aman* (la fiancée de l'eau). Dans le Rif on utilisait de préférence à la cuiller, la pelle à vanner pour servir d'armature à la poupée : en cela aussi le symbole bénéfique est évident : la pelle est aussi un réceptacle, elle est en outre sacralisée par sa fonction liée à la récolte.

La poupée féminine est, dans certaines régions (Tasemt, Haut-Atlas), accompagnée de l'image d'Anzar lui-même. Anzar est vêtu de noir par assimilation à un ciel chargé de nuages prometteurs de pluie. La fiancée d'Anzar est portée par une femme qui, parfois se contente de brandir une simple louche ou cuiller à pot lors de la procession (Tunis, Jerba, M'zab...). Là où le rite dégénère, il peut être repris,



Tarenza, la fiancée d'Anzar, poupée de Tabelbala. Photo Musée de l'Homme.

sous forme carnavalesque, par les enfants qui se souviennent cependant des rogations pour la pluie.

Plusieurs observations ou récits permettent de penser que la poupée actuelle n'est qu'un simulacre destiné à remplacer une véritable « fiancée » offerte à la pluie. Un texte recueilli par H. Genevois chez les At Ziki du haut Sebaou (Kabylie) est tout à fait explicite. Il comprend deux parties : une légende qui explique l'origine du rite et la description du rite lui-même tel qu'il se pratiquait « à l'époque où les At Qasi et les At Jennad se battaient contre les Turcs », c'est-à-dire au XVIII^e siècle. La légende peut être résumée ainsi : Anzar, le roi de la pluie (le terme *aguellid* est ici expressément employé) désirait épouser une jeune fille d'une merveilleuse beauté qui avait l'habitude de se baigner toute nue dans une rivière ; comme elle se refusait à lui par crainte du qu'en-dira-t-on, Anzar tourna la bague qu'il portait au doigt et la rivière tarit immédiatement. La jeune fille appela alors Anzar à grands cris, il reparut et s'unit à elle, la rivière se remit à couler et la terre reverdit. Le récit précise : « Voilà l'origine de cette coutume, en cas de sécheresse on célèbre sans tarder Anzar et la jeune fille choisie pour la circonstance doit s'offrir nue ».

Effectivement, le rite pour obtenir la pluie, tel qu'il est rapporté par ce récit kabyle, était organisé par les femmes bien que la plus grande partie de la population y participât. La matrone du village préparait la toilette de la fiancée d'Anzar et remettait

à la jeune fille une cuiller à pot (*aγonja*). Tout au long de la procession, la fiancée ne cessait de psalmodier, en réclamant, en termes précis, l'intervention d'Anzar. Au cours de la procession, les familles visitées offraient de la nourriture et aspergeaient le cortège en visant la fiancée. Arrivées à l'un des sanctuaires du village, les femmes préparaient un repas avec les produits offerts pendant la procession. Après quoi la matrone dénudait la fiancée qui s'enveloppait dans un des filets servant au transport des gerbes ou du fourrage. Elle implorait à nouveau Anzar, en tournant autour du sanctuaire, exprimant son consentement, s'offrant au Maître de la pluie, citant tous les êtres vivants, hommes, animaux, végétaux qui attendent, comme elle, l'eau bienfaisante. Les femmes chantaient aussi, faisant appel à Anzar au nom de la Terre-Mère sans force et desséchée. Pendant ce temps, les jeunes filles pubères s'assemblaient autour de la fiancée d'Anzar, toujours nue, et entamaient une partie de *zerzari*, jeu de balle très répandu au Maghreb et plus souvent connu sous le nom de *koura* ou *takourt*. Ce jeu se pratique avec une crosse, les joueurs se disputent une balle en liège, ailleurs en chiffons, jusqu'à ce que celle-ci tombe dans le trou préparé à cet effet. A ce moment, la fiancée entonnait un nouveau chant encore plus pressant auquel répondait le chœur des jeunes filles. La balle était enterrée dans le trou, comme le serait une semence, et toutes les femmes retourneraient au village. La pluie ne manquait pas de tomber dans les jours qui suivaient.

L. Jouleaud, à la suite de Doutté, Westermarck et Laoust, n'a pas manqué de signaler la conjonction entre le jeu de la koura, très ancien en Afrique du nord et les rites d'obtention de la pluie. D'après Westermarck (1914, p. 121), chez les Aït Waraïn du nord-est du Moyen Atlas, deux ou trois femmes entièrement nues jouaient à la koura pour obtenir la pluie. Il en était de même chez les Tsûl, au nord-ouest de Taza, où les joueuses utilisaient une cuiller pour lancer la balle. Ainsi se trouvent étroitement rassemblés dans le même jeu rituel, la nudité provocante, le symbole de la cuiller réceptrice et le jeu de la balle, image de la semence qui pénètre dans la terre.

BIBLIOGRAPHIE

- DOUTTE E., *Marrakech*, Paris, Comité du Maroc, 1905.
 BEL A., « Quelques rites pour obtenir la pluie en cas de sécheresse », *XIV^e Congr. des Orientalistes*, Alger, 1905.
 WESTERMARCK, *Cérémonies and Beliefs connected agriculture, certain dates of the solar year and the weather in Morocco*, Helsingfors-Londres, 1914.
 LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Larose, 1920.
 BENOÎT F., « Survivances des civilisations méditerranéennes chez les Berbères. Le mystère de la "nuit de l'erreur" », *Rev. anthrop.*, t. XL, 1930, 16 p.
 PROBST-BIRABEN J.A., « Les rites d'obtention de la pluie dans la province de Constantine », *Journ. de la soc. des African*, t. II, 1932, pp. 95-102.
 JOLEAUD L., « Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du Nord », *Journ. de la soc. des African*, t. II, 1933, pp. 197-282.
 GENEVOIS H., « Un rite d'obtention de la pluie. La "fiancée d'Anzar" », *Proceeding of the second international congress of studies on cultures of the western mediterranean*, Malte, 1976, pp. 393-400.
 CAMPS G., « Les croyances protohistoriques en Afrique du Nord », *Mythes et croyances du monde entier*, Lidis, Paris, 1985, t. III, p. 304-319.

G. CAMPS

Anzar : «pluie»

Réalisé : [amzār] (Ouargla, Rif localement).

Terme pan-berbère attesté dans tous les dialectes actuels, sauf en Touareg. Sa diffusion en fait la dénomination berbère fondamentale de la pluie. Les autres appellations que l'on peut relever en de nombreux points sont ou bien plus spécifiques (formes précises de pluie : kabyle *agffur* = averse), ou proviennent d'évolutions sémantiques à partir de significations initiales voisines mais différentes (touareg *agenna* = ciel/nuage → pluie).

En Kabylie, *anzar* est une forme nettement archaïque, qui n'est plus employée comme nom commun. Le mot n'est employé que dans les rites d'obtention de la pluie, connus à travers tout le domaine berbère et qui ont fait l'objet de nombreuses notations et descriptions (cf Camps, *supra*). Ces rites, dont la symbolique sexuelle est transparente, sont généralement accompagnés de chants d'imploration de la pluie, construits autour d'un thème récurrent comme (kabyle) :

<i>Anzar, Anzar</i>	Pluie, Pluie
<i>a Rebbi ssw-itt ar azar!</i>	ô Dieu abreuve-la jusqu'à la racine
<i>ay igenni bu itran</i>	ô ciel étoilé
<i>a Rebbi ssw-edd igran</i>	ô Dieu abreuve les champs
<i>ay igenni bu izegzawen</i>	ô ciel bleu
<i>a Rebbi ssw-edd ibawen</i>	ô Dieu abreuve les fèves

(Version des Irjen, Picard, 1958, p. 304).

La forme très figée des chants et le caractère nettement archaïque du terme *anzar* ont parfois fait penser qu'*Anzar* pouvait être le nom d'une ancienne divinité de la pluie. L'hypothèse n'est sans doute pas à exclure, mais le panthéon ancien des Berbères est trop mal connu pour que l'on puisse se permettre d'être affirmatif.

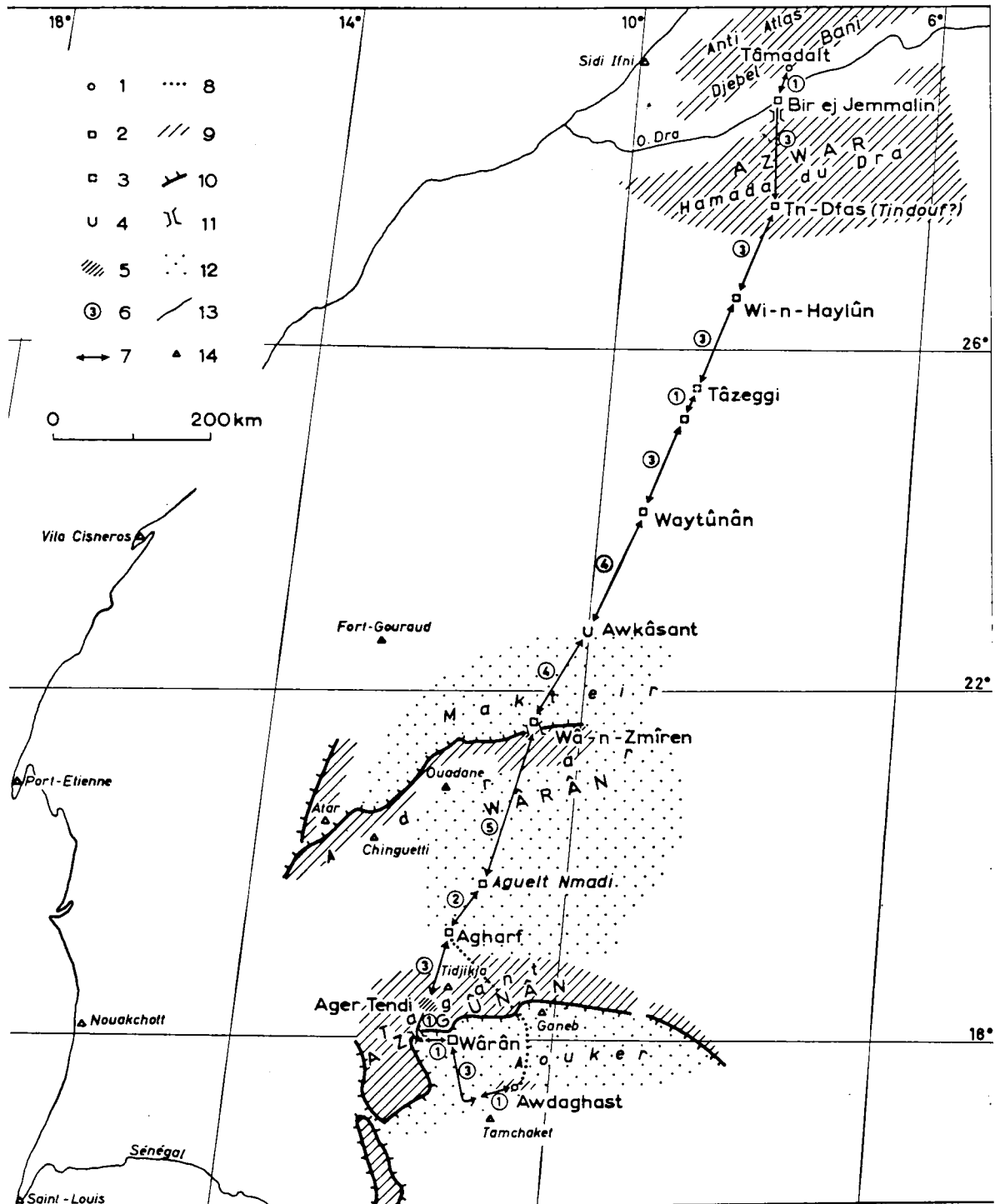
BIBLIOGRAPHIE

- BIARNAY S., *Étude sur le dialecte berbère de Ouargla*, Paris, 1908, p. 344 [amzār].
 DALLET J.-M., *Dictionnaire kabyle-français*, 1982, p. 593 [anzar].
 DESTAING E., *Étude sur le dialecte berbère des Beni Snous*, Paris, 1907, p. 280 [anzar].
 DESTAING E., *Vocabulaire français-berbère... (tachelhit)*, Paris, 1920, p. 223 [anzar].
 LANFRY J., *Ghadames*, II, 1970, F.D.B., n° 120, p. 256 [= anazar/nazaren].
 LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, 1920, p. 188.
 LAOUST E., *Siwa...*, Paris, 1932, p. 280 [anzar].
 MERCIER H., *Vocabulaire et textes berbères dans le dialecte des Aït Izdeg*, Rabat, 137, p. 196 [anzar/inuzir].
 PICARD A., *Textes berbères dans le parler des Irjen (Kabylie-Algérie)*, I, Alger, 1958 (texte n° 85 « invocation à la pluie »).
 RENISIO, *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif et des Senhaja de Sraïr*, Paris, 1932, p. 443 [anzar].

S. Chaker

A238. AOUDAGHOST

Cette cité commerçante n'était connue, jusqu'en 1960, que grâce à des sources écrites en arabe. Les trois plus importantes de ces sources qui citaient l'existence de la ville étaient : Ibn Hauqal (ver 988), al Bakrī (milieu du XI^e siècle; il existe, chez cet auteur, de nombreux emprunts à des auteurs ifrîqiyens de la fin du X^e siècle), et al-Idrīsī (milieu du XII^e siècle). Le deuxième apportait, sur la situation, le site et la vie de la ville, un luxe d'informations que beaucoup d'autres auteurs de langue arabe devaient, par la suite, reproduire plus ou moins fidèlement; le troisième four-



Restitution de l'ensemble de l'itinéraire décrit par al-Bakri. Les noms cités dans l'itinéraire sont en lettres droites, les noms actuels en lettres inclinées. 1) ville; 2) puits; 3) puits tari; 4) oplat, trou d'eau; 5) bas-fond humide; 6) durée en jours des étapes; 7) itinéraire proposé; 8) variante de la partie méridionale de l'itinéraire selon P. Amilhat; 9) massif montagneux et hauts plateaux; 10) principaux escarpements; 11) points de franchissement d'un escarpement; 12) erg; 13) cours d'eau; 14) localités et lieux-dits actuels.

nissait un indice sûr de survie de la ville, dont al-Bakrī avait consigné la « destruction » par les Almoravides en 446 H (1154).

Après le XIII^e siècle, seul al-'Umārī, si remarquablement informé des choses relatives à l'Afrique occidentale, avait fourni des informations sur une survie possible de cette vieille agglomération; un auteur du XVI^e siècle : Anania (Dierk Lange, « L'intérieur de l'Afrique occidentale d'après Giovanni Lorenzo », *Anania, Cahiers d'histoire mondiale*, XIV, 2, 1972, pp. 299-351) parle d'un lieu, non localisé, qu'il nomme Dagosta et que l'éditeur de ce texte (*ibid.* p. 315) songe à identifier avec Aoudaghost.

Enfin, au XVII^e siècle, Robert Eliat qui a probablement séjourné quelques années en Tunisie, comme Captif, parle d'une « province appelée Algast ».

Il faut noter que la graphie du nom de cette ville varie beaucoup selon les auteurs. Aoudaghost constitue une transcription moderne, en français, entièrement contestable. Ibn Hauqal écrit Audgust, al-Bakrī : Audagast, al-Idrīsī : Audaḡušt. Les auteurs arabes des siècles suivants s'inspirent en général de la graphie d'al-Bakrī et, plus récemment, de celle d'al-Idrīsī. Mais al-Ya'qubi avait, vers 872, parlé d'un pays de Gast : c'est probablement de cette tradition que s'inspire Robert Eliat.

Encore insuffisamment rassemblées, les traditions orales (voir bibliographie) apportent cependant de très précieuses informations que ne fournissent pas ni les sources écrites, ni l'archéologie; grâce à elles nous connaissons l'important repli, vers l'actuel Mali, des tagdāwast, ces réfugiés conserveraient, très consciemment, à travers les traditions d'origine, le souvenir de leur fuite et de leur ancienne appartenance à une communauté urbaine.

Depuis 1966, après quatre campagnes de sondages et d'exploration, l'exploitation de l'immense champ de ruines situé dans le cirque de Noudache et sur les tables gréseuses du Rkiz, autour du lieu-dit Tegdaoust, se poursuit méthodiquement. Les recherches ont apporté quelques certitudes essentielles.

Il a existé, à l'emplacement où allait être construite une véritable ville, avec rues, places, mosquées, monuments collectifs et luxueuses demeures, une ou plusieurs occupations antérieures. Celles-ci consistèrent en maisons et lieux de travail, en pierres ou briques crues ou en branchages. séparées les unes des autres par les espaces libres où s'étendaient les eaux du moment des pluies. Sans qu'aucune solution de continuité culturelle n'apparaisse, une ville s'organise, aux mêmes endroits, semble-t-il, de la période qui va de 950 à 1050. Après 1050, sous des formes diverses, la ville, puis une agglomération semi-rurale survivent jusqu'au XIV^e siècle. Une reprise d'activité tout à fait différente caractérise les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Toute vie organisée cesse, semble-t-il, à Tegdaoust, à la fin du XVIII^e siècle.

Le paysage archéologique, stratigraphiquement complexe puisqu'il s'étage sur cinq à huit mètres d'épaisseur selon les lieux de fouille, est complété par une ensemble de vestiges dispersés dans le Rkiz. Traces d'occupation néolithique sur des terrasses situées dix à quinze mètres au-dessus du niveau de circulation superficielle des eaux, nécropoles plus ou moins vastes, villages refuges, postes de guetteurs, greniers secrets, complètent, sur des kilomètres carrés, les témoignages de l'occupation humaine autour du Tell archéologique principal, lui-même étendu sur 12 hectares.

Pour les responsables de cette recherche archéologique, la certitude que Tegdaoust est bien l'ancienne Aoudaghost est aujourd'hui totale.

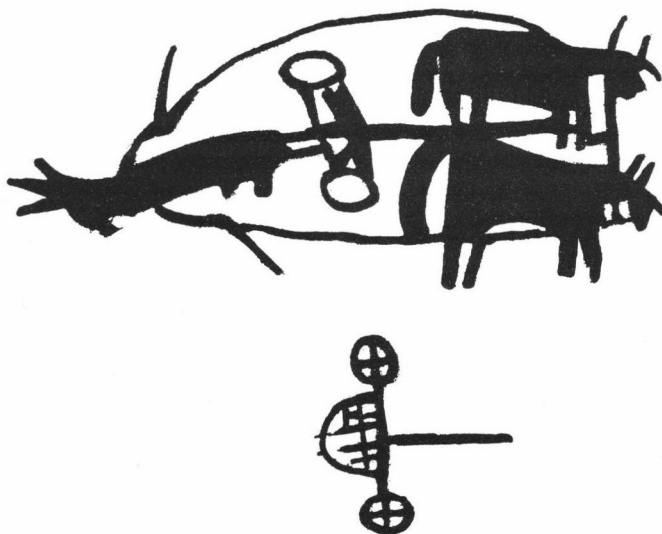
L'ensemble des informations fournies par les textes, écrits, la tradition orale et l'archéologie, permet de reconstituer comme suit, la ligne très vraisemblable de l'évolution d'Aoudaghost.

Dès que mention en est faite — les fouilles confirment en gros les textes — l'exploitation semble organisée, aux mains des Sanhadja, comme un relais commercial pour le sel d'Aulil, en transit vers la boucle du Niger. Cet excellent point d'eau — un des meilleurs sur les trajets ouest-est aussi bien que sur les trajets nord-sud, parce

que la configuration géographique du cirque de Noudache permet d'emmagasiner de fortes réserves d'eau que le sable filtre et restitue peu à peu — a très tôt fixé les hommes. Cependant, la vie était certainement plus active, deux à trois cents kilomètres plus au nord, autour du lac résiduel qui occupait une partie de l'actuel désert de l'Aouker*, au pied des falaises gréseuses de Tichitt* ou d'Akreijit*. Sans aucun doute, le cirque de Noudache n'a pris sa valeur comme point de sédentarisation, que lorsque l'eau a manqué, plus au nord. Et Aoudaghost n'est devenue agglomération, puis ville, qu'en raison de sa fonction de transit. Il est difficile d'affirmer qu'à cette première époque, dont les origines peuvent remonter au VII^e ou au VIII^e siècle après J.-C., Aoudaghost avait un peuplement uniforme et plus encore si ce peuplement était uniformément berbère; l'ensemble des données jusqu'à présent retrouvées conduiraient plutôt à penser à un peuplement noir majoritaire sous domination Sanhadja.

En quelques décennies, à la fin du IX^e et au X^e siècle, le paysage urbain s'est organisé, sans plan préconçu mais à partir d'importants travaux de terrassement qui soulignent le désir de rendre aménageable, après nivellement, un espace urbain homogène. Sous l'influence de commerçants venus du nord et, semble-t-il, berbérophones eux aussi, le relais commercial devient une ville de commerce et d'artisanat. Les maisons, de pierre et de brique crue, reflètent à la fois, probablement, des traditions anciennes et des habitudes importées du nord islamisé; des techniques se développent ou s'installent : on a fondu de la pâte de verre à Aouker avant 1050. La ville devient ce lieu privilégié de transactions entre importateurs de sel et d'or, que décrit al-Bakri, probablement d'après des sources ifriqiyennes de la fin du X^e siècle. Les relations avec le nord, particulièrement avec l'Ifriqiya aglabide puis fatimide, mais aussi avec Sidjilmasa*, sont surabondamment illustrées par les découvertes des archéologues. La prospérité de la population s'inscrit dans le luxe des maisons.

L'interprétation habituelle des sources écrites laisse à penser que cette ville aurait été conquise à la fin du X^e siècle par le Ghana voisin; notre interprétation, fondée sur l'archéologie, est un peu différente. La riche cité passe alors, les Sanhadja en étant chassés, aux mains de commerçants, venus peut-être de Ghana et, en tout cas, liés par leurs intérêts au commerce avec le Ghana. Les textes, relus à la lumière



Charrs peints de l'abri d'Aguentoum el Abiod (Tegdaoust). Ce sont les représentations de charrs les plus méridionales du Sahara.

de l'archéologie, ne contredisent nullement cette interprétation : point n'était besoin d'une conquête militaire et d'une annexion politique.

Ces commerçants, immigrés pour la plupart, sont, pour l'essentiel, des Ifriqiens appartenant aux groupes berbérophones et ibadites du sud de la Tunisie. En relation avec les nouveaux maîtres Zénètes de Sidjilmasa, ces commerçants établissent pour une cinquantaine d'années, un véritable monopole du trafic transsaharien de l'or, d'où sont exclus les Sanhadja, naguère bénéficiaires d'une importance partie de ce trafic. C'est probablement à ce moment que l'afflux des marchandises de luxe, venues du nord à travers le Sahara, atteint son maximum : céramiques vernissées, verres précieux, perles de verre ou de pierre, produits divers rares alimentant la riche colonie maghrébine d'Aoudaghost. Probablement, après 1000, la place de l'Ifriqiya, aux prises avec une dépression économique de gravité croissante, diminue-t-elle, durant cette période, pour le plus grand profit de l'axe commercial occidental, vers Sidjilmasa, l'actuel Maroc et l'Espagne.

Cette prospérité exceptionnelle attire le regard puis l'attaque des « Almoravides ». Les contemporains puis les historiens ont fourni, de l'aventure almoravide, des explications religieuses et ethniques : l'évocation des intérêts en cause éclaire bien des aspects de ces événements. La « revanche des Sanhadja » naguère dépossédés, est totale, sur les maîtres d'Aoudaghost et de Sidjilmasa. Elle se traduit, à Aoudaghost, par le massacre du groupe dirigeant, non point, probablement, par celui de l'ensemble de la population. La tourmente passée, la ville renaît de ses ruines, avec d'autres commerçants, en liaison avec le monde almoravide ; en liaison de plus en plus étroite, aussi, avec le Ghana.

Mais le temps de la splendeur est passé : une route plus directe permet, depuis le Maroc ou le Mzab, de gagner Ghana. La fortune naissante d'un autre point d'eau, au sud du désert, à Oualata, la disparition prouvée par l'archéologie, de la nappe aquifère de Tegdaoust, renversent, au détriment d'Aoudaghost, l'ancien équilibre humain, écologique et politique régional. L'oligarchie commerçante qui a un moment dirigé Aoudaghost disparaît. L'agglomération change de vocation. Le texte d'al-Idrīsī, si intéressant par le fait même qu'il souligne les changements intervenus, montre qu'au XII^e siècle, la ville a pour rôle principal de faire naître et d'élever les dromadaires : les trouvailles effectuées et la paléoécologie ne vont pas, loin de là, contre cette description. Ville encore, mais moins riche, l'Aoudaghost du XIII^e siècle connaît encore un peuplement mixte, noir et berbère ; des mosquées, de belles maisons y sont conservées ou réaménagées dans les espaces anciens. Mais l'appauvrissement se lit, statistiquement, dans la raréfaction des produits de luxe importés, dans l'abandon des rues, des cours, des pièces ruinées : la ville se tasse sur elle-même par un peuplement bien inférieur en nombre à ce qu'il était un ou deux siècles plus tôt. Au XIII^e siècle certaines parties du plan urbain sont déjà oblitérées par les ruines ; des produits de luxe arrivent encore parfois du nord ; on vit, à moins frais, dans les ruines de ce qui est de moins en moins un espace urbain cohérent.

Sur les ruines lentement nivelées ou volontairement aplanies des occupations précédentes s'installe, au XIV^e siècle probablement — peut-être même au XV^e — un ensemble de maisons de types tout à fait différents. Maisons rurales autonomes, séparées les unes des autres par de larges espaces vides, ces demeures abritent une population qui manque d'eau et de bois et qui vit, plus qu'avant, des produits de la chasse. La culture matérielle révèle des changements qui contredisent la relative continuité des occupations antérieures. Est-ce cette agglomération que décrit al-Umarī ?

Les premières comparaisons, rendues possibles par les fouilles qui ont lieu au Mali, montrent que les éléments de relation existent entre ce lieu, à ce moment, et des occupations contemporaines de la boucle du Niger : il faut cependant se garder de conclure.

Une autre cassure, plus spectaculaire, plus décisive encore, existe entre l'agglo-

mération rurale dont il vient d'être question et une petite ville de deux ou trois siècles postérieure, en discordance totale, par son plan, par la direction de ses murs, par ses productions culturelles, avec toutes les occupations antérieures.

La pipe et la fusaïole dominent ici, alors que l'artisanat multiforme des métaux, du verre, de la céramique, caractérisait les époques anciennes.

Probablement faut-il penser que la cassure est ici si radicale qu'elle est signe d'une rupture ethnique et culturelle; peut-être la grande révolte servile, suivie de la migration des Tagdāwast, précède-t-elle l'apparition de la ville «moderne» dont il est maintenant question.

La pauvreté du matériel, l'absence de tout luxe, l'évident dénuement en eau soulignent que cette petite ville, fortifiée, pour une part au moins, n'a plus rien de commun avec l'opulente Aoudaghost. Là encore, les relations avec la boucle du Niger paraissent importantes et probablement significatives. Mais il reste beaucoup à travailler, là encore, pour conclure.

Le passé d'Aoudaghost sort lentement de l'ombre. Texte écrits, textes oraux, découvertes archéologiques s'éclairent mutuellement. Il apparaît de plus en plus clairement que, tout compte fait, le texte est moins sûr s'agissant de l'histoire de cette ville que la trouvaille matérielle.

BIBLIOGRAPHIE

Sources arabes :

Rassemblées et traduites in ROBERT (D. et S.), DEVISSE J., *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, Paris, A.M.G., 1970.

à compléter par CUOQ J., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^e siècle au XVI^e siècle* (Billal al-Sudan), Paris, C.N.R.S., 1975.

Traditions orales

EL-CHENNAFI Mohammed, «Sur les traces d'Awdagust : les Tagdāwast et leur ancienne cité», *Tegdaoust I*, 1970, pp. 79-107.

Études

MAUNY R., *Tableau géographique de l'ouest africain au Moyen Age d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*, IFAN, Dakar, 1961 (réédition Zwetz et Zeitlinger, 1967).

ROBERT (D. et S.), DEVISSE J., *Tegdaoust I. Recherches sur Aoudaghost*, Paris, A.M.G., 1970.

ROBERT (D. et S.), «Les fouilles de Tegdaoust», *Journal of African History*, 1970, pp. 471-493.

ROBERT (D. et S.), «Archéologie des sites urbains des Hodh et problèmes de la désertification saharienne», *Colloque sur la désertification*, Nouakchott, 1973, Dakar, Nea, 1973, pp. 46-55.

J. DEVISSE

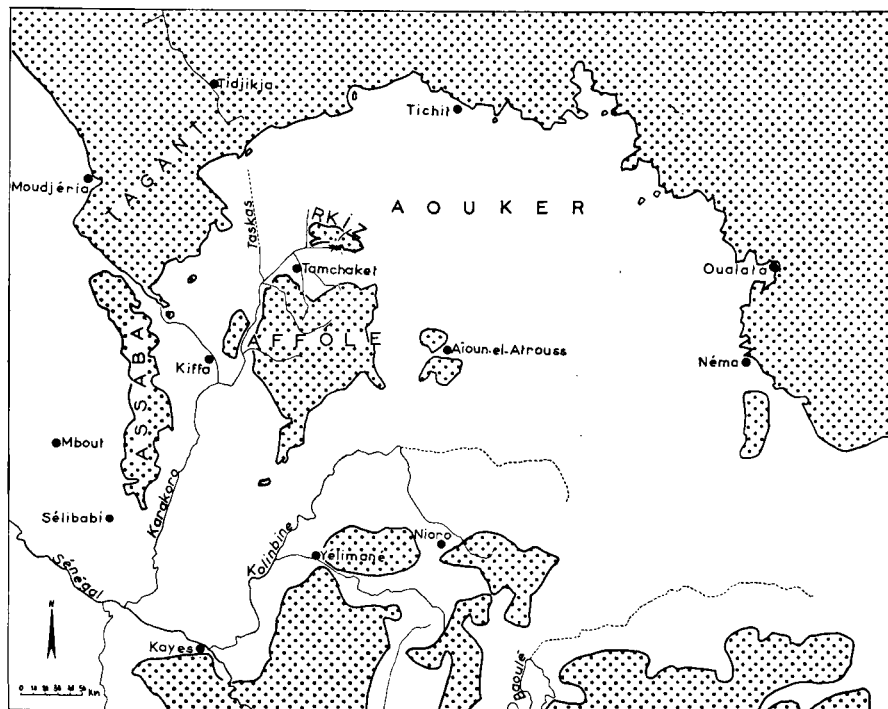
A239. AOUKER (AWKAR)

Régions de grandes dunes à demi fixées, au sud de la Mauritanie, au Trarza et entre le Hodh et la falaise de Tichit-Walata. La première mention en est d'Al-Bakri (1067), rapportant qu'Awkar est le nom du pays de Ghana.

En pays touareg, de Foucauld (1940, p. 194) signale plusieurs vallées ou plaines de ce nom, dans les Ajjers, l'Atakor, l'Aïr et entre Ahaggar et Aïr.

Doujat d'Empeaux et P. Laforgue, 1923, en parlent comme d'une «région de dunes fixées», le Cap. Brosset, 1939, p. 661, comme d'«ergs steppiens». R. Capot-Rey en fait l'équivalent tamacheq du draa arabe = bras de dune (*Trav. Inst. rech. sahar.*, IV, 1947, p. 88), mais aussi de «vallée, terrain très accidenté, dédale de crêtes rocheuses et de bras d'erg» (1955, p. 106).

Tous les auteurs (sauf F. Nicolas, 1953, p. 331, qui rapproche le mot Aukar du wolof Kōr = maison, village, hameau, rappelant que «les Proto-Wolof ont habité



La dépression de l'Aouker et les reliefs qui la bordent. Carte de S. Daveau.

ce coin», étymologie qui est peu soutenable) en donnent une origine berbère : de Foucauld, 1940, p. 194; Capot-Rey, 1947, p. 88; A. Leriche, 1955, p. 15 (Awkar, du zénaga Ewger, vaste dune, Th. Monod, 1958, p. 311).

BIBLIOGRAPHIE

- BROSSET CAP. D., « Essai sur les ergs du Sahara occidental », *B. IFAN*, I, n° 4, 1939, pp. 657-690.
- CAPOT-REY R., *Le Sahara français*, Paris, PUF, 1953, 564 p. — « Un glossaire des termes géographiques arabo-berbères », Alger, *Bull. liaison sahar.*, n° 21, nov. 1955.
- DOUJAT D'EMPEAUX et P. LAFORGUE, *Un itinéraire saharien*, Auch, 1923, 6 p.
- EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. M.G. de Slane, Alger, Jourdan, 1913, 407 p.
- FOUCAULD P. DE, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, Basset, Paris, Larose, 1940, 363 p.
- LERICHE A., « Terminologie géographique maure. Saint-Louis », *Et. maurit.*, n° 6, 1955, 73 p.
- MONOD Th., « Majâbat al-Koubra », Dakar, *Mém. IFAN*, n° 52, 1958, 407 p.
- NICOLAS F., « La langue berbère de Mauritanie », Dakar, *Mém. IFAN*, 1953, 476 p.

R. MAURY

A240. AOULLIMIDEN (voir Ioullimiden)

A241. AOULEF

Oasis du Tidikelt* située à environ 170 kilomètres à l'ouest d'In-Salah* et à 42 kilomètres au nord-ouest d'Akabli*. Une piste relie aujourd'hui directement Aoulef à Reggan, ce qui permet la nouvelle intégration d'Aoulef (1972) à la wilaya d'Adrar.

Situé en bordure du plateau du Tademaït*, l'ensemble désigné globalement sous le toponyme d'Aoulef est né de la construction de plusieurs fortins (appelés tantôt *Kasba*, tantôt *Ksar/Ksour* = *qsar*) qui semblent être historiquement postérieurs à ceux d'Akabli* (XIII^e-XIV^e siècle). Voinot (1909) cite à cette date les noms des fortins suivants, en ruines ou encore habités : Aoulef Chorfa, Aoulef el-Arab, Charef, el-Ansara, Heïnous (Haïnoun), Ksar d'Inir, Ksar Ouled el-Hadj, Ksar Tiguidit, Kasbet Maïkhaf, Maïnou, Mouley Heiba, Tadarast. Chaque kasba ou ksar a été construit par un clan ou un segment lignager qui, pour maîtriser ses réseaux commerciaux, protéger ses vivres et ses individus, bâtissait en moellons de terre séchée un ensemble défensif plus ou moins important. Charef, le plus ancien ksar, a été bâti par des *Mrabtines* se disant originaires de Timaktaou (ville non identifiée). Ce fortin fut détruit en 1716 par les Doui Mni' (Doui Menia, voir Voinot, 1909, p. 50).

Aujourd'hui Aoulef comprend trois agglomérations principales : Timokten à l'ouest, Aoulef Chorfa (*chorfa*) au centre et Aloulef el-Arab à 5 kilomètres au sud. Ce dernier quartier, centre administratif comporte : Oumanat (1881), Haïnoun, Kasbet Bellal, Maïkhaf Djedid, Takarast. Timokten, à l'ouest d'Aoulef Chorfa, forme un ensemble de jardins, de drains et de constructions plus récentes (voir croquis de Voinot). Cette oasis a été créée par des *Mrabtin* de l'oued Draa' (Maroc) avec l'autorisation des Ouled Zenane (arrivées au Tidikelt vers 1690) qui étaient les suzerains de cette région.

Les raisons d'existence d'ensembles comme Aoulef étaient à l'origine de deux sortes : un terrain permettant l'irrigation de palmeraies et de jardins par le système de drains (*foggaras*), une situation géographique favorable comme relais commercial entre le nord du Sahara et les régions soudanaises.

L'agriculture

En 1905, Timokten possédait 9 drains vivants totalisant 20 kilomètres, Aoulef Chorfa, 8 (40 km), Aoulef el-Arab, 9 (60 km). C'est dans cette région que l'on a relevé les drains les plus longs du Tidikelt, jusqu'à 9 kilomètres. Timokten possédait alors 13 060 palmiers en production, Aoulef Chorfa 29 762 et Aoulef el-Arab 80 166 (Voinot, 1909). C'est dire la richesse de ces oasis qui devaient subir l'exploitation permanente des Kel-Ahaggar sinon leurs pillages. Cette capacité de survie et de production locale leur accordait un rang très honorable dans les réseaux d'échanges sahariens.

Aujourd'hui les palmeraies d'Aoulef et Timokten produisent outre les dattes, de la luzerne, du mil, des légumes, des fruits (grenadiers, raisins). Après 1972 le gouvernement algérien a encouragé la production de tomates et de melons pour l'exportation. La réforme agraire a apporté un développement spectaculaire sur le plan agricole, au niveau des infrastructures et de la scolarisation.

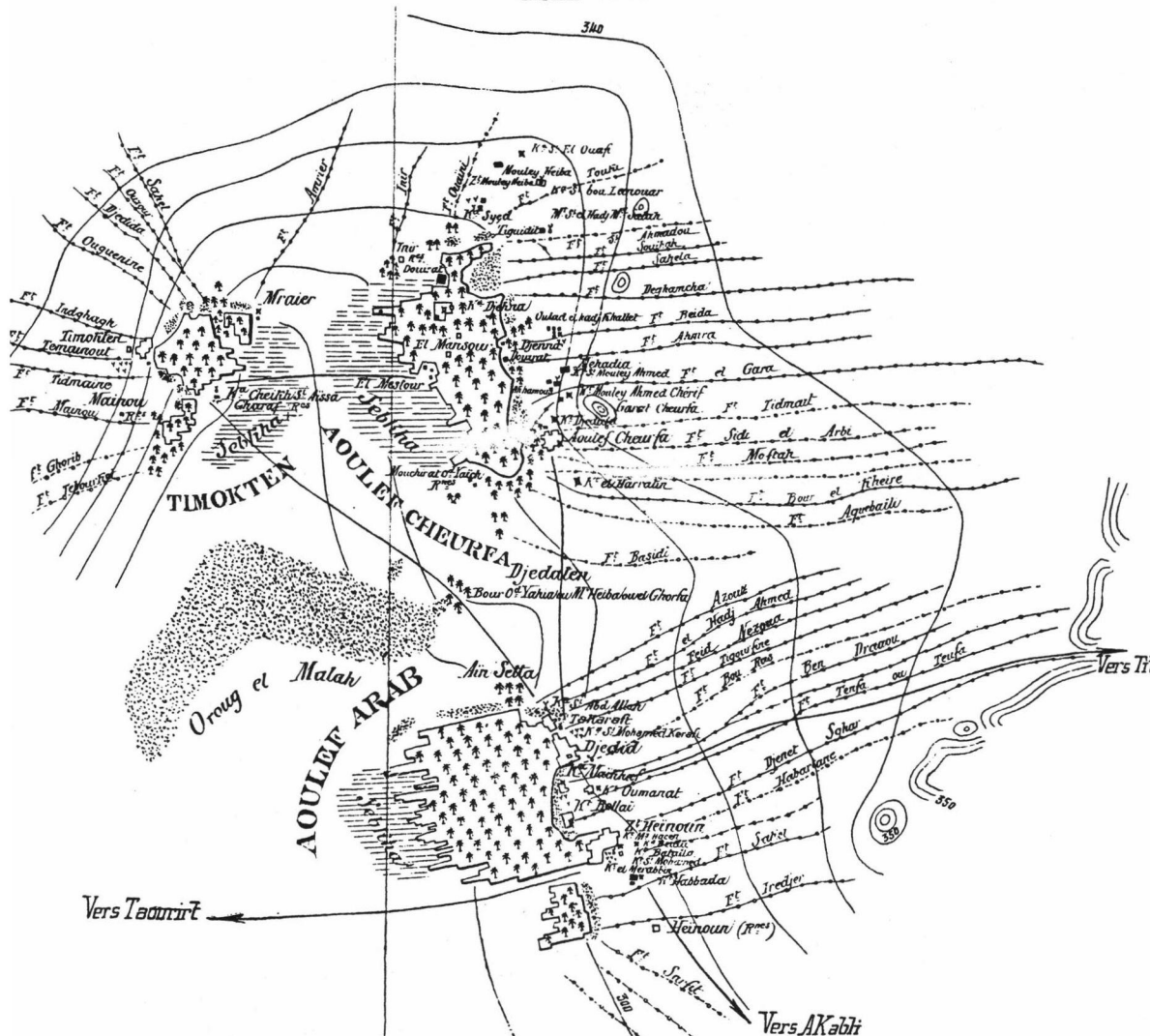
Le commerce

Comme Akabli, Aoulef recevait jusque dans les années 1970 ses caravanes propres qui venaient de Kidal et de Gao de novembre à avril, apportant des moutons sur pied, de la viande de bœuf séchée, du beurre fondu, du fromage sec. Ces caravanes remportaient des dattes, du blé, du thé, du sucre, des tissus (en particulier guinée indigo), des tissages locaux (*dukkali*). Une partie des troupeaux sur pied étaient envoyés de Gao et de l'Adrar des Iforas par des commerçants originaires d'Aoulef et installés dans ces territoires. Les Touaregs de l'Adrar n'étaient alors

AOULEE - TIMOKTEN

3 Plan 7

Echelle $\frac{1}{100.000}$



Aoulef d'après L. Voinot (1909).

que des convoyeurs des troupeaux. Les modestes boutiques de la grande place d'Aoulef appartenaient en fait à de gros commerçants locaux maîtrisant les circuits de distribution du Niger à Niamey, mais aussi à Bamako, à Cotonou et dans bien d'autres villes. Comme Akabli, Aoulef a toujours exporté sa main d'œuvre mais aussi ses meilleurs entrepreneurs qui n'ont jamais laissé paraître localement leur fortune et leur puissance.

Démographie

En 1904, selon Voinot, Aoulef est le « district » le plus important du Tidikelt : 3 791 habitants contre 1 700 à In-Salah et 892 à Akabli, sur un total de 8 830 habitants pour tout le Tidikelt. En 1965, Aoulef dépassait 8 000 habitants.

Cependant c'est In Salah qui a pris la première place au Tidikelt depuis la colonisation, et surtout depuis le renforcement de l'axe Alger-Tamanrasset-Agadez passant par cette ville et la découverte de produits pétroliers et miniers.

La route reliant directement Aoulef à Reggan, a permis à Aoulef de reprendre son dynamisme régional à l'échelle des moyens nouveaux dont elle dispose désormais. Son axe de vie restant le sud pour les échanges commerciaux traditionnels et le nord, pour ceux organisés à l'échelle nationale, pour la gestion administrative, politique et culturelle.

Aoulef a été en grande partie détruite en 1965 par de violentes pluies qui durèrent trois jours successifs. Il fallut plus d'un mois de travail acharné pour remettre en état le réseau d'irrigation. La construction de maisons en ciment fut alors entreprise. Des enduits en dur furent appliqués sur les toits et les murs de boue séchée. Depuis, le gouvernement a introduit en différentes régions du territoire algérien un système de constructions en moellons de terre (locale) stabilisés par un apport minime de ciment.

BIBLIOGRAPHIE

MARTIN A.-G.-P., *Les oasis sahariennes (Gourara, Touat, Tidikelt)*, Paris, Challamel, 1908, 406 p.

VOINOT L., *Le Tidikelt (étude sur la géographie, l'histoire, les mœurs du pays)*, Oran, L. Fouque, 1909, 156 p., XXIII, pl. et plans.

M. GAST et J. MOISAN

A242. AOUSSOU (voir Awussu)

A243. APHTHER

Chef ou prince numide qui se rebella contre Massinissa (Tite-Live, xxxiv, 62; Polybe, xxi, 21). Poursuivi par le roi, il s'enfuit en direction de la Cyrénaïque. Massinissa demanda aux Carthaginois l'autorisation de traverser, avec son armée, la région des Emporia de la Petite Syrte, mais celle-ci lui fut refusée. Les sources sont peu précises sur la date de cet événement. Nous aurions tendance à le situer, en suivant S. Gsell, avant 193, peut-être même dès 195, époque à laquelle Carthage, dont Hannibal était encore suffète, se sent assez forte pour résister aux empiétements de Massinissa et aux pressions diverses qu'il tente d'exercer sur elle. C'est aussi l'époque où le roi numide n'a pas encore consolidé sa puissance, comme le prouve précisément la rébellion d'Aphther. Cependant, relatant les événements de 162 qui voient Massinissa s'emparer définitivement des Emporia, de Taenae à Lepcis, et sans doute au-delà, Polybe laisse entendre que l'affaire d'Aphther se place peu de temps auparavant. Ce « peu de temps », peut-il répondre à une durée d'une vingtaine d'années? (Polybe xxxi, 21), aussi Gsell se demande si le texte de Polybe sur la conquête des Emporia de la Petite Syrie n'a pas été interpolé par le chroniqueur byzantin qui nous a transmis ce fragment.

On ne sait qui était Aphther ni les causes de sa rébellion, mais il est sûr que ce chef disposait de troupes suffisamment importantes pour que Massinissa ait jugé indispensable de le poursuivre à la tête d'une véritable armée, à moins que ce ne fût de la part du Massyle un bon prétexte pour tâter la résistance des Carthaginois à une politique d'intervention militaire. Quoi qu'il en soit, Aphther était un personnage de haut rang; on peut supposer qu'il était un prince massyle ou un chef de tribu vassale. Sa fuite en Cyrénaïque incite à penser qu'il contrôlait des territoires dans le sud Tunisien.

Le nom d'Aphther n'est qu'une transcription plus ou moins précise d'un anthroponyme libyque, Polybe écrit Aphthera (accusatif) et Tite-Live donne également la forme accusative Aphthirem. Il est tentant de rapprocher Aphther du nom que les inscriptions libyques donnent une dizaine de fois (R.I.L. n° 100, 203 à 207,

443, 691, 923) sous la forme IFTN et dont O. Masson a montré qu'il était connu depuis la Cyrénaïque (Aphthan à Taucheira) jusqu'en Maurétanie occidentale où le prince de Tingi, Ascalis, avait pour père un certain Ipthas (Plutarque, *Sertorius*, IX). Le même nom est connu sous la forme Ieptha à Maktar (G. Picard, *Karthago*, t. 8, 1957, p. 77 qu'il lit Leptha). Toutefois, en suivant les propositions de S. Chaker, il est possible que l'on soit en présence de deux noms très proches l'un de l'autre mais distincts. IFTN (YFTN) et ses différentes graphies entreraient dans la catégorie des noms complexes construits de la manière suivante : verbe + affixe personnel régime : IFTN (YFTN) se lit I IF(surpasser) + ten = « Il les surpasse ». Aphther (ou Aphthan) serait une forme nominale isolée avec marque du substantif : a + substantif : A-FTN (ou FTR).

BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. III, pp. 306, 314, 315.
 CAMPS G., *Massinissa ou les débuts de l'Histoire*, 1961, p. 192, 215, 227.
 MASSON O., « Libyca. 4. Un nom libyque du Maroc à la Cyrénaïque », *Semitica*, t. XXV, 1975, pp. 75-85. — « Grecs et Libyens en Cyrénaïque », *Antiquités africaines*, t. X, 1976, pp. 48-62.
 CHAKER S., « Onomastique berbère ancienne (Antiquité et Moyen Age); rupture et continuité », *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord, II^e colloque international*, Grenoble, 1983, C.T.H.S., 1985, pp. 483-496.

G. CAMPS

A244. APHRIKERONES

Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 747) range les Aphrikerônes parmi les peuples mineurs de Libye intérieure, tout en signalant que c'est un peuple important ! Il les situe au sud du mont Kaphos, d'où est issu le fleuve Daras (oued Draa), et du mont Théôn Okhêma (support des dieux), d'où coule le fleuve Masitholos (oued Massa), cf. IV, 6, 3, p. 735. Ils sont donc placés à l'extrémité sud-ouest du Maghreb et s'opposent à leurs voisins du littoral qualifiés en général d'Éthiopiens, notamment aux Éthiopiens Aganginae. Peut-être les Aphrikerônes ont-ils quelque rapport avec le promontoire Hesperou keras, que Ptolémée (IV, 6, 2, p. 734) situe au nord de l'embouchure du Masitholos : Plin l'Ancien (IV, 197) mentionne ce promontoire *confine Africae*, et en fait donc une sorte de « Corne de l'Afrique » au voisinage immédiat des Éthiopiens occidentaux (*iuxta Aethiopas Hesperios*) ?

J. DESANGES

A245. APICULTURE

De tout temps le miel a tenu un rôle important dans l'alimentation* des Berbères ainsi que dans leur pharmacopée. L'apiculture pratiquée dans toutes les régions berbérophones où elle est possible témoigne de l'intérêt portée à la production des abeilles.

L'abeille du Maghreb est très proche de celle d'Europe. Robuste, elle bénéficie d'une flore mellifère spontanée très abondante. Dans les montagnes humides, elle butine la bruyère (*Erica multiflora*), l'arbousier (*Arbutus unedo*), la lavande, le thuya, le thym et les différentes cistes. Elle trouve partout dans le Tell, l'asphodèle, le marrube vulgaire. Dans l'Aurès et dans l'Anti-Atlas occidental, différentes variétés d'euphorbes sont aussi mellifères. Dans les plaines, la végétation naturelle favorable



Monnaies de Russadir d'après J. Mazard.

à la miellée est aussi abondante : sainfoins, oxalis, ravenelles, bourraches, melliots, chardons, centaurées. L'acacia est partout favorable et contribue à l'élaboration d'un excellent miel. Mais des espèces cultivées sont elles-mêmes très mellifères, parmi les végétaux herbacés citons la luzerne, le trèfle d'Alexandrie, la lentille. Il en est de même pour certains arbres introduits, tel l'eucalyptus, importé d'Australie en 1863, et si bien naturalisé ; sa floraison estivale apporte une importante quantité de pollens d'excellente qualité. Plus précieuse, encore, pour les abeilles est la floraison automnale du néflier du Japon. Les agrumes, enfin, donnent un miel réputé.

La diversité de la flore et la douceur du climat dans le Tell, et particulièrement dans les plaines littorales, permettent des miellées successives qui s'étendent, dans les exploitations modernes, à toute l'année.

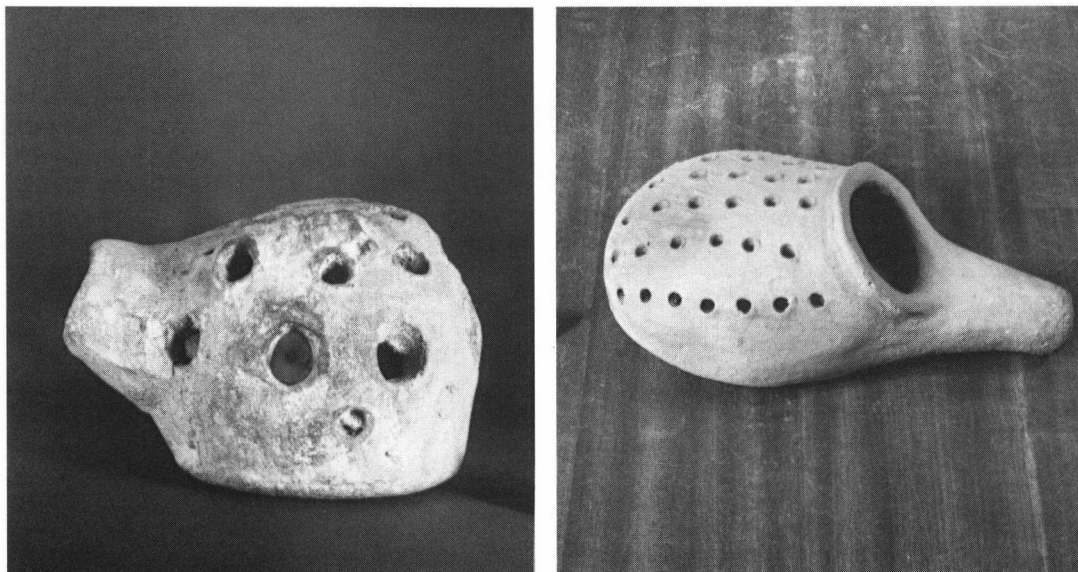
En dehors de quelques déboires dus à des éléments pathogènes microbiens ou à des parasites dans les ruches mal entretenues, le principal ennemi des abeilles est le guêpier (*Merops apiaster*), communément appelé « chasseur d'Afrique ».

Déjà au ^v^e siècle, Hérodote qui est la source la plus ancienne sur les habitants et les coutumes du nord de l'Afrique, signale (IV, 194) l'importance de la production du miel chez les Gyzantes, tribu de la Tunisie centrale (Byzacène). Il écrit : « Dans leur pays, les abeilles font beaucoup de miel, mais on dit qu'il y a chez eux des hommes industriels qui en fabriquent bien plus encore » (trad. S. Gsell). Coïncidence curieuse, les habitants du Jbel Ousselat, au cœur de l'ancienne Byzacène, passent encore aujourd'hui pour des fabricants de miel artificiel (J. Despois, 1959, p. 413). Pour l'époque punique, S. Gsell cite plusieurs témoignages qui vantent la qualité du miel produit dans le domaine de Carthage. Les Puniques et les Lybiens pratiquaient déjà une apiculture rationnelle qui permettait de prélever plusieurs fois par an d'importantes quantités de miel dans les ruchers. De l'importance de l'apiculture dans l'Afrique pré-romaine, on peut trouver un témoignage symbolique dans l'abeille qui figure à travers des monnaies de Rusaddir (Melilla). L'insecte, énorme, est représenté suivant les types (Mazard, 579-580) entre deux épis ou entre un épi et une grappe de raisin. L'intérêt de cette figuration est d'autant plus grand que Melilla, qui a succédé à Rusaddir, semble bien tirer son nom de celui du miel. Un village du nord de l'île de Jerba porte le nom de Melitta qui aurait la même signification.

Les Romains appelaient *alica punica* une bouillie d'épeautre dans la composition de laquelle entraient du fromage des œufs et du miel. Traitant des abeilles, Pline l'Ancien rappelle que les abeilles d'Afrique étaient réputées pour l'abondance de leur miel (XI, 33).

L'apiculture est restée très active chez la plupart des populations berbères du nord, même chez les semi-nomades, comme les Ouled 'Abderrahmane du versant sud-est de l'Aurès. En 1935, Th. Rivière et J. Faublée virent les ruches en alfa tressé transportées au cours de la transhumance tandis que les installations fixes étaient regroupées dans des « maisons-ruchers ».

Les ruches traditionnelles, très répandues dans l'ensemble du Maghreb, n'ont pas encore été partout remplacées par les ruches à cadres dont la production est très largement supérieure, atteignant exceptionnellement 50 kilos. On connaît une grande variété de ruches traditionnelles.



Enfumoirs en terre cuite d'Arris et de Négrine. Photo M. Gast.

Les unes sont de forme cylindrique, comme celles décrites par W. Marçais et M. Guiga à Takrouna (Tunisie). Elles sont faites de petites bottes de diss (*Arundo festucoïdes*), graminée très répandue dans le Tell et les Hautes Plaines qui sert à faire les toitures des gourbis et les couvertures des meules. Ces bottes sont armées de branches de lentisque; les extrémités du tunnel sont fermées par des disques d'alfa tressé dont l'un est percé pour servir d'entrée à la ruche. L'extérieur est revêtu d'un enduit de bouse de vache. Ces ruches peuvent avoir des dimensions importantes; à Takrouna elles avaient 1,20 mètre de long pour un diamètre de 0,40 mètre.

Celles de l'Aurès sont des troncs de cône en alfa tressé. Dans plusieurs régions forestières, Petite Kabylie, forêt de la Marmora (Maroc), on fabrique les ruches avec des rouleaux de liège prélevés d'une seule pièce sur le tronc d'un chêne-liège de bonne taille. Deux plaques de la même matière ferment la ruche. D'autres ruches sont de forme cubique, tressées avec des fêrues, des roseaux fendus ou des tiges d'asphodèle. Les ruches en terre cuite sont plus rares et se trouvent plutôt dans les plaines.

On trouve, certes, le plus souvent, les ruches juxtaposées, surtout chez les petits producteurs, mais dans les groupes qui produisent du miel en quantité importante, le rucher est une construction qui ne peut passer inaperçue.

Dans l'Aurès, il existe des ruchers collectifs spectaculaires. Les Ouled Abderrahmane, les Beni Malkem, les Ouled Youb et bien d'autres construisent de véritables maisons-ruchers; ce sont des bâtiments en pierre liées à la terre, comme les habitations, et qui sont fermées par une porte munie d'une serrure. L'une des parois, généralement celle du sud, est constituée par les ruches superposées dont l'entrée est tournée vers l'extérieur. En 1935, les deux villages-ruchers des Ouled 'Abderrahmane groupaient plus de 2 000 ruches, mais un dixième seulement était en activité. Chaque ruche fournissait, en moyenne, 5 kg d'un miel mêlé de cire. Un essaim moyen, vendu au poids, valait moins de 30 francs, c'est-à-dire moins que le prix du miel produit par une ruche en un an.

Il existe aussi, comme à Takrouna, des ruchers plus simples constitués d'une banquette sur laquelle sont disposées les ruches cylindriques en rangées superposées

qui comptent chaque fois une unité de moins ; le tout prend une forme pyramidale couronnée d'une vieille natte ou d'une couverture de diss.

Pour extraire le miel, on utilise un enfumoir. C'est le plus souvent un récipient en terre cuite de forme variable mais toujours multiforé et muni d'une anse ou d'une poignée. On peut enfumer les abeilles en brûlant de la paille ou de l'alfa que l'on tresse grossièrement en torches. Les rayons extraits de ruches après l'enfumage sont pressés entre les mains et mis à égoutter dans un *keskès* au fond duquel a été étalé une petite couche d'alfa ou de mousseline.

Produit d'échange et de commerce, jusqu'au cœur du Sahara, le miel est à la fois un aliment et un remède puissant dont les applications sont multiples. Ses qualités nombreuses sont accentuées dans le miel sauvage qui est très recherché et coûte fort cher : M. Gast donne le prix d'un kilo de miel sauvage dans le Guergour (Petite Kabylie, Algérie) en 1965 : 60 dinars algériens. Les qualités réelles ou supposées du miel expliquent qu'il soit souvent un produit d'offrande. La production de certains ruchers collectifs est toute entière destinée traditionnellement à telle famille maraboutique. Le petit pot de miel laissé au cours d'une visite est le gage de bonnes relations voire d'une suave amitié.

Les apiculteurs berbères connaissent l'organisation de la ruche. Ils savent que les ouvrières ont un « chef », que les Aurasieus qualifient de sultan mais que les Kabyles continuent d'appeler « *aguellid* » (roi), alors qu'ils ont perdu l'usage de ce terme dans leur vie sociale.

BIBLIOGRAPHIE

- HANOTEAU A. et LETOURNEAUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1893, t. I, p. 449.
- GEORGE, *La Tunisie apicole*, Tunis, 1912.
- BERTHOLON DR. et CHANTRE E., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale*, Lyon, 1913.
- MARÇAIS W. et GUIGA M., *Textes arabes de Takrouna*, Paris, Leroux, 1925, pp. 352-353.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris Challamel, 1920.
- GAUDRY M., *La femme chaouïa de l'Aurès*, Paris, Guethner, 1929, pp. 168-170.
- RIVIÈRE T. et FAUBLÉE J., « L'apiculture chez les Ouled Abderrahmane, montagnards du versant sud de l'Aurès », *Journal de la soc. des Africanistes*, t. XIII, 1943, pp. 95-107.
- FREZAL P. et GRIESSINGER C., « L'apiculture algérienne », *Documents algériens*, 1948, pp. 137-142.
- DESPOIS J., « Le djebel Ousselat, les Ousseltiya et les Kooub », *Cahiers de Tunisie*, n° 28, 1959, p. 413.
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Paris, A.M.G., 1968, p. 167.
- (voir Alimentation).

G. CAMPS

A246. APOTOMITAE

Les Apotomitae (ou Apotimatæ dans quelques manuscrits) sont situés par Ptolémée (IV, 5, 12 éd. C. Müller, p. 692) dans le nord de la Marmarique, mais au sud de trois peuples côtiers (Libyarkhae, Aneiritæ et Bassakhitæ) et au nord des Augilæ (habitants d'Aoudjila). Ce nom semble avoir été hellénisé (il pourrait signifier « ceux qui coupent » ou « ceux qui amputent »). C. Müller, éd. de Ptol., p. 692, n. 4, rapproche de ce nom celui du bourg d'Abadoubâ ou Abathoubâ mentionné par Ptol (IV, 5, 13, p. 696) en Marmarique intérieure. C'est très douteux.

J. DESANGES

A247. APPARENTEMENT (de la langue berbère)

Deux langues sont apparentées (et donc appartiennent à la même famille linguistique) lorsqu'une comparaison systématique permet de dégager des *correspondances de formes régulières* entre les unités lexicales et grammaticales de ces deux langues. De telles correspondances ne peuvent, en effet, être attribuées au hasard et elles ne s'expliquent que par une *évolution divergente à partir d'une seule et même langue originelle*.

La linguistique comparée (discipline qui étudie l'apparentement des langues) a établi dès le XIX^e siècle l'existence de plusieurs grandes familles linguistiques : famille indo-européenne, famille sémitique...

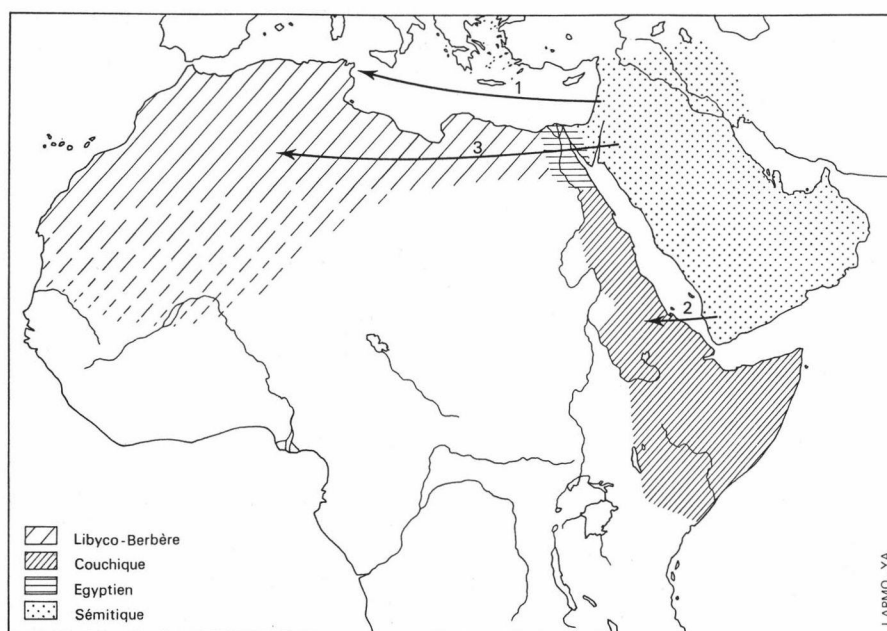
Le problème de l'apparentement de la langue berbère a très tôt préoccupé les chercheurs; dès le début des études berbères, deux hypothèses principales furent émises :

— apparentement avec l'égyptien ancien. En 1838, Champollion risquait déjà cette idée dans sa préface à l'édition manuscrite du *Dictionnaire de la langue berbère* de Venture de Paradis;

— rattachement à la famille des langues sémitiques.

A la fin du XIX^e siècle allait apparaître une troisième direction de recherche, l'apparentement avec le basque (Schuchardt, von der Gabelentz). Du point de vue de la géographie et de l'histoire, cette dernière hypothèse n'est pas absurde; on sait qu'il y a eu d'importants courants d'échanges entre le Maghreb et la Péninsule Ibérique depuis la préhistoire. Cette hypothèse a été récemment reprise par H. G. Mukarovsky dans le cadre plus vaste d'une parenté entre le basque et tout un ensemble de langues africaines et chamito-sémitiques. Cette idée rencontre un accueil très réservé.

Mais toutes ces tentatives de rapprochements étaient en réalité des hypothèses à peu près gratuites et sans grands fondements en raison de la connaissance encore très insuffisante que l'on avait de la langue berbère.



Les langues chamito-sémitiques au V^e siècle avant J.-C. (d'après Meillet et Cohen, 1924).

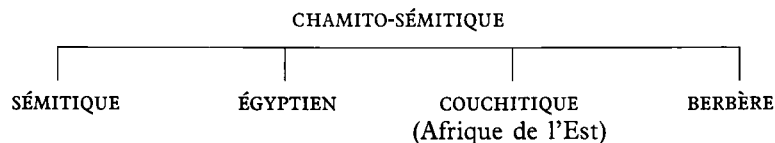
Les flèches représentent les mouvements connus d'expansion du sémitique :

1) phénico-punique. 2) sud arabe. 3) arabe.

On n'évoquera que pour mémoire certains rapprochements tout à fait fantaisistes avec les langues indo-européennes (grec, notamment) et amérindiennes qui eurent souvent cours à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle. Elles étaient l'œuvre de comparatistes amateurs dont la formation linguistique et la connaissance du berbère laissaient, pour le moins à désirer.

Il est cependant intéressant de noter que cet « amateurisme » linguistique a eu une réelle importance dans ce que l'on pourrait nommer « l'idéologie linguistique », de la période coloniale. Ces rapprochements ont eu une faveur indiscutable dans certains milieux, car ils allaient dans le sens de l'affirmation de la spécificité de la langue berbère par rapport aux langues sémitiques et à l'arabe en particulier.

Ce n'est qu'à partir du début du siècle que les progrès de la linguistique sémitique et berbère vont permettre de reposer le problème sur des bases nouvelles et sérieuses. Le tournant décisif est incontestablement lié au nom de M. Cohen même si « l'idée est dans l'air depuis le milieu du XIX^e siècle ». Dès les années 1920, il intègre le berbère dans une grande famille chamito-sémitique qui comprend, en plus du groupe sémitique, l'égyptien, le couchitique et le berbère.



(notamment dans « Les langues chamito-sémitiques », *Les langues du monde*, 1924).

Certains spécialistes y rajoutent une cinquième branche « tchadique » (haoussa), mais cette idée ne fait pas encore véritablement l'unanimité des comparatistes.

Cette vue donne donc en fait raison à la fois aux tenants de la parenté avec l'égyptien et à ceux de la parenté avec le sémitique. Après M. Cohen, D. Cohen insiste sur le fait que « la composition double du terme chamito-sémitique ne doit pas induire à l'erreur courante qui fait poser un « chamitique » à côté d'un *sémitique*. En fait, *chamito-sémitique* ne peut être entendu que comme le nom d'un ensemble où entrent sur un pied d'égalité le *sémitique* et d'autres groupes apparentés, distincts du sémitique, mais non moins distincts l'un de l'autre... » (1968, p. 1288).

Cette présentation est assez généralement admise par les chamito-sémitisants français, mais elle ne fait pas absolument l'unanimité au niveau international. Des spécialistes comme W. Vycichl défendent la thèse d'une branche « chamitique » regroupant le berbère, l'égyptien et le couchitique.

En 1931, M. Cohen fonde le *Groupe linguistique d'études chamito-sémitique* (GLECS) dont le berbère sera l'un des champs d'étude.

Cependant, les idées de M. Cohen ne rencontrèrent guère d'échos favorables chez les berbérissants. En 1935, A. Basset, chef de file incontesté des études berbères, écrivait : « A vrai dire les preuves présentées jusqu'ici, *t* de féminin, *s* de causatif par exemple, sont encore trop rares dans un ensemble grammatical trop obscur pour que, jusqu'à nouvel ordre, l'on ne reste pas sur une prudente réserve [...]. Aussi, tout en suivant avec une grande attention ces recherches, devons-nous considérer qu'il n'y a pas là qu'une hypothèse et que, en fait, le berbère reste toujours une langue isolée. » (pp. 358-359)

Même en 1952, il observait encore une attitude fort prudente : « ... on en est revenu plus fermement au chamito-sémitique. Mais les tenants de cette hypothèse sont les premiers à reconnaître que les éléments de comparaison sont extrêmement limités. » (p. 48)

Il y a certes, maintes causes objectives qui expliquent la lenteur avec laquelle la thèse chamito-sémitique a fait son chemin chez les berbérissants — les préoccupations surtout descriptivistes d'A. Basset et des berbérissants de cette génération —,

certaines causes proprement linguistiques que nous évoquerons plus loin. Mais la structure grammaticale de la langue berbère présente de tels parallélismes avec celle du sémitique que l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a eu aussi des résistances idéologiques plus ou moins conscientes. Il est bien connu que pendant longtemps, l'un des thèmes de la période coloniale a été celui de la « spécificité berbère ». Il ne paraît pas excessif d'affirmer que les milieux universitaires et cultivés de l'époque n'étaient pas, en général, réceptifs à l'idée d'une parenté du berbère avec le sémitique.

A partir des années 1950, tous les spécialistes allaient peu à peu se rallier aux thèses de M. Cohen; certains, comme O. Rössler (1952, 1964) iront même jusqu'à classer purement et simplement le berbère dans le groupe sémitique.

De nos jours, l'idée de l'apparemment chamito-sémitique est universellement admise et les travaux (encore rares, certes) de diachronie et comparatisme la rendent chaque jour plus évidente.

Pour justifier et illustrer cet apparemment, on examinera successivement quelques points centraux de la structure linguistique berbère en les comparant avec ce que l'on postule du chamito-sémitique (D. Cohen, 1968).

Le système verbal

Dans ses grandes lignes, le système verbal berbère présente un parallélisme frappant avec celui du chamito-sémitique. Ce système oppose un aspect processif à un aspect statif-duratif; ces deux aspects constituent les thèmes primitifs du système sur lesquels viennent se greffer une série de thèmes secondaires (ou dérivés) dont D. Cohen (1968, p. 1306) donne une analyse particulièrement claire :

« Ces thèmes secondaires [...] apportaient à la notion nommée deux sortes de modifications distinctes. La première est une modification de la nature intrinsèque du procès considéré dans son dynamisme. Elle traduit l'intensité, la fréquence, l'amplitude du procès. Elle se rapporte essentiellement au procès en tant que tel, en principe sans référence à aucun de ses pôles, sujet ou objet. Il s'agit d'une manière de procès. La seconde concerne le mode de participation du sujet au procès. Il s'agit essentiellement de « l'orientation du prédicat par rapport aux participants de l'action ».

Le système peut être schématisé comme suit :

<i>Thèmes primitifs</i> :	1. PROCESSIF (modalités personnelles préfixées)	2. STATIF-DURATIF (modalités personnelles suffixées)
---------------------------	--	---

Thèmes secondaires :

1. MANIÈRE DE PROCÈS : intensité, fréquence, amplitude.
2. ORIENTATION DU PROCÈS : mode de participation du sujet.

Pour sa part, le berbère distingue aussi deux thèmes primitifs fondamentaux (aoriste ~ prétérit, dans une perspective diachronique et aoriste intensif ~ prétérit, dans une perspective synchronique). Sur cette opposition se greffe une série de thèmes dérivés auxquels on peut, sans difficulté, appliquer la classification proposée par D. Cohen puisque certains évoquent la manière dont se déroule le procès, alors que d'autres envisagent l'orientation du prédicat par rapport aux participants, ex. :

Dérivé de manière

1. *imlul*, « être blanc »
2. *šemllel*, « être blanchâtre »

Dérivé d'orientation

1. *ak^wer*, « voler »
2. *ttwak^wer*, « être volé »

A l'heure actuelle, en berbère, la dérivation de manière doit être considérée comme une procédure lexicale, peu productive, et dont l'étude relève nettement de la diachronie. Par contre, la dérivation d'orientation est une procédure grammaticale parfaitement vivante dans tous les parlers (sur cette distinction, voir Chaker, 1984).

Par ailleurs, en berbère comme dans le reste du chamito-sémitique, la dérivation d'orientation s'organise essentiellement autour de trois pôles :

- l'orientation externe (« causatif », « factitif »)
- l'orientation interne (« passif »)
- l'orientation « mixte » (« réciproque »).

Du point de vue formel, un rapide examen comparé des données sémitiques et berbères montre une parenté indéniable au niveau des morphèmes dérivationnels d'orientation :

— le « factitif » berbère se forme par préfixation de la sifflante sourde *s* ; en sémitique, le factitif s'obtient par un préfixe *š*, *s* ou *h*.

— le « passif » berbère est souvent caractérisé par un préfixe *ttw* ; en sémitique, le préfixe *t* a la valeur d'une réciproque ou d'un passif selon les verbes.

— en berbère, les morphèmes *m*, *n* et *mj* ont les valeurs de passif ou de réciproque ; il en est exactement de même pour le préfixe sémitique *n*.

Les marques personnelles

Les modalités personnelles du verbe berbère, sans être toujours similaires à celles du chamito-sémitique, présentent cependant de fortes analogies avec celles-ci :

Chamito-sémitique		Berbère	
sing.	1.	' —	1. — γ
	2.	<i>t</i> —	2. <i>t</i> — $d/d/t$
	3.	masc. <i>y</i> — fém. <i>t</i> —	3. masc. <i>y</i> — fém. <i>t</i> —
plur.	1.	<i>n</i> —	1. <i>n</i> —
	2.	<i>t</i> —	2. <i>t</i> —
	3.	<i>y</i> —	3. — <i>n</i>

A côté de cette conjugaison par préfixes, caractéristique du thème processif, le chamito-sémitique connaissait, pour le thème statif-duratif, une conjugaison à modalités personnelles suffixées. Le berbère (du moins certains dialectes) possède lui aussi une conjugaison à suffixes pour les verbes d'état.

Les marques personnelles régimes (direct et indirect) et possessives du berbère présentent encore plus de ressemblances avec celles des autres branches du chamito-sémitique :

	Sémitique (Akkad.)	Égyptien	Berbère
Sing. 1.	— <i>ya/i</i>	— <i>y</i>	— <i>y/w</i>
2. masc.	— <i>k(a)</i>	— <i>k</i>	— <i>k</i>
fém.	— <i>k(i)</i>	— <i>č</i>	— <i>km/m</i>
3. masc.	— <i>s(u)</i>	— <i>f</i>	— <i>t/s</i>
fém.	— <i>s(a)</i>	— <i>s</i>	— <i>tt/s</i>
Plur. 1.	— <i>ni</i>	— <i>n</i>	— <i>nγ/lγ</i>
2. masc.	— <i>kun(u)</i>	— <i>čn</i>	— <i>k^wn/wn</i>
fém.	— <i>kin(a)</i>	— <i>čn</i>	— <i>k^wnt</i>
3. masc.	— <i>sun(u)</i>	— <i>sn</i>	— <i>tn/sn</i>
fém.	— <i>sn</i>	— <i>sn</i>	— <i>tnt/snt</i>

Structure de la racine

L'une des originalités du sémitique est l'existence dans cette branche d'une très forte majorité de racines à trois consonnes. Une situation analogue est aussi généralement admise pour le chamito-sémitique commun : les racines bilitères ne devaient être attestées qu'en assez petit nombre. De ce point de vue, les faits berbères sont apparemment assez différents ; dans l'état actuel de la langue, si les racines tri-consonantiques sont très nombreuses et certainement majoritaires, il n'en est pas moins vrai que le berbère connaît une proportion non négligeable de racines bilitères et même monolitères (phénomène particulièrement sensible dans le lexique de base).

Cependant, la comparaison interdialectale et les recherches diachroniques montrent qu'une grande partie de ces racines bi ou mono-consonnantiques ne sont que d'anciennes racines trilitères ayant perdu une ou deux radicales en raison d'une usure phonétique particulièrement forte en berbère (disparition des pharyngales et des laryngales, chute de radicales faibles, voir ci-dessous).

Ce correctif une fois apporté, on aboutit pour le berbère à un état de choses somme toute assez comparable à celui du sémitique et des autres branches de famille.

Phonologie et lexique

Dans la perspective comparatiste, ces deux aspects de la structure linguistique sont étroitement liés.

Le système phonologique berbère (Basset, 1946 et 1952 ; Galand, 1960 ; Prasse, 1972) comparé à celui du sémitique, apparaît comme étant un système fortement réduit. Par rapport à l'arabe, les lacunes principales sont les suivantes :

- Disparition presque totale des ordres d'arrière (laryngales, pharyngales et même partiellement vélaires). Les phonèmes postérieurs attestés dans la langue actuelle proviennent pratiquement tous d'emprunts à l'arabe, sauf en touareg où le *h* a été relativement mieux conservé (Prasse, 1969).

- Pas de distinction fondamentale entre un ordre dental et un ordre interdental.

- Réduction de la série pharyngalisée qui ne comporte que *z* et *d*.

En fait, le seul trait de structure qui reflète une parenté possible est l'existence, en sémitique et en berbère, de cette dernière série de pharyngalisées. Encore faut-il tenir compte du fait qu'en berbère, les pharyngalisées sont caractérisées par une instabilité certaine et ancienne (alternance *d-d*, *z-z*, *s*), ce qui peut conduire à penser qu'elles sont (au moins partiellement) secondaires (d'origine expressive et étrangère — longs contacts avec les langues sémitiques).

On est donc manifestement en présence d'un système phonologique très appauvri. Cette donnée implique que beaucoup de phonèmes sémitiques, ou bien correspondent à un zéro phonétique, ou bien se sont confondus avec d'autres phonèmes en berbère. Ce processus de réduction phonologique est évidemment à l'origine d'un grand nombre de racines bilitères et monolitères du berbère. A ce phénomène de réduction proto-berbère, il faut ajouter les évolutions et les réductions de la période berbère que la comparaison inter-dialectale et l'étude morphologique permettent de détecter :

- chute de semi-voyelles radicales (*w* et *y* : *qqen*, « attacher » ← *γwn* ou **wγn*, ainsi que le montrent les nominaux dérivés touaregs *ūryūn*, *taweyni* et kabyles *tuqqna*, *asγwen* ;

- chute de consonnes « faibles » (*b*, *n*, *f*, *h*...) : *agus*, « ceinture » ← *abgus* ← *bgs* « ceindre » ; *kker*, « se lever » ← *nkr*...

- divers phénomènes d'assimilation tout à fait classiques : - *sk* → *šš*, *zd* → *zz*, *zg* → *žž*...

Ces phénomènes d'érosion phonétique rendent évidemment extrêmement problématique la comparaison lexicale. Celle-ci en est en réalité à ses débuts et elle est loin d'avoir atteint le niveau de la comparaison grammaticale. En face des nets parallélismes de la structure grammaticale, on a donc une hétérogénéité apparente des lexiques. Cette situation contradictoire a même souvent fait penser que le vocabulaire berbère pourrait être en partie d'origine non chamito-sémitique (substrat pré-berbère). Cette thèse est actuellement défendue par W. Vycichl.

Il n'est cependant certainement pas nécessaire de retenir, dans l'état actuel des connaissances, une telle hypothèse, car les travaux de comparaison lexicale avec le chamito-sémitique sont encore très peu nombreux. Il est vraisemblable qu'une comparaison systématique menée en tenant compte de l'usure phonétique du berbère, permettrait aussi de démontrer la parenté au niveau lexical. Notons que c'est certainement cette rareté des ressemblances lexicales qui est l'une des causes de la réticence des berbérissants à admettre l'apparemment chamito-sémitique.

Les recoupements lexicaux entre berbère et sémitique peuvent être estimés à un pourcentage de 19%, à partir de l'*Essai* de Marcel Cohen (1947) (chiffres fondés sur 521 notions) et à environ 20% à partir de la liste diagnostic élaborée pour le sémitique par David Cohen (1970). Les recoupements n'atteignent que 10% pour le couple berbère/égyptien et 13,5% pour le couple berbère/couchitique. Le pourcentage plus élevé avec le sémitique peut être dû à la présence d'emprunts sémitiques très anciens (puniques) en berbère : des mots comme *iles* « langue », *isem* « nom », *yer/qqar* « appeler » peuvent en effet être considérés comme « suspects ». En tout état de cause, ces chiffres sont significatifs d'une parenté entre les deux fonds lexicaux, mais ils sont très inférieurs à ceux que l'on trouve entre les langues sémitiques elles-mêmes, pour lesquelles les pourcentages avoisinent 80%. C'est donc là un indice quantifié d'une parenté très lointaine.

L'hypothèse chamito-sémitique peut être, à l'heure actuelle, considérée comme une certitude. Il reste néanmoins que de nombreux travaux devront encore être réalisés pour pouvoir l'asseoir définitivement dans tous les domaines et pour déterminer plus précisément le type de rapports que le berbère entretient avec les diverses composantes de la famille chamito-sémitique.

Quelques précisions sur les concepts de « chamito-sémitique, sémitique et arabe »

Devant les confusions qui sont souvent commises par les non-spécialistes dans ces questions d'apparemment, il paraît indispensable de rappeler que :

Sémitique n'est pas synonyme d'*arabe*; *chamito-sémitique* n'est pas identique à sémitique et a fortiori, pas à arabe ! La langue arabe n'est qu'une sous-branche particulière et récente de l'ensemble sémitique qui comporte bien d'autres langues très différentes de l'arabe : akkadien, hébreu, phénicien, araméen, sud-arabique, langues d'Éthiopie... Ce groupe sémitique est lui-même inclus dans une macro-famille linguistique qui comprend au moins quatre ramifications.

Mais, lorsqu'on dit que le berbère est l'une des branches qui constituent le chamito-sémitique, cela ne peut vouloir dire qu'il « descende » de l'arabe ! Cela serait un non-sens puisque le berbère n'appartient pas à la même ramification de la famille chamito-sémitique que l'arabe et qu'il est attesté à date plus ancienne. Cela signifie simplement qu'il existe un rapport de parenté indirect et éloigné entre deux langues. En termes de chronologie, l'origine commune (c'est-à-dire le « chamito-sémitique commun », pour autant que cette entité ait jamais existé) se situe forcément à plusieurs millénaires avant le IV^e millénaire avant J.-C. puisqu'à cette date les branches égyptienne et sémitique (Akkad) sont déjà constituées en ensembles totalement distincts. Cela renvoie à peu près d'une dizaine de millénaires en arrière par rapport à notre époque.

Cette datation — hypothétique et approximative — semble être confirmée par les données de l'anthropologie préhistorique : le peuplement méditerranéen actuel du Maghreb se met progressivement en place, d'est en ouest, à partir de -8 000. A cette époque, les proto-méditerranéens « Capsiens » remplacent peu à peu les populations antérieures « Ibéromaurusiennes ». Il convient cependant de ne pas oublier qu'un processus similaire se produit sur la rive nord de la Méditerranée et qu'il est donc aventureux d'inférer mécaniquement des données anthropologiques aux données linguistiques.

Cette parenté, lointaine, n'empêche pas que le berbère soit une réalité linguistique parfaitement autonome. Ce serait évidemment une mystification que de l'invoquer pour justifier une quelconque politique linguistique actuelle.

A propos du basque et du berbère

L'hypothèse d'une parenté basque-berbère est donc déjà ancienne : elle est évoquée dès la deuxième moitié du XIX^e siècle par des linguistes très sérieux (Schuchardt, von der Gabelentz, Zyhlarz...). Elle a été reprise récemment par Mukarovsky (voir bibliographie).

Lorsque l'hypothèse a été formulée, le rattachement du berbère à une grande famille chamito-sémitique n'était pas encore reconnu. Mais désormais, comme nous l'avons dit *supra*, on peut considérer l'apparement du berbère à la famille chamito-sémitique comme une certitude. Il s'en suit que tout rapprochement du basque avec le berbère doit être compatible avec l'ensemble du chamito-sémitique : en d'autres termes, s'il y a parenté basque-berbère, cela ne peut être que dans le cadre d'une relation basque-chamito-sémitique (c'est d'ailleurs la direction dans laquelle travaille Mukarovsky qui envisage un immense ensemble linguistique « euro-saharien »...).

Quant aux données sur lesquelles s'appuie le rapprochement, elles sont très fragiles et fortement contestées par les spécialistes (Mukarovsky utilise des données linguistiques souvent approximatives, parfois tout à fait erronées).

L'hypothèse est donc loin de soulever l'enthousiasme des linguistes, notamment chamito-sémitisants. Du point de vue des basquistes, la direction de recherche la plus courante est celle des langues caucasiennes (« famille euskaro-caucasique »), mais, là aussi, les meilleurs spécialistes admettent que c'est une hypothèse fragile qui repose surtout sur les désirs et les options subjectives des chercheurs qui la défendent. La thèse de la parenté basque-caucasique est presque aussi hasardeuse que celle de la parenté basque-berbère (chamito-sémitique)! (Voir : L. Michelena, « L'euskaro-caucasien », *Le langage*, La Pléiade, Paris, NRF-Gallimard, 1968, p. 1414-1437).

En fait, les méthodes de la linguistique comparée actuelle ne sont certainement pas en mesure de s'appliquer à des rapports qui — s'ils sont réels — remontent à des époques très reculées (la dizaine de millénaires au minimum).

Mais, il n'en demeure pas moins, indépendamment des critiques souvent sévères que l'on peut adresser aux rapprochements tentés par Mukarovsky qu'il y a là une direction de recherche intéressante :

— Une fois éliminées les erreurs manifestes, il demeure un nombre non négligeable de ressemblances lexicales basque-berbère qui incite à ne pas abandonner cette voie.

— La linguistique comparée classique n'effleure que très superficiellement l'histoire des langues : au-delà des « points de départ » classiques que sont l'indo-européen, le chamito-sémitique..., les langues ont connu une histoire de plusieurs dizaines de millénaires (ou plus) : la linguistique comparée actuelle ne remonte guère au-delà des néolithiques les plus anciens. Des hypothèses (audacieuses, certes) et déjà anciennes de regroupement de certaines grandes familles linguistiques connues (indo-

européen/sémitique...), étayées par des données anthropologiques et préhistoriques, sont peut-être à reprendre avec des moyens nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE

Problèmes généraux de la linguistique comparée :

- GLEASON H.A., *Introduction à la linguistique*, Paris, Larousse, 1969, chap. 27 et 28 («Classification des langues», «Langues et familles de langues»).
- HJELMSLEV L., *Le langage. Une introduction*, Paris, éd. Minuit, 1966, chap. «La parenté linguistique».
- LYONS J., *Linguistique générale : introduction à la linguistique théorique*, Paris, Larousse, 1970, chap. 1.3. : «La philologie comparée».
- MANESSY-GUITTON J., «Les familles de langues : Généralités», *Le langage*, Paris, NRF-Gallimard, «La Pléiade», 1968.
- MEILLET A., *La méthode comparative en linguistique historique*, Paris, Champion, 1970 (rééd.).
- MEILLET A., *Linguistique historique et linguistique générale*, I, Paris, Champion, 1975, (rééd.), II, Klincksieck, 1952.
- ROBINS R.H., *Linguistique générale : une introduction*, Paris, Armand Colin, 1973, chap. 8, «Comparaison linguistique».

Berbère et parenté linguistique (chamito-sémitique)

- BASSET A., «La parenté linguistique et le berbère», *Revue africaine*, 1935.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, 1952 (1969).
- BEGUINOT F., «L'unità linguistica semito-chamitica», *Atti dell'VIII. convegno : L'Africa*, Rome, 1938.
- BEHRENS P., «Wanderungsbewegungen und Sprache der frühen saharanischen Viehzüchter», *Sprache und Geschichte in Afrika*, 6, 1984-85, (1985).
- BERTHOLON J.L., «Origine et formation de la langue berbère», *Revue tunisienne*, 1905-1906.
- BROCKELMANN C., *Grundriss der vergleichenden Grammatik der Semitischen Sprachen*, Berlin, 1908-1913.
- BROCKELMANN C., *Précis de linguistique sémitique*, Paris, 1910.
- BROCKELMANN C., «Gibt es einen hamitischen Sprachstamm?», *Anthropos*, 27, 1932.
- BRUGNATELLI V., «Osservazioni preliminari sulla rilevanza dei numerali nella comparazione camito-semiteuropea», *Atti del Sodalizio Glottologico Milanese*, 21, Milan, 1981.
- BYNON J. (edit.), *Current Trends in Afro-Asiatic Linguistic* (Third International hamito-semitic Congress), Londres, 1985.
- CANTINEAU J., *Études de linguistique arabe*, Paris, 1960.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère...*, Paris, C.N.R.S., 1984.
- CHARENCEY de., *Des affinités de la langue basque avec divers idiomes des deux continents*, Paris, 1892.
- COHEN D., «Les langues chamito-sémitiques», *Le langage*, «La Pléiade», Paris, 1968.
- COHEN D., «Problèmes de linguistique chamito-sémitique», *Revue des études islamiques*, XL, 1972.
- COHEN M., *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, Paris, 1924.
- COHEN M., «Les langues chamito-sémitiques», in Meillet et Cohen, *Les langues du monde*, Paris, 1924.
- COHEN M., *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique chamito-sémitiques*, Paris, 1947.
- DESTAING E., «Entretien sur la question des labio-vélaires en chamito-sémitique : berbère», *GLECS*, III, 1937, p. 7.
- DJAKONOFF I.M., *Semito-Hamitic Languages*, Moscou, 1965.
- GABELENTZ (von der) G., *Baskisch und Berberisch*, Berlin, 1893.
- GALAND L., «La langue (art. «Berbère»», *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1960.
- GALAND L., «Berbère et traits sémitiques communs», *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-79, (1983).
- GÈSE L., «De quelques rapports entre les langues berbères et le basque», *Mém. soc. arch. Midi de la France*, 2/3, 1885.
- GREENBERG J., *Studies in African Linguistic Classification*, New Haven, 1955.
- JUDAS A.C., *Étude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue berbère*, Paris, 1855.
- MUKAROVSKY H.G., «Baskisch und Berberisch», *Wiener Zeitschrift für die Kunde der Morgenländer*, 59/60, 1964.

- MUKAROVSKY H.G., «Les rapports du basque et du berbère», *GLECS*, X, 1966-67.
 MUKAROVSKY H.G., «L'Euro-euskarien et les langues ouest-africaines», *GLECS*, X, 1966.
 MUKAROVSKY H.G., «Hamito-semitisch, Afro-asiatisch, Erythräisch : zum Wandel von Befrifen und Verstandnis», *Zeitschrift für Phonetik...*, 34/5, 1981.
 MUKAROVSKY H.G., «Einige hamito-semitische Wortstämme», *XXI Deutscher Orientalistentag*, Berlin, 1981.
 PRASSE K.G., «Le problème berbère des radicales faibles», *Mémorial André Basset*, Paris, 1957.
 PRASSE K.G., *A propos de l'origine de h touareg (tahaggart)*, Copenhague, 1969.
 PRASSE K.G., *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, 1972-1974 (3 vol.).
 ROCHEMONTEIX (de) M., «Les rapports grammaticaux qui existent entre l'égyptien et le berbère», *Mém. congr. inter. orient.*, 2, 1876.
 RÖSSLER O., «Der semitische Charakter der libyschen Sprache», *Zeitschrift für Assyriologie...*, 16, 1952.
 RÖSSLER O., «Berberisch-Hamitisch-Semitisch», *Oriens*, 17, 1964.
 RÖSSLER O., «Berberisch-Tschadisch Kernvokabular», *Africana Marburgensia*, 12, 1-2, 1979.
 SCHUCHARDT H., *Baskisch und Hamitisch*, Paris, 1913.
 VENTURE DE PARADIS, *Dictionnaire de la langue berbère expliqué en français et en idiome barbaresque précédé d'une grammaire berbère*, manuscrit Volney, Bibl. nat. de Paris, n° 1178 (note introductive de Champollion).
 VYČIHL W., «Problèmes de linguistique chamitique : morphologie et vocabulaire», *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-79 (1981).
 VYČIHL W., «Contacts chamito-sémitiques : un seul groupe ou deux groupes distincts?», *GLECS*, XVIII-XXIII, 1973-79 (1981).
 VYČIHL W., «Linguistica comparativa camito-semitica», *Atti della terza giornata di studi camito-semitici e indoeuropei* (Strudi Semitici, n.s. 1), Rome, 1984.
 WILLMS A., «Inwieweit kann die Berbersprachforschung der hamito-semitischen Sprachvergleichung dienen?», *Islam*, 44, 1968.
 WÖLFEL D.J., «Le problème des rapports du berbère», *Hespéris*, 40, 1953.
 ZABORSKY A., «The Stages of Hamito-Semitic», *Rocznik Orientalistyczny*, 43, 1984.
 ZYHLARZ E., «Baskisch-afrikanisch Sprachverwandschaft», *Anthropos*, 1953.

S. CHAKER

A248. APULÉE**L'homme***Biographie*

Les données rassemblées dans ce paragraphe nous sont presque toutes procurées par l'écrivain lui-même, notamment dans l'*Apologie* et les *Florides*.

Apulée vint au monde vers 125 après J.-C. à Madaure (actuelle Mdaurus), en Numidie. Il se vantait d'ailleurs d'être mi-Numide, mi-Gétule. Certains auteurs, anciens et modernes, admettent qu'il se prénomma Lucius comme le héros de ses *Métamorphoses*. Mais rien n'est moins sûr car l'œuvre en question n'est pas, ou n'est que très partiellement, autobiographique. Sa famille était riche et considérée (son père occupa toutes les charges municipales, y compris la plus haute, celle du *duumvir*).

Il fréquenta d'abord l'école de sa ville natale qui eut plus tard saint Augustin pour élève. Il y apprit, entre autres choses, le latin qu'il parla longtemps avec un fort accent. Quant il eut seize ou dix-sept ans, on l'envoya parfaire son instruction à Carthage, capitale de la province, qui possédait une université renommée. Il y découvrit la philosophie pour laquelle il conçut une passion qui ne devait cesser qu'avec sa vie.

Il se rendit ensuite à Athènes, qui était alors redevenue le principal foyer du savoir et de la civilisation. Il y embrassa le Néo-Platonisme auquel il témoigna une iné-

branlable fidélité. Il s'intéressa également à la grammaire, à la rhétorique, à la musique, à la physique et à la dialectique.

Il profita de son séjour en Attique pour visiter la Thessalie et la Grèce centrale. Mais il entreprit aussi de plus longs voyages, poussant jusqu'à la côte de l'Asie Mineure et, peut-être, jusqu'en Syrie et en Égypte. Séduit par les religions à mystères de ces contrées, il se fit initier à plusieurs d'entre elles, en particulier celles de Dionysos et d'Isis.

Il venait d'être admis à Corinthe au nombre des dévots d'Isis quand, après une courte halte à Madaure, il alla s'établir à Rome où il fut à la fois prêtre de la déesse et, pour gagner sa vie, avocat. Mais bientôt, à la mort de son père, il regagna l'Afrique et ne la quitta plus.

Ayant hérité la moitié de la fortune et les charges municipales du défunt, il resta quelque temps à Madaure puis s'installa à Carthage dont il conquiert promptement le public lettré par ses talents de conférencier.

Un jour, sans qu'on sache pourquoi, il partit pour Alexandrie mais dut s'arrêter, malade, à Tripoli (Oea). Là, il rencontra un de ses condisciples d'Athènes, Pontianus, dont il épousa la mère, Pudentilla, qui était veuve. Ce mariage, rapidement suivi par la mort de Pontianus, lui valut de sérieux ennuis : le beau-père de Pontianus soutint qu'il avait recouru à la magie pour séduire Pudentilla, dont il convoitait la fortune, et assassiner son ami. Il fut traduit en justice mais, grâce à une adroite plaidoirie, l'*Apologie* (voir plus loin), il sortit acquitté du tribunal.

De retour à Carthage, cette fois pour toujours, il exerça plusieurs activités en tant qu'avocat, médecin, philosophe, savant, bibliothécaire, romancier et conférencier. De jour en jour, sa réputation grandit et il s'éleva au tout premier rang des célébrités de son pays. Il fut même investi de fonctions officielles comme président du Conseil provincial et grand-prêtre de l'Afrique. Ainsi vécut-il au moins jusqu'en 170. Passée cette date, nous n'avons plus aucun renseignement sur son compte.

Caractère

La personnalité d'Apulée, telle qu'on peut se la figurer à partir de cette biographie et des écrits que nous allons analyser, est singulièrement riche et complexe, pleine de contrastes, voire de contradictions. Ses propriétés saillantes sont une curiosité intense, une véritable rage de tout connaître et une ardeur intellectuelle hors du commun. S'y rattachent une grande souplesse d'esprit et de multiples dons : éloquence brillante, grande facilité de plume, verve sans égale. Pareils traits excluent souvent le mysticisme. Mais il en va autrement chez lui puisqu'il fut tout ensemble, sans gêne apparente, érudit, chercheur audacieux (tout porte à croire qu'il flirta bel et bien avec la magie), orateur, romancier imaginatif, philosophe (médiocre malgré ses prétentions) et ministre convaincu de la religion isiaque.

L'œuvre

Comme le laissent prévoir les lignes qui précèdent, elle était abondante et variée (Apulée se flatte dans les *Florides* XX, de rendre hommage avec autant de zèle aux neuf Muses). Plusieurs des écrits qui la composaient ont disparu : des monographies scientifiques ou de vulgarisation (sur l'agriculture, les arbres, la médecine, les sciences naturelles, l'astronomie, la musique, l'arithmétique, les proverbes); des vers légers; un recueil de récits érotiques; un roman, *Hermagoras*; un *Epitome historiarum* au titre obscur; bon nombre des discours. Mais la partie que nous avons gardée était vraisemblablement la meilleure. Elle comprend des textes oratoires, des traités philosophiques et un grand roman, les *Métamorphoses*, déjà cité.

Les textes oratoires• L'*Apologie* (*Apulei Platonici pro se de magia*)

C'est la version refaite après coup de la défense présentée à Sabratha, en 158-159, devant le proconsul Claudius Maximus, par Apulée accusé du crime de magie.

Entre l'exorde et la péroraison traditionnels, l'argumentation est divisée en trois sections : dans la première, l'écrivain réfute habilement les imputations lancées contre sa vie privée. Il démontre qu'en épousant Pudentilla il n'avait pas de mobile intéressé et qu'il l'emporte de loin, intellectuellement et moralement, sur ses adversaires. La seconde tend à prouver que ses prétendues « opérations magiques » étaient en réalité des expériences scientifiques indispensables pour un émule d'Aristote et d'Hippocrate, ou les actes religieux d'un Platonicien romain. La troisième retrace les événements qui se sont produits à Oea depuis son arrivée et pulvérise les arguments qu'on lui oppose.

Le principal intérêt de l'*Apologie* est historique : elle offre quantité de renseignements sur son auteur, la magie et la vie en Afrique au II^e siècle de notre ère. Mais elles n'est pas dénuée de valeur littéraire : si Apulée y abuse des digressions, des jeux d'esprits et des figures de style, elle se recommande par son originalité, son comique de bon aloi, sa grâce, sa fantaisie, son ingéniosité et la qualité de son éloquence. Quelque différente que fût sa manière, Cicéron eût sans nul doute jugé avec faveur cette harangue.

• Les *Florides* (*Florida*, « Anthologie »)

On y trouve vingt-trois extraits de déclamations ou de conférences groupés, pense-t-on, par un admirateur d'Apulée. Ces morceaux, qui durent être publiés dans les années 160, traitent de sujets très divers : compliments adressés à des personnages illustres, éloges de villes, anecdotes de tout genre — historiques, mythologiques, ethnologiques — et surtout fragments de mémoires personnels, allusions aux études de l'écrivain, à ses voyages, à ses travaux littéraires. Le tout nous fournit de précieux documents sur les occupations et la vie d'Apulée à Carthage : avec une évidente vanité, l'orateur se dépeint comme une des gloires de la province, une façon de Plutarque africain.

L'éloquence qui se donne carrière dans les *Florides* est elle aussi très bigarrée. Elle ne lasse pas car Apulée prend soin de toujours exciter l'attention de l'auditoire en faisant alterner exposés doctrinaux et narrations.

Comme celui de l'*Apologie*, le style des *Florides* est original et composite. Sacrifiant à la mode du temps, Apulée veut avant tout surprendre. Dans ce but, il emprunte à toutes les sources, spécialement aux vieux auteurs et aux poètes, fait une place à tous les artifices et use largement du néologisme. En bref, sa prose peut être qualifiée de baroque.

Les traités philosophiques

Des cinq écrits philosophiques usuellement attribués à Apulée (*De deo Socratis*, « Sur le dieu de Socrate », *De Platone et eius dogmate*, « Sur Platon et sa doctrine », *De mundo*, « Sur l'univers », *περί ἑρμηνείας*, « Sur l'interprétation », *Asclepius*), nous n'examinerons que les trois premiers qui sont certainement de lui — l'authenticité du quatrième est douteuse le cinquième est apocryphe : il s'agit de la traduction latine d'un traité hermétique grec perdu.

Le *De deo Socratis* roule sur l'existence des démons. Touchant cette question, l'Antiquité ne nous a pas laissé de dissertation plus détaillée. La première partie distingue le monde divin et le monde humain ; la seconde définit le rôle des démons, intermédiaires entre ces deux mondes (il y a, dit Apulée, trois sortes de démons : des âmes enfermées dans des corps humains, des âmes débarrassées des corps qui les contenaient — Lares, Larves, Lémures, Mânes — et enfin des âmes qui n'ont jamais subi l'emprisonnement dans un corps) ; la troisième est consacrée au démon de Socrate. La conclusion exhorte le lecteur à rechercher la sagesse.

A l'influence de Platon se joint ici celle de ses successeurs. Apulée, comme Plutarque, s'appuie sur le Platonisme pour légitimer la religion populaire et la foi en une Providence. Son étude n'a rien d'austère car il y use de tous les moyens expressifs plus hauts évoqués et notamment des citations de poètes.

Plus terne, le *De Platone et eius dogmate*, peut-être rédigé à Rome dans les années 150, est un travail de vulgarisation dont les deux livres résument l'éthique et la physique de Platon, d'après les notes d'un philosophe du Moyen Portique. La logique, trop abstruse, est passée sous silence.

Si, pour la physique, Apulée s'en tient à l'enseignement de Platon (*Timée* et *République*), il glisse dans son éthique des éléments péripatéticiens et stoïciens qu'il attribue par erreur à Platon.

Ce traité nous éclaire sur l'histoire du Moyen-Platonisme; il révèle des préoccupations intellectuelles et religieuses qui aident à comprendre les *Métamorphoses*.

Le *De mundo* démarque le *Περὶ κόσμου* du Pseudo-Aristote. Il y est question tour à tour de cosmologie et de théologie (Apulée montre que Dieu, à qui les hommes donnent différents noms, anime et garde en vie toute chose). Des dissemblances significatives se font jour entre l'ouvrage et le modèle : Apulée a partout répandu sur son imitation une couleur romaine — il prend fréquemment ses exemples dans la vie de l'Vrbs et cite autant les poètes latins que les Grecs; d'autre part, il modifie un peu la doctrine exposée afin de la rendre conforme aux idées qu'il développe ailleurs. Le style rappelle le *De deo Socratis* par quelques traits; mais, dans l'ensemble, sa sobriété fait plutôt penser au *De Platone*. D'où l'on infère que le *De mundo* est à peu près contemporain de ce dernier traité.

Les métamorphoses

Ce roman est le chef-d'œuvre d'Apulée, le plus original et le plus illustre de ses écrits. On le connaît aussi sous le titre d'« Ane d'or » que mentionne saint Augustin. Mais son appellation véritable est probablement celle qui figure ci-dessus. Mis en chantier après le retour d'Apulée en Afrique, donc après 160, il est composé de onze livres, qu'on peut distribuer en quatre sections.

L. I-III. Désireux de s'initier à la magie, le protagoniste, Lucius, jeune Thessalien de bonne famille, part de chez lui pour Hypata. Là, il descend chez un banquier, Milon, dont la femme est une sorcière, et noue une tendre liaison avec une servante, Photis. Celle-ci consent à lui procurer un peu de l'onguent qui fait devenir oiseau mais elle se trompe de récipient et le voilà changé en âne.

L. IV-VII, 14. Pour recouvrer sa forme première il lui suffirait de manger une rose, mais il en est empêché par une série de contretemps. Volé par des brigands et conduit dans leur repaire montagnard, il essaie vainement de leur échapper en compagnie de la jeune Charitè qu'ils retiennent prisonnière; avant cette tentative manquée, une vieille femme qui travaille pour la bande raconte à Charitè l'histoire d'Amour et de Psyché (L. IV-VI). Finalement, grâce à l'amoureux de Charitè, Tlépolème, il s'évade avec la belle.

L. VIII, 15-X. Après sa fuite, il est en butte à bien des mésaventures à la fois cruelles et comiques. Il travaille successivement pour un fermier, un jardinier, un soldat, un pâtissier et un cuisinier. Ces expériences, que précède le récit pathétique des morts de Tlépolème et de Charitè, font de lui le témoin de plusieurs infidélités conjugales et d'opérations magiques meurtrières.

L. XI. Menacé d'avoir à s'accoupler en public avec une criminelle dans l'amphithéâtre de Corinthe, il parvient à se sauver. Il gagne le rivage de Cenchræ où il supplie, désespéré, Isis de le secourir. La déesse exauce sa prière et le ramène enfin à son premier état. Lavé de ses souillures il s'initie au culte d'Isis à Corinthe et d'Osiris à Rome.

La *Bibliothèque* de Photius nous apprend qu'Apulée, dans ce récit picaresque, imite les *Métamorphoses*, aujourd'hui perdues, de Lucius de Patras qui ne fait qu'un,

probablement, avec Lucien. Celui-ci donna une version abrégée de ce prototype, *Lucius ou l'âne*, que nous avons gardée. Elle permet d'acquérir la certitude qu'Apulée en a usé très librement avec son original : non content d'insérer dans sa narration beaucoup de « fables Milésiennes » et d'anecdotes dont il a la paternité (le conte d'Amour et Psyché en fait, bien entendu, partie), il a remanié de fond en comble son dénouement (dans *Lucius*, Isis n'intervient pas ; l'âne évite le sort qui l'attend en mangeant les roses que porte un spectateur). De plus et surtout, il ne respecte pas les buts et le ton de *Lucius* de Patras. Tout nous pousse à croire, en effet, que, comme le *Lucius* de Lucien, les *Métamorphoses* grecques étaient un pur divertissement sans aucune intention moralisatrice. Or Apulée n'est pas sincère quand il soutient, dans sa Préface, qu'il veut uniquement amuser. Assurément il amuse, et par tous les moyens, mais, contrairement à ce que d'aucuns ont dit et disent encore, il juge et s'efforce d'édifier aussi. Sous sa fiction perce la fable symbolique qui dénonce les vices des hommes et dispense une leçon où s'unissent — on ne saurait s'en étonner — Platonisme et oi isiaque. Cette manière caractéristique s'apparente au *spoudogeloion* cynique qui consiste à exprimer sur le mode badin des choses importantes.

Considérée sous son aspect sérieux, l'aventure de *Lucius* est celle d'un garçon bien élevé qui, malgré les avertissements reçus, n'a pas résisté à la tentation de la sexualité et de la magie. C'est pourquoi Isis le punit en enfermant son âme dans le corps d'un âne, autrement dit d'une créature de son ennemi Typhon, le principe du Mal (cf Plutarque, *De Iside et Osiride*). Cette métamorphose l'asservit à la Fortune aveugle et méchante qui se déchaîne contre les esclaves des plaisirs charnels.

Les trois premiers livres décrivent ses fautes, causées par une curiosité malsaine, et sa chute. Les sept suivants — mis à part l'intermède constitué par le conte d'Amour et Psyché sur lequel nous reviendrons — sont occupés par les souffrances que lui vaut son juste châtiment. Le dernier, invention d'Apulée, fait assister à sa délivrance et à sa rédemption. Ici, transformation éloquente, il cesse d'être Corinthien pour devenir citoyen de Madaure (*Madaurensis*). En s'identifiant ainsi avec son personnage, Apulée suggère qu'il n'était pas indifférent aux péripéties antérieurement rapportées, que la destinée de *Lucius* lui tenait à cœur, et qu'il entendait en tirer des enseignements profitables : il joue en somme les propagandistes de la religion isiaque et, par là, combat peut-être le christianisme qui, à l'époque, se répandait rapidement en Afrique. Le bruit courait dans ce pays que les chrétiens adoraient un dieu à tête d'âne. Le salut de *Lucius* pouvait par conséquent être interprété comme celui d'une âme momentanément abusée par la « superstition » chrétienne.

Le conte d'Amour et Psyché corrobore cette analyse et ces conclusions.

En voici la substance : Psyché est une princesse, si belle que tous ceux qui l'ont aperçue la prennent pour Vénus. La déesse, jalouse, commande à son fils, Cupidon, de sévir contre cette rivale en lui inspirant un amour déshonorant. Mais Cupidon s'éprend de sa victime. Sur son ordre, l'oracle de Milet, consulté par le père de Psyché, répond que celle-ci doit être abandonnée sur une montagne où un monstre la dévorera. À peine le roi a-t-il obtempéré que la jeune fille est transportée par le Zéphyr dans un jardin merveilleux où se dresse un palais féerique. En ces lieux, elle mène une existence de rêve et passe toutes ses nuits avec un amant invisible qui la quitte au point du jour. À la longue, pourtant, elle s'ennuie. Son compagnon nocturne, dont elle attend un enfant, l'autorise alors à recevoir la visite de ses deux sœurs, à condition qu'elle ne parle de lui à personne et ne cherche jamais à le voir : les pires calamités s'abattront sur elle si elle cède à la curiosité. Psyché obéit au début. Mais ses sœurs, qui l'envient, lui garantissent que son mystérieux mari n'est autre que le monstre de l'oracle et l'incitent à le tuer. Elle se laisse convaincre : la nuit suivante, quand l'inconnu s'est endormi, elle va vers lui avec une lampe et un poignard... et découvre l'Amour. Maniant les flèches qu'il a posées à son chevet elle se fait une blessure qui la rend passionnément amoureuse du jeune dieu.

Lui, réveillé par une goutte d'huile bouillante tombée de la lampe sur son épaule, comprend que son secret est éventé. Il annonce à Psyché qu'il la quitte à jamais et s'envole.

Restée seule, Psyché vit des journées affreuses. Elle parcourt le monde en quête de son bien-aimé et finit par se mettre sous la domination de Vénus. La déesse lui inflige des épreuves de plus en plus difficiles dont elle vient à bout grâce à des aides miraculeuses. Mais la dernière, à cause de sa curiosité qui n'a pas disparu, la plonge dans un sommeil de mort. Heureusement, Amour qui ne lui en veut plus et l'aime toujours, la ranime et l'épouse avec le consentement de Jupiter. Réconciliée avec Vénus, elle est admise parmi les dieux et donne naissance à une petite fille, Volupté.

On discerne dans cette trame l'adaptation d'un conte du folklore dont le schéma est le suivant : une jeune femme est unie à un être mystérieux qu'elle n'a pas le droit de regarder, sous peine de le perdre. Elle enfonce la consigne, il disparaît ; elle le cherche et le retrouve après s'être acquittée de divers « travaux ». Apulée combine cette histoire que l'on rencontre, avec des variantes, un peu partout, notamment en Afrique du Nord, et le thème des amours de Cupidon et Psyché, qui dérive du mythe platonicien de l'âme (cf. le *Phèdre*) et connut une grande vogue dans la littérature et l'art hellénistiques. Il imprime sa griffe sur l'ensemble qu'il charge d'une signification symbolique.

Nul doute, en effet, que le conte d'Amour et Psyché ne contribue à éclairer le sens profond de l'intrigue dans laquelle il est enchaîné. N'en déplaise à certains commentateurs, ce n'est pas une « nouvelle » uniquement destinée à distraire le lecteur, mais une « projection du pèlerinage de Lucius dans le monde du mythe » (P.G. Walsh). Des correspondances évidentes relient les destins de Lucius et de Psyché : dans les deux cas, une faute, due à une curiosité coupable, est expiée par des souffrances qui aboutissent à un sauvetage et à une fin heureuse ; dans les deux cas, la clé de l'allégorie est donnée par le Platonisme et la religion d'Isis (on a obtenu aussi des résultats intéressants en recourant à la psychanalyse). Dans cette optique, Psyché et ses sœurs représentent l'âme triple dont parle Platon. Psyché est invitée par les dieux à vivre dans la pureté avec Eros (ainsi faut-il interpréter l'oracle de Milet). Mais elle regimbe car les plaisirs matériels l'attirent. Elle est donc séparée d'Eros et, du domaine des essences, tombe sur notre terre. Alors elle comprend son erreur, rompt ses mauvais attachements et se marie à Eros après qu'une ascèse et une initiation appropriée lui ont dévoilé les vérités supérieures. Échappant au cycle des réincarnations, elle est jugée digne de l'apothéose.

On peut être sûr que les lecteurs instruits pour qui Apulée écrivait n'avaient pas de peine à saisir l'esprit du roman tout entier : ils étaient « formés, comme Apulée lui-même, à déchiffrer le symbolisme des mythes et à s'interroger sur les mystères de la vie spirituelle » (P. Grimal).

La langue et le style des *Métamorphoses* ressemblent à ceux du *De deo Socratis* et de certains discours des *Florides*. Artificiels, bariolés, baroques, ils sont clairement marqués par l'influence de la Seconde Sophistique. La nouveauté, qui en est la propriété maîtresse, est produite principalement par le mélange d'archaïsmes, de grécismes, de vulgarismes et de néologismes. Une large place y est aussi accordée au vocabulaire de la comédie et aux procédés de la rhétorique dite « asianiste ».

Eu égard à sa technique, Apulée peut donc être rapproché de Fronton, d'Aulu-Gelle ou de Florus. Mais pour le reste il se distingue avec éclat de ces érudits. Car cet Africain est, lui, un artiste véritable, le seul écrivain génial de la littérature latine au siècle des Antonins et, si on veut le comparer à un de ses contemporains, le nom qui s'impose est celui de l'ingénieur et inventif polygraphe Lucien de Samosate.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ABT A., *Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei*, Giessen, 1908.
- AMAT J., « Sur quelques aspects de l'esthétique baroque dans les *Métamorphoses* d'Apulée », *Rev. des études anciennes*, 1972, 75, pp. 107-152.
- BEAUJEU J., *Apulée. Opuscules philosophiques et fragments*, éd. et trad., Les Belles Lettres, Paris, 1973. — « Sérieux et frivolité au II^e siècle de notre ère, Apulée », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1975, pp. 83-97.
- BERNHARD M., *Der Stil des Apuleius von Madaura*, 2^e éd., Amsterdam, 1965.
- BERRETH J., *Studien zum Isisbuch in Apuleius' Metamorphosen*, Diss. Tübingen, 1931.
- BIANCO G., *La fonte greca delle Metamorfosi di Apuleio*, Brescia, 1971.
- BINDER G. et MERKELBACH R., *Amor und Psyche*, Darmstadt, 1968.
- BOHM R.K., « The Isis Episode in Apuleius », *The Classical Journal*, Athens, Univ. of Georgia, 1972-1973, 68, pp. 228-231.
- BROWN R.R., *The Tales in the Metamorphoses of Apuleius. A Study in Religious Consciousness*, Diss. The Florida State University, Tallahassee, 1977.
- BURGER K., *De Lucio Patrensi*, Diss. Berlin, 1887.
- BUTLER H.E. et OWEN A.S., *Apulei Apologia*, Oxford, 1914.
- CALLEBAT L., « L'archaïsme dans les *Métamorphoses* d'Apulée », *Revue des études latines*, 1964 (1965), 42, pp. 346-361.
- CALLEBAT L., *Sermo cotidianus dans les Métamorphoses d'Apulée*, Caen, 1968.
- CARRATELLO U., « Apuleio uomo e romanziere, Argentea aetas », *In memoriam E.V. Marmorale*, Gênes, 1973, pp. 189-218.
- COCCHIA E., *Romanzo e realtà nella vita e nell'attività letteraria di Lucio Apuleio*, Catane, 1915.
- DIETRICH B.C., « The Golden Art of Apuleius », *Greece and Rome*, 1966, 13, p. 189-206.
- DIETZE J., « Zum Märchen von Amor und Psyche », *Philologus*, 1900, 59, pp. 136-147.
- DORNSEIFF F., « Lucius und Apuleius' Metamorphosen », *Hermes*, 1938, 73, pp. 222-223.
- DYROFF A., *Das Märchen von Amor und Psyche*, Cologne, 1941.
- FERGUSON J., « Apuleius », *Greece and Rome*, 1961, 8, p. 61-74.
- FOUCHER L., *Sur les Florides d'Apulée, La Rhétorique à Rome*, Paris, 1979, pp. 129-139.
- GRIMAL P., « L'originalité des *Métamorphoses*, d'Apulée », *L'information littéraire*, sept-oct. 1957, 11, pp. 156-162. — *Apulée Métamorphoses (IV, 28 - VI, 24)*, éd. commentée, Erasme, Paris, 1963. — « Le conte d'Amour et Psyché », *Vita latina*, 1978, 71, pp. 2-9.
- HAIGHT E.H., *Apuleius and his Influence*, New York, 1927.
- HELM R., *Apulei Florida*, Leipzig, 1910. — « Apuleius' Apologia, ein Meisterwerk der zweiten Sophistik », *Altertum*, 1955, 1, pp. 86-108.
- HERRMANN L., « L'Ane d'or et le christianisme », *Latomus*, 1953, 12, pp. 188-191.
- HICTER M., *Apulée conteur fantastique*, Bruxelles, 1942. — « L'autobiographie dans l'Ane d'or d'Apulée », *L'Antiquité classique*, 1944, 13, pp. 95-111; 1945, 14, pp. 61-68.
- HISJMAN B.L. et VAN DER PAARDT R.T., *Aspects of Apuleius' Golden Ass*, Groningen, 1978.
- JUNGHANNS P., « Die Erzählungstechnik von Apuleius' Metamorphosen und ihrer Vorlage », *Philo. suppl.*, XXIV H. 1, Leipzig, 1932.
- KATZ P.B., « The Myth of Psyche, a Definition of the Nature of the Feminine? », *Arethusa*, 1976, 9, pp. 111-118.
- LABHARDT A., « Curiositas : notes sur l'histoire d'un mot et d'une notion », *Museum helveticum*, 1960, 17, pp. 206-224.
- LANCEL S., « Curiosités et préoccupations spirituelles chez Apulée », *Revue de l'histoire des religions*, 1961, 160, pp. 25-46.
- LESKY A., « Apuleius von Madaura und Lukios von Patrai », *Hermes*, 1941, 76, pp. 43-74.
- MANTERO T., « Enciclopedismo e misteriosofia in Apuleio », *Quad. n° 20*, éd. Teatro Stabile, Turin, 1970, pp. 63-111.
- MARIN CEBALLOS M.-C., « La religion de Isis en las *Metamorfosis* de Apuleyo », *Habis*, 1973, 4, pp. 127-179.
- MAZZARINO A., *La Milesia e Apuleio*, Turin, 1950.
- MEDAN P., *La latinité d'Apulée dans les Métamorphoses*, Paris, 1926.
- MERKELBACH R., « Eros und Psyche », *Philologus*, 1958, 102, pp. 103-116. — *Roman und Mysterium in der Antike*, Munich, 1962.
- METTE H.J., « Curiositas », *Festschr. Bruno Snell*, Munich, 1956, pp. 227-235.
- MONCEAUX P., *Apulée, roman et magie*, Paris, 1888.
- MORESCHINI C., *Apuleio e il Platonismo*, Accad. toscana di Sc. e Lett. La Colombaria, Ser. Studi, 41, Florence, 1978.

- MORTLEY R., «Apuleius and Platonic Theology», *American Journal of Philology*, 1972, 93, pp. 584-590.
- NEUMANN E., *Amor and Psyche. The Psychic Development of the Feminine*, trad. R. Manheim, New-York, 1956.
- NORDEN E., *Apuleius von Madaura und das römische Privatrecht*, Leipzig, 1912.
- NORWOOD F., «The Magic Pilgrimage of Apuleius», *Phoenix*, 1956, 10, pp. 1-12.
- PARATORE E., *La novella in Apuleio*, 2^e éd., Messine, 1942.
- PAVIS D'ESCURAC H., «Pour une étude sociale de l'Apologie d'Apulée», *Antiq. afric.*, 1974, 8, pp. 89-101.
- PENWILL J.-L., «Slavish Pleasures and Profitless Curiosity. Fall and Redemption in Apuleius' *Metamorphoses*», *Ramus*, 1975, 4, pp. 49-82.
- PERRY B.E., «Some Aspects of the Literary Art of Apuleius in the *Metamorphoses*», *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 1923, 54, pp. 196-227. — «An Interpretation of Apuleius's *Metamorphoses*», *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 1926, 57, pp. 238-260.
- REGEN F., «*Apuleius philosophus Platonicus*. Untersuchungen zur *Apologie (De magia)* und zu *De mundo*», *Untersuch. zur Ant. Lit. und Gesch.* 10, Berlin, 1971.
- REITZENSTEIN R., *Das Märchen von Amor und Psyche bei Apuleius*, Leipzig, 1912. — «Noch einmal Eros und Psyche», *Archiv. für Religionswissenschaft*, 1930, 28, pp. 42-87.
- RIEFSTAHL H., *Der Roman des Apuleius*, Francfort, 1938.
- ROBERTSON D.S. et VALLETTE P., *Apulée. Métamorphoses*, éd. et trad., Les Belles Lettres, Paris, 1940-1945.
- SANDY G.N., «Knowledge and Curiosity in Apuleius' *Metamorphoses*», *Latomus*, 1972, 31, pp. 179-183. — «Foreshadowing and Suspense in Apuleius' *Metamorphoses*», *The Classical Journal*, Athens, University of Georgia, 1972-1973, 68, pp. 232-235. — «*Serviles voluptates* in Apuleius' *Metamorphoses*», *Phoenix*, 1974, 28, pp. 234-244.
- SCAZZOSO P., *Le Metamorfosi di Apuleio*, Milan, 1951.
- SCHALLER W., *De fabula Apuleiana*, Diss. Leipzig, 1911.
- SIMON M., «Apulée et le christianisme», *Mél. H.C. Puech*, Paris, 1974, pp. 299-305.
- SMITH W.S., «The narrative Voice in Apuleius' *Metamorphoses*», *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, 1972, 103, pp. 513-534.
- STABRYLA S., «The Function of the Tale of Cupid and Psyche in the Structure of the *Metamorphoses* of Apuleius», *Eos*, 1973, 61, pp. 261-272.
- STEPHENSON W.E., «The comedy of Evil in Apuleius», *Arion*, 1964, 3, 3, pp. 87-93.
- SWAHN J.O., *The Tale of Cupid and Psyche*, Lund, 1955.
- TATUM J., «Apuleius and Metamorphosis», *American Journal of Philology*, 1972, 93, pp. 306-313. — *Apuleius and the Golden Ass*, Ithaca, N. Y., Cornell Univ. Pr., 1979.
- VALLETTE P., *L'Apologie d'Apulée*, Paris, 1908. — *Apulée. Apologie, Florides*, éd. et trad., 2^e éd., Les Belles Lettres, Paris, 1960.
- WALSH P.G., «Lucius Madaurensis», *Phoenix*, 1968, 22, pp. 143-157. — *The Roman Novel*, Cambridge, 1970.
- WITTMANN W., *Das Isisbuch des Apuleius*, Stuttgart, 1938.

J.-P. CEBE

A249. AQQA

Aqqa désigne littéralement en touareg la parade qu'un combattant oppose à un attaquant en bloquant ses coups ; dans le cadre d'une relation de vengeance il signifie, de même, riposte ou contre-coup, et consiste en un « pillage » au sens d'accaparement des biens de l'adversaire, se déroulant dans le respect de règles strictes.

Dans la société touarègue, *aqqa* est une action d'éclat hautement valorisée, qui se mène au grand jour et procure du prestige à ses participants.

Les décisions qui concernent *aqqa* sont d'ordre politique et se prennent au plus haut niveau de la société ; le chef de confédérations y est fortement impliqué.

Tous les membres du groupement qui ont de l'« honneur » participent au contre-coup : les nobles (*imajerɛn*), les tributaires (*imɣad*), les affranchis (*iɣawelen*). Parmi les hommes libres, seuls les religieux non armés (*ineslimen*) n'interviennent pas,

ainsi que les artisans (*inaden*) qui n'ont pas à assumer un comportement d'*ellelu*.

Tout le pays étant engagé dans cette action, chacun amène sa contribution pour l'équipement de l'expédition (des entraves de méhari aux armes de guerre), obtenant en contrepartie un droit sur le butin.

L'armée levée n'est pas nécessairement dirigée par le chef politique, mais par un guerrier expérimenté et réputé désigné pour l'occasion. En 1874, par exemple, dans la bataille de Ghât contre les Kel Ajjer, c'est Ahitaγel, neveu utérin du chef et plus tard son successeur, qui conduisait les Kel Ahaggar.

Avant le départ de la troupe, les femmes réunissent les hommes autour d'elles et mènent des cours poétiques où sont récités des vers qui éclairent le chemin de l'honneur et rappellent ce qu'engendre tout manquement à ses règles.

Aqqa ne se déroule pas à n'importe qu'elle époque de l'année. On ne doit pas attaquer l'ennemi, par exemple, quand les hommes du campement sont partis faire la caravane d'hiver. Un mois lunaire porte le nom de *ti-n-aqqâten* : « celui des contre-coups ».

Les combattants (*imaγen*) partent habillés avec soin, comme lorsqu'ils se rendent aux réunions galantes. Pour combattre, ils retrousseront et serreront leur vêtements amples à la taille à l'aide d'une ceinture croisée, symbole de l'action guerrière (image largement utilisée dans la littérature orale).

Les adolescents qui ne portent pas encore le voile (*tagelmust*), vêtement marquant le passage à l'état d'adulte, ont le front ceint d'un bandeau blanc qui les signale à l'adversaire; ils se battront comme leurs compagnons, mais leur vie doit être épargnée.

Une fois les forces déployées, et avant d'en venir aux mains, les chefs peuvent tenter de négocier. Si les pourparlers n'aboutissent pas, c'est la guerre. Le combat, mené de préférence à cheval, sinon à pied, se déroule plutôt comme un ensemble d'affrontements singuliers à l'épée et à la lance, en tout cas à armes égales (l'introduction du fusil a changé les règles du jeu). Y participer fait partie de l'initiation des jeunes gens qui doivent y démontrer leurs capacités en mettant un ennemi hors de combat et en s'emparant de son arme ou de sa monture. Il est considéré comme aussi glorieux de tuer un cheval que son cavalier.

Le butin fait sur le champ de bataille appartient à celui qui l'a conquis par l'adversaire, et lui procure grand prestige :

« Nous avons pris sur le champ de bataille le méhari brun-rouge d'Ama et ses riches vêtements, son fusil, son épée, son javelot et sa grande calotte rouge près de laquelle passaient les baudriers. »

(*Poésies touarègues*, I, n° 75, Combat d'Ugmiden, 1877)

Si un guerrier illustre est tué, ses adversaires arrachent et mangent son cœur pour s'approprier sa force. Les hommes qui trouvent la mort dans cette guerre d'honneur (*immaqgeja*) n'ont pas besoin d'être enterrés car le « champ de l'au-delà » leur est directement acquis; le passage rituel des funérailles devenant inutile, ils sont abandonnés sur les lieux, ou encore placés dans des failles de rochers ou sous des abris sommaires de pierres (c'est ainsi qu'ont été laissés les nombreux combattants Kel Ahaggar à la bataille de Tit contre les Français, en 1906).

Les biens pillés dans *aqqa* ne reviennent jamais « à leurs enclos ». Cependant, leur accaparement est régi par des règles très précises qui définissent qui et quoi peut être touché.

Certaines catégories sociales qui ne participent pas à *aqqa* ne doivent pas être pillées. Il s'agit des artisans, des personnes ou des groupes religieux non armés (comme par exemple les Igdales chez les Kel Ayr de l'Ouest), des étrangers qui séjournent dans le pays, enfin des familles qui n'ont pas de parents masculins pouvant les représenter et les défendre. En somme, on laisse à l'écart ceux dont le comportement ne se réfère pas au code de l'honneur guerrier, soit parce qu'il se rap-

porte à un autre système de valeurs (religieux, étrangers), soit parce qu'une situation familiale extrême et inintentionnelle (femmes seules) l'empêche temporairement de se réaliser.

Les biens de ces individus, dans le cas où ils auraient été enlevés, leur sont restitués intégralement quand ces derniers en font la demande, soit directement (il s'agit d'un droit), soit par l'intermédiaire du chef de confédération ou d'un noble appartenant à un groupe neutre s'il y a contestation.

Pour le reste, on ne doit rien prendre de ce qui constitue les seuls biens de survie des adversaires. Cet acte correspondrait à «mettre la main dans les marmites de sa belle-mère», honte suprême puisqu'une relation d'évitement existe avec cette parente par alliance. Ainsi, il serait peu honorable de s'attaquer aux réserves à grains (cela serait du vol), de saisir les chammelles laitières qui rentrent le soir au campement s'il y en a peu, le petit bétail, les ânes qui servent à transporter l'eau et le bois. On ne prend ni les bijoux, ni les vêtements; par contre, on pille tout ce qui est à l'extérieur de la «tente» (*ehan*, désignant à la fois l'abri, de peau ou de nattes, et son contenu matériel et humain) ce qui ne participe pas à sa reproduction immédiate : vaches, chameaux, chevaux, esclaves. Un homme libre n'est jamais enlevé pour devenir esclave.

Le principe de ce pillage est de veiller à toujours laisser la semence (*iri*) de chaque chose, de chaque bien, pour en permettre la pérennité.

Dans la répartition du butin (*aglaf*), ce que les combattants ont acquis dans l'action comme biens prestigieux tels que monture, armes ou bouclier, prélevés sur l'ennemi, leur revient en propre. Le chef de confédération reçoit, selon le Père de Foucauld (*Dict.*, I, 51), la moitié du butin (*abalağ*) ramené par les tributaires. Un supplément de biens est accordé également au chef militaire de la troupe. Une part proportionnelle au service rendu est versée à tous ceux qui ont coopéré indirectement (*inablagen*) à l'expédition, en prêtant chameaux, harnachements, armes, provisions de route... Le propriétaire d'une monture a droit, par exemple, à la moitié du butin de celui qui la lui a empruntée.

Il arrive, par ailleurs, que le clan attaqué se trouve sous la «protection» (cf. *témaz-layt*) d'un noble de la confédération des assaillants (par exemple le Bérabich, les Kunta, la plupart des Ifoyas de l'Adıyay, les Atejaw des Kel Denneg... payaient une redevance à différents nobles de l'Ahaggar en échange de leur soutien en cas d'hostilités entre leurs pays réciproques); dans ce cas, le protecteur doit recevoir un tiers du butin, appelé *ennehet* (Ah.), perçu sur tous les membres de l'expédition (cf. Foucauld, *Dict.*, III, 1347) et lui permettant de dédommager partiellement ses protégés.

Le retour des guerriers, s'il est heureux, est annoncé par des avant-coureurs, et leur arrivée marque l'heure des comptes d'honneur autour des joueuses de violon. Les poésies chantées à cette occasion (*tishiwey*) constituent de véritables rapports de guerre dont les détails nombreux sont appréciés, car ils prouvent que leur auteur ne s'est pas laissé perturber par le feu de l'action.

Si les attaquants ne sortent pas vainqueurs du combat, les prisonniers et les blessés sont accueillis chez leurs ennemis et placés sous leur protection. L'hospitalité qui leur est offerte rappelle l'accueil que la famille de la mariée procure à ses alliés (*imartayen*), pendant la cérémonie des noces. Ainsi, les femmes du campement veillent au confort de leurs hôtes et organisent en leur honneur des festivités (*tésecknit*) qui consistent en repas collectifs de fête, veillées poétiques et galantes (*saklu;ahâl*, Ah.) qui ne se tiendraient pas pour de simples visiteurs étrangers. Quand ces prisonniers sont prêts à retourner chez eux, une fois bue la honte que leur a infligée la défaite, on leur fournit des habits, une monture (insignes de l'homme de bien) ainsi qu'une escorte qui les accompagne jusqu'aux frontières du territoire.

De même, si un individu (ou clan entier) crée dans son pays une dette de vengeance (*éya*) et se réfugie dans une autre confédération, le plus souvent ennemie,

ce sont les femmes en particulier qui prendront garde à ce que le droit d'exil lui soit accordé, et décideront de l'hospitalité à lui offrir. Pour revoir le nouveau venu, le sacrifice rituel (*taytest*) d'un animal peut être accompli, semblable à celui qui marque l'arrivée de la mariée dans la famille de son époux. Les femmes, qui sont réputées pour maintenir l'honneur dans sa voie, tandis que les hommes en sont plutôt les exécutants, protègent également ces exilés lorsqu'ils sont recherchés par les offensés, et refusent de les livrer. Du moment qu'ils se sont mis sous leur protection, tout ce qui les touche touche désormais l'honneur de la tente et du groupe.

C'est ainsi que des *éya* « internes » dégénèrent souvent en guerre de confédérations.

Les échanges des contre-coups peuvent s'échelonner et se prolonger pendant de nombreuses années. Entre Kel Ahaggar et Kel Ajjer, par exemple, la guerre a duré près de quatre ans; elle était née, en 1874, d'une querelle au sujet de la possession d'un puits entre les Kel Ajjer et le petit groupe des Imenan qui obtint le soutien des Kel Ahaggar, émus, dit-on, par les pleurs des belles femmes Imenan!

Quand les pourparlers de paix aboutissent, l'entente est scellée de préférence par des alliances. A la fin du XVIII^e siècle, pour consolider la réconciliation entre Kel *γela* et Taytoq, après le conflit qui naquit du partage de la confédération de l'Ahaggar et s'acheva avec la bataille d'Ifettesen, les deux fils du chef des Kel *γela* épousèrent les femmes Taytoq (cf. Benhazera, 1908, 110). La multiplication des unions, cependant, même si elle gomme peu à peu l'ancien rapport de vengeance, ne le fait jamais complètement disparaître. On en conserve un comportement mutuel de dignité et de réserve; on reste sur le quant-à-soi, on ne montre aucune faiblesse, ni aucun laisser aller, bref on a de la *tameñjeq* (*tamañhaq*, Ah.). Cette attitude est également de rigueur entre parents proches et égaux, ou entre clans de force et de statuts semblables, pouvant par conséquent devenir rivaux, entrer en compétition pour le pouvoir, l'autorité, le biens...



Combat à l'épée chez les Touaregs Ahaggar. Photo cl. P. Ichac, Musée de l'Homme.

BIBLIOGRAPHIE

- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, Jourdan, Alger, 1908, 223 p.
 CLAUDOT H. et HAWAD M., « Coups et contre-coups. L'honneur en jeu chez les Touaregs », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, 1982, n° XXI, pp. 793-808.
 FOUCAULD Père Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Imprimerie nationale, Paris, 1951-1952.

H. CLAUDOT-HAWAD et M. HAWAD

A250. AQUAE

Le pluriel *aquae* (les eaux) entre dans la composition de nombreux toponymes de l'Afrique antique. Il sert à désigner les stations thermales, comme le mot Hammam qui, dans la toponymie arabe, lui a succédé fidèlement sur la plupart des sites.

Le latin a utilisé, comme le fera plus tard le français, le pluriel pour nommer les stations connues pour leurs qualités thermales ; les exemples ne manquent point comme le montre le tableau suivant :

AFRICA	NUMIDIA
Aquae : Aïn Younes	Aquae Flavaiane : Henschir el Hammam
Aquae : El Hamma du Djerib	Aquae Herculis : Hammam Sidi el Hadj
Aquae : près de Tuburnica	
Aquae Carpitanae : Korbous	MAURETANIA CAESARIENSIS
Aquae Caesaris : Youks	
Aquae Regiae : Henschir Katera	Aquae Calidae : Hammam Righa
Aquae Traianae : Hammam Saïala	Aquae Sirenses : Hammam Bou Hanifia
Aquae Persianae : Hammam	(Aquae?) Tepidae : Les Abdellys
	MAURETANIA TINGITANA
	Aquae Dacicae : Sidi Moulay Yakoub

Curieusement « Aquae » ne semble avoir laissé aucune trace dans la toponymie maghrébine, contrairement à ce qui se passait dans les pays de langue latine, sauf peut-être Youks qui pourrait être une métathèse de Aquas. Le singulier « Aqua » apparaît dans de rares toponymes désignant une source importante qui peut aussi avoir une valeur curative (Aqua Septimiana à Timgad) ou un caractère exceptionnel en pays aride (Centenarium d'Aqua viva, au sud-est du Hodna). Dans un cas au moins, la toponymie actuelle a conservé le souvenir du nom antique : au cœur des Babors, sur la route reliant Sitifis à Muslubium, les ruines du Centenarium d'Aqua frigida se situent au lieu-dit Kafrida.

E.B.

A251. ARABION (?-41 ou 40 av. J.-C.)

Prince numide, d'origine Massyle, fils de Massinissa II*, prince contemporain de Juba I^{er}. Il aurait porté le même nom que son père mais les auteurs (Appien IV, 54 ; De Viris ill. *Pompée*, 77) ne le désignent que par ce nom de forme sémitique. Il est le dernier prince ayant régné en Numidie.

Lorsque son père eut disparu pendant la guerre d'Afrique, à la suite de la défaite de Juba I^{er} (avril 46 av. J.-C.), Arabion se réfugia en Espagne où il continua à com-

battre dans les rangs pompéiens. Le royaume de son père devait s'étendre sur la Petite Kabylie actuelle. Il fut partagé par César entre Bocchus II*, roi des Maures (Maurétanie orientale, future Maurétanie Césarienne) qui reçut vraisemblablement la région comprise entre la Sava (Oued Soummam) et l'Ampsaga (Oued el Kebir) et Sittius qui obtint la meilleure part, c'est-à-dire la région orientale, plus urbanisée. Sittius et ses compagnons occupèrent en outre Cirta qui avait fait partie du royaume de Juba I^{er}. On sait, en effet, que l'attaque conduite contre cette place par Sittius suffit à provoquer le retour précipité de Juba en Numidie pendant les opérations autour de Ruspina (janvier 46 av. J.-C.). Le *Bellum africanum* (XXV, 2-3) dit que Bocchus et Sittius pénétrèrent directement dans les états de Juba en venant de Maurétanie, comme si les territoires soumis à Massinissa faisaient intégralement partie du royaume numide. Le fait même que Cirta et une partie du territoire de Massinissa aient été réunis sous la domination de Sittius et de ses compagnons nous semble confirmer cette opinion. Le territoire de Massinissa ne nous paraît pas avoir constitué un véritable royaume indépendant, ce qui expliquerait l'absence de types monétaires au nom de ce « roi » et de son fils (voir *infra*). Toutefois Appien donne bien le titre de roi à Arabion (IV, 54).

Très peu de temps après la mort de César, sinon avant, Arabion revint en Afrique. D'après Appien (IV, 54) il aurait continué à envoyer au plus jeune des fils de Pompée, c'est-à-dire à Sextus Pompée, des renforts qui, revenus aguerris en Afrique, auraient constitué une force non négligeable. Ces effectifs ne pouvaient être très nombreux, cependant Arabion reprit possession de la part du royaume paternel qui avait été donnée à Bocchus. Cette reconquête semble avoir été facile. Appien, qui est notre principale source, ajoute sobrement qu'il tua Sittius par ruse; Gsell remarque que cette nouvelle parvint à Rome trois mois à peine après la mort de César puisque Cicéron l'annonce à Atticus dans une lettre datée du 14 juin 44 (*Ad Atticum*, XV, 17, 1).

La récupération du royaume de Massinissa II par son fils fut donc très rapide et doit s'expliquer autant par la fidélité des populations numides envers leurs chefs naturels que par les qualités guerrières d'Arabion.

Pendant les combats qui, en 42 av. J.-C., opposèrent Q. Cornificius, gouverneur de l'*Africa vetus*, favorable aux républicains, et T. Sextius, gouverneur de la nouvelle province et ami de Marc-Antoine, Arabion joua un rôle important. Une phrase d'Appien laisse entendre que, malgré ses sympathies naturelles à l'égard des Pompéiens, il prit parti pour Sextius afin de gagner les faveurs des triumvirs et plus précisément d'Octave à qui Sextius s'était rallié après la constitution du triumvirat et le premier partage des provinces (novembre 43). La première attitude d'Arabion n'est pas exactement connue car les récits d'Appien (IV, 55) et de Dion Cassius (XLVIII, 21) divergent. D'après Dion Cassius, Arabion aurait d'abord pris le parti de Cornificius; cette décision correspond peut-être à la réserve exprimée par Appien sur les sympathies qui le faisaient pencher en faveur des Républicains. Quoiqu'il en soit, Arabion participa vigoureusement à la campagne qui obligea Laelius, lieutenant de Cornificius, à lever le siège de Cirta. Il contribua grandement à la défaite et à la mort de Cornificius. Sextius devint maître des deux provinces d'Afrique.

Nous ne connaissons pas exactement l'étendue du territoire que possédait alors Arabion. On sait cependant que les *Sittiani* constituaient encore pendant cette guerre un parti important qui, par tradition césarienne, se rallia également à Sextius (Appien, IV, 54). Avaient-ils conservé la possession, après la mort de Sittius, de la totalité de leur territoire ou bien ne gardaient-ils que Cirta et ses environs, qui furent à cette époque vraisemblablement englobés dans la nouvelle province, tandis qu'Arabion occupait le reste, reconstituant ainsi intégralement le territoire paternel? C'est cette seconde proposition qui nous semble la plus vraisemblable mais l'insuffisance des sources ne permet pas de l'affirmer. Il est possible aussi, comme l'a suggéré J. Heurgon, que les *Sittiani* ne se soient emparés de Cirta qu'après la

mort de Sittius. Un point reste acquis, Arabion n'a jamais possédé Cirta sur laquelle il n'avait aucun droit.

Lors de la guerre de Pérouse, T. Sextius, qui avait dû céder le gouvernement des deux provinces à C. Fulcius Fango, arrache à celui-ci l'*Africa vetus*. Arabion semble avoir, en cette occasion, maintenu son alliance avec Sextius ou tout au moins observait-il une neutralité bienveillante envers celui-ci. Cette attitude ne lui fut pas pardonnée; Fango, de retour en *Africa nova*, s'empare de son royaume. Les aventures d'Arabion se poursuivent mais sous une étoile moins favorable. Réfugié, avec les cavaliers qui lui étaient restés fidèles, chez Sextius, il reprend, à ses côtés, la lutte contre Fango. Sextius, dont la cavalerie avait été ainsi renforcée, sortit finalement victorieux et remplaça à nouveau les deux provinces sous son autorité. Mais, entre-temps, il avait fait mettre à mort Arabion dont il soupçonnait, non sans cause, la loyauté. Il est probable que le territoire des *Sittiani*, du moins ce qui avait fait partie du royaume de Massinissa, fut la cause de la discorde qui aboutit à la disparition d'Arabion et du dernier royaume numide. Les *Sittiani* ne furent certainement pas étrangers à cette fin tragique. Seules les circonstances extravagantes des guerres civiles avaient temporairement placé dans une alliance contre nature le fils de Massinissa II et les compagnons de Sittius.

En fait, la mort d'Arabion convenait à tous les protagonistes : à la satisfaction des *Sittiani*, Rome agréa à la province l'ensemble de leur territoire tout en lui reconnaissant un statut particulier puisque ce territoire allait devenir la *Respublica IIII Coloniarum Cirtensium* (Cirta, Milev, Rusicade et Chullu). Bocchus retrouva son ancienne part et la limite de la Maurétanie fut définitivement portée à l'Ampsaga.

La vie aventureuse du dernier prince numide indépendant demeure fort mal connue à travers les seuls récits d'Appien et de Dion Cassius. Nous ne connaissons ni la date de sa mort (fin 41-début 40?), ni la durée de son existence tourmentée, mais nous retrouvons dans cette alternance de succès rapides et de revers brutaux la manifestation d'un caractère ardent de la trempe d'un Jugurtha ou d'un Massinissa le Grand.

Il ne semble pas qu'il subsiste le moindre type monétaire de ce prince dont le règne fut si court. J. Mazard lui attribue cependant deux monnaies très rares portant la légende MSTNSN associée à un effigie imberbe. Cette attribution s'appuie sur une argumentation à double développement : MSTNSN qui pourrait être lu « Mastanissan » serait le vrai nom du prince que les auteurs grecs et latins auraient appelé à tort Massinissa (Μασσανισσης); or, Arabion aurait également porté le nom de son père et comme il existe une autre série au nom de MSTNSN avec une effigie barbue, qui serait celle du père, il faut penser que les monnaies à effigie juvénile appartiennent au fils, c'est-à-dire Arabion. Ce raisonnement ne nous convainc pas. Ces monnaies ne peuvent appartenir au Massinissa contemporain de Juba I^{er} et encore moins à son fils : les motifs du revers, grappe de raisin et épi de blé, sont inconnus dans le monnayage numide, ils apparaissent, en revanche, sur les monnaies maurétaniennes de Tamuda (Mazard n° 587), Semes-Lixus (n° 643 à 647), Timici (n° 577) et d'une autre cité dont le nom est abrégé en KMA (Camarata, à l'ouest de Siga ou Calama de Maurétanie). A notre avis, les monnaies à l'effigie de MSTNSN doivent être celles du roi maure que Cicéron appelle Mastanesosus* qui s'identifie au Rex Sosus* père du dernier Bocchus (cf n° 118 à 121 de Mazard qui présentent cette filiation). La forme libyque devait être [A]mastanSosen transcrit MSTNSSN et abrégé en MSTNSN sur les légendes monétaires. On sait en effet que la plupart des monnaies africaines portent des légendes abrégées (MN pour Massinissa et Micipsa, AL pour Adherbal, GN pour Gulussa, etc.).

Le nom ou surnom d'Arabion paraît bien d'origine punique. On peut y reconnaître la racine « rab » qui en phénicien comme en hébreu a le sens de Chef, Grand (Jérémie 39, 3 et 13; Esther 1, 8, 11, Rois 18, 19; Isaïe 36 et 37). En araméen « rab » peut également signifier « gouverneur » (Daniel 2, 10) et chef d'une catégorie

professionnelle (chef des magiciens, des devins, des astrologues, Daniel 5, 11). Ce dernier sens apparaît sur de nombreuses stèles puniques, nous retiendrons en particulier, puisqu'elles sont proches du territoire d'Arabion, celles de Cirta (A. Berthier et R. Charlier, *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*, 1955, stèles n° 65 à 67, 74 à 77, 82 à 84).

Mais existe également en hébreu la racine 'arabh qui est apparemment plus proche du nom d'Arabion; cette racine a le sens de «peuples mêlés», elle s'applique en particulier aux nomades du désert et, à partir d'Isaïe, aux Arabes qui lui doivent leur nom.

On ne peut cependant rattacher le nom d'Arabion à cet ethnique, il est plus simple d'expliquer la présence de la marque A (masculin singulier) au début du nom par une berbérisation du terme punique (S. Chaker, *Onomastique berbère**, cahier n° 7). A-rabi(o) devrait donc signifier simplement : le maître, le chef.

Rab est l'équivalent du libyque Mess sur lequel est construit le nom de Messinissa («leur maître») dont les latins ont fait Massinissa. Ainsi Arabion portait effectivement le même nom que son père; c'est la proposition qu'avait faite J. Mazard pour étayer une hypothèse numismatique qui s'est avérée fausse.

BIBLIOGRAPHIE

- APPIEN, *Guerre civiles*, IV, 54 à 56 et 83.
 DION CASSIUS, *Histoire romaine*, XLVIII, 21.
 TITE-LIVE, *Periocha Lib.* CXXXIII.
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VIII, pp. 156-157-184-189-192.
 MAZARD J., *Corpus nummorum Numidiaae Mauretaniaeque*, A.M.G., Paris, 1955, pp. 55-56.
 HEURGON J., «Les origines campaniennes de la confédération cirtéenne», *Libyca*, t. V, 1957, p. 7-24.
 KLEBS, «Arabion», *Paulys Realencyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, II, 1, p. 363.
 CAMPS G., «Les derniers roi numides : Massinissa II et Arabion», *Bull. archéol. du C.T.H.S.* n^{lle} série, fasc. 17 B 1984, pp. 303-311.
 LE GLAY M., «Les premiers temps de Carthage romaine. Pour une révision des dates.», *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord.*, II^e colloque international (Grenoble, 5-9 avril 1983), *Bull. archéol. du C.T.H.S.* n^{lle} série, t. 19 B, 1985, pp. 235-247.

G. CAMPS

A252. ARABISATION

Les berbérophones, identifiés par une pratique linguistique spécifique, ne sont à l'heure actuelle démographiquement minoritaires que parce que le Maghreb a connu depuis le Moyen Âge un lent processus d'arabisation linguistique. Le fond du peuplement maghrébin est donc d'origine berbère : l'immense majorité des arabophones actuels ne sont que des Berbères arabisés depuis des dates plus ou moins reculées. Et, d'une certaine façon (historique et anthropologique), on peut dire sans polémique que tous les Maghrébins sont des Berbères. Mais au niveau des réalités socio-culturelles présentes, il est évident que la berbérité, la conscience d'être Berbère, est liée à la berbérophonie et ne concerne plus qu'une minorité — importante — de la population. Les «Autres» se définissent (et doivent être définis) comme «Arabes» parce qu'ils sont linguistiquement et culturellement arabes. En matière de culture, la réalité est d'abord fait de conscience.

Les grandes lignes historiques et géographiques du processus d'arabisation linguistique du Maghreb ont été posées d'une manière qui reste globalement satisfaisante par l'arabisant W. Marçais (1938-1961). On trouvera également une synthèse réactualisée de la question chez G. Camps (1983) et dans son introduction au volume I de l'*Encyclopédie berbère*. On ne traitera dans la présente notice que des aspects anthropologiques généraux (passés et actuels) et linguistiques du phénomène.

Les facteurs explicatifs

Comment se fait-il qu'une partie, maintenant majoritaire, des populations autochtones ait abandonné sa langue alors qu'une autre l'a conservé malgré la conquête arabe, l'islamisation, l'intégration très ancienne dans l'orbite arabo-musulmane et la pénétration à partir du XI^e siècle de populations arabes bédouines venues d'Orient ?

L'interrogation porte bien entendu sur le tissu rural (sédentaire et nomade) du Maghreb. Car, dans les villes, on comprend aisément que le processus d'arabisation se soit accompli assez tôt. Les causes et cheminements sont clairs pour les cités fondées par les Arabes et les vieux centres de culture arabo-islamique (Kairouan, Fès...). On voit bien aussi pourquoi les habitants latinisés et christianisés des villes anciennes ont adopté la nouvelle langue dominante : l'arabe ne pouvait que s'imposer rapidement dans la ville, lieu de présence (politique, culturelle, humaine...) et de contrôle maximum des nouveaux maîtres du Maghreb.

Une première cause générale, fondamentale et permanente, à l'œuvre depuis treize siècles, relève de la domination symbolique : le rapport arabe/berbère a été, très tôt, une relation déséquilibrée en raison du lien consubstantiel de l'Islam à la langue arabe. En Berbérie comme dans tout le monde musulman non arabe, il y a toujours eu de ce fait valorisation marquée de l'arabe, langue du Sacré, langue de Dieu, mais aussi langue de l'Écrit et du Savoir légitime, langue du Pouvoir et de la Ville. Au Maghreb, cette prééminence a vite engendré un véritable complexe d'infériorité des Berbères vis-à-vis des Arabes et de leur langue. Car le berbère était sans tradition écrite et n'avait jamais été le vecteur d'une culture à rayonnement large. Dans l'aire méditerranéenne où l'écrit est valorisé à l'extrême, sacralisé même dans la tradition islamique, le berbère ne pouvait être perçu, face à la langue arabe, que comme un idiome barbare et imparfait : d'où une forte et ancienne tendance à recourir à l'arabe pour toute expression élaborée, visant à la reconnaissance.

Pour ce qui est du Maghreb profond, rural et tribal, l'approche comparée des deux cas d'évolution (arabisation/résistance du berbère) permet d'avancer un ensemble d'hypothèses explicatives. Mais les causes sont multiples et entrecroisées : chaque région mériterait une approche spécifique. Sans que l'ordre implique une hiérarchie absolue, on évoquera :

- *La géographie* : notamment l'isolement dans les zones de montagne, par opposition aux régions de plaines et de hautes plaines pré-sahariennes, très tôt arabisées parce qu'elles permettaient la circulation et l'installation aisées des populations arabophones venues d'Orient et des agents des pouvoirs urbains arabophones.
- *La démographie* : la berbérophonie s'est également bien maintenue dans des régions de fort peuplement, où l'occupation humaine était déjà suffisamment dense et ne permettait que difficilement l'intrusion d'éléments extérieurs. Alors que l'arabisation se développe surtout dans les zones à occupation humaine plus clairsemée (régions d'élevage pastoral, nomade ou semi-nomade, ou même sédentaire).
- *Le système de production et d'appropriation des sols* : la berbérophonie paraît, tendanciellement — il existe des exceptions notables comme le Moyen Atlas —, s'être mieux maintenue dans les régions de tradition « paysanne », à fort ancrage terrien, à appropriation individuelle ancienne des terres (même s'il y existe des formes de gestion et d'exploitation collectives). La collectivité de base — le village plutôt que la tribu — y est plus économique et topographique que généalogique. Tandis que les zones d'arabisation ancienne et large sont plutôt des régions de nomadisme ou de semi-nomadisme, des sociétés « agro-pastorales » où les liens du sang comptaient plus que le lien à la terre.

Il ne s'agit là, répétons-le, que de tendances, mais elles permettent de mieux comprendre les processus et les évolutions divergentes. Dans un cas, on a affaire à des

communautés paysannes attachées à un terroir qu'elles occupent et exploitent d'autant plus intensivement que la population y est importante ; dans l'autre, à des groupes plus fluides, moins nombreux, pour lesquels les solidarités sont avant tout lignagères. Ici, on a occupation serrée d'un territoire avec impossibilité pour l'étranger de s'y glisser ; là, appropriation plus lâche, plus conjoncturelle, dans laquelle le nouveau venu peut s'infiltrer plus facilement : physiquement d'abord, mais aussi socialement par le jeu des alliances et de la parenté, par définition toujours susceptibles de créer de nouvelles solidarités et légitimités.

• *La structure sociale* : La ségmentarité généralisée des sociétés berbères anciennes a pu constituer un puissant moyen de défense contre l'intrusion extérieure ; mais ce facteur n'est pas déterminant qu'en combinaison avec un ou plusieurs des paramètres précédents. En fait, selon les données géo-démographiques et économiques, la même organisation sociale fondamentale a pu produire des effets tout à fait contradictoires : facteur de résistance dans les régions de tradition « paysanne », la ségmentarité a pu au contraire être le vecteur de la pénétration arabe dans les régions « agro-pastorales » par le biais d'un renouvellement des stratégies d'alliances politiques et/ou matrimoniales.

Plus généralement, comme l'ont bien vu E.F. Gautier ou W. Marçais... mais aussi avant eux les auteurs arabes médiévaux (notamment Ibn Khaldoun), les ressemblances du mode de vie (élevage pastoral) et de l'organisation sociale (ségmentarité) entre Berbères des hautes plaines et des piémonts sahariens (des « Zénètes » selon la classification médiévale) et bédouins arabes venus du Moyen Orient n'ont pu que faciliter la fusion entre les deux groupes ethniques. Alors que tout opposait les paysans berbères montagnards aux nouveaux venus.

• *Le politique* : La majeure partie des zones berbérophones correspond à des régions qui entretiennent, depuis au moins la fin du Moyen Age, des rapports conflictuels avec les divers pouvoirs centraux qui n'ont jamais réussi à y établir un contrôle durable. Ce sont très généralement des zones de vie politique autonome. L'influence et l'administration du pouvoir central, donc la tradition urbaine arabophone, ne s'y sont que rarement exercées directement. Même l'Islam y est resté, jusqu'à l'avènement des États modernes, largement indépendant, en tout cas très spécifique : les traditions religieuses kabyle, chleuh ou du Moyen Atlas sont tout à fait exemplaires sur ce plan.

A ces facteurs fondamentaux s'ajoutent bien sûr de multiples causes locales spécifiques : la berbérophonie au Mzab, par exemple, a certainement été confortée par le particularisme religieux ibadhite. Dans le monde touareg, certaines caractéristiques du mode de vie et de la culture, la matrilité, l'organisation politique (avec des pôles de pouvoir au-dessus de la tribu)... fondent, depuis longtemps, une conscience identitaire forte et ont contribué au maintien de la langue.

A côté de ces données géographiques et socio-culturelles précises, dont on peut être certain qu'elles ont joué un rôle dans l'évolution linguistique du Maghreb, quelques grandes sources classiques (Gsell, Gautier...) ont parfois mentionné ou défendu d'autres explications linguistiques sur lesquelles il est plus difficile de se prononcer.

• *La survie du punique* (langue sémitique, étroitement apparentée à l'arabe), au moins en Tunisie et dans le nord constantinois, aurait pu favoriser l'implantation de l'arabe. Dans une partie du Maghreb, l'arabe ne se serait pas surimposé à du berbère mais à du punique. La thèse est ancienne et précisément formulée chez Gsell ; elle est défendue avec conviction par Gautier et a donné lieu, dans les années 1950, à une vive controverse — qui continue d'ailleurs, bien que plus discrètement — entre « punicistes » et « berbéristes ». Des arguments sérieux ont été avancés en faveur des

deux thèses; les sources classiques, notamment le témoignage de saint Augustin, est sollicité par les deux écoles. Et il y a effectivement des passages clairs et catégoriques qui permettent d'affirmer que le punique était encore parlé au ^v^e siècle dans la région d'Hippone (Annaba) en milieu rural; mais bien des indices poussent plutôt à suivre Ch. Courtois quand il montre que la dénomination « punique » était dans l'usage latin très souvent synonyme de « local », « indigène » (du Maghreb), par opposition à latin/romain et désignait donc en réalité le berbère. Les matériaux linguistiques cités par saint Augustin (qui seraient susceptibles d'apporter la démonstration indiscutable de l'une ou l'autre thèse) sont contradictoires et ne permettent pas de trancher.

Dans l'état actuel du débat, il paraît cependant raisonnable de retenir plutôt la thèse « berbériste » et de suivre en cela les réserves des arabisants eux-mêmes (W. Marçais, 1929) vis-à-vis de la théorie de la survie (significative) du punique et de son maintien jusqu'à la conquête arabe. Si l'arabe avait recouvert du punique dans certaines zones du Maghreb, il est certain que la différence des substrats (berbère d'un côté, punique de l'autre) transparaîtrait nettement dans l'arabe maghrébin et la géographie linguistique du Maghreb : l'influence du punique — si punique il y avait eu — devrait être sensible dans les régions concernées; ce qui n'est pas le cas. Il serait de plus très improbable que les Arabes aient trouvé à leur arrivée un usage important du punique, langue tout à fait différente du berbère et proche de la leur, sans qu'ils l'aient mentionné dans leurs nombreuses descriptions précises et fouillées du Maghreb. Rien ne permet, à travers les sources arabes, de percevoir en Afrique du Nord une autre réalité linguistique que le berbère (et le latin dans le monde urbain romanisé et christianisé). Les auteurs arabes sont même extrêmement clairs sur ce point : le Maghreb profond, le Maghreb rural et tribal est berbère et rien d'autre.

On pourrait aussi évoquer, à titre d'hypothèse à tout le moins, le rôle favorisant qu'a pu avoir la parenté linguistique — lointaine mais indéniable; voir sur ce point la notice « Apparemment »*, *EB* VI — qui existe entre le berbère et l'arabe. Les ressemblances et parallélismes structuraux nets entre les deux langues ont pu faciliter l'arabisation. Du point de vue strictement linguistique, il était sans doute plus facile pour le Berbère de passer de sa langue à l'arabe que du berbère au latin. On sait d'ailleurs, en termes de tendances globales, que le latin ne s'est imposé de manière définitive que sur des substrats indo-européens, alors que l'arabe pour sa part ne s'est implanté que dans des zones sémitiques ou chamito-sémitiques. Ce qui tendrait à donner une certaine consistance à cette hypothèse.

Les incidences linguistiques (contacts et emprunts)

Depuis près de treize siècles, la langue berbère est donc en contact permanent avec l'arabe. Et ce contact arabe-berbère est évidemment d'un type très particulier, sans doute beaucoup plus étroit que les échanges qui ont pu exister dans les périodes antérieures (latin, punique) : l'arabe est la seule langue non autochtone qui se soit solidement et définitivement implantée au Maghreb au point d'y menacer désormais l'existence même du berbère. L'influence de l'arabe sur les différents dialectes berbères est de ce fait partout sensible. La pression arabe est bien sûr immédiatement visible dans le domaine lexical et les emprunts arabes représentent dans la plupart des dialectes berbères une proportion appréciable du vocabulaire. Mais elle est également nette — bien que moins profonde — au niveau des systèmes phonologiques et morpho-syntaxiques.

• *Le Lexique* : Comme il ne saurait être question de comparer les lexiques des différents dialectes dans leur globalité, la façon la plus simple (et la plus parlante) pour évaluer l'importance des emprunts de vocabulaire consiste à recourir à la méthode de la liste-diagnostic. Bien entendu, les données numériques auxquelles on aboutit

ne sont que des ordres de grandeur auxquels on ne doit pas accorder une valeur trop absolue : leur signification est d'abord relative.

A partir d'une liste de ce type composée de 200 unités lexicales élémentaires (110 noms, 80 verbes et 10 numéraux; Chaker 1984, chap. 11), on a obtenu les pourcentages d'emprunts suivants : Kabyle, 38 %; Chleuh, 25 %; Touareg, 5 %.

Pour l'exploitation plus précise de ces résultats, on se reportera à l'étude précitée mais l'on peut dire en substance que l'influence arabe est particulièrement forte dans des domaines bien précis :

- la vie spirituelle et religieuse (où le vocabulaire est massivement emprunté par les trois dialectes);
- les activités économiques (liées aux échanges marchands); d'où l'arabisation ancienne des noms de nombre en kabyle;
- les activités intellectuelles (savoirs formalisés);
- les termes génériques (sauf en touareg).

L'influence arabe est donc double : à la fois « savante » (religion, vie intellectuelle...) et plus prosaïque (économie marchande). Les mécanismes et déterminations de base semblent bien être les mêmes partout puisque les trois ensembles (emprunts arabes en kabyle/chleuh/touareg) sont en recoupement très large et inclusif. La relation langue-culture berbères/langue-culture arabes est donc partout fondamentalement la même à travers le Maghreb.

• *Phonologie* : Un certain nombre de phonèmes arabes ont été introduits et intégrés dans tous les dialectes berbères nord par le biais des emprunts lexicaux. Dans les premiers siècles qui ont suivi la conquête arabe, il est probable que les phonèmes arabes non représentés en berbère étaient modifiés et adaptés au système phonético-phonologique d'accueil. Les pharyngales (/ħ, ʕ/), les laryngales (/h, ʔ/), les emphatiques, (/ʕ/)... arabes étaient remodelées pour s'insérer dans le phonétisme berbère; ce processus de berbérisation est nettement perceptible à travers les emprunts les plus anciens faits par le berbère à l'arabe : *ṣāl* « prier » > berbère : *ṣall*; kabyle *ṣada* : « profession de foi, serment » < arabe *ṣahada*...

Le témoignage des auteurs anciens (notamment El-Bekri et les sources Ibadhites du Djebel Nefoussa) est d'ailleurs assez clair à ce sujet. La situation devait donc être à peu près celle que l'on trouve encore de nos jours en touareg où tous les phonèmes n'appartenant pas au système phonologique primitif berbère sont retraités et berbérisés : /ħ/ arabe > /x/, /ɛ/ > γ/...

L'arabisation en profondeur de larges régions du Maghreb à partir du XI^e siècle a induit une très forte densification des contacts directs arabe-berbère, une généralisation du bilinguisme et l'introduction pure et simple de phonèmes arabes dans le système berbère. Au point que l'inventaire des phonèmes berbères en a été sensiblement enrichi, dans les zones d'arrière (ordres de vélaires, des pharyngales et des laryngales) et dans la série des emphatiques qui s'est étoffée de plusieurs phonèmes.

Mais l'influence en matière phonologique est plus profonde que cette adjonction de classes de localisation et de phonèmes qui, malgré son importance, n'altère pas la structure fondamentale du système (les grandes corrélations demeurent inchangées : elles sont simplement étendues).

On a quelques raisons de penser que certaines des évolutions structurales en cours, observées dans les systèmes phonologiques des dialectes berbères nord, sont au moins en partie dues à l'influence de l'arabe. Dans les dialectes « spirants » (toute la zone méditerranéenne : chaouiâ, kabyle, Rif, une partie du Maroc central), la tendance à la phonologisation d'une série d'occlusives simples, s'opposant à la fois aux spirantes et aux tendues correspondances est sans doute une conséquence des emprunts lexicaux arabes qui ont introduit de nombreuses occlusives simples non prévisibles.

• *Morpho-syntaxe* : Les influences sont moins importantes, en tout cas, moins pro-

fondes en ces matières; on les décèle essentiellement dans les paradigmes de connecteurs grammaticaux : conjonctions diverses. Dans tous les dialectes nord, la majorité des subordonnants propositionnels sont empruntés à l'arabe, alors que les propositions résistent bien mieux. Sans doute parce que ces dernières sont de formation très ancienne (et presque en totalité communes à l'ensemble du domaine berbère), tandis que le système des subordonnants propositionnels et des connecteurs de phrases est d'acquisition récente, en raison de l'importance de la « parataxe » (en fait, des subordinations et connexions non marquées par des morphèmes) dans l'énoncé berbère. Un cas exemplaire est celui de la complétive; fondamentalement, il n'y a pas en berbère de morphème complétif; la relation est marquée par la succession immédiate (verbe principal + syntagme complétif) et l'intonation (intégration dans une même courbe intonative, sans pause ni rupture; cf. Chaker 1983/b); on dit ainsi très normalement :

- a) *inna-yas ad yeddu* : il lui a dit il ira = il lui a dit qu'il irait;
- b) *inna-yas yerwel* : il lui a dit il s'est enfui = il lui a dit qu'il s'était enfui;
- c) *γiley yemmut* : je croyais il est mort = je croyais qu'il était mort...

De plus en plus, surtout chez les bilingues (arabe-berbère), on tend à introduire un morphème subordonnant (en général *belli* de l'arabe dialectal) et l'on dira :

- a') *inna-yas belli ad yeddu* : il lui a dit **qu'**il irait;
- b') *inna-yas belliyerwel* : il lui a dit **qu'**il s'était enfui;
- c') *γiley belli yemmut* : je croyais **qu'**il était mort.

L'indication explicite des rapports de dépendance et des connexions est donc une tendance qui a favorisé les emprunts de subordonnants et connecteurs arabes. Seul le touareg a, jusqu'à présent, bien résisté à cette pression et a conservé un système de relationnels entièrement berbère et construit sur des matériaux berbères.

Les emprunts lexicaux souvent massifs ont également eu des incidences significatives au niveau du système des marques nominales : la majorité des nominaux empruntés à l'arabe ne sont pas (plus) berbérisés et gardent leur morphologie d'origine : article *l-* arabe figé, pluriel de forme arabe, absence des marques berbères du genre et de l'état. Se crée ainsi au sein du fonds lexical berbère un énorme kyste allogène qui n'est plus régi par le système indigène des oppositions centrales du nom (genre/état/nombre) et introduit une large zone d'irrégularité et de complexité morphologique.

Plus profondes paraissent être les retombées de l'invasion lexicale arabe sur le système dérivationnel et, par voie de conséquence, sur la productivité lexicale. Le berbère, comme toutes les langues chamito-sémitiques est une langue à dérivation par racine et schème : une racine verbale quelconque est en principe susceptible de donner naissance à plusieurs verbes dérivés et chaque forme verbale (simple ou dérive) fournit elle-même plusieurs dérivés nominaux (nom d'action, d'agent, d'instrument...). Et, en théorie, l'essentiel du lexique de la langue entre dans ce réseau de relations sémantico-formelles.

Or, on note une corrélation inverse entre productivité dérivationnelle et poids des emprunts arabes : plus un dialecte emprunte, moins il exploite les possibilités internes de formation lexicale. Comme si l'envahissement lexical arabe brisait les mécanismes internes de création, avec pour résultat, parfois spectaculaire au niveau quantitatif, une sous-utilisation flagrante de certains schèmes de dérivation (nom d'agent, d'instrument...) qui tendent même à tomber en désuétude dans certains dialectes. En conséquence, le système dérivationnel est beaucoup plus atteint en kabyle qu'en chleuh, lui-même plus atteint que le touareg qui reste le dialecte le plus proche du modèle dérivationnel théorique : pour une même racine lexicale de base, le kabyle aura deux ou trois dérivés, le chleuh quatre ou cinq, et le touareg dépassera la dizaine. Ainsi, par exemple, le verbe *krez*, « labourer », est attesté en kabyle comme en chleuh mais le chleuh a encore le dérivé (nom d'agent) régulier *amkraz*, « laboureur », alors que le kabyle l'a remplacé par l'arabe (berbérisé) *aher-*

rat (*amkraz* n'existe plus en kabyle que comme archaïsme poétique)...

En termes saussuriens, on dira que le lexique berbère, primitivement fortement motivé, devient, sous la pression des emprunts arabes, de plus en plus arbitraire.

Berbères et arabisation dans le Maghreb actuel

Concurrencée et grignotée depuis des siècles par l'arabe, intégrée dans des cadres géo-politiques maintenant très diversifiés, la langue berbère connaît d'importantes variations dans sa situation générale suivant les pays et les régions. Ses capacités de résistance face au mouvement (sociologique) et à la politique (étatique) d'arabisation sont donc assez différenciées.

Une distinction nette est à opérer au niveau des données de terrain (et des chances de survie) entre les grands blocs berbérophones (Algérie : Kabylie, Aurès; Maroc : Rif, Maroc central, domaine chleuh) et les petits îlots innombrables de l'Algérie centrale et occidentale, de Tunisie, du Sahara... Les premiers comptent des populations nombreuses, souvent denses, qui atteignent ou dépassent le million d'individus. L'usage du berbère y est encore tout à fait prédominant, voire exclusif, dans la vie quotidienne. Les monolingues y sont nombreux (femmes, vieillards, enfants d'âge pré-scolaire). Les seconds rassemblent de quelques centaines à quelques milliers de personnes. Insérés dans des environnements arabophones avec lesquels ils sont en relation constante, le biliguisme y est généralisé. La berbérophonie y est souvent réservée à l'intimité domestique. Les chances de survie (linguistique) de tels groupes sont minces dans les conditions actuelles où la pression de l'arabe s'accroît à travers l'école, les médias et les brassages de populations. Ainsi, à Ouargla (Sahara algérien), les habitants autochtones berbérophones sont devenus, en deux décennies, très nettement minoritaires du fait de la sédentarisation des populations nomades (arabophones) de la région et, surtout, depuis que leur ville a été promue « capitale algérienne du pétrole », avec pour conséquence immédiate un afflux massif de populations extérieures.

Mais l'arabisation est aussi au Maghreb (Algérie, Maroc) une politique des États qui se définissent constitutionnellement comme arabes et musulmans. La politique linguistique et culturelle mise en œuvre depuis les indépendances politiques est celle de l'arabisation (sur cette question, on se reportera aux excellentes synthèses de G. Grandguillaume, cf bibl.) : la langue berbère n'y a aucune place, ni dans le discours, ni dans les pratiques de l'Institution (école, administration, justice...). Lorsque le discours officiel (ou dominant) se fait explicite, il apparaît clairement que l'un des objectifs fondamentaux de la politique linguistique est l'éradication de la berbérophonie; la diversité linguistique est considérée comme un danger pour l'Unité nationale, un germe de division. L'unification linguistique doit parachever la construction de la nation. En fait, au Maghreb, ce qui est à l'œuvre est la concrétisation politique d'opinions idéologiques anciennes du Mouvement national maghrébin. Dès l'origine des nationalismes maghrébins, l'identité nationale et les États-nations projetés ont toujours été définis comme arabo-islamiques. Cette orientation est d'autant plus enracinée qu'elle repose sur une double filiation : le modèle mythique de la cité islamique homogène, unie autour du prince, chef légitime de la communauté des croyants, d'une part et le modèle français de l'État-nation centralisé, linguistiquement et culturellement unifié, d'autre part.

La situation actuelle de la langue berbère est donc certainement inédite. Sans doute pour la première fois dans son histoire, elle est confrontée à une politique visant précisément à son élimination. Les moyens puissants mis en œuvre pour cela sont ceux des États modernes, extrêmement divers et puissants, sans commune mesure avec ceux dont pouvaient disposer les pouvoirs anciens : scolarisation généralisée, médias, service militaire, tissu administratif très dense, contrôle étroit de la vie et de la production culturelle, contrôle de l'environnement quotidien, délégitimation systématique, symbolique et juridique, du berbère.

Dans de telles conditions, quel peut être l'avenir de la langue berbère au Maghreb? Le diagnostic de H. Isnard (1966, p. 46) ne doit-il pas être considéré comme définitif?

« Un processus inéluctable fait régresser chaque jour la réalité berbère [...]. L'indépendance nationale acquise, une résistance berbère ne saurait livrer que d'inutiles combats d'arrière-garde contre l'achèvement de l'intégration par l'arabisation. »

En ces matières, tout pronostic ne doit être avancé qu'avec prudence. On a vu, au cours de ce siècle, des situations bien plus compromises que celle du berbère et des Berbères évoluer de manière assez inattendue. Il y a cinquante ans, la libération des pays colonisés — en particulier celle de l'Algérie — pouvait apparaître aux observateurs les plus lucides comme une pure utopie.

Certes, la plupart de facteurs anciens de résistance ont irrémédiablement disparu. La langue berbère joue certainement en ce moment et dans les quelques décennies à venir son ultime chance historique. La langue et la culture ne sont plus protégées, ni par la géographie ni par les formes d'organisation sociale traditionnelles. Exode rural massif avec urbanisation dans la ville à dominante arabe, disparition des cellules et modes de production traditionnels, scolarisation massive en langue arabe, action quotidienne de la radio et la télévision... attaquent avec une violence inconnue jusque-là le socle culturel berbère. Même les femmes, gardiennes séculaires de la langue et de la culture, sont maintenant directement soumises à ce travail d'érosion.

Pourtant, les éléments qui fondent un certain optimisme quant à l'avenir du berbère sont réels, même s'il est encore difficile d'en apprécier les chances et le devenir.

Depuis les indépendances, une mutation essentielle s'est opérée : la conscience identitaire s'est formidablement renforcée et l'affirmation berbère est devenue un phénomène touchant de larges couches de la population, notamment la jeunesse. Cette situation est, pour l'instant, surtout propre à la Kabylie et il serait dangereux d'extrapoler mécaniquement à partir du cas de cette région. Mais certains indices permettent de penser que des évolutions comparables ne sont pas à exclure dans d'autres régions berbérophones (Maroc, zone touarègue, Libye), même si les cheminements et les contextes y sont différents. On y perçoit en effet les prémisses de phénomènes parallèles. Même sur le terrain scientifique, l'éveil berbérophone est patent : en moins d'une vingtaine d'années, plus de quarante thèses de doctorat de langue ou littérature berbères ont été soutenues par des Berbères (surtout des Marocains) qui sont désormais, malgré un contexte idéologique et institutionnel maghrébin très défavorable, majoritaires dans le champ des études berbères (cf Chaker : « Chroniques berbères », *A.A.N.*).

Bien sûr, la situation globale des Berbères, de la langue berbère est difficile et les progrès très lents. Mais les intellectuels berbères par leur production, les berbérophones par leurs luttes, ont réussi en quelques années à imposer le débat sur un sujet quasiment tabou. Il y a encore peu d'années, toute évocation même de la « question berbère », autrement qu'à travers l'anathème et la condamnation péremptoire, était inconcevable au Maghreb. Ce n'est déjà plus tout à fait le cas. Le travail scientifique, culturel et politique mené par les berbérophones depuis les indépendances n'a pas été sans retombées ; les idées mises en circulation ont fait leur chemin. L'aspiration berbère s'exprime désormais ouvertement et de plus en plus solidement et modifie sensiblement l'échiquier intellectuel et politique maghrébin. En deux décennies un véritable retournement historique s'est produit. Et bien des spécialistes du Maghreb (Isnard 1966, Gellner/Micaud 1973... parmi tant d'autres) qui, jusqu'à une époque toute récente, prévoyaient péremptoirement la fusion prochaine de l'élément berbère dans le creuset arabe auraient sans doute gagné à s'inspirer de l'appréciation prudente de J. Clauzel (1962) :

« Pour l'avenir, s'agissant de ces Berbères rarement maîtres absolus de leur destinée, mais aisément révoltés, souvent vaincus, mais jamais encore assimilés, mor-

celés depuis des siècles, mais d'un particularisme toujours vivace, il est sans doute plus sage de se garder de tout jugement définitif.»

L'histoire appartient aux hommes : laissons donc ceux qui sont concernés décider de leur destin. Il est préférable de ne pas en fermer les chapitres à l'avance.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., « L'avenir de la langue berbère dans l'Afrique du Nord », *Entretiens sur l'évolution des pays de civilisation arabe*, 3, Paris, Hartmann, 1938.
- BASSET A., *La langue berbère*, Londres, I.A.I., 1952 (1962).
- BERQUE J., *Le Maghreb entre deux guerres*, Paris, 1962.
- CAMPS G., *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Toulouse, édit. des Hespérides, 1980.
- CAMPS G., « Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe », *ROMM*, t. 35, 1983, pp. 1-24.
- CHAKER S., « Langue et littérature berbères. Chronique des études », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, depuis le t. XX, 1981.
- CHAKER S., « Données sur la langue berbère à travers les textes anciens ; la description de l'Afrique septentrionale d'Abou Obeïd Allah El-Bekri », *ROMM*, t. 31, 1981, pp. 31-42.
- CHAKER S., « La langue berbère à travers l'onosmatique médiévale : El-Bekri », *ROMM*, t. 35, 1983, pp. 127-144.
- CHAKER S., *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie) : syntaxe*, Université de Provence, 1983, 549+111 p.
- CHAKER S., *Textes en linguistique berbère. (Introduction au domaine berbère)*, Paris, C.N.R.S., 1984, 191 p.
- CLAUZEL J., « La situation en pays touareg », *L'Afrique et l'Asie*, t. 58, 1962.
- COURTOIS Ch., « Saint Augustin et le problème de la survie de la punique », *Revue Africaine*, t. XCIV, 1950, pp. 259-398.
- DEJEUX J., *Identité nationale, idéologie arabo-islamique et revendication berbérophone en Algérie*, Université de Turku, 1983.
- ÉTIENNE B., *Algérie, culture et révolution*, Paris, le Seuil, 1977.
- GALAND L., 1965-1979, « Langue et littérature berbère. Chronique des études », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, t. IV (1965) à t. XVIII (1979).
- Les chroniques I à XIII sont parues sous la forme d'un ouvrage indépendant : *Langue et littérature berbères. Vingt-cinq ans d'études*, 1979, C.N.R.S., 205 p.
- GALAND L., Art. « Berbère » (V. La Langue), *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde-Paris, Brill., 1960.
- GAUTIER E.-F., *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris, Payot (1^{re} édition : 1927).
- GELLNER E./MICAUD Ch., *Arabs and berbers : from tribe to nation in North Africa*, London, Duckworth, 1973.
- GRANGUILLAUME G., « Langue, identité et culture nationale au Maghreb », *Peuples méditerranéens*, t. 9, 1979, paru aussi dans *Langage in Tunisia* (voir ci-dessous).
- GRANDGUILLAUME G., *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983.
- GSELL St., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (8 vol.), Paris, Hachette, 1913-1928. Notamment : IV : 179, p. 496-498 ; VI : p. 108-113 ; VII : p. 107-108.
- GSELL St., *La survivance du punique sous l'empire romaine*, notes recueillies à la Bibliothèque nationale d'Alger.
- HARBI M., « Nationalisme algérien et identité berbère », *Peuples méditerranéens*, t. 11, 1980.
- ISNARD H., *Le Maghreb*, Paris, PUF, 1966.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, 4 vol., trad. de Slane. Paris, Geuthner (1925-1956).
- Language in Tunisia*, (édit. R. M. Payne), 1983, The Bourguiba Institute of Modern Languages Tunisia. Notamment : Th. G. Penchoen : « La langue berbère en Tunisie et la scolarisation des enfants berbérophones » : p. 23-34.
- MARÇAIS W., *Articles et conférences*, Paris, A. Maisonneuve, 1961. Notamment : (1929) Compte rendu de E.F. Gautier, *L'islamisation de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs du Maghreb* : 69-82 ; (1938), « Comment l'Afrique du Nord a été arabisée » : p. 171-192.
- MARTHELOT P., « La "maintenance" des groupes berbérophones au Maghreb : un problème de géographie régionale ? » *ROMM*, t. 15-16 (*Mélanges Letourneau, II*), 1973, pp. 189-195.

- MARTHELOT P., « Ethnie ou région : le phénomène berbère au Maghreb », *Actes du 1^{er} groupe d'études des cultures méditerranéennes (Malte)*, Alger, S.N.E.D., 1973.
- SAUMAGNE Ch., « La survivance du punique en Afrique au V^e et VI^e siècles ap. J.-C. », *Karthago*, IV, 1953, pp. 171-178.
- SIMON M., « Punique ou berbère ? », *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves* (Bruxelles), t. XIII, 1953.
- TAIFI M., *Étude sociolinguistique sur le parler de Aït Mguil (Maroc central)*, doctorat de 3^e cycle, Université de Paris III/EPHE, VI^e section, 1979.

S. CHAKER

A253. ARADION

Personnage plus ou moins fictif de l'*Histoire Auguste*. Il s'agit d'un rebelle africain vaincu par Probus avant son principat lors d'une campagne de police, vraisemblablement sous le règne de Gallien pendant la grande insurrection de 253-260. La seule mention est faite dans la *Vita M. Aurelii Probi* du prétendu Flavius Vopiscus. Selon l'auteur, Probus, après avoir combattu les Marmarides, se rendit de Libye à Carthage (*ex Libya Carthaginem transiit*) où il mit fin à la rébellion. Il ne faut pas croire que Carthage même était troublée mais comprendre que, parti de l'ancienne Cyrénaïque devenue la *Libya superior*, Probus atteignit avec ses troupes la Zeugitane dont Carthage était la capitale. La suite du texte confirme cette opinion : « *Pugnavit et singulari certamine contra quendam Aradionem in Africam eundemque prostravit* ». Il faut lier cette phrase à la précédente et comprendre que ce combat singulier entre Probus et Aradion aurait eu lieu au cours de la campagne contre les rebelles dans la province proconsulaire, et peut-être pas très loin de Carthage.

Le nom d'Aradio n'a pas une consonance berbère mais sémitique. Les toponymes Arad ne sont pas rares en Orient, le plus connu est Arados, île et ville de la Phénicie du Nord, aujourd'hui Arwad (île de Rouad) sur la côte syrienne. Une autre île dans le golfe persique portait le même nom (Strabon XVI, 766-784), il s'agit de l'île d'Arad de l'archipel de Bahrein. On cite encore une autre île Arados sur la côte sud-est de la Crète (Pline IV, 61) et une ville de Crète nommée Aradène. Ce toponyme, sans doute grâce aux Phéniciens, est passé en Afrique du Nord; on connaît en Zeugitane la ville d'Aradi, située au sud-ouest de Thuburbo Majus, dont le souvenir subsiste dans le nom d'Henrich Bou Arada. Dans la liste épiscopale de 482 figure un *episcopus araditanus*, et au Concile de Carthage de 525 était venu un *episcopus plebis araditanae*.

On peut donc se poser la question de savoir si l'auteur de la *S.H.A.* n'aurait pas pris le Pirée pour un homme et transformé une obscure *civitas*, dont les habitants auraient rossé les agents du fisc, en un certain Aradion (« *quemdam Aradionem* »). Nous ne le pensons pas, car si le nom d'Aradion est parfaitement inconnu dans l'onomastique, il n'est pas impossible que le rebelle ait tiré son surnom de la ville ou de la contrée dont il aurait pu être originaire, encore que la forme normale aurait dû être Aradianus.

Il existe pourtant un gentilice Aradius, très rare mais illustré au IV^e siècle par plusieurs personnages de rang sénatorial.

La plus ancienne mention de cette famille date de 219, année où Q. Aradius Rufinus fut coopté dans la XXVIII^e décurie des *Sodales Augusti* (C.I.L., X, 1984). En 304 un Aradius Rufinus est *praefectus Urbis*. La même charge est remplie par un autre Aradius Rufinus du 5 des Ides de février au 7 des Kalendes de novembre 312, puis de nouveau de décembre 312 à décembre 313. Un troisième membre de la famille, Q. Aradius Rufinus Valerius Proculus Populonium fut en 321 gouverneur de Byzacène et reçut dans sa clientèle de nombreuses villes de cette province :

Thaena, Zama Regia, Hadrumète, Chluli (municipe inconnu) Civitas Faustinienses et les Diditani (sans doute faut-il lire Mididitani) (C.I.L., X, 1684 à 1689). Vraisemblablement frère du précédent, L. Aradius Valerius Proculus Populonium fut proconsul avec juridiction sur tout le diocèse d'Afrique entre 335 et 337, année où il devint préfet de la ville (C.I.L., X, 1690-1691); il fut de nouveau nommé préfet de la ville en 351 par l'usurpateur Magnence. On lui attribue la possession du *latifundium* de Filosofiana en Sicile duquel dépendait la villa de Piazza Armerina (A. Carandini, A. Ricci, M. de Vos, 1982)

On connaît encore un L. Aradius Roscius Rufinus Saturninus Ti(berianus) qui reçut une dédicace à Privernas (Latium) (C.I.L., X, 6439) qui est très proche parent d'un P. Aradius Roscius Rufinus Saturninus Tiberianus dont la fille, *Clarissima puella*, était patronne de Bulla Regia (C.I.L., VIII, 14 470). Enfin, un P. Aradius (Roscius) Paternus est enterré dans le cimetière de Calliste (C.I.L., X, 31 948). Bulla Regia est considéré comme le berceau de cette famille sénatoriale (M. Corbier, 1982)

Aucun élément ne permet d'établir la moindre relation entre cette famille et le rebelle Aradion. Il est difficile cependant de retenir l'opinion de R. Syme (1968) qui pense que Aradio est une graphie fautive pour Arabio, qui paraît bien être une création de l'auteur de la *S.H.A.*, introduite par la renommée d'Aradius Rufinus.

La suite du récit du predo Vopisque ne manque pas d'intérêt : «et parce qu'il (Probus) avait reconnu en lui un homme très courageux et endurant (*fortissimum ac pertinacissimum*) il l'honora en lui faisant élever par ses soldats un tombeau remarquable n'ayant pas moins de 200 pieds de large (soit 59,20 m)». Il s'agissait autant d'un tombeau que d'un trophée.

Un auteur anonyme qui signa A.C. proposa, en 1855, de retrouver dans le Medracen* le monument élevé sur le corps d'Aradion. Il existe une curieuse concordance dans les dimensions puisque le diamètre du mausolée numide atteint à la base près de 59 m. A.C. ne se contente pas de ce rapprochement, il croit que le nom même du Medracen pourrait être, contre toute loi phonétique, une contraction de *Tumulus Aradionis* ou de *Monumentum Aradionis*. Cette hypothèse se heurte à trop d'incohérences historiques et d'impossibilités chronologiques (le Médracen date de la fin du IV^e siècle av. J.-C.) pour être retenue. Le Médracen ne pouvait cependant être méconnu des légionnaires de Lambèse et nous ne pouvons écarter l'idée que ce monument n'ait fait l'objet de récits plus ou moins merveilleux dans lesquels auraient pu se mêler souvenirs historiques et exagérations à la gloire des armes romaines. Qu'on ait, par complaisance envers la III^e Légion, reconstituée en 253, forgé de toutes pièces une légende attribuant à l'Armée la construction du Médracen ne nous paraît pas une hypothèse invraisemblable. L'écho d'un tel conte aurait pu arriver jusqu'à l'auteur de la *Vita M. Aurelii Probi*. R. Syme, dont nous avons déjà cité l'opinion sur Aradion, pense que le monument attribué à ce rebelle est le Tombeau de la Chrétienne, ce qui est encore plus invraisemblable.

BIBLIOGRAPHIE

S.H.A., *Vita M. Aurelii Probi*, IX.

A.C., «Le Mausolée du roi Aradion». *Annuaire de la Soc. archéol. de Constantine*, 1854-1855, p. 180-181.

FOY, «Notre archéologique sur la Madrazen» *ibid.*, 1856-1857, p. 58-69.

SYME R., «Ammianus and the Historia augusta». 1968, p. 157. Coll. Hist. Aug.

CORBIER M., «Les familles clarissimes d'Afrique proconsulaire». *Epigrafia e ordine senatorio*, Rome, 1982, p. 685-754.

CARANDINI A., RICCI A., DE VOS M. Filosofiana. *La villa di Piazza Armeriana, immagine di un aristocrato romano al tempo di Costantino*. Palerme, 1982, p. 414

CHRISTOL M., «A propos des Aradii. La stemma d'une famille sénatoriale». *Z.P.E.* 1978, p. 145-150.

G. CAMPS

A254. ARAIRE

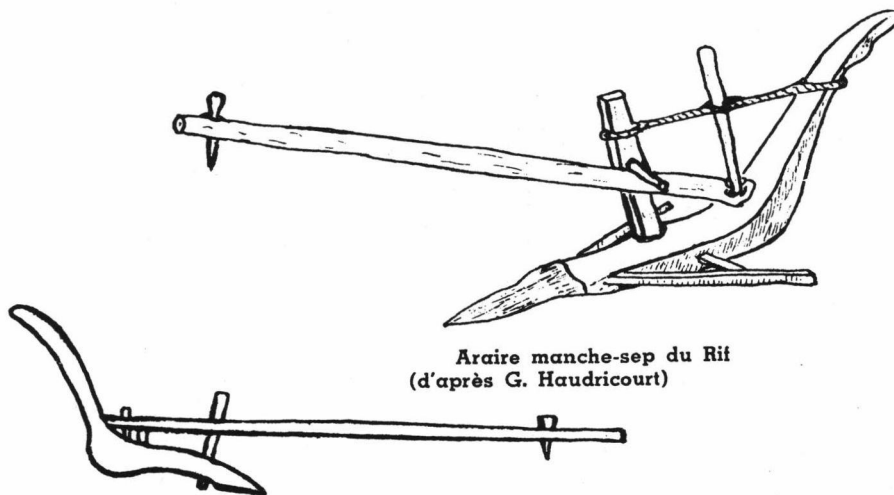
Pour le jardinage les cultivateurs nord-africains emploient la pioche-herminette qui, dans tous les territoires berbérophones, reçoit le nom d'*agelzim* (ou de la forme féminine *tagelzimt*), la houe-herminette (*takabacht*) et différentes sortes de binettes dont il serait oiseux de rechercher l'origine certainement préhistorique.

Il est vraisemblable qu'il existait une culture à la houe avant que l'araire ne fût utilisé. Un fait est certain : celui-ci ne fut connu des Berbères du nord de l'Afrique que postérieurement au peuplement des Canaries et à l'assèchement définitif du Sahara. Le désert constitua une barrière, sinon entre les hommes, du moins entre deux mondes agricoles : le monde méditerranéen où fut répandu l'araire, et le monde noir qui continua à utiliser la houe. Les Guanches des Îles Canaries qui cultivaient le blé et le mil n'utilisaient aussi que la houe.

L'araire nord-africain a été l'objet de nombreuses études qui permettent d'affirmer que les Berbères n'ont pas reçu cet instrument des Phéniciens ; les données linguistiques sont formelles. Les nombreux termes — correspondant peut-être primitivement à des instruments de construction différente — qui servent à désigner l'araire sont tous berbères chez ceux qui parlent cette langue.

Seuls les Kabyles se servent du mot *Imiaun* (outil) d'origine arabe alors que les autres berbérophones du nord possèdent un terme propre à la langue berbère : chez les populations de ces régions, l'araire se nomme *askerz* plur, *iskraz*, nom dérivé du verbe *krz* (labourer) qui est pourtant employé en Kabylie tout comme le substantif *tayerza* (labour). Le diminutif *tamkrazt* existe chez les Ntifa du Maroc. Dans l'Aurès et les Atlas marocains il existe d'autres appellations : *imassen*, *awullu*, *agullu*, *lemjar*, *asγar*.

Fait curieux, des éléments secondaires, tels que les chevilles d'assemblage, ou les perches sous-ventrières de l'attelage, portent en certaines régions (Sud-Marocain, Kabylie) des noms qui semblent dériver de l'*aratrum* latin. On peut admettre qu'il s'agit là d'un fait de contamination linguistique qui peut se produire à toute époque ; Laoust donne comme preuve l'emploi identique du nom arabe de la charrue (*el mahrat*) pour désigner, chez les Berbères voisins de Mogador, la perche sous-ventrière.



Araire manche-sep de l'Aurès
(d'après A. Wilkin et R. Maciver)

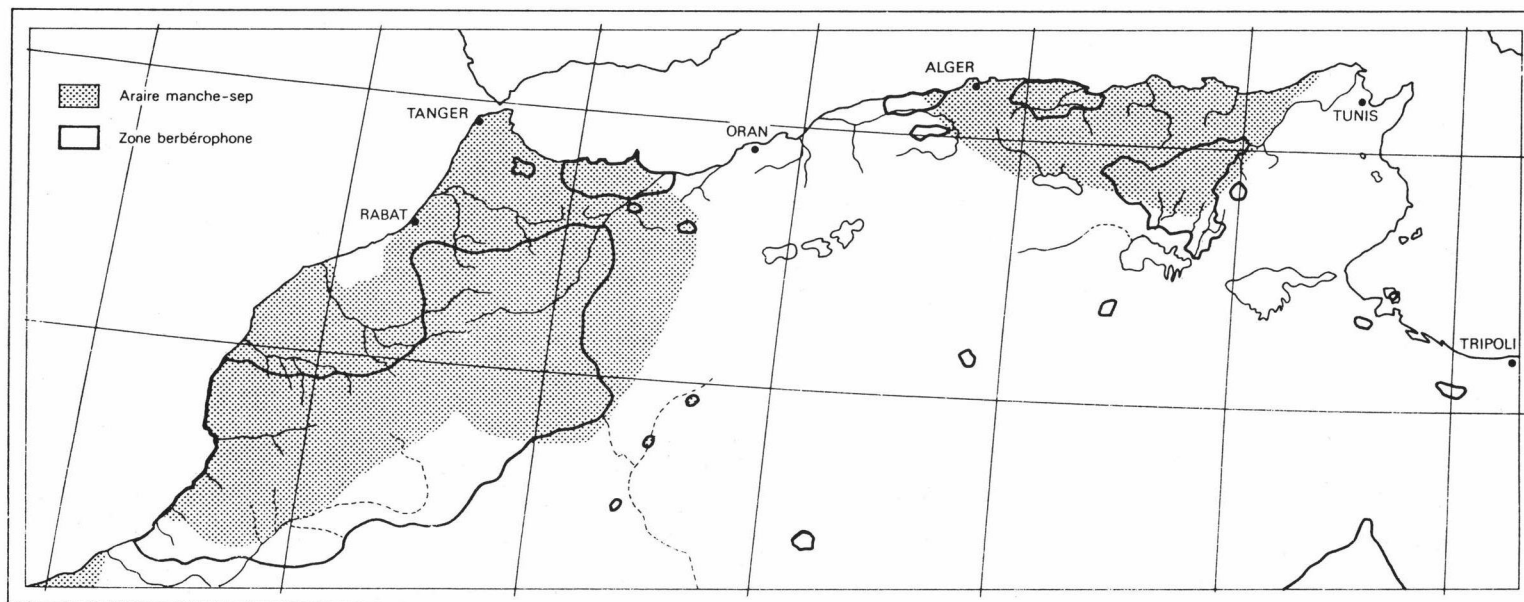
Araires manche-sep de l'Aurès et du Rif.

Par sa forme, l'araire nord-africain est des plus simples : entièrement en bois, sa construction ne présente qu'une seule difficulté, celle d'assurer la fixation de la flèche au sep ou au manche suivant les types. Il existe en effet deux types principaux qui se partagent la Berbérie. L'un, l'araire dental, est constitué de trois pièces assemblées : le sep ou dental portant le soc, l'âge courbe et le mancheron droit. C'est l'araire que les Punique construisaient déjà en Afrique et celui que les Romains semblent avoir répandu dans le bassin occidental de la Méditerranée. L'autre, d'aspect plus primitif, ne comprend que deux pièces : le mancheron n'est que le prolongement du sep qui se trouve de ce fait plus fortement incliné vers le sol, l'âge est également courbe, c'est l'araire manche-sep. Les deux types occupent des régions bien distinctes : l'araire manche-sep couvre le Maroc, le Portugal, la Galice et les Landes dans une vaste bande atlantique ; au-delà on le retrouve en Afrique du Nord dans un autre secteur de climat plus humide : l'Algérie orientale et le nord-ouest de la Tunisie. L'araire dental s'étend à toute l'Algérie occidentale, quelques oasis, différentes régions de Tunisie (Sahel, Cap Bon, Djerba, Médenine) et à la Tripolitaine on le retrouve aussi autour de Casablanca, en Andalousie et à Malte.

Le climat serait-il responsable de cette répartition ? Théoriquement, l'araire manche-sep permet, en effet, de labourer un peu plus profondément que le dental et correspondrait donc aux sols plus profonds de la zone atlantique et des montagnes de l'Algérie orientale. Toutefois, dans la zone de l'araire manche-sep il est un autre point commun plus intéressant à noter, c'est dans cette zone que se situent tous les grands groupes berbères du Maroc, de la Kabylie et de l'Aurès. Or, la pluviosité n'est pas toujours élevée dans cette zone : elle tombe au-dessous de 400 millimètres au nord de Batna. Bien mieux, des araires manche-sep sont utilisés à Ifni, Tindouf, et Beni-Abbès. L'explication climatique doit être rejetée ; il est vraisemblable que l'araire manche-sep, moins évolué que l'araire dental, soit le vrai araire berbère, concurrencé ailleurs par d'autres formes plus favorables aux sols secs. Non seulement la zone d'extension de l'araire manche-sep englobe les principales taches berbérophones mais elle les déborde largement comme si elle correspondait à des aires linguistiques auparavant plus vastes.

L'araire berbère serait donc un instrument assez primitif qui serait une sorte de pioche en bois dur traînée et maintenue dans le sol. Différent de l'ancien araire égyptien et oriental qui avait deux mancherons, il se distingue également de l'araire romain et ne doit rien aux Phéniciens. Il semble être né en Méditerranée occidentale, dès l'âge du Bronze ; il n'est pas impossible même qu'il ait eu une origine locale, sa simplicité et les données linguistiques militent en faveur de cette hypothèse. On trouve peut-être le souvenir de cet instrument primitif chez Strabon (XVII, 3, 11) : « Chez les Masaesytes... au printemps on ne sème pas ; on se contente... de gratter le sol avec des assemblages de branches de paliure et les grains qui sont tombés à terre pendant la moisson suffisent pour donner une pleine récolte en été. »

En revanche, le mode d'attelage* est inspiré de l'étranger ; presque tous les termes employés par les Berbères pour désigner l'attelage ou les éléments de cet attelage sont dérivés manifestement du latin *jugum*. Chez certains Berbères du nord, le bœuf de labour porte même le nom de *ayug* et *iug* qui dérive du même mot. Faut-il penser que tout le mode d'attelage était inconnu des Berbères antérieurement à Rome ? Certainement non puisque les Punique attelaient des bœufs à leur charrue ; nous savons par ailleurs que les Libyens avaient des chars traînés par des bœufs ou par deux ou quatre chevaux. Il n'est pas impossible cependant que les Libyens aient pendant très longtemps tiré eux-mêmes leur charrue à l'aide de cordes passées autour des épaules. Des fresques égyptiennes présentent concurremment des attelages de bœufs et des charrues traînées par quatre hommes. Pline l'Ancien (XVII, 41) s'étonne autant de la fertilité du sol de la Byzacène que de l'attelage bizarre composé d'une femme et d'un âne qu'il vit traîner une charrue.



L'araire manche-sep et les zones berbérophones dans le Maghreb.

Quel qu'ait pu être le mode d'attelage de l'araire primitif, la cartographie et, dans une moindre mesure, la linguistique, contribuent à accorder aux Paléoberbères la paternité de cette instrument archaïque qu'est l'araire manche-sep. Sa localisation actuelle, qui se superpose à celle des groupes berbérophones, est le résultat de son effacement progressif devant le dental qui fut l'araire des conquérants historiques de la Berbérie : Phéniciens, Romains et Arabes précédés par les néo-berbères Zénètes.

BIBLIOGRAPHIE

— Linguistique

- BASSET A., *Textes berbères de l'Aurès (parler des Aït-Frah)*, A. Maisonneuve, Paris, 1961, 353 p.
BOULIFA S., *Méthode de langue kabyle*, 1913.
BOULIFA S., *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*, E. Leroux, Paris, 1908, 387 p.
DALLET J.-M., *Dictionnaire kabyle-français : parler des Aït Mangellat*, Algérie, Selaf, Paris, 1982, 1 052 p.
DESTAING E., *Étude sur la Tachelhît du Sous : vocabulaire française-berbère*, E. Leroux, Paris, 1920, 300 p.
DESTAING E., *Dictionnaire français-berbère dialecte Beni Snous*, E. Leroux, Paris, 1914, 374 p.
HUIGHE, *Dictionnaire français-kabyle*, Paris, 1901, 890 p.
LAOUST E., *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, E. Leroux, Paris, 1918, 446 p.
LAOUST E., *Mots et choses berbères*, A. Challamel, Paris, 1920, 531 p.
LAOUST E., *Cours de berbère marocain (dialectes du Maroc central)*, P. Geuthner, Paris, 1926, 323 p.
LAOUST E., « Le nom de la charrue et de ses accessoires chez les Berbères », *Archives berbères*, 1918, p. 1-29.
LAOUST E., « Au sujet de la charrue berbère », *Hespéris*, t. X, 1930, pp. 37-47.
MERCIER H., *Vocabulaire et textes berbères dans le dialecte des Aït Izdeg*, R. Céré, Rabat, 1939, 267 p.

— Histoire et ethnographie

- BESCHMAKOFF A., « L'évolution de la charrue à travers les siècles au point de vue ethnographique », *L'Anthropologie*, t. XLII, 1932, pp. 82-90.
CAMPS G., « L'araire berbère », *110^e congrès national des soc. sav.*, Montpellier, 1985; *Colloque sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, p. 177-184.
CAPOT-REY R. ET MARÇAIS PH., « La charrue au Sahara, notes préliminaires sur une enquête collective », *Trav. de l'I.R.S.*, t. IX, 1953, pp. 39-63.
GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. IV, pp. 13-14.
HAUDRICOURT G. et JEAN-BRUNHES DELAMARE M., *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, 1955.

G. CAMPS

A255. ARAK

Ce toponyme désigne une vallée, un oued, le point de résurgence des eaux dans les gorges du même nom, les monts environnants qui font partie du Tassili de l'Immidir ou Mouydir, au nord de l'Ahaggar.

La vallée de l'oued Arak, creusée dans des grès siluriens et surimposée dans des schistes cristallins, prend naissance au nord de Meniet et s'oriente nord-nord-ouest pour rejoindre l'oued Botha à El-Khenig (sud d'In-Salah). Elle traverse une partie de l'Immidir et l'Ahγai.

Le point d'eau que domine un fortin militaire, au passage le plus étroit des gorges, dans un site particulièrement pittoresque, se trouve à environ 290 kilomètres au sud d'In-Salah et 400 kilomètres au nord de Tamanrasset (itinéraire par la piste). Les falaises tassiliennes d'Arak atteignent 950 mètres d'altitude, le point culminant étant Ahellane à 1 084 m.

Le plateau de l'Immidir ne reçoit pas plus de 60 à 75 millimètres de pluie annuellement, d'après Capot-Rey (1953) et cependant l'oued Arak offre dans ces gorges une eau permanente (*aǧelmam*, *aguelmane**, *guelta*), dans laquelle vivent quelques poissons (barbeaux, silures, tilapias). En ce lieu s'étend une masse végétale compacte de joncs et de massettes de l'espèce *Typha elephantina* dont les hommes utilisent les larges et hautes feuilles (3 à 4 m de haut) pour confectionner des huttes.

L'ancienne piste caravanière Akabli, In-Salah, Agadez traversait l'Ahaggar en passant par l'oued Tiṣatimîn (« les sandales », qui précède les gorges d'Arak) vers In-Amǧel et Tamanrasset. Ce lieu se caractérise par un grand espace de dalles de granit à ras du sol, pourvu de très nombreuses gravures de sandales, d'inscriptions en tifinar et aussi en arabe. L'une de ces dernières proclame : « Je suis passé sept fois ici, la première fois j'avais un serviteur, la septième fois j'en avait sept. » (Lhote 1955, p. 355). Arak et sa région faisaient traditionnellement partie du territoire des Kel Immidir*, membres du groupe Iseqqamaren.

Après L. Voinot, Th. Monod et d'autres explorateurs et voyageurs qui passèrent par les gorges d'Arak, H.-J. Hugot a consacré quelques pages aux monuments protohistoriques de la région. Les plus remarquables sont des monuments à antennes* en V (Tajmout, Djebel Ahellane, Maader Arak...). Le groupe du Djebel Ahellane compte trois grands monuments en V et un plus petit, ils sont accompagnés d'une demi-douzaine de tumulus et de cercles jonchés de pierrailles. La région est riche en gravures rupestres d'âges très divers. L'éléphant et le rhinocéros qui appartiennent à la faune ancienne voisinent avec des animaux domestiques comme le bœuf, la chèvre et même le dromadaire.

BIBLIOGRAPHIE

- CAPOT-REY R., *Le Sahara français*, Paris, PUF, 1953, 564 p.
 GAST M., « Gorges d'Arak », in *Dictionnaire illustré des merveilles naturelles du monde*, Paris, Bruxelles, Zurich, Montréal, Selection du Reader's Digest, 1977, pp. 51-55.
 LHOUE H., *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot, 1955, 547 p.
 HUGOT H.-J., *Recherches préhistoriques dans l'Ahaggar nord-occidental*, Paris, A.M.G., mém. du CRAPE, I, 1963, 209 p.

M. GAST

A256. ARANKAE

Les Arankae (forme conjecturale) habitent au nord du mont Aranka, en Libye intérieure, d'après Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 748). Les manuscrits portent Aronkae, Arokkaei ou Arokkae, par confusion avec un autre peuple de Libye intérieure, plus occidental. En fait, tout dépend de l'identification du mont Aranka, cf aussi Ptolémée (IV, 6, 3, p. 737), qui le situe par 47° 30' de longitude et 1° 30' de latitude. C. Müller (éd. de Ptol., p. 737, n. 7) veut y voir le « Tassili Ahaggar ». L'oronyme Aranka fait quelque peu penser au nom des gorges d'Arak, sur les contreforts du Mouïdir; encore faudrait-il supposer que ce nom ait pu désigner le Mouïdir dans l'Antiquité. L'incertitude reste donc totale.

J. DESANGES

A257. ARARAUKELES ou ACRAUCELES

La forme de cet ethnique n'est pas assurée. En effet, Ptolémée (IV, 4, 6, éd. C. Müller, p. 669) mentionne en Cyrénaïque des Araraukèles (var. Araurakides, Araurakides) à l'est des Barkitae (habitants de *Barca*, aujourd'hui el-Merg). On lit Araudakên dans une liste corrompue d'éponymes de tribus libyennes citée par Hérodien (« *Peri monêrous lexêôs* », I, 11, dans *Herodiani Technici reliquiae*, éd. A. Lentz, II, 2, Leipzig, 1870, p. 918,5) à l'époque de Marc Aurèle, d'après le Livre I des *Libyca* d'Agroetas (époque hellénistique). Dans un ordre orienté d'est en ouest, Pline l'Ancien (V, 33) les nomme, sous la forme Acrauceles, immédiatement après les Marmarides. Cette tribu ne devait donc pas être très éloignée de *Darnis* (Derna), limite de la Cyrénaïque et de la Marmarique selon Ptolémée (IV, 4, 1, p. 664 et IV, 5, 1, p. 674).

J. DESANGES

A258. ARAWĀN

Arawān est un des rares lieux habités de l'Azawad*, situé sur la bordure orientale de l'« empty quarter » du Majābat al-Koubrā. A 250 kilomètres au nord de Tombouctou, Arawān se trouve sur la piste de Taoudeni et des salines.

« L'ancienneté du point d'eau et du village n'est pas douteuse », selon Monod (1975, p. 276) qui fait la synthèse des sources historiques. « Les puits d'Araouan existent depuis de longs siècles ; nous en trouvons trace au début du XII^e siècle, mais la ville semble de création plus récente... A cette époque, les Touareg Magcharen nomadisaient avec leurs troupeaux dans la région d'Araouan... Au début, le campement d'Araouan devait être ce que sont tous les groupements nomades, habitations temporaires, faites de *hocoums*, à proximité d'un point d'eau... La fréquence et la régularité des retours de la tribu a donné à ce campement l'allure d'un village. » (Prefontan, 1933, p. 412-413). « Ce nom d'Araouan est très ancien. Au début du XVI^e siècle, nous constatons avec Léon l'Africain qu'il existe. Celui-ci, qui décrit Tombouctou vers 1507, parle, ainsi qu'on l'a vu, de la ville d'Araouan. Elle est le grenier des tribus berbères proto-Berabich... On peut retenir qu'à cette date (vers 1480), le village d'Araouan était déjà assez important pour nécessiter la présence d'un cadî et d'un imam. » (Marty, 1920, pp. 238-239). Prefontan (1933, p. 413) confirme à dix ans près, cette date (« vers 1470 »). Mais les chroniques locales ne remontent pas au-delà de la « revivification du Kçar » par Ahmed ag Adda ; « vers 1565 un saint homme des Kel es-Souq, Ahmed ag Adda, abandonnant Es-Souq, définitivement ruinée, vint, après diverses pérégrinations au Touat et sur le Faguibine, se fixer à Araouan... Une tradition des Kel Antessar dit que leurs ancêtres Iguellad participèrent avec Ahmed ag Adda à la revivification du Kçar. Ce fut la deuxième Araouan et c'est la seule dont la tradition orale ait conservé le souvenir. » (Marty, 1920, p. 240).

Dans cet ouvrage récent, Norris (1986, p. 83) complète les traditions précédentes : « This development of the region of Arawān was not the exclusive achievement of a saintly family from the Mali Adrār and family members from the incoming Raḥāminah of the Bārābisch Arabs. The Kel Intasar Igellad were also directly involved. An early eighteenth-century text of theirs recounts a similar movement westwards to the Arawān district, this time from as far east as Aïr ». Norris insiste aussi sur le rôle des savants et enseignants au XVIII^e siècle : « The literary activities, legal services and mediatory role of the Arawān scholars, who were of varied tribal

origin, were to characterize the whole region of Azawād well into the eighteenth century.» (*idem*, p. 84).

Après Léon l'Africain, René Caillié, en provenance de Tombouctou, séjourne à Arawan en 1828. « Elle (la ville) est située dans un bas-fond, entouré de hautes dunes de sable qui se prolongent à l'ouest; les rues en sont plus larges que celles de Tombouctou et aussi propres... Les magasins sont très étroits; il peut y avoir cinq cents maisons, toutes peu solides; elles peuvent contenir chacun six habitants en y comprenant les esclaves... Cette ville, comme Tombouctou, n'a aucune ressource par elle-même; elle est l'entrepôt des sels de Toudeyni (Taoudeni) qui s'exportent à Sansanding sur les bords du Dhioliba... Les Maures vont à la recherche de leurs chameaux tous les six jours pour les mener à boire aux puits qui sont aux environs de la ville, et qui ont soixante pas ordinaires de profondeur. » (Caillié, 1979, II, pp. 262-263). Barth, en 1854, qui réside à Tombouctou, nous apprend : « There are four small towns in Azawad, the most considerable of which is Arawan a town in extent, such as described by Caillié, the number of its inhabitants scarcely exceeding 1 500, but a very important place of this part of the world, and where a great deal of business is transacted, principally in gold... On account of this trade several Ghadamsiye merchants are established here. It is a fact which was unknown before, but which is indisputable, that the original inhabitants of this place, as well of the whole of Azawad, belong to the Songhay nation, the Songhay-Kini, even at the present day, being the favored idiom of which all the inhabitants, including the Arab residents, make use. » (Barth, 1965, III, p. 685). Prefontan (1933, p. 413) confirme la persistance du Songhay : « La langue parlée à Araouan et par les Kel Araouan, encore actuellement, est un dialecte arabisé à fond Songhay », ainsi que Clauzel (1960, p. 14), précisant que la langue utilisée par les habitants du village d'Araouan « est un Songhay assez archaïque (et) truffé de termes arabes. »

Marty montre qu'Arawān a souffert de la disparition du commerce transaharien : « Il (Arawān) reste néanmoins un gîte d'étape de première utilité et un entrepôt très important sur la route des azalaï de Taoudeni et sur la ligne caravanière du sud marocain. La population qui était évaluée, en dehors des captifs, à 700 âmes au début de notre occupation, ne paraît pas comprendre aujourd'hui, tout compté, plus de 500 personnes. Il y a 180 à 200 maisons environ. Aucune enceinte n'enserme la ville, qui comme Tombouctou, jaillit du sable. » (Marty, 1920, p. 244). En 1900, la ville comptait 200 maisons, confirme le sous-lieutenant Pichon, cité par Bresseur (1968, p. 422). Au recensement de 1931, Arawān atteignait seulement 255 habitants. (Prefontan, 1953, p. 442, note 1) : on dénombrait 5 Européens, 40 tirailleurs, 112 Arabes (dont 50 femmes et 48 enfants) et 98 Songhay (dont 33 femmes et 40 enfants); population déséquilibrée composée d'une garnison militaire et d'une majorité inexploquée de femmes et d'enfants. D'après le panorama dessiné par Monod (1958, p. 227, fig. 97), daté de 1934, on ne dénombre qu'une trentaine de maisons. De 3 000 habitants avec 500 maisons en 1828, on passe à 1 500 habitants en 1854, puis à 700 et 500 au début de la colonisation, pour arriver à 255 en 1931. Rappelons, par comparaison, qu'en 1957 la population de Taoudeni comptait 246 habitants, mais seulement 43 résidents fixes, les autres constituant une population flottante liée aux mines de sel. » (Clauzel, 1960, p. 58).

L'activité d'Arawān dépend des salines de Taoudeni : « Les nomades liés presque depuis le début à la vie de Taoudeni sont les Ahel Araouan, héritiers des Ahel Ayouni (chefferie de Taoudeni) » (Clauzel, 1960, p. 21). La vie de cette bourgade « peuplée de familles inféodées ou apparentées à cette tribu (Ahel Arawān) » (Marty, 1920, p. 238), est sans doute suspendue au maintien des activités des salines.

« Araouan, dit Prefontan (1933, p. 442), en 1932, ne sera plus bientôt, comme beaucoup d'autres villes de notre Afrique, qu'un point sur la carte désignant un poste militaire. Elle restera un entrepôt de sel, plus ou moins important, mais elle

ne compte plus comme escale de caravaniers du désert ni comme ville. Elle laissera le souvenir d'une cité jadis prospère, d'un centre d'érudition digne de Sankoré (Tombouctou) et de Djenné... ».

Le toponyme d'Arawān a donné lieu à de nombreuses hypothèses. Origine arabe selon Foucauld (1940, p. 211), berbère et plus précisément tamasheq pour la plupart des autres auteurs. « Ce nom viendrait du grand nombre de "cordes" nécessaires pour puiser dans ses multiples points d'eau. » (Marty, 1920, p. 238). Prefontan (1933, pp. 411-412) le rattache au tamasheq "Ara Iowan", interprété tantôt par « puits ne permettant que l'emploi d'un seul delou », tantôt — et c'est l'avis auquel se range l'auteur — par « puits d'un troupeau de petits bœufs ». J'ai noté sur place un « ahrāywan », nom, au début, d'un seul des puits et signifiant : « l'endroit où les bœufs viennent boire (l'eau salée) ». La présence de bœufs à Arawān est attestée dans un passé récent, puisque Lenz y en a vu. (Monod, 1958, p. 276). Aucune de ces hypothèses n'est réellement satisfaisante.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTH H., *Travels and Discoveries in Central Africa*, London : Frank Cass) Co., 1965, vol. III, 800 p., Centenary Edition in three volumes.
- BRASSEUR G., *Les établissements humains au Mali*, Dakar, IFAN, 1968, 550 p. (*Mémoire de l'IFAN* n° 83).
- CAILLIÉ R., *Voyage à Tombouctou*, Paris, François Maspéro, 1979, t. II, 401 p. (*La Découverte* n° 8).
- CLAUZEL J., *L'exploitation des salines de Taoudeni*, Alger, Institut de recherches sahariennes, 1960, 151 p. (*Monographies régionales*, 3).
- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire abrégé touareg des noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose, 1940, 363 p.
- LÉON L'AFRICAIN J., *Description de l'Afrique*, Paris, A. Maisonneuve, 1956, 2 vol., XVI, 630 p. Nouvelle édition traduite de l'italien par A. Épaulard.
- LENZ O., *Voyages au Maroc, au Sahara et au Soudan*, Paris, Hachette, 1887, 2 t., trad. du P. Le Rautcourt.
- MARTY P., *Études sur l'Islam et les tribus du Soudan*, Paris, Leroux, 1920, t. I, 358 p.
- MONOD T., *Maġabat al Koubrā. Contribution à l'étude de l'« Empty Quarter » ouest-saharien*, Dakar, IFAN, 1958, 406 p. (*Mémoire de l'IFAN*, n° 52).
- NORRIS H. T., *The Arab Conquest of the Western Sahara. Studies of historical events, religious beliefs and social customs which made the remotest Sahara a part of the Arab World*, Harlow, Essex : Longman Group Lmt. and Beirut : Librairie du Liban, 1986, 309 p.
- PREFONTAN CDT, « Araouan », *Bull. Com. Et. Scient. A. O.F.*, 1933, Paris, 1934, pp. 411-442.

E. BERNUS

A259. ARBRES SACRÉS

Dans le paysage maghrébin, tout arbre de port et de taille exceptionnels était d'emblée défini comme « sacré » ou *mrabet* (marabout). Sujets isolés ou bosquet étaient presque toujours mis en relation avec un saint dont le plus souvent ils annexaient le nom ; à moins que leur nom d'espèce précédé de Sidi ou de Lalla ne soient ainsi anoblis. Plus rares ceux qui ne recevaient pour qualificatif qu'un euphémisme par litote : le « petit acacia », le « petit » tamaris...

La croissance remarquable d'un arbre ne pouvait être attribuée qu'à la force de la bénédiction divine ; le plus souvent cette force, la *baraka*, est véhiculée par un saint ; saint connu ou anonyme, que la croyance populaire fait vivre, à un moment de son histoire, en symbiose avec l'olivier, l'acacia, le caroubier ou l'éphédra... Au

départ il s'agit fréquemment d'une halte sous un ombrage tutélaire, parfois n'excédant pas une journée, mais pouvant au contraire s'étendre sur toute une vie. L'arbre peut aussi naître et se développer au contact ou au voisinage d'une sépulture de saint, réelle ou supposée. Par une diffusion subtile, la *baraka* du saint (éventuellement une sainte) permet à l'arbre un développement et une longévité d'autant plus remarquables que ses voisins, apparemment dans les mêmes conditions climatiques, demeurent rabougris.

L'appartenance au sacré, une fois reconnue, devient très vite pour l'arbre une sauvegarde. Tout un rituel s'ordonne dont la finalité revient à préserver ses branches (les casser inconsidérément serait un attentat, en prélever pour faire du feu serait sacrilège), à maintenir le sol qu'il ombrage dans un état de propreté décent. Les femmes lui rendent des visites (comme à la tombe ou au cénotaphe d'un marabout authentique), à jour fixe avec le cérémonial convenable : encensements, petits tas de pierres en ex-voto (allumage de bougies ou de mèches dans l'huile d'un récipient rudimentaire) et aux grandes fêtes islamiques ou commémoratives des saints : procession d'hommes et de femmes, chants, tirs à la cible...

L'usage le plus fréquent qui perdure depuis des décennies et sans doute des siècles, est celui des ex-voto de chiffons. A l'occasion d'une visite pieuse, les femmes effrangent leur voile ou leur vêtement drapé pour en nouer un lambeau aux branches de l'arbre sacré. Elles matérialisent ainsi leur prière, ou leur vœu, et prolongent leur présence physique auprès du saint. Bientôt les modestes ex-voto seront dilacérés par le vent, décolorés par le soleil. Mais nul ne s'y trompe et ne s'aventurerait à dépouiller l'arbre de ses tristes haillons. C'est que, support de prière, le chiffon est aussi un nœud qui enferme le mal dont on veut se débarrasser.

Dans les zones sablonneuses où se trouvent en abondance des *retama* (*Genista* R.), ce sont leurs longs rameaux que l'on peut voir noués à proximité d'une tombe réputée abriter la dépouille d'un saint.

De telles pratiques ne sont pas une spécificité du Maghreb : on les observe en bien d'autres points du globe sous des formes comparables ou voisines. Mais on ne saurait en aucun cas parler de « dendrolâtrie » : l'arbre n'est pas une divinité en lui-même, il n'est que le vecteur d'une force sacrée, depuis toujours sous-jacente, aujourd'hui véhiculée par les santons de l'Islam.

A moins qu'une particularité morphologique n'en fasse un arbre exceptionnel, différent, donc possiblement élu comme dépositaire de la *baraka*, un palmier productif n'est que rarement considéré comme « sacré ». Ses fruits, son bois, ses feuilles et ses fibres sont sans doute trop utiles à l'homme. En revanche, on peut trouver dans une palmeraie prospère un palmier, situé à l'écart, dont les fruits, jamais cueillis, sont dévolus aux *jnun*. Cet abandon propitiatoire sauvegarde le gros de la récolte. Les enfants apprennent très tôt à ne pas toucher aux dattes tombées et les abandonnent aux fourmis et autres insectes.

La suspicion révérencieuse qui s'attache à l'arbre des génies est à l'opposé de l'attitude des Maghrébins envers leurs arbres sacrés, tissée de confiance et d'affection. Les femmes particulièrement les entourent d'attentions lors des visites pieuses, soit qu'elles demandent, soit qu'elles remercient.

Les arbres sont les traits d'union entre l'invisible souterrain et l'inconnu céleste. Ils témoignent de la force diffuse et bénéfique qui assure la fertilité de la terre et rythme la croissance des végétaux. Leur valeur symbolique de résurrection est d'autant plus manifeste qu'ils sont le plus souvent liés à une tombe.

Ces notions touchant au sacré, diffuses dans la thèse frazérienne, n'ont guère été révisées par les anthropologues modernes, d'où l'ancienneté des références bibliographiques disponibles. Et cependant les arbres sacrés n'appartiennent pas à un passé révolu.

En janvier 1985, j'ai assisté à « l'investiture » d'un jeune acacia à la lisière d'un



Tahla (*Acacia raddiana*) de Sidi Ali ben Nacer. L'arbre doit sa taille exceptionnelle à la bénédiction du saint. La tradition veut que les assemblées de saints venus de tous les points du monde musulman se réunissent hebdomadairement sous ses branches. Un culte régulier lui est rendu : circumambulations, tir à la cible (hommes) encensement (femmes).

Au pied de l'arbre, sur la gauche, l'on distingue un petit tumulus, autel rustique où l'on brûle de l'encens et allume les bougies.

(Photo D. Champault.)

des ksour de Tabelbala (Saoura). Un vieillard muet, venant de l'Ouest, monté sur un chameau blanc, avait choisi son ombre pour y camper pendant une quinzaine de jours. Il vécut de la charité publique, faisant ses cinq prières quotidiennes sur place, sans jamais se rendre à la mosquée. Le chameau, entravé, se nourrissait à proximité. Un matin le vieillard et sa monture disparurent *sans que l'on puisse suivre leurs traces*. Le jour même, les femmes voisines firent irruption sur les lieux, brûlant de l'encens sur un autel de fortune, partageant des collations... Un santón anonyme, matérialisé dans l'acacia, venait de naître.

BIBLIOGRAPHIE

- DALLET J., «Mzaras de Kroumirie», *IBLA*, 1939, pp. 323-342.
 DEMEERSEMAN R. P., «Le culte des walis en Kroumirie», *IBLA*, 1964, pp. 119-166.
 DERMENGHEM E., *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Paris, Gallimard, 1954.
 DOUTTE E., *Marrakech*, Comité du Maroc, Paris, 1905, pp. 92-93.
 ID., *La société musulmane du Maghreb. Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, Jourdan 1909, pp. 436-438.
 SERVIER J., *Les portes de l'année*, Paris, R. Laffont, 1962.

D. CHAMPAULT

A260. ARBORICULTURE

«L'arboriculture tient et a tenu une place importante dans certaines régions méditerranéennes et dans les oasis. Les Berbères savent greffer les oliviers sauvages, féconder les figuiers et sans doute les palmiers, et cultiver la vigne depuis les temps protohistoriques.» (J. Despois et R. Raynal, 1967).

Ajoutons que, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la plupart des Berbères vivaient en économie familiale et que, pour les montagnards surtout, les arbres fruitiers offraient les produits essentiels pour la consommation : les figues et l'huile tenaient une grande place dans l'alimentation. Nous choisirons nos exemples de préférence en Kabylie où l'arboriculture correspond à une vieille tradition.

Le figuier

Le figuier (*tanq^wlet*, plur. : *tinq^wlin*) occupe souvent de larges espaces dans les plaines et les vallées, mais on le trouve un peu partout jusqu'à des altitudes de 1 000 à 1 200 mètres. C'est un arbre qui s'accommode à peu près de tous les sols et qui se contente de peu de soins : en Kabylie, on ne pratique guère qu'un ou deux labours par an, on taille de façon rudimentaire et on laisse faire la nature.

Les plants de figuiers (*tameyrust*, plur. : *timyrusin* ou *timyras*) sont achetés, le plus souvent, au marché local, chez les pépiniéristes ambulants, ceux-ci pratiquent en général le bouturage, parfois le marcottage, sur les berges des oueds; la pépinière (*agrur*) est l'objet de soins plus rationnels : binages fréquents, arrosages.

Les variétés de figuiers sont nombreuses; on peut les classer, selon H. Truet, en trois catégories : les figuiers bifères, les figuiers d'automne et les caprifiguiers.

1. Les figuiers bifères donnent deux récoltes : la première sur les rameaux de l'année précédente (figues-fleurs ou *abakur*), la seconde sur le bois de l'année (figues normales : *tabexsist*, plur. *tibexsisin*).

2. Les figuiers d'automne produisent sur les rameaux de l'année (figues d'automne, *lexrif*). On trouve dans cette catégorie toutes sortes de variétés dont le nom change d'une région à l'autre; les plus réputées sont : *taemriut*, répandue en Grande Kabylie dans la vallée de la Soumam, dans le Guergour, *tayanimt*, figue blanche allongée,

que l'on rencontre particulièrement en Kabylie : *imlif*, figue verte ou ronde ; *taylit*, *tazdelh*, *abergac*, *abelyenjur*, parmi les figues noires, la plus courante est *ajenjar*.

Les Kabyles désignent par *ag^warbirz* une figue développée mais non encore assez mûre pour être consommée ; les figues hâtives sont appelées *rugalen* ; quant aux figues avortées et sèches, on les nomme *aqerquc*, plur. : *iqerqucen* ; elles ont destinées à l'alimentation des bêtes, notamment des moutons.

3. Les caprifiugiers sont des figuiers à fleurs mâles dont les fruits ne sont pas comestibles ; on les appelle *tadk^wart*, plur. : *tidk^warin*, collectif *aq^wekar*. Les caprifiugues sont suspendues en chapelets aux branches des figuiers d'automne pour assurer leur fécondation.

Autrefois, quand un habitant d'un village découvrait dans un champ une figue mûre, il avertissait les responsables (*taman*) et « la djemâa » proclamait l'interdiction de la cueillette ; l'autorisation de récolter n'était accordée, collectivement, que lorsque chaque famille avait suffisamment de fruits sur ses arbres ; c'était en somme une solidarité dans la privation.

Les figues, très mûres et déjà demi-sèches, sont récoltées le plus souvent par les femmes qui ramassent les fruits abattus au moyen d'une gaule munie d'un crochet (*amexiaf*) ; l'opération s'appelle *alway n-teneq^wlin*.

Les figues sont ensuite rassemblées sur le lieu de séchage (*tarha*) où elles sont étendues sur des claies (*iferrugen*, *idenyen* ou *idencen*), entourées d'une clôture pour éviter l'accès des bêtes gourmandes, chiens et chacals en particulier. Le séchage au soleil a lieu pendant plusieurs jours ; on a soin, chaque soir, d'empiler les claies et de les couvrir pour les protéger de la rosée et des insectes, et chaque matin de remuer et de retourner les fruits pour activer le séchage. Quand celui-ci se fait loin de l'habitation, il existe alors pour abriter les claies, un local rudimentaire (*axxam n-tarha*).

Une fois bien sèches, les figues sont conservées dans de grandes jarres en terre non cuite (*akufi**, plur. : *ikufan*). La maîtresse de maison y puisera alors pour les repas ou les provisions de voyage.

Les figues sèches sont désignées par plusieurs noms, suivant les régions : *iniem*, plur. : *iniymon* ; *ahhub*, plur. : *ihhuben* ; collectif *tazart*.

En automne, quand les « prairies aériennes » (frênes) sont épuisées, on recourt aux feuilles de figuiers pour alimenter les animaux, notamment les vaches et les bœufs.

Croyances, rites, dictons se rapportent aux figuiers : pour prévenir les maladies et éloigner les ennemis, on suspend aux branches des crânes d'ânes, de mulets ou de chevaux. Au mois de juin, on allume des feux pour enfumer les figuiers (*einšla*) et les débarrasser des parasites.

— *tanq^wlets n-Beleajud tēbb^wa* (le figuier de Beleajud a des figues mûres) : allusion à l'envie de profiter du bien d'autrui.

— *exdem jaga a-ččed b^wab^wa* (soigne les figuiers, tu auras du pain).

L'olivier (*tazmurt*, plur. : *tizemrin*, coll. *azemmur*).

L'olivier vient immédiatement après le figuier dans l'ordre d'importance. C'est un arbre très ancien en Afrique du Nord ; il existe abondamment à l'état sauvage (oléastre ou *tazbbujt*, plur. *tizbbujin*, coll. *azbbuj* ; on dit aussi *ahocad*, *aliu*).

L'olivier craint l'air marin et les gelées ; on ne le trouve donc ni sur le littoral ni en haute altitude, au-dessus de 900 mètres environ. Il est très répandu en Grande Kabylie, mais aussi dans l'Aurès, dans les environs de Tlemcen, Mascara, Ighil Izane, Sidi Bel-Abbès, l'Ouarsenis... La plantation, dispersée et réduite dans les petites propriétés, est, au contraire, dense et étendue dans les grosses propriétés.

Comme le figuier, l'olivier ne reçoit que peu de soins : labours et élagage lors de la récolte.

Les variétés d'oliviers les plus communes sont : *asrřağ*, *acemllal*, *aberkān*, *ilimli*, *ttēffah*.

Les olives sont récoltées quand elles sont mûres et bien noires, au début de l'hiver. Ce travail exige une main-d'œuvre importante; aussi recourt-on à l'entraide (*tiwizi*) ou fait-on appel à des femmes et des enfants payés à la journée. Le cueillette des olives se fait à la main; on saisit les rameaux entre le pouce et l'index et on tire pour en détacher les fruits; cette opération est désignée par le mot *acraw*. Quand les branches ne sont pas à portée de la main, on les attrape et on le courbe au moyen d'un long bâton muni d'un crochet (*amexɛɛfen*); parfois on gaule en battant le branches (*azway*), risquant alors de détruire les jeunes rameaux fructifères l'année suivante. Ce sont en principe les hommes qui grimpent aux arbres, les femmes et les enfants ramassant les olives une à une sur le sol; les propriétaires aisés se procurent des bâches que l'on étend sous les arbres pendant le gaulage; les olives sont ainsi plus proprement recueillies et il suffit d'éliminer les brindilles et les feuilles.

Les olives récoltées sont mises en tas et subissent une fermentation avant leur transport au moulin.

Pendant longtemps, les travaux de broyage et de presse furent archaïques. Puis apparurent les moulins à grosses meules en pierre mues par la traction animale (âne, mulet ou cheval) auxquels succédèrent moulins et pressoirs mécaniques (*lemeinsra*, plur. *lemeinsrat*). Le propriétaire d'un moulin demande une contribution en nature : prélèvement d'une quantité déterminée d'olives ou d'huile.

Les tourteaux (*aħħus* ou *amegruc*) sont utilisés pour allumer le feu; parfois on les donne aux bêtes.

Les Kabyles prétendent qu'il faut laisser reposer (*ad yers*) les oliviers pendant un mois environ avant de les faire broyer : l'huile serait plus abondante et plus forte.

L'huile contenue est conservée dans de grandes jarres émaillées et étanches appelées *aħħali*, plur. *iħħaliyen*, que parfois ont remplacées les fûts métalliques munis d'un robinet. La capacité des jarres est variable et leur nom est différent d'une région à l'autre : *taħħbriwt*, *aħħar*, *tiziret*, *taxaħħit*...

En général, on laisse vieillir l'huile (*zzit taħħimt* : huile vieille) et on l'emploie pour tous les usages dans l'alimentation : couscous, fritures, omelettes, crêpes, galettes, etc. Lorsqu'elles vont en visite, les femmes portent souvent des provisions : semoule, œufs, huile; ce cadeau s'appelle *tarzeft*; c'est un don qui implique d'ailleurs un contre-don (*tiririt* : ce que l'on rend).

Quand la récolte est abondante, on prélève la quantité annuelle nécessaire à la consommation familiale et l'on vend le surplus sur les marchés voisins; ce sont les hommes qui font alors ce commerce.

Autrefois les bergers et les ouvriers emportaient dans leur musette le repas de la journée (*aewin*) : de la galette, des figues et une fiole d'huile d'olive. On se servait de l'huile aussi pour l'éclairage au moyen d'une mèche (*taħħilt*, plur. *tiftilin*) ou pour fabriquer du savon mou. Les femmes s'enduisaient la chevelure d'huile avant de se peigner.

Les conserves d'olives sont plutôt rares; tout au plus consomme-t-on parfois des olives noires bien séchées au soleil.

Le bois d'olivier, très dur, était employé pour confectionner des vis de pressoirs; on en faisait aussi des plats et des jattes.

Proverbes :

— *exdem taħħmurt aħħ-taħħusqeqqi terħut* (planter un olivier, le plat (de couscous) sera arrosé).

— *aħħit xas d-amħar isea azemmur degg uzaħħar* (épouse-le, même s'il est vieux, il a des oliviers dans la plaine).

La vigne (*tajnat*, plur. *tijunan*)

La vigne rampante (*taħħrant*) n'est pratiquement pas cultivée.

On trouve essentiellement la vigne à raisin de table, sous deux formes :

1. la treille (*aeric*, plur. *iericen*), soit à l'entrée de la maison, soit dans la cour, soit dans le jardin attenant à la maison.

2. La vigne grimpante (*tara*), s'enroulant autour des arbres, frênes ou micocouliers. Les variétés les plus connues sont : *aḥmar bu Ammar*, raisin à gros grains oblongs de couleur rose vif, particulièrement apprécié en Kabylie; l'origine du nom n'est pas typiquement berbère : *aḥmar*, en arabe, signifie rouge; *bu-Ammar* est le nom d'un oiseau aux pattes rouges (le kobez); on peut risquer alors de traduire « rouge comme les pattes du kobez ».

Les autres variétés sont : *tiḥurin ṭimllalin* (raison blanc), *tiḥurin ṭiberkanin* (raisin noir), *afra* (raison blanc à petits grains), *ṭibueadnanin* (raisin de Bou-Adnane, village des Aït Boudrar en Grande Kabylie), *ṭimeṣriyin* (raisin noir d'Égypte).

Le produit de ces vignes est, soit consommé par les familles, quand elles ont un niveau socio-économique suffisant, soit vendu sur le marché local. En été, pendant les fêtes — mariages, circoncisions — on propose quelquefois du couscous accompagné de grains de raisin frais ou sec.

Le cerisier (*hebb-le mluk*, nom arabe; on emploie également très couramment l'emprunt français : *lizriz/disriz*)

Signifiant « grains des anges », le merisier ou cerisier sauvage (*anḍrim*, *arḍlim*) produit des fruits tout petits, non commercialisés.

Le cerisier abonde dans la Kabylie du Jurjura, dans les régions de Miliana, Médéa, Tlemcen. Sa plantation a été surtout encouragée par les instituteurs dont les écoles possédaient un jardin scolaire.

La variété appréciée pour la vente est le bigarreau : le fruit, à pulpe blanche, est gros et ferme.

L'abricotier (*tamcmact*, plur. *timcmacin*, collectif : *lmecmac*)

C'est un arbre assez répandu, notamment dans l'Aurès et la vallée du Cheliff.

Les abricots mûrissent en juin, on les récolte avec précaution et on les étend sur des claies pour les faire sécher un peu puis on les emporte et on les étale sur les terrasses pour achever la dessiccation.

Ces abricots secs sont vendus dans l'Aurès sous le nom de *afermes* : on en met dans les soupes, en particulier si l'on manque de tomates (cf André Basset, *Textes berbères de l'Aurès*).

Le grenadier (*taṣemmant*, plur. *tiṣemmanin*, coll. *remman*)

Le grenadier est un arbre de jardin que l'on trouve, dans les vallées de l'Aurès, de Kabylie, des plateaux telliens de l'ouest; il serait, selon J. Despois, d'origine punique.

Les variétés sont classées en trois catégories : les grenades douces (*chlu*), les grenades acides (*lqares*) et les grenades mi-douces (*lmuz*).

La grenade est un fruit d'automne dont les enfants surtout sont friands; sa consommation laisse les doigts poisseux et favorise ainsi les maladies des yeux comme l'ophtalmie (*tindaw*) qui provoque un écoulement de chassie (*tirtaw*).

L'écorce des grenades est employée dans la fabrication de matières tinctoriales.

Le grenadier est un symbole de fécondité; aussi, après un accouchement, les femmes enterrent-elles le placenta au pied d'un grenadier ou d'un olivier.

Le figuier de Barbarie (*akermus*)

Le figuier de Barbarie occupe de vastes espaces dans les plaines et les régions de moyenne altitude; il constitue surtout des clôtures efficaces contre les animaux et les maraudeurs; se multipliant très facilement et très rapidement, il suffit de

creuser une tranchée, d'y disposer des raquettes les unes contre les autres et de remblayer.

Les figues de Barbarie (*lakermust*, plur. *tikirmusin*) se cueillent à l'aide d'un long roseau fendu à un bout en trois languettes que l'on maintient entrouvertes en y introduisant un bouchon : cet instrument est appelé *aqrac* ou *taqract*. On approche l'ouverture ainsi pratiquée et on y fait entrer la figue de Barbarie ; puis on tourne le roseau et le fruit se détache de la raquette (*ihder ukermus*). Une fois cueillies, les figues sont roulées sur le sol avec des branches de frêne ou de chêne, afin de faire tomber les épines fines qui les tapissent (*isnnanen*). Pour les manger, on tranche les deux extrémités puis on pratique sur la peau une ouverture en long et on ouvre avec les doigts. Absorbées à jeun, les figues de Barbarie provoquent la constipation.

Une plantation importante et dense de figuiers de Barbarie est désignée par le terme de *learsa*, plur. *leřasi* ; il en existe d'immenses au Maroc, dans la région d'Oued Zem et Boujad.

Autrefois on échangeait les figues de Barbarie contre des oignons, du sel, voire de l'orge.

Les raquettes, débitées en tranches et mélangées à de la paille, sont données en nourriture aux bovins.

C'est surtout le figuier de Barbarie épineux qui est cultivé ; une haie de ces *opuntia* est absolument infranchissable. Aussi la croyance populaire veut-elle qu'une raquette d'*opuntia*, sur le toit de la maison, éloigne tout danger.

Autres arbres fruitiers

« Les autres arbres ont une importance très secondaire et sont généralement une culture de jardin : grenadiers, pêchers, poiriers, pruniers, amandiers... » (J. Despois).

1. Le prunier (*taberquqt*, plur. *tiberquqin*, coll. *lberquq*) a une aire de culture restreinte ; les fruits sont consommés frais ou vendus sur le marché de la région.

Le prunier sauvage ou prunellier est désigné par deux expressions : *lbarquq n taryař* (prunes de la chèvre), ou *lbarquq bbuccen* (prunes du chacal).

2. Le pêcher (*txuxet*, plur. *tixuxtin*, coll. *lxux*) est un arbre fruitier très délicat ; on le trouve dans les vallées et les oasis.

Quand on parle d'une belle fille, on dit parfois « *am te u ets* », c'est-à-dire « comme une pêche »

3. Le néflier (*tazaerurt*, plur. *tizaerurin*, coll. *zaerur*) est originaire de l'Extrême-Orient (néflier du Japon). Peu répandu, malgré sa résistance.

4. Le poirier (*tifirest*, plur. *tifiras*, coll. *ifires*) et le pommier (*tatteffaht*, plur. *titeffahin*, coll. *tteffah*) n'ont guère connu de développement chez les Berbères montagnards, ni d'ailleurs dans les grandes exploitations du littoral.

5. L'oranger (*taćinats*, plur. *tićintin*, coll. *ćina*), le mandarinier (*ťamandariť*, plur. *ťimandariyin*, coll. *ľmandari*) et le citronnier (*ťaqarest*, plur. *ťiqarestin*, coll. *lgares*) sont des arbres qui réussissent dans les plaines ou les vallées humides.

Le jus de citron est employé comme médicament en cas de fièvre ou d'indigestion.

6. Le cognassier (*ťaktťunya*) est considéré comme un arbre sauvage ; on en trouve de ci de là et les fruits épluchés sont souvent cuits dans les ragořts.

D'une personne peu aimable, řpre, on dit *ť-ťaktťunya*, « c'est un coing ».

7. L'amandier (*ťaluzet*, plur. *ťiluztin*, coll. *ľluz*) très connu au Maroc, l'est moins

en Algérie; quelques tentatives de plantation en Kabylie ont été faites grâce à l'influence de l'école.

8. *Le noyer* (*tağuzet*, plur. *tiğuztin*, coll. *ujuj*, *lğuz*) et le *châtaignier* (*ab urumi* : les glands des Français) poussent jusqu'à une altitude de 900 mètres environ; on en trouve surtout dans les vergers scolaires, terrains d'expérimentation des instituteurs, et dans quelques jardins. En Kabylie, le noyer est rejeté parce qu'une croyance dit que la mort de l'arbre entraîne celle du propriétaire. Quant au châtaignier, on ne l'a guère adopté parce qu'il ne commence à produire qu'après de longues années.

L'écorce de noyer est utilisée par les femmes pour se frotter les dents et se colorer les lèvres; elle est vendue par les colporteurs sous le nom de *agus*. Les feuilles, écrasées, donnent un liquide que les femmes mélangent au henné.

9. *Le caroubier* (*taxrruht*, plur. *tixrrubin*, coll. *axrrub*) pousse à l'état spontané; il fournissait autrefois une bonne nourriture pour les équidés (*leelef*); en période de famine, les siliques broyées fournissaient une farine que l'on employait dans l'alimentation.

Le caroubier, quand il est très vieux, est souvent considéré comme arbre sacré.

Dans les villages, un clan est appelé *axrrub*, c'est-à-dire ensemble de personnes unies et soudées comme les graines d'une caroube.

10. *Le chêne à glands doux* (*tabellut*, plur. *tibelludin*, coll. *abellud*) pousse spontanément. Il a fourni, dans les périodes difficiles de disette ou de rationnement un complément précieux pour l'alimentation des humains. Grillés puis concassés à l'aide d'un battoir (*azduz*) les glands donnaient une farine dont on faisait des galettes ou du couscous.

On trouve souvent, même aujourd'hui, des marchands de glands doux sur les marchés; ils sont même très appréciés notamment dans la région de Iwadiyen où ils valent environ huit dinars le kilogramme.

Le chêne est désigné aussi par le terme *aķerruc* ou *takerruct*. Et d'une personne peu polie on dit dans le pays kabyle «*d aķerruc*», «c'est un chêne».

La soupe de glands est donnée comme remède pour guérir le rhume ou la constipation.

Les glands amers (*abellud ggilef* : glands du sanglier) sont donnés aux bêtes (moutons en particulier pour les engraisser).

«Avant, c'était le paradis; on avait de tout : des haricots, du blé, des raisins, des olives, des figues... Il y avait tant de figuiers qu'il se touchaient en faisant une ombre continue et l'on n'avait jamais à arroser. A présent, ce champ sert de pâture à une paire de bœufs de labour» (C. Lacoste-Dujardin, *Dialogue de femmes en ethnologie*, éd. Maspéro).

L'émigration en Europe et l'exode rural ont en effet singulièrement transformé le paysage agricole des montagnes berbères — surtout en Kabylie — : les champs ne sont plus labourés, les arbres ne reçoivent plus aucun soin et dépérissent.

Notons cependant un intérêt nouveau pour les arbres fruitiers dans quelques régions; les autorités font distribuer des plants à titre gratuit aux personnes désireuses de créer des vergers et la reprise de l'arboriculture a été amorcée.

BIBLIOGRAPHIE

(voir *Alimentation*)

DALET J.M., *Dictionnaire kabyle-français. Parler des At. Mangellat. Algérie*. Selaf, Paris, 1982.

DESPOIS J. et RAYNAL R., *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Paris, Payot, 1967.

DESPOIS J., *L'Afrique blanche française*, t. I, «L'Afrique du Nord», PUF, 3^e édition, 1964.

TRUET H., *L'arboriculture fruitière*.

HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, t. I, 1893.

LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.

HUYGHE P. G., *Dictionnaire kabyle-français*, Paris, 1901.

BASSET A., *Textes berbères de l'Aurès. Parler des Aït Frah*, Alger 1961.

M. HAMMAD

A261. ARC (voir Armes)

A262. ARC-EN-CIEL : *Taslit* (n) *unzar* = «La fiancée de la pluie»

(variantes : *tislit* (n) *unzar*, *tislit* *bb°enzar*...)

La dénomination très répandue en berbère (Rif, Maroc central, domaine chleuh, Kabylie...) de ce phénomène météorologique en fait un élément important de l'ensemble des croyances et rites anciens des Berbères relatifs à la pluie, aux eaux du ciel fécondantes, condition de la prospérité agricole et de la survie des hommes. On relève aussi parfois, dans le même registre : *taslit* (n) *waman*, «la fiancée de l'eau» (Maroc central : *Ayt Warayn*). Les pratiques et conceptions anciennes liées à la pluie ont été abordées de manière détaillée sous la notice *Anzar** («pluie») dans l'*EB* 5.

L'arc-en-ciel était donc assimilé par les Berbères à la «fiancée de la pluie», représentée par la poupée-cuillère (primitivement une jeune fille) promenée en procession pour obtenir la pluie en période de sécheresse. La motivation de cette assimilation est évidente : 1) la concomitance de la pluie avec le phénomène arc-en-ciel. 2) les couleurs vives de l'arc-en-ciel qui évoquent celles de la parure de mariée. La poupée-cuillère de la procession d'*Anzar* est d'ailleurs elle-même décorée de ces couleurs (tissus et rubans).

L'arc-en-ciel devait probablement représenter dans la cosmogonie primitive des Berbères la Terre (en costume nuptial) fécondée par la pluie.

L'arc-en-ciel est aussi une composante de tout l'ensemble de phénomènes météorologiques dénommé dans de nombreuses régions *tameɣra n wuššen* (en touareg : *éhen n ebeggi*), «le mariage du chacal» : aussi bien en Kabylie qu'au Maroc (Laoust, p. 189) ou en zone touarègue (Foucauld : texte 173), l'apparition de l'arc-en-ciel et de la pluie dans un ciel ensoleillé est expliquée par la célébration des «noces du chacal» ce qui confirme le lien établi entre pluie/arc-en-ciel et fécondité.

ARC-EN-CIEL : *tezzel ader* = «(elle) tend la jambe»

Dans la cosmogonie touarègue, l'arc-en-ciel est l'image même de la métamorphose (*tébedya*).

Il apparaît, dit-on, lorsque, après les éclairs et le tonnerre, la pluie n'a pu tomber. Cet avortement de l'orage est dangereux, perturbant l'harmonie entre la terre et le ciel. En se transformant en arc-en-ciel, serpent multicolore qui «tend la jambe» au-dessus d'une fourmilière (symbole du monde ici-bas), l'énergie gaspillée de l'orage crée la courbe d'un univers transitoire. Ce troisième monde, éphémère, est capable d'apaiser le désordre instauré par l'absence de pluie, négation des rapports d'échange entre les deux parties antagonistes et complémentaires de l'univers, terre et ciel.

Ce domaine des représentations du monde relève d'un savoir ésotérique qui n'a pas été pénétré par les investigations ethnologiques. Sur ce sujet existent des travaux inédits de Hawad dont un ouvrage sur la cosmogonie touarègue est en cours. D'autre part, le thème de la transition est largement traité sur le plan littéraire dans son œuvre poétique (voir en particulier la notion d'*inta* dans les textes et l'introduction de *Caravane de la soif*, Edisud, 1985 et de *Chants de la soif et de l'égarement*, Edisud, 1987).

H. CLAUDOT-HAWAD

BIBLIOGRAPHIE

Voir : Anzar.

FOUCAULD Ch. de, *Textes touarègues en prose...*, réédition critique par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Aix-en-Provence, Édisud, 1984.

LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920, pp. 181-255.

S. CHAKER

A263. ARCHET

L'archet est un accessoire technique utilisé dans des buts divers. Composé d'un arc qui sous-tend une corde, il peut servir à percer, à faire du feu, entrer dans la composition du tour à bois, enfin, à jouer du violon.

La perforation

Un perçoir en pierre ou en métal appliqué en un point précis de l'objet à perfore peut être simplement roulé entre les paumes de la main ou tenu dans le poing pour obtenir une perforation (fig. 1). Si l'on enroule une corde au milieu de l'axe vertical dans lequel est fixé le perçoir, on obtient un perçoir à corde (fig. 2). Si la corde est reliée aux extrémités d'une baguette, le perçoir à archet se trouve réalisé (fig. 3). Enfin, si la baguette horizontale est animée de mouvements verticaux et la rotation entretenue par un volant, le foret à mouvement de pompe est créé (fig. 4). Ce dernier remonte à l'époque préhistorique en Afrique du Nord.

Description technique du foret à mouvement de pompe

Une tige de bois robuste pénètre verticalement dans un bâton perforé en son milieu. Une pointe acérée est insérée à l'extrémité inférieure de la tige, tandis qu'à l'extrémité supérieure est fixée par son milieu une cordelette ou un lacet de cuir dont les deux bouts sont noués aux deux extrémités du bâton, perforées à cet effet. De plus, une boule perforée est enfilée soit dans la partie supérieure de la tige, sous la cordelette, soit dans la partie inférieure de celle-ci, sous le bâton horizontal. Cette boule sert de volant au foret.

Fonctionnement du foret (fig. 4)

Il suffit que la main exerce une pression de bas en haut sur le bâton pour que la cordelette s'enroule et se déroule, le foret amorce et poursuit son mouvement alternatif giratoire très rapide qui entraîne simultanément l'enroulement et le déroulement de la cordelette, provoquant à l'origine une perforation conique, très régulière, même sur des matières très dures. Le foret agissant sur une face puis sur l'autre face de l'objet provoque donc à l'origine, une perforation biconique qui peut être ensuite régularisée et devenir cylindrique.

A. Leroi-Gourhan (1971, p. 40) a parfaitement analysé le mouvement du foret à mouvement de pompe. « Mécaniquement, c'est la combinaison d'une pression perpendiculaire imprimée par la pointe qui perce et des percussions obliques à mouvement hélicoïdal des facettes tranchantes qui suivent la pointe dans sa progression. »

Le perçoir à archet et le foret à mouvement de pompe ont connu une diffusion quasi universelle et A. Leroi-Gourhan les considère comme deux grandes inventions mécaniques du monde avant la grande industrie.

Origine du foret à mouvement de pompe en Afrique du Nord

De tous les matériaux qui constituent le foret, les seuls qui puissent être retrouvés dans les gisements préhistoriques sont, d'une part, les boules perforées, d'autre part les pointes de silex robustes dénommées mèches de foret. Si ces dernières sont relativement fréquentes dans les gisements capsien, les boules de pierre perforées

sont plus rares. Certaines d'entre elles sont trop lourdes et trop volumineuses pour être interprétées comme des volants de foret (celles du gisement ibéromaurisien de Tamar Hat par exemple pourraient avoir servi de poids de bâton à fouir la terre). Toutes les autres, une trentaine environ, proviennent de gisements capsien et néolithiques. En voici la liste (Camps-Fabrer, 1960) :

Capsien : Bled el Oguila, Dar el Béja, Kilomètre 13, Bortal Fakher, Aïn Moulares, Bir Khanfous (2 exemplaires), El Mekta, Aïn Aâchena, Bir Hamairia, Henchir Zellès, Lala (2 exemplaires).

Néolithique : Kef el Agab (4 exemplaires), Redeyef (2 exemplaires), environs de Redeyef, Bou Zabaouine, grotte du Monflon, grotte de l'oued Kerma, Kilomètre 149, grottes d'el Arouïa, Taza, Haeï el Hameïda.

Or, en plus des mèches de foret et des boules perforées du Capsien et du Néolithique, nous disposons, pour défendre l'hypothèse de la haute antiquité de cette importante découverte technique, de nombreux éléments d'enfilage en test d'œuf d'autruche, de pendeloques en os, en carapace de tortue, en coquille de mollusques, sans parler de celles en pierre dure qui ont subi des perforations régulières.

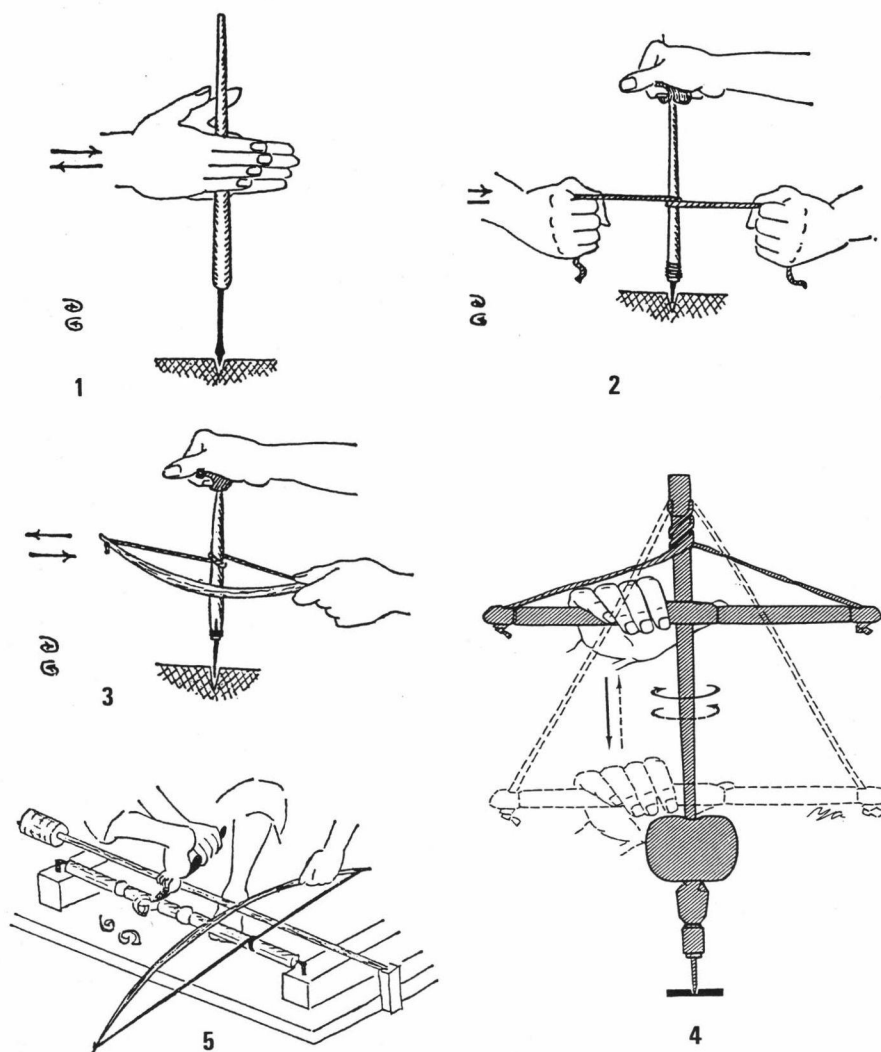
Utilisation du foret dans le monde berbère

La survivance et la permanence de l'utilisation du foret à mouvement de pompe sont attestées à travers siècles et millénaires. Le monde berbère est conservateur : une technique acquise se perpétue même à l'époque où des procédés plus rapides et élaborés sont à la disposition des artisans. Qu'il s'agisse du bijoutier mauritanien qui ignore le tour à bois et se sert du foret à mouvement de pompe pourvu d'une pointe à ailettes pour tourner les perles de bois et les bracelets incrustés d'argent, qu'il s'agisse de l'artisan de l'Aghaggar qui l'utilise encore pour percer aussi bien le cuir que le bois, la corne ou la pierre, qu'il s'agisse des orfèvres du Nord où le foret figure parmi l'outillage sommaire dont disposaient certains d'entre eux à l'époque où Eudel (1902) rédigeait son étude sur l'orfèvrerie algérienne et tunisienne, nous pouvons constater le maintien de cet accessoire. Au siècle dernier, les chirurgiens de l'Aurès n'hésitaient pas à utiliser un tel instrument dans les opérations de trépanation (Martin, 1867 et Vedrennes, 1885).

Mais l'archet n'est pas seulement destiné à obtenir des perforations. Nous ne reviendrons pas sur son utilisation pour faire jaillir le feu, mais nous nous arrêtons sur deux emplois particulièrement bien représentés en Afrique du Nord : le tour à bois et l'*imzad* (violon des touareg).

Le tour à bois (*tharedant*, pluriel : *thiredanin*)

Le tour à bois (fig. 5) est commun à tout le Maghreb et utilisé aussi bien par les ébénistes marocains que par ceux du Maghreb oriental. Mais nous nous arrêtons sur le travail des tourneurs de bracelets de corne dont l'activité a été décrite par P. Eudel (1902) : « Le tourneur travaille, les jambes repliées, assis sur un tabouret plat fait de planches. Il l'enfourche comme une selle... puis s'appuie les reins sur un des côtés relevé en dossier. Il a devant lui un tour très simple, une barre d'appui sert à poser et arc-bouter les pieds. Il ne laisse perdre aucune force. Ses quatre membres travaillent à la fois pour mettre au point le morceau de corne qui a été au préalable troué au centre et enfilé dans la tige du tour. A droite, la main actionne la bobine en bois du tour, à l'aide d'un archet muni d'une corde qui s'enroule en spirale sur le manche du tour. Le gros orteil du pied droit appuyé sur la barre de fer maintient fortement le ciseau posé à plat. A gauche, la main guide de temps à autre la mabrouka (le gagnant) qui mord, rabote et arrondit pendant qu'elle tourne rapidement la tranche de corne fixée sur la broche. Enfin, le pied gauche serre fortement l'un des montants du tour pour bien le caler et empêcher la trépidation. Le morceau de corne devenu un disque parfait, la main gauche opère la division du cercle en bracelets de différents calibres, à l'aide d'un poinçon... »



Archet, de la simple rotation au mouvement à pompe.

L'archet de violon

Enfin, l'archet de violon (De Foucauld, 1952, I, 462) est couramment employé par les musiciens et plus particulièrement en Ahaggar où les femmes jouent de l'*imzad*. Le père de Foucauld (1952, III, 1270) a parfaitement décrit et illustré l'*imzad*. L'archet (*taganhé*, plur. *tiganhiouïn*) qui nous retiendra seul, est une baguette de bois (*eserir*) en forme de demi-cercle, aux deux extrémités de laquelle est tendue une corde (*aziou*) faite en crins de cheval et qui permet de jouer de l'*imzad*, violon monocorde beaucoup plus rare aujourd'hui qu'il y a quelques années.

Ainsi, l'archet est-il un accessoire très répandu dans le monde berbère et l'application de son principe mécanique se retrouve dans des activités diverses : perforation, tournage, musique. Ceci témoigne, s'il en était encore besoin, de la pérennité d'un principe mécanique acquis depuis des millénaires et qui continue à connaître ses applications dans le monde berbère comme ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS-FABRER H., « Parures des temps préhistoriques en Afrique du Nord », *Libyca Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. VIII, 1960, pp. 9-218.
- CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier préhistorique en Afrique du Nord et au Sahara*, mém. V. du C.R.A.P.E., 1966, Paris, A.M.G.
- DELAROSIÈRE M.-F., *Les perles de Mauritanie*, 160 p., 80 pl. coul., Édisud, Aix-en-Provence, 1985.
- EUDEL P., *L'orfèvrerie algérienne et tunisienne*, Alger, Jourdan, 1902.
- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Impr. nationale, 1952, t. I et III.
- LEROI-GOURHAN A., *L'homme et la matière*, Sciences d'aujourd'hui, Saint-Amand, Bussière, 1971.
- MARTIN Th., *La trépanation du crâne telle qu'elle est pratiquée chez les Kabyles de l'Aoures*, 1867.
- VEDRENNES A., « La trépanation du crâne chez les Indigènes de l'Aurès », *Rev. de chirurgie*, 1885, p. 817.

H. CAMPS-FABRER

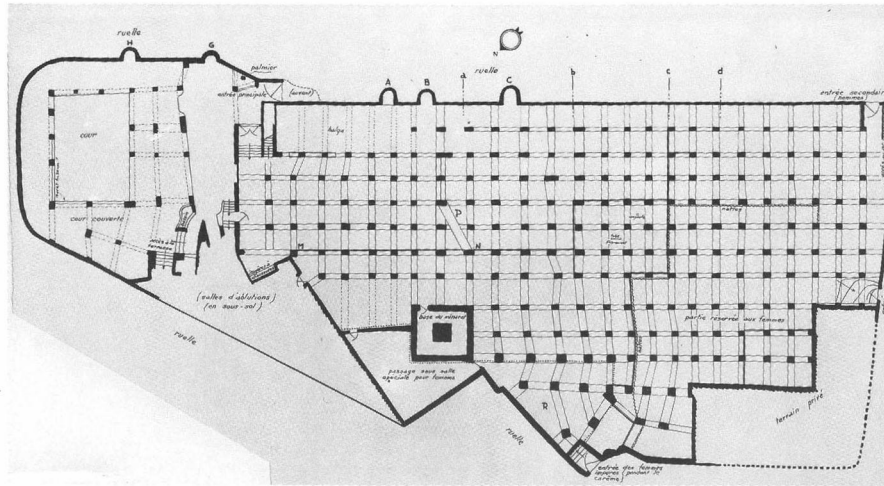
A264. ARCHITECTURE BERBÈRE

On ne peut nier l'existence d'une architecture berbère, un art qui présente de multiples facettes qui a pu subir quelques contagions, mais un art qui, des côtes de l'Atlantique à la Libye, affiche sa parenté, celle d'une civilisation que le temps ni les aléas de l'Histoire n'ont pas condamnée; étonnante pérennité qui a subi, à toutes les époques, l'assaut de l'étranger sans se laisser emporter par le vent de l'Histoire.

Cet art ne se manifeste pas par des monuments prestigieux aux imposantes dimensions et au décor somptueux. Il n'utilise pas de matériaux nobles tels que le marbre, la pierre de taille, le bronze, le cuivre, voire l'or ou la céramique émaillée, il n'a ni la puissance des réalisations antiques, ni la hardiesse des cathédrales médiévales. S'il fallait définir en un mot cette architecture, nous dirions qu'elle est essentiellement familiale, ce terme signifiant aussi bien la famille nucléaire que la tribu. Point de réalisations royales qui mettent en œuvre des centaines d'esclaves et qui utilisent les techniques les plus perfectionnées. On utilise le matériau trouvé sur place, la terre, qui, deviendra le pisé, les cailloux, ramassés sur la hamada ou sur les pentes de la montagne, le bois des palmiers, des cèdres ou des pins des forêts du Haut ou du Moyen Atlas. Certes, l'architecture religieuse subit les contraintes imposées par la tradition islamique, mais elle marque son originalité dans des formes très particulières, pratiquement inconnues ailleurs, telles les mosquées du Mzab ou du Sud Algérien; mais, les réalisations les plus spectaculaires sont sans doute ces grands palais du Haut Atlas marocain ou ces greniers-citadelles des ksours, de l'Aurès ou du Sud Tunisien.



Mosquée et zaouïa à Jerba (photo G. Camps).



Mosquée de Beni Isguen (Mzab) (plan Y. Bonète).

L'art religieux

Nous ne retiendrons que les monuments les plus typiques.

Les mosquées de Djerba : dispersées dans la palmeraie, les anciennes mosquées de Djerba (ancienneté toute relative) ont subi l'influence de la Libye toute proche; elles en ont retenu la forme des minarets ronds effilés, peu élevés, coiffés d'un dôme, les salles de prière trapues, couvertes de coupoles, les cours exiguës. Construites en pierre et blanchies à la chaux, elles ne sont sans doute pas vraiment représentatives de l'art berbère; on y trouve des influences ottomanes certaines, celles surtout des provinces autrefois rattachées à la Sublime Porte et plus précisément celles des villages du Haut-Nil, de la Cyrénaïque et de la Tripolitaine.

Les mosquées du Mzab : Beaucoup plus étonnantes sont les mosquées du Mzab juchées au sommet de la cité, leur minaret en tronc de pyramide effilé dressé sur le ciel. Le plan complexe de la Grande Mosquée de Ghardaïa atteste de nombreux remaniements et plusieurs agrandissements; tous les murs sont gauches, probablement en raison de la déclivité du terrain; les alignements de piliers dans la salle de prière sont très rarement assurés, la cour, réduite et amputée par trois nefs est de guingois; les piliers sont reliés par des arcades grossièrement façonnées disposées dans le sens nord-sud. Pas de décor. Les matériaux sont le pisé et la brique, la couverture est composée de troncs de palmiers supports de terrasses, mais on rencontre également des voûtes d'arêtes, voire des plafonds de pierres plates. Une section est réservée aux *Ikhouān*, une autre est destinée aux femmes. Le minaret se trouve en partie dans l'oratoire; enduite de multiples couches de chaux superposées, la tour se dresse, carrée, s'effilant vers le haut, terminée par quatre pointes angulaires. A ses côtés existe toujours la petite cour en tronc de pyramide, sans doute aussi âgée que la mosquée. Deux *mihrab*-s ouvrent sur la cour... Plus réguliers se présentent les plans des autres mosquées principales de la pentapole : Celui de Beni Isguen, où l'on décèle divers agrandissements, se développe en largeur sur environ 63 mètres et en profondeur sur 26 mètres; son minaret assez semblable à celui de Ghardaïa se trouve en partie dans l'oratoire, bordé au nord et à l'ouest par une petite cour, les salles d'ablution sont en sous-sol. Plus petites sont les mosquées de Mélika, de Bou Noura, d'El-Atteuf. Outre ces oratoires, il faut mentionner la très belle mosquée dite de Sidi Brahim, aux angles arrondis et aux murs percés de lucarnes et également la mosquée funéraire du cimetière de Beni Izguen avec ses multiples arcades; puis les oratoires éloignés dans la palmeraie de Beni Izguen ou d'El-Atteuf. Toutes ces curieuses constructions, blanchies à la chaux, avec leurs



Ghardaïa (Mزاب), vue générale (photo L. Golvin).

arrondis, leurs ruptures de volumes, leurs ouvertures distribuées un peu n'importe comment, évoquent une architecture révolutionnaire et l'on a pas manqué d'y voir des créations d'avant-garde du type «Le Corbusier».

Dans les confins du Sahara algérien, il faut citer les beaux minarets de terre de Bou Chagroun, dans les Zibans, ceux de Sidi Khalif, de Doucen (Ziban), ce dernier très élevé, et en tronc de pyramide qui évoque celui de terre, aujourd'hui disparu, d'Ouled Djellal, la curieuse tour d'El-Bordj qui, sur une base carrée en briques cuites, possède un fût prismatique prolongé d'un cylindre porteur d'un lanterneau, le minaret de Temmacin, l'un des plus beaux du Sud Algérien offre une tour carrée construite en briques appareillées en réseaux losangés apparemment inspirés par le Maroc.

On doit également citer les mosquées du Souf aux multiples coupes grises boursofflées, semblables à des nids d'hirondelles, ou lisses et blanchies à la chaux, leurs tours peu élevées, carrées, leurs cours étroites où les élèves se groupaient autour du mu'allem, à l'ombre du minaret, aux heures chaudes de l'été.

A Melika, on notera les étranges tombeaux de Sidi Aïssa dressant sur le ciel des

espèces de cierges arrondis enduits de multiples couches de chaux et, à Metlili des Chaamba, de pittoresques coupoles à pinacles.

Cette architecture religieuse n'a nulle part son équivalent en pays arabe et, si l'on veut, çà et là, déceler des emprunts à des types connus au Maghrib, elle a suffisamment de caractère pour se distinguer nettement de l'art dit arabe, celui de l'Ifrîqiya influencé par l'Orient ou celui du Maghrib al-Aqṣâ marqué par l'art de l'Espagne musulmane. Il est à noter que les grandes dynasties berbères qui régnèrent sur l'Afrique du Nord, Zîrides, Hammâdides, Almoravides, Almohades, Hafsides, Marinides et Abd al-Wâdides, ont adopté d'emblée et sans exception l'art de l'Orient ou celui de l'Occident hispano-musulman, tandis que se perpétuait, au Sahara, une architecture religieuse rurale sans doute définie dès le haut Moyen Âge.

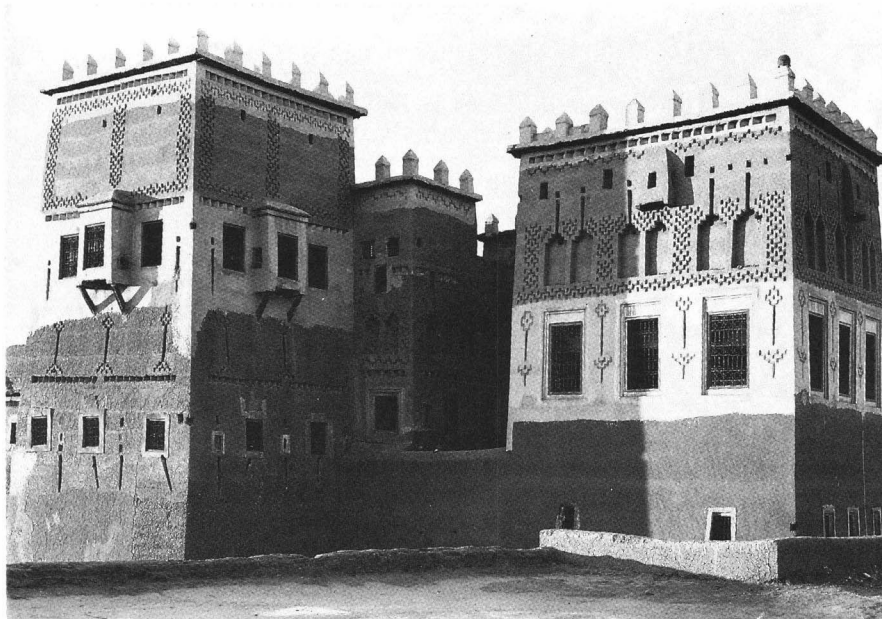
L'architecture civile

Nous ne savons rien de ce que furent les demeures de Tâhart, mais des fouilles archéologiques conduites à Sadrata par Blanchet en 1908 puis par Marguerite Van Berchem en 1951-52, nous ont révélé des demeures remarquables influencées apparemment par l'art de Samarra. Les murs étaient partiellement recouverts de parements de stucs, plâtre local chargé de sable, défoncés d'un décor essentiellement géométrique où l'on trouve, entre autres, des figures en forme de rosaces rappelant étrangement parfois les sculptures des coffres kabyles.

Mais, dès que l'on évoque l'architecture domestique, c'est vers le Haut Atlas marocain que le regard se porte, vers ces hautes *qasba*-s de terre rouge avec leurs tours carrées hérissées de merlons en dents de scie, leurs belvédères et leurs décors de chevrons; architecture de montagne que l'on ne peut s'empêcher de comparer à celle du Yémen (plus particulièrement à celle de Saada et de sa région ou à celle de Shibām (Yémen du sud). On songe également aux *qṣūr*-s (Ksours) des vallées du Zîz et du Dadès, villages tribaux resserrés entre les hauts murs de remparts solidement construits en pisé rouge, ces *tiyrhemt* également en pisé de pierraille, aux murs extérieurs défoncés de décors losangés; avec leurs tours carrées d'angle, à terrasse débordante, et leurs merlons en dents de scie, leurs meurtrières, leurs *ṣubbâk*-s (Iglioua Sud, Tamesla des Aït Ouarzazate, Ouled Yahya, Aït Youssef, Imgoum, Aït Ougoudid, etc.). Architecture puissante dont l'originalité est évidente. La couverture est la terrasse de terre battue supportée par des latis de branchages et de broussailles, parfois de lattes disposées en épi reposant sur des poutres en tronc d'arbre à peine dégrossi. L'un des plus beaux ensembles est sans doute la *qasba* de Ouarzazate. Le matériau est le pisé et la brique crue recouverte d'un enduit de chaux et de plâtre. A la fois résidence princière du Glaoui, elle était un véritable



Qasba de Ouarzazate (Maroc), photo L. Golvin.



Qasba de Ouarzazate, partie haute (photo L. Golvin).

fortin. La *qasba* se hérisse de tours en tronc de pyramide crénelées de merlons, elle s'élève sur trois niveaux, voire davantage. Le mur de façade se défonce d'ouvertures étroites au rez-de-chaussée, véritables meurtrières; mais, plus haut, on ne craint pas les fenêtres largement ouvertes sur l'extérieur, protégées par des grilles de fer forgé. Les murs s'ornent de défoncements en niches verticales prolongées, au sommet, par des meurtrières. Plus haut, on peut voir un édicule saillant qui permet de surveiller la base de l'édifice et plus particulièrement la porte d'entrée. Au Yémen, de tels édicules saillants sont appelés *šubbâk-s*. Ces formes proéminentes apparaissent parfois comme de véritables moucharabiés (*mašrabiya*) ouverts par de larges fenêtres sur l'extérieur et supportés par des jambes de force.

Des badigeons de chaux soulignent les parties nobles de la demeure, endroits où réside la famille. Les curieux décors de façade procèdent d'effets de briques disposées en quinconce, ils bordent les grandes fenêtres ou bien ils dessinent des chevrons, des frises à dents d'engrenage, des losanges, des triangles, ils tapissent tout un étage.

La maison kabyle

Son originalité réside surtout dans son mode de couverture qui est à deux pentes et à tuiles demi-rondes. Elle utilise essentiellement la pierre (un moellon dégrossi). Très fruste, elle comporte une seule pièce d'habitation (*aguns* ou *ti-yer-yert*) dans le sol de laquelle se creuse le foyer (*kanun*) et le mortier où se fixe le moulin à bras.

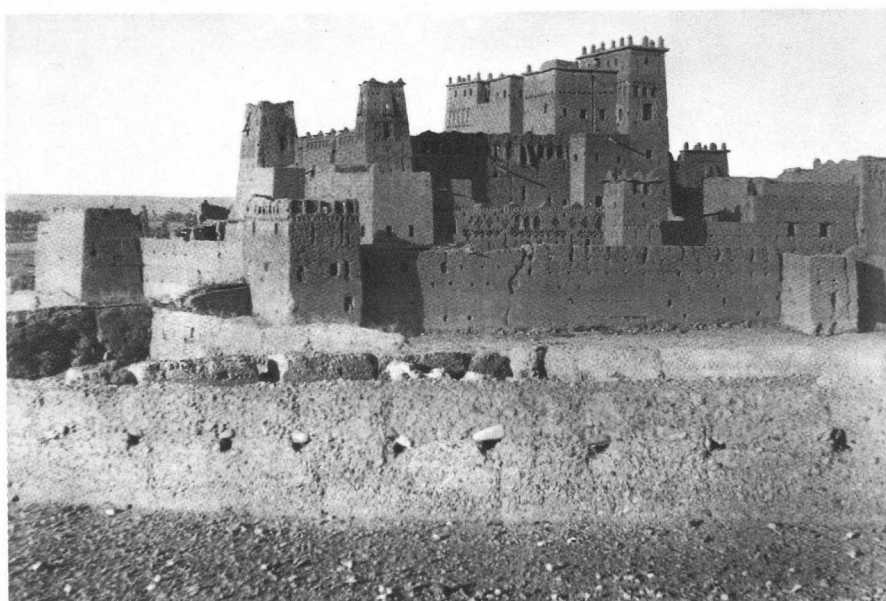
Au mur, à gauche de l'entrée, une banquette est adossée, (*iqedar*) percée de niches où l'on range la vaisselle. En face est un mur de refend, le *tadequouant* peu élevé et percé d'ouvertures carrées, il supporte un plancher au-dessus duquel se trouve un grenier qui sert également de lieu de couchage et de réserves alimentaires contenues dans des *ikufan* (sing. *akufi**); on entrepose là également les instruments aratoires. Sous le plancher se trouve l'étable. Les maisons se resserrent les unes contre les autres sur le point le plus élevé du site (*taurirt*) selon un plan rayonnant et des assises concentriques (Aït Larba) ou sur un plateau élevé (*aguni*) où le groupement est plus libre (Beni Yenni).

La maison aurasienne

Elle est en pierres (moellons dégrossis noyés dans un mortier de glaise avec chaînage de bouldins horizontaux); elle est couverte d'une terrasse en pente, débordant sur les murs : amalgame de pierraille et de glaise tassées, reposant sur des lits de fascines. De gros galets posés aux extrémités de cette couverture la portent des bourrasques. Sur l'extérieur, les murs sont percés de petites ouvertures triangulaires alignées et de fenêtres carrées, parfois également de lucarnes hexagonales à rayons en pierre taillée en fuseau. On voit encore des ouvertures allongées horizontalement, garnies de pierres en fuseau disposées en zigzag. La porte, épaisse, à panneaux verticaux mal dégrossis, s'orne de décors sculptés : chevrons, hexagones, triangles opposés : la serrure est en bois dur à tirette et à chevillettes. Des piliers en tronc de cèdre, au centre de l'unique pièce, supportent des poutres (troncs d'arbre à peine dégrossis) sur lesquelles s'appuient des solives faites de branches plus petites. Des fascines de branchages y sont couchées. Certaines maisons comportent deux niveaux : le rez-de-chaussée est destiné aux animaux : moutons, chèvres, ânes, l'étage sert d'habitation.

La maison de l'Anti-Atlas marocain

Dans les tribus Ameln et Ida ou Semlal de l'Anti-Atlas, la maison se nomme *tigemmi*; généralement il s'agit d'un bâtiment carré d'un ou deux étages, parfois trois, de forme tronconique, couvert d'une terrasse. Sur l'une des façades, légèrement en saillie, se dresse un porche sur toute la hauteur de l'édifice, sorte de niche à fond plat couronnée d'un arc brisé outrepassé historié d'un décor à registres horizontaux superposés. En bas est la porte (*taggurt*) à un battant clouté sculpté d'arcades outrepassées et d'un quadrillage; elle s'orne encore de belles pentures en fer forgé ainsi que de heurtoirs; la serrure est en bois dur, avec tirette et chevillettes. Au-dessus se répartissent des registres décorés et des ouvertures carrées; les éléments du décor sont des pierres plates (*ikwafaf*) scellées de chant et formant des bandeaux de damiers ou de chevrons. Les murs (*agrab*) sont en moellons (*azrû*) jointoyés d'un mortier de graviers et de terre grise (*akal*). Les parois sont nues extérieurement (chez les Ida u Semlal) ou enduits de chaux (chez les Ameln). A l'exté-



Ksour de Tamesla (Maroc), photo L. Golvin.



Une Qasba à Tilouet (photo H. Terrasse).

rieur quatre piliers (*anebadad*) déterminent un puits de lumière et d'aération qui débouche sur la terrasse. De ces piliers partent, vers les murs d'enceinte, des poutres (trunks d'amandiers ou de palmiers) supports des parquets de la terrasse.

L'accès à l'étage s'effectue par des plans inclinés. Le rez-de-chaussée est occupé par des écuries (*asarag*) tandis que l'étage est le lieu d'habitation. Les murs de refend sont en briques crues.

Les plafonds se composent de solives parallèles supportées par des madriers transversaux sur lesquels on natte des tiges de laurier rose teintes. Dans un angle de la bâtisse se dresse une sorte de tour en saillie, crénelée de merlons en dents de scie.

Ces maisons se resserrent en petites agglomérations (*muda'*) au pied de hautes falaises.

La maison mozabite

A Ghardhaïa, la maison (*taddert* pl. *tiddart*) se présente extérieurement sous la forme d'une façade nue défoncée de trois ouvertures : la porte (*taurt*, pl. *tiuira*) surmontée d'une lucarne (*ullun* pl. *illunen*) et d'un trou carré, à gauche de la porte, par lequel on peut actionner la fermeture (serrure en bois dur à tirette et chevillettes manœuvrées à l'aide d'une clef spéciale). L'entrée indirecte (*imi*) comprend un couloir tournant à angle droit sur le patio (*ammas*) en partie couvert, ne laissant au centre qu'un carré de ciel fermé d'une grille de fer. Ce patio, où, la plupart du temps, se tiennent les femmes, comporte de nombreuses niches murales carrees, un coin cuisine, surmonté d'étagères superposées (maçonnées) pour le rangement des ustensiles de ménage des produits d'usage courant, un autre coin (*tahaja*) est occupé par le métier à tisser.

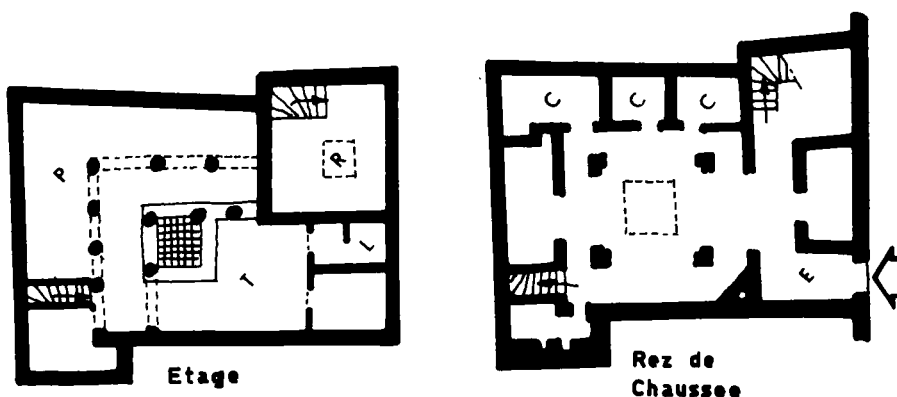
Sur ce patio central s'ouvrent, au rez-de-chaussée, plusieurs chambres (*tazka*, pl. *tizkaui*) dont l'une, appelée *tiziffri* ne possède qu'une ouverture béante, elle sert de salle de prière; les autres pièces sont à usages multiples; des latrines se trouvent au fond du couloir.

Une cave (*baju*, pl. *ibuja*), en sous-sol, est en temps normal destinée à la conservation des denrées telles que les dattes, mais elle offre, en été, un abri appréciable contre les fortes chaleurs à ceux dont les occupations ou les ressources ne permettent pas de disposer d'une résidence d'été dans la palmeraie.

A l'étage, on trouve une galerie d'arcades sur piliers sur deux côtés, déterminant deux portiques (*ikumar*). Au centre est le patio supérieur percé d'un trou carré et grillé déjà évoqué. Une chambre ouvre sur le patio, elle est dotée d'un réduit toilette (*azru uaman*) et bordée de latrines. C'est la chambre d'hôte; une autre pièce donne sur la galerie; elle sert souvent de réserve à provisions (*h'ujerete*).

Des rondins de bois saillants servent de porte-manteaux. La porte d'entrée unique, lourde et massive, s'applique dans un cadre à piédroits supportant un linteau soulagé par un arc de décharge. Elle se compose de planches de palmier assemblées, renforcées d'un bandeau horizontal décoré qui supporte un anneau de fer forgé. Une de ces planches verticales forme gond (*ided*) par deux appendices saillant en haut et en bas. Côté dos, les planches sont maintenues par trois traverses sculptées de petits triangles; celle du milieu supporte un anneau métallique (*tisel-sel*) servant à tirer le battant. La fermeture (*duart*, pl. *tidduarin*) est en bois dur; on ne peut l'actionner que de l'intérieur, elle se compose d'un tirant et de chevillettes de bois descendant dans des encoches du pêne. On ne peut déverrouiller qu'à l'aide d'une clef spéciale, également en bois, munie de petits tenons.

Ces maisons enjambent parfois la rue, se projetant en encorbellements supportés par des consoles maçonnées.



Plan d'une maison de Ghardaïa (relevé J. Echalié).

La maison du Souf

La grande originalité de la maison du Souf est son mode de couverture faite de multiples coupoles obtenues par un mortier de gypse local mêlé de sable (*tafzna*), pétri et transmis de mains en mains par une chaîne d'aides jusqu'au maître d'œuvre. Celui-ci se tient sur un échafaudage en bordure des quatre murs de base préalablement construits et dont les angles ont été coupés par un système de trompes. Un mât, planté provisoirement au centre du carré, un clou fiché au sommet, tenant une ficelle, l'autre extrémité de cette ficelle passant entre le majeur et l'annulaire de la main du *mu'allam*, cela donnera, tendu, le rayon d'une demi-sphère, un nœud évitant le glissement entre les doigts du maître-d'œuvre. Son travail consiste à déposer les boulettes de mortier et à lisser de la paume, corde tendue. La coupole est vite montée sans aucun secours de cintrage. Intérieurement, elle est parfaite; extérieurement, elle présente toutes les aspérités d'un nid d'hirondelles. Un badigeon de plâtre blanc sur l'intérieur achèvera le travail.

De plan, la maison s'organise autour d'une cour oblongue, accessible par une entrée en chicane. Les chambres rectangulaires sont généralement recouvertes de deux berceaux (*demsa*) accolés; les coupoles (*qubba*) se dressant aux angles. Souvent, sur le côté sud, on peut voir des arcades formant une galerie appréciable aux heures chaudes de l'été. Mais il est fréquent de trouver, en guise de toiture de ces pièces allongées, des alignements de coupoles : trois, quatre, voire plus. Elle sont édifiées comme il a été dit, c'est-à-dire en divisant, intérieurement, l'espace rectangulaire en carrés par des arcades transversales.

Les chambres sont à usages multiples, au nord se tient l'étable abritant la ou les chèvres, l'âne ou le mulet; la cuisine se fait dans un angle ou au milieu de la cour, mais de préférence sous la galerie. Le mobilier se réduit à des nattes au sol, parfois des tapis et des couvertures de laine. Les murs de pierre à plâtre (rose des sables) sont percés de niches où l'on entrepose la lingerie et les objets d'usage courant.

La maison de Djerba

Le *menzel* djerbien est une sorte de villa isolée dans la palmeraie, ayant parfois une allure militaire avec ses bastions en *ghorfa* et ses murs épais confortés par des arcs-boutants (*adjim*).

Les pièces se distribuent autour d'une cour carrée ou barlongue, espace presque constamment occupé par les femmes. Sur trois côtés sont des chambres très allongées, le quatrième côté étant réservé aux communs : cuisine, latrines, magasins et entrée indirecte pratiquée souvent à l'intérieur d'une pièce carrée (*sqifa*). Les chambres possèdent, à une de leurs extrémités, une banquette surélevée (*dukkâna*) qui sert de lit; généralement, cet endroit est coiffé d'une coupole, un arc transversal délimitant l'alcôve et formant ainsi un carré de base. L'une de ces chambres est souvent couverte d'une pièce en étage, carrée, qui sert de poste d'observation ou de lieu de repos du maître, et dont la silhouette trapue, en terrasse, se détache des couvertures en berceaux ou en coupoles. Cette chambre supérieure s'ouvre sur ses quatre faces mais parfois sur deux seulement (sud et est), on appelle ce belvédère *kšûk*. Parfois, ces pièces hautes ne sont accessibles que par un escalier extérieur, en façade.

Les murs extérieurs offrent quelques rares ouvertures grillées en hauteur. Chaque chambre est pourvue d'un espace toilette et dispose de latrines à proximité. La porte unique est à deux battants massifs, bloquée, à l'intérieur, par un savant verrouillage en bois dur. De l'extérieur, on peut la fermer à l'aide d'une grossière serrure de fer. Les battants sont en palmier refendu (*šannûr*).

Le mobilier traditionnel consiste en des coussins de laine, des nattes et des tapis et quelques coffres : des cordes d'alfa tendues soutiennent les vêtements. Le matériau de construction est un travertin local, calcaire coquillier de belle couleur orange, friable, liaisonné au mortier de chaux et de sable. A Guellala on



Atelier de tisserand à Jerba (photo G. Camps).

fabrique un mortier de chaux et de cendres (provenant des fours de potiers), très solide. Le plâtre est obtenu à partir du gypse des carrières de Beni Diss, ou à partir des concrétions appelées roses des sables trouvées dans l'argile.

Les coupoles djerbiennes utilisent presque toujours des poteries spéciales tronconiques dont la petite base est plane tandis que la grande est courbe (tournée vers l'extérieur de la coupole).

Une des curiosités de la palmeraie est l'atelier traditionnel de tisserand, grande pièce voûtée en berceau avec frontons triangulaires aux deux extrémités.

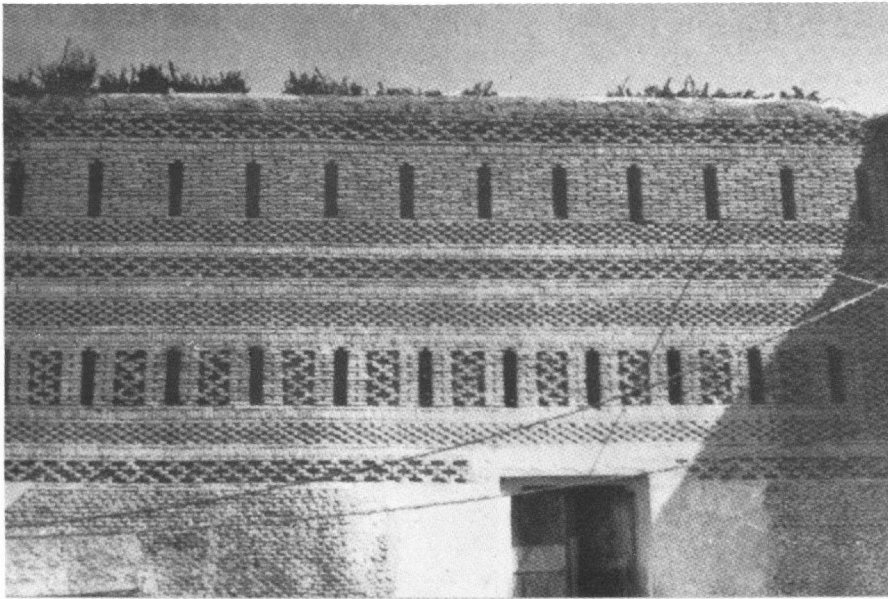
Le maison oasienne de Tozeur (Tunisie)

Tozeur offre, à coup sûr, une très grande originalité par le décor des façades extérieures des maisons. L'élément constructif exclusif est la brique modelée à la main et cuite au four.

Les dispositions générales procèdent, comme ailleurs, à partir d'une cour centrale, lieu de séjour et de distribution des pièces qui l'entourent. Comme ailleurs également, l'entrée (*sqifa el-barraniya*) est en chicane; mais, ici, le vestibule-passage est aussi lieu de réunion et il dispose pour cela, face à la porte, de larges banquettes de terre (*dukkāna*) pratiquées dans des niches verticales en arcades reposant sur des piliers (*arša*) de briques cuites dont l'abaque est en bois d'abricotier.

Cette première entrée communique avec une seconde, à angle droit (*sqifa al-dahlaniya*) qui ouvre sur le patio où le visiteur est saisi d'emblée par le décor profus des façades, obtenu par effets de briquetage. Ces ornements se trouvent à hauteur d'un second niveau où ils se composent de panneaux et de registres qui ne sont pas sans évoquer des tissages décorés, des tentures d'apparat : alignements de chevrons ou résilles, alignements ou superpositions de carrés sur pointe, de polygones plus complexes, que trouent des ouvertures en archères.

Au rez-de-chaussée, on trouve, au centre de la cour, une fosse à ordures. Sur un côté, généralement à droite en entrant, sont les dépendances : écuries, latrines, cuisine. Sur les autres côtés s'étendent les chambres rectangulaires parfois très longues (de 12 à 25 m), prolongées d'une alcôve carrée; l'entrée de cette alcôve est



Maison de Tozeur, Tunisie (photo L. Golvin).

souvent d'une grande beauté avec sa porte en arc de plein cintre flanquée de panneaux de briques appareillées en carrés sur pointe superposés. Au-dessus s'ouvrent deux baies jumelées, en arcs de plein cintre, protégées par des balustrades de bois ouvré. C'est le *mahzen*.

Dans la pièce principale, des poutres transversales, à diverses hauteurs, et des cordes tendues, servent à étendre le linge ou à suspendre des régimes de dattes tandis que le sol supporte d'énormes poteries modelées, réserves de dattes.

L'escalier de la cour conduit à l'étage qui, parfois, comporte une galerie sur l'un de ses côtés, ouverte sur la cour par des arcades sur piliers.

On ne distingue aucun accès aux terrasses composées de troncs de palmiers et de stippes de palmes supports d'un damage de pierraille et de terre.

Il arrive fréquemment qu'un corps de logis enjambe la ruelle sur laquelle il s'ouvre en fenêtre à jalousie, ornées d'un décor de briquetage au-dessus duquel se projette une gargouille faite d'une branche d'arbre évidée.

Étranges en vérité ces belles demeures de Tozeur qui ne sont pas sans rapport avec celles de la *Tihama* yéménite (Zabid en particulier). Simple coïncidence sans doute.

Tout le vocabulaire est arabe, la population étant bédouine mêlé d'un fond berbère, mais on retrouve, dans ces décors géométriques des façades, des compositions qui ne manquent pas d'évoquer les décors des poteries modelées, des tissages berbères, voire des coffres kabyles. Sans doute sont-ils les vestiges d'un art ancestral qui n'a pas oublié son lointain passé, celui-là même déjà évoqué à Sadrata.

Les greniers-citadelles du Maroc

Nous devons à Mme D. Jacques-Meunié une excellente étude sur les greniers-citadelles du Maroc, connus sous les vocables d'*Agadir** et de *Iyrerm*, ensembles parfois très vastes de constructions qui comprennent souvent un quartier artisanal : forgerons, bijoutiers, savetiers ainsi que des citernes, des écuries, une mosquée et toute une série de pièces compartimentées, réserves de céréales, d'amandes, de beurre fondu, d'huile, de sel gemme, de figues, de sauterelles, de toisons

de brebis, de henné, etc. Il pouvait s'y ajouter des objets précieux tels que des vêtements de cérémonie, de l'argent, des actes et titres de propriété, de la vaisselle... Cela tenait, en quelque sorte des silos collectifs et des coffres bancaires. Un service de garde en assurait la fiabilité.

Extérieurement, ces constructions ressemblent à des fortins, avec leurs tours de guet rondes ou carrées souvent juchées au sommet d'un monticule. On les trouvait surtout dans l'Anti-Atlas occidental, versant saharien ou versant nord au centre puis dans l'Anti-Atlas oriental, dans la province du Dra, enfin dans le Haut Atlas.

Les Agadir n Id Aïssa et Meherz évoquent un colombarium avec leurs alvéoles horizontales alignées, confectionnées à l'aide de pierres plates à l'intérieur desquelles on introduisait des couffes d'alfa; une dalle assurait la fermeture. Ailleurs, les constructions en pierres sèches comprenaient plusieurs étages accessibles par des dalles saillantes en façade et desservies par des ruelles étroites; les cellules étaient bouchées par une porte verrouillée (Toumliline, Tasguinnt, Ougeuzmir, etc.) parfois surmontées d'un décor chevronné. Quelques ensembles constituent de véritables forteresses tel Tagadirt Dou-Igadirt, Agadir n-Iseriyine, Iyerm n Aït Elhassade Ou Daoud, Ouatabe, El qelâa n Imgounn, avec ses tours rondes plus rares que les tours carrées. Dans le Haut Atlas, ces ensembles, construits en pisé, offrent de beaux décors de briques de terre sèche (Anemiter, El-Qalâa n-Imgunn uâtab) et il est assez difficile souvent de distinguer le grenier de l'habitat. On notera, à Iboukhennane, un très curieux appareil de galets alignés sur un ou deux lits, parfois bordés de pierres plates, alternant avec des appareils en épis.

Aurès

Les *gal'a* ou greniers-citadelles, autrefois répandus dans la montagne, ont disparu ou sont en voie de disparition; très curieuse était la *gal'a* de Béniane, construite en terre, sur des formes arrondies couronnées par une superposition de disques avec planchers et terrasses débordant sur l'extérieur. Chacun de ces étages était percé de portes donnant sur des magasins. On y accédait par des escaliers extérieurs faits de rondins de bois fichés dans la maçonnerie.

Les greniers-citadelles du Sud tunisien

Les ensembles les plus connus étaient les ksours de Médenine, avec leurs greniers (*γorfa*) superposés, le dernier étage étant couvert de berceaux parallèles. Une grande partie de ces constructions a disparu après l'indépendance tunisienne. Il s'agissait de magasins individuels en étages. Aux rez-de-chaussée habitaient les gardiens ainsi que les animaux : chameaux, ânes ou mulets. On comptait, jadis, jusqu'à 6 000 ghorfas construites en pierraille noyée dans un mortier d'argile. Un escalier extérieur desservait jusqu'à quatre niveaux, voire plus, de cellules fermées par des portes cadennassées. On ensilait là des céréales, des dattes, les produits des troupeaux. L'ensemble formait une véritable ville. Outre Médenine, il faut citer Métameur, au centre d'une maigre palmeraie, avec sa mosquée, sa grande place autour de laquelle se serraient les *γorfa* et quelques *ksours* isolés dans la haute Jefâra ainsi que quelques *ksours* de plaine. Assez semblables étaient les greniers dits *kasbah* (*qaşba*), bâtisses de pierre de forme carrée que l'on trouvait au Djebel Abiodh, les *Kasbah 'Abd al-Jouad*, près de Maztouiya (vallée de l'oued Zondag), comprenant deux grandes pièces voûtées au rez-de-chaussée et, à l'étage, deux *ghorfa*.

L'architecture berbère est une réalité aussi évidente que l'est la langue berbère. Comme elle, elle connaît ses provincialismes; comme elle, elle n'est pas restée hermétique à des apports étrangers, mais comme elle, elle présente suffisamment d'unité pour qu'on la distingue.

Sans doute est-elle mieux ancrée dans des régions restées fidèles à la vieille civilisation locale : la montagne ou le Sahara; mais ailleurs et surtout aux confins de



Ghorfa de Médenine (photo G. Camps).

ces zones à forte densité berbère, aux endroits où l'arabisation s'est effectuée depuis plusieurs siècles, il ne faut pas chercher bien loin pour retrouver le vieux fond berbère. Il s'exprime alors surtout dans les coutumes et dans les techniques, dans la poterie modelée ou dans les tissages, par exemple, et certainement encore dans l'architecture.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU P., *Sociologie de l'Algérie*, coll. « Que Sais-je? », n° 80.
 BONETE Y., « Contribution à l'étude de l'habitat au Mzab », *Cahiers des arts et techniques d'Afrique du Nord*, t. 5, 1959.
 BONETE Y., « La culture mozabite », *Documents algériens*, série monographie, n° 23, 1958.
 GAUDRY M., *La femme chaouià de l'Aurès*, Paris, 1929.
 GAUDRY M., *La société féminine au Djebel Amour et au Ksel*, Alger, 1961.
 GAILLARD Cpte, « Deux oasis du Bani Tata et Tissint, sanctuaires et marabouts », *Arch. S. H. A.*, 1949.
 GAILLARD Cpte, « Étude sur les Ksours et ses ruines », *Arch. S. H. A.*, 1949.
 JACQUES-MEUNIE D., *Greniers-citadelles du Maroc*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1951.
 JACQUES-MEUNIE D., *Architecture et habitats du Dadès (Maroc présaharien)*, Paris, Klincksieck, 1962.
 JACQUES-MEUNIE D., *Cités anciennes de Mauritanie*, Paris, 1961.
 JACQUES-MEUNIE D., *Le Maroc saharien des origines à 1670*, 2 vol., Paris, 1982.
 LOUIS A., *Tunisie du sud, Ksars et villages de crêtes*, Paris, 1975.
 MARTIN A.G.P., *Les oasis sahariennes (Gourara, Touat, Tidikelt)*, Paris, 1908.
 MERCIER M., *La civilisation urbaine au Mzab*, Alger, 1922.
 MERCIER M., *Ghardaïa la mystérieuse*, Alger, 1932.
 PARIS A., *Documents d'architecture berbère au sud de Marrakech*, Rabat, 1925.
 ROCHE M., *Le Mzab, architecture ibadite*, Paris, 1970.
 TERRASSE H., *Kasbas berbères de l'Atlas et des oasis*, Paris, 1938.
 TLATLI S., *Djerba et les Djerbiens*, Tunis, 1942.

L. GOLVIN

A265. AREAKIDAE

Les Areakidae sont mentionnés par le seul Appien (*Lib.*, 33), qui les range parmi les Numides. En 203 ou 202 avant notre ère, leur chef se mit à la disposition d'Hannibal, alors que ce dernier se trouvait à Hadrumète (Sousse). C'est une tribu implantée dans cette région, ou qui du moins la fréquentait.

J. DESANGES

A266. AREĠENA (plur. Ireġenāten, fém. tareġenat, fém. plur. tireġenātīn)

Vient de la racine *reġenet* : « associer ensemble deux races... (le sujet étant une personne ou un animal) » (Foucauld 1952, IV, 1604); le terme de « race » ici étant pris dans son sens le plus large : association d'un bœlier à laine et d'une brebis à poil ras, association d'un cheval quelconque avec un pur sang arabe, d'un Anglais avec une Française, d'un Blanc avec une Noire, d'un noble avec une plébéienne, etc.

Areġena : désigne aujourd'hui, plus précisément en Ahaggar et dans les zones sahéliennes que fréquentent les *Imūhaγ* ou *Imošaγ* un individu issu d'une lignée associant d'une part, des nomades blancs arabophones, d'autre part des *Imūhaγ* (touaregs) berbérophones. Les *Ireġenāten* sont parfaitement reconnaissables au fait qu'ils vivent selon les mêmes coutumes que les autres *Imūhaγ* auxquels ils se rattachent, mais qu'eux seuls sont toujours demeurés bilingues. Leur vocabulaire arabe est très proche de celui des Mauritaniens *biyedan*. L'étude linguistique de l'arabe de *Ireġenāten* pourrait être riche d'enseignement sur leurs affinités culturelles et historiques.

Les *Ireġenāten* se divisaient autrefois en *Ireġenāten settāfnīn* (noirs) et *Ireġenāten haggarnīn* (rouges). Ces dénominations de couleurs n'ont aucune relation avec la couleur de leur peau, mais pourrait bien être significatives au niveau de la parenté et de certains droits. En effet, les premiers seraient issus selon Lhote, d'un ancêtre du Gourara et de femmes *Ibottenāten* (touarègues) et les seconds issus de Deremša (« arabe ») et d'*Ibottenāten*. Cette particularité ethnique semble avoir conforté leur endogamie. Il ne pratiquent pas d'alliance avec les autres *Imūhaγ*. Cependant il est facile à des religieux ou des arabophones non *Imūhaγ* de prendre femme chez les *Ireġenāten*. Une étude approfondie de leurs généalogies et de leurs structures sociales pourrait certainement définir si cette *tausit* se caractérise par une double filiation unilinéaire qui leur permet de connaître et de faire prévaloir d'une part leur patrilignée remontant à des fondateurs arabes, et d'autre part leur matrilignée, établissant des alliances de ces derniers avec des femmes touarègues, en l'occurrence *tabottenat* (des *Ibottenāten*).

Les *Ireġenāten* se rapprochent en ce sens des Isseqqamaren qui, eux aussi, se disent « arabes » alors qu'il sont de culture touarègue, tout en conservant une double appartenance que les études en cours ne permettent pas encore d'appeler « bilinéaire ». Ils ont comme les Isseqqamaren d'excellentes aptitudes au commerce et aux tâches manuelles, toute chose que les *Imūhaγ* de tradition ont toujours dédaignée.

Ils nomadisent de l'Adrar des Iforas à l'Ahnet jusque dans l'erg Chech. De par les contrats de protection (*temazlayt*)* qu'ils avaient été obligés de nouer avec les Kel Ahaggar, leurs segments matrilignagers payaient des redevances à des chefs de segments matrilignagers suzerains de l'Ahaggar (voir Benhazera p. 158 qui constate sans les expliquer ces coutumes). On a cru que ces redevances étaient une *tiuse* (tribut) alors que les *Ireġenāten* se refusaient à être considérés ainsi que les Isseq-

qamaren comme *imɣad* tributaires. Assimilés de fait les uns au *tobol* (unité politique) de l'Adrar, les autres à celui des Kel Ahaggar, ils avaient le même statut intermédiaire que les *Isseqqamaren*, c'est-à-dire qu'en tant que descendants « d'Arabes », ils refusaient la vassalité. Après 1917 (date de la défaite de Kaocen), les *Ireġenāten* de l'Ahaggar se fixent avec leurs nombreux troupeaux au Tamesna ainsi qu'une bonne partie d'Isseqqamaren et d'autres *tausit* de l'Ahaggar. La sécheresse du Sahel de 1970 à 1974 décime la totalité de leurs troupeaux les obligeant à revenir près de Tamanrasset avec les réfugiés nigériens et maliens.

En Ahaggar on dénombrait en 1915, 50 à 60 hommes *Ireġenāten*; en 1938, 358 personnes *Ireġenāten*; en 1949 : 435 personnes *Ireġenāten* et en 1960/61 : 699 personnes *Ireġenāten* (après l'Indépendance les recensements par *tausit* n'ont plus été recherchés).

Depuis le retour des pluies et des pâturages en zone sahélienne (1975-1976) certains d'entre eux ont tenté de retourner sur les lieux de prédilection que représentent les espaces du Tamesna (au nord du Niger) pour recréer des troupeaux en achetant des bêtes sur les marchés de Tahoua, Agadez de In Gall. En 1977, tous les autres survivent près de Tamanrasset grâce aux secours du Service des sinistrés et des salaires qu'il gagnent dans les différents services d'embauche de la Wilaya de Tamanrasset. Malgré les offres anciennes du gouvernement nigérien, les *Ireġenāten* ont toujours préféré garder la nationalité algérienne.

BIBLIOGRAPHIE

- FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Imprimerie nationale, 1952, t. IV, pp. 1604-1605.
 FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire abrégé touareg-français de noms propres*, Paris, Larose, 1940, p. 206.
 BENHAZERA M., *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Jourdan, 1908, pp. 157-158.
 LHOUE H., *Les Touareg du Hoggar*, Paris, Payot, 1955, pp. 202, 238-239.
 BRIGGS L.-C., *Tribes of the Sahara*, Cambridge, Harvard University Press, 1960, p. 162.

M. GAST

A267. ARGANIER

L'arganier qui pousse dans le sud-ouest du Maroc, particulièrement dans l'Anti-Atlas occidental, est la seule sapotacée qui dépasse vers le nord les régions tropicales. Il apparaît comme un élément d'une flore relique, témoin d'une ancienne extension de la végétation tropicale au sud-ouest du Maghreb. L'arganier atteint dans l'Anti-Atlas des altitudes de 1 500 et 1 700 mètres. *Argania sideroxylon* (ou *Sideroxylum spinosum*) se présente sous la forme d'arbustes ou d'arbres de 5 à 6 mètres de hauteur, certains ont un port magnifique quand ils sont protégés. Épineux, il possède de petites feuilles alternes, coriaces; les fleurs, simples, sont d'un jaune verdâtre. Le fruit est une drupe ovoïde verte, ponctuée de blanc, de la grosseur d'une petite prune. Cet arbre qui a subi une exploitation intensive constitue des forêts claires, il apparaît souvent isolé dans des champs de céréales et plus encore dans des terrains de parcours. Certains arganiers sont remarquables par l'horizontalité des branches qui présentent une usure et un polissage de leur écorce. Cette curieuse disposition vient du fait que ces arbres sont de véritables « pâturages aériens » pour les chèvres. Il n'est pas rare, en effet, de voir ou plutôt de deviner des troupeaux de chèvres ainsi perchés.

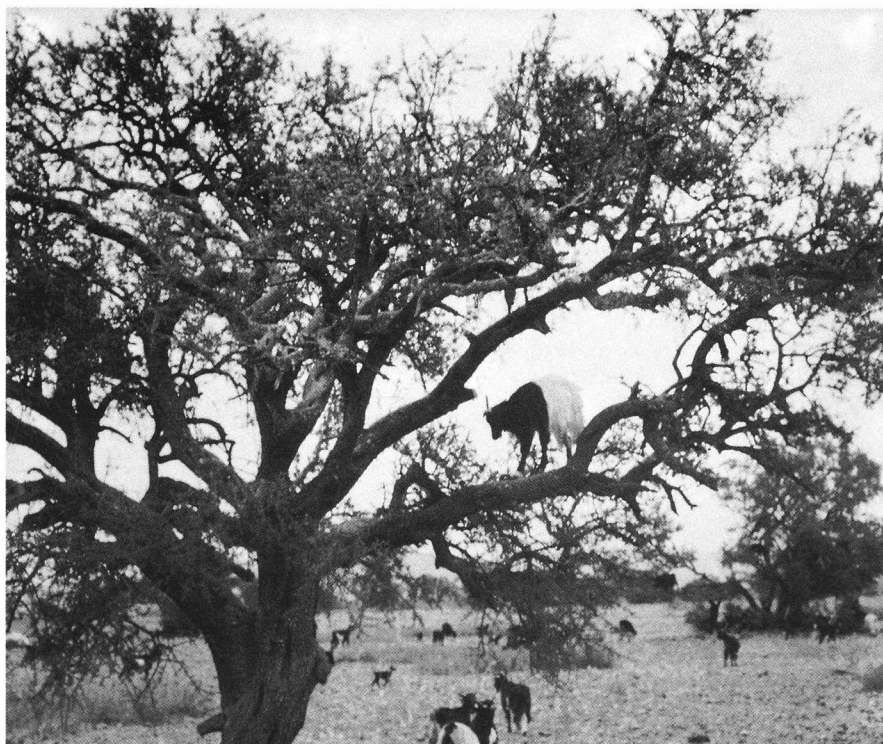
En dehors de ce rôle quelque peu inattendu dans la vie pastorale de l'Anti-Atlas,

l'arganier a connu et connaît encore une exploitation intensive de la part des populations montagnardes. Cet « olivier du Maroc » donne un bois dur, utilisé dans l'ébénisterie après l'avoir été dans l'artisanat local, mais il est surtout estimé pour sa production d'huile. Le mésocarpe des fruits de l'arganier contient un suc laiteux qui s'épaissit à l'air et donne une sorte de gomme peu utilisée, en revanche l'endocarpe renferme un albumen charnu oléagineux. Soumis à la presse, les noix d'argan préalablement broyées, donnent une huile fort appréciée. L'huile d'argan a des usages multiples. Dans l'alimentation* des populations chleuhs, elle joue le rôle tenu habituellement par l'huile d'olive chez les Berbères du Tell. Elle entre dans la préparation de nombreux plats et pâtisseries telle que l'*amalu* pour laquelle on fait griller des amandes qui sont ensuite broyées et malaxées avec du miel et de l'huile d'argan. Si l'huile d'argan a conservé son importance dans l'alimentation et la pharmacopée traditionnelles, elle a en revanche perdu son rôle ancien dans l'éclairage et dans la savonnerie.

BIBLIOGRAPHIE

- EMBERGER L., *Les arbres du Maroc et comment les reconnaître*, Paris, Larose, 1939, 318 p.
 HICKEL R., « Au pays des cèdres et des arganiers », *Bull. de la Soc. dendrol. franç.*, 1927, (57) : 42-55.
 PELTIER J.-P., *Végétation du bassin versant de l'oued Sous, Maroc*, thèse, Université de Grenoble, 1982.

G. CAMPS



Arganier dans l'Anti-Atlas (photo G. Camps).

A268. ARGENT (lfeṭṭa)

L'argent était le seul métal précieux utilisé par les orfèvres berbères. Il n'en est pas de même dans l'Aurès où l'apparition de bijoux en or chez quelques femmes aisées remonte à 1962-1963. C'est vers 1970 que cette innovation s'est répandue dans le village de Menaa, obéissant à une mode qui a bouleversé la tradition et inquiété les hommes; elle a atteint toutes les tranches d'âge de la population féminine, selon T. Benfoughal (1984). Ceci a entraîné les bijoutiers, soucieux des demandes de leur clientèle, à adapter leur travail aux modèles nouveaux, au détriment des bijoux traditionnels. Il semble pourtant que l'or n'ait jamais été travaillé en Kabylie. P. Eudel (1902) rapporte toutefois qu'un voyageur du siècle dernier prétend avoir vu dans les montagnes des bijoux en simili-or. La préférence pour l'argent répond à la fois au goût et aux coutumes rurales reconnues dans toute l'Algérie (Hanoteau et Letourneux, 1893) et même au Maroc (Besancenot, s.d.). Les femmes ne voudraient pas de bijoux en or sous prétexte que cette matière présente un aspect qui rappelle trop celui du cuivre. Néanmoins, il ne faut pas attribuer le discrédit de l'or en milieu rural à la nature impure de ce métal dénoncée par les commentateurs du Coran (Boukhari, 1903-1904), puisque les citadines, elles, préfèrent l'or à l'argent. En réalité, la raison de la grande généralisation de l'argent en milieu rural est plutôt imputable à son prix moins élevé que celui de l'or.

L'argent qui est le plus blanc des métaux possède, quand il est poli, un grand pouvoir réfléchissant. Sa densité est de 10,5 et son point de fusion de 962°C. Il est, après l'or, le plus malléable et le plus ductile des métaux. Aussi peut-on le réduire en feuilles très minces (moins de 3 microns) ou l'étirer en fil très ténu (1 gramme d'argent peut fournir un fil de 26 mètres de longueur). Mais, la ténacité de l'argent est relativement faible, aussi n'est-il jamais employé seul; il est associé au cuivre qui altère légèrement sa couleur mais accroît sa résistance. L'argent a d'autre part des propriétés chimiques appréciées en bijouterie : il n'est attaqué ni par l'eau ni par l'air à aucune température. L'acide azotique le dissout aisément même à froid, tandis que l'acide sulfurique ne l'attaque que concentré et bouillant. L'acide chlorhydrique, même à chaud, est presque sans action sur lui.

Les bijoutiers berbères ont abondamment utilisé les pièces de monnaie en argent dans la fabrication de certains bijoux, plus particulièrement les colliers et certaines petites fibules (*idwiren* de Grande Kabylie). Les pièces en argent peuvent connaître trois sorts différents entre les mains du bijoutier. Considérées comme masse de métal précieux ayant un titre assuré, elles peuvent être simplement fondues : c'était l'origine normale du métal avant que les bijoutiers n'aient pris l'habitude de s'approvisionner en plané et fil d'argent au Comptoir des Métaux précieux. Ceci explique la rareté des pièces de monnaie anciennes. Ainsi, Hanoteau et Letourneux (1893) affirment qu'à leur époque les bijoutiers kabyles fondaient de préférence les anciens douros d'Espagne; or, aucune pièce de ce type n'a été retrouvée dans les collections du musée du Bardo à Alger.

La pièce peut servir de support et constituer même dans le cas des *idwiren* de Grande Kabylie le corps du bijou (voir la représentation d'un *adwir* in *Encyclopédie berbère* II p. 163-164). C'est sur l'une des faces que le décor est agencé à l'aide de l'émail et de la soudure. L'autre face du bijou (c'est généralement l'envers) est laissée le plus souvent intacte; il arrive parfois que cette face soit limée : le type monétaire n'est, de ce fait, plus reconnaissable à moins que la tranche de la pièce ne porte une légende.

La pièce peut enfin, et c'est le cas le plus fréquent, être transformée en pendeloque ou élément de collier. Plusieurs possibilités sont à considérer : la pièce de monnaie garde son intégrité en subissant une simple perforation ou l'adjonction d'une bélière; elle peut être perforée par deux séries opposées de trois trous et être cousue ou fixée sur une chaîne qui sert d'armature au collier; il arrive enfin que la pièce, transformée en pendeloque, ait reçu un décor émaillé, en Grande Kabylie,

ou en petites gouttes d'argent, ailleurs.

Mais la refonte des bijoux anciens servait aussi souvent à la confection d'un nouveau bijou. La femme se lasse d'un bijou usé, patiné par l'usage et n'a qu'à fournir le prix du travail demandé par le bijoutier pour obtenir un bijou neuf. Le moindre débris d'argent est précieusement recueilli par l'orfèvre qui en trouvera toujours l'utilité, ne serait-ce que pour compléter le poids d'un bijou.

BIBLIOGRAPHIE

- BENFOUGHAL T., « Traditions, innovations, mode : l'exemple des bijoux de l'Aurès », *L'Ethnographie*, LXXX, « Vêtements et sociétés », 1984, 2, n° 92-93-94, n° spécial, pp. 75-84.
 BESANCENOT J., *Bijoux arabes et berbères du Maroc*, Casablanca, La Cigogne, s.d.
 BOUKHARI M., *Les traditions islamiques*, trad. de l'arabe avec notes et index par Houdas O. et Marçais W., École française des langues orientales, 4^e partie, série III-IV, Paris, Leroux, 1903-1904.
 CAMPS-FABRER H., *Les bijoux de Grande Kabylie. Collections du musée du Bardo et du Centre de recherches anthropologiques préhistoriques et ethnographiques*, Alger, mém. XI du C.R.A.P.E., Paris, A.M.G., 1970.
 — *Dictionnaire archéologique des techniques*, Paris, Accueil, 1963.
 EUDEL P., *L'orfèvrerie algérienne et tunisienne*, Alger, Jourdan, 1902.
 HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1897.

H. CAMPS-FABRER

A269. ARGOT (Jebel Nefousa - Jerba - Mzab)

Ce terme désigne une grande variété de langages particuliers, ceux des basses classes de la société (mendiants, malfaiteurs), le vocabulaire spécial de certains métiers (chasseurs, marins, soldats, bijoutiers, bouchers) ou de groupes (étudiants, artistes, sportifs). L'étendue du vocabulaire peut varier considérablement. Souvent l'origine des mots est inconnue. Dans d'autres cas on fait appel à des périphrases, des mots étrangers (pouvant provenir de l'arabe ou de l'hébreu) ou de transformations artificielles. Dans tous les cas, la connaissance de l'argot est limitée à des initiés qui l'utilisent comme langue secrète. Des étudiants ou des gens simples se contentent de transformations artificielles plus ou moins transparentes.

Dans l'ensemble, l'argot berbère paraît moins riche que celui d'autres peuples, ce qui peut être attribué à l'absence de grands centres urbains berbérophones et au fait que le berbère, ignoré des arabophones, constitue déjà une langue secrète. Nous possédons des notes sur les argots des Berbères du Djebel Nefousa, de l'île de Djerba, du Mzab, de la Kabylie, de chanteurs berbères du Maroc (*imadyazən*), des Ulad Sidi Hamd U Musa, acrobates et chanteurs, ainsi que des Touaregs du Sahara.

L'argot des berbérophones du Djebel Nefousa

Nous devons à F. Beguinot quelques renseignements sur l'argot des Berbères de la Tripolitaine. Il s'agit d'expressions employées devant des étrangers. A Yefren le « cheval est *win raba^c n iṭarən* (quadrupède) au lieu de *agmār*, une « Arabe » est appelée *kutt'u*, pl. *ikutt'uyən* (« tronc de palmier resté debout ») au lieu de *a^carab* ou *abiyat*, le thé est désigné par *amān zaylən* (« eau chaude ») ce qui correspond, à Fassato, à *amān iḥammayən*. *Usn-əd izan* « les mouches sont venues » signifie, également à Fassato, que « les Arabes sont venus ». Un système de numérotation permet de compenser les déficiences du dialecte qui n'a conservé que les premiers deux numéraux. On opère avec *γeir* « moins » et *fus*, pl. *ifassən* « main », par ex. : *fus γeir sən* « trois » (« une main moins deux »), *xamsa n ifassən* = 25 (« cinq mains »). A Zwara,

sur la côte, on dit également *fus* « cinq » (lit. une « main »), *fus d iggən* « six » (une « main et un »), *ifassn-ik isnin* = 10 (« tes deux mains ») ou *fus d fus* (une « main et une main »), « quarante » est *ifassn-ik d iṭārn-ik marrtīn* (« tes mains et tes pieds deux fois »). *əgg mlaṭk* signifie *ərṣəl* « fais vite, disparaïs ». Comme termes géographiques Beguinot cite *Bənīk* pour Benghazi, *šal n awīlən* « Pays des Augiliens » pour Augila.

L'argot de Djerba

Dans les agglomérations de l'île de Djerba où la langue berbère est encore en usage (Ajim, Guellala) on se sert d'expressions artificielles pour ne pas être compris d'étrangers. C'est ainsi que le « vin » s'appelle *aman izuggaγən* « l'eau rouge » comme chez les Beni Mzab et la « mer » *aman izizawən* « l'eau verte » bien qu'il y ait une expression locale (*iləl*). Pour éviter les noms de nombres arabes on construit des numéraux à l'aide de *əffus* « main », pl. *ifassən*, par ex. *sən n ifassən* « deux mains » = 10. Mais les berbérophones n'ont plus besoin de ces termes pour ne pas être compris des allophones, car leur langue leur suffit. On évite cependant le mot *əṣṣrab* « vin » compromettant pour un bon musulman ibadhite et, dans le commerce, l'emploi des numéraux arabes.

L'argot du Mzab

On pourrait faire un gros ouvrage sur le seul argot mzabite, car les indigènes de cette confédération berbère ont un langage conventionnel, uniquement composé de tropes, qu'ils emploient pour ne pas être compris des étrangers. R. Basset fut le premier à signaler cette manière de parler, mais le recueil le plus riche de l'argot du Mzab est celui de Mouliéras. Ce dernier auteur affirme qu'au Mzab tout le monde parle et comprend cette langue conventionnelle à laquelle il ne convient peut-être pas d'appliquer le terme d'argot, à son avis, puisqu'elle ne réalise qu'une des deux conditions qui définissent tout argot : elle est seulement conventionnelle, mais elle n'est pas à l'usage d'une seule classe d'individus. Cette argumentation vaut peut-être pour les sept villes du Mzab, mais non pour le reste de l'Algérie où des Mzabites se sont établis comme commerçants ou dans d'autres métiers où ils emploient les termes secrets à dessein pour ne pas être compris par des étrangers. C'est ce que dit d'ailleurs Mouliéras lui-même au sujet de la numérotation secrète des Beni Isguen. Il étudia les noms réels et conventionnels des monnaies chez les Beni Isguen, les noms communs (uniquement des substantifs) et enfin l'argot géographique. Biarnay aussi signale quelques termes argotiques.

La numérotation secrète opère uniquement avec des expressions berbères. La langue a conservé les noms de nombre de 1 à 10 et forme les noms des dizaines à l'aide d'expressions composées, par ex. *sənnət təmərwin* = 20 (« deux dizaines »). « Cent » se dit *twinəst*, comp. touareg *tawinəst* « anneau » au lieu de l'ancienne expression (touareg *temede*), « mille » est *mərawt twinas* « dix centaines » ou *imərṣəd* un « rouleau » parce que, « quand on a une pareille somme, soit en argent, soit en or, on la met généralement en rouleaux ». Cette manière de compter a bien l'avantage du secret, mais elle est fort compliquée : pour les nombres supérieurs à 1 000 en opérant avec *mərawt twinas*.

Les noms conventionnels des monnaies sont constitués par des noms berbères : le « centime » est *azdad* (« le mince »), le « sou » *azuggaγ* (« le rouge »), le « franc » *azgən* (un « demi » ou la moitié d'un réal), « deux francs » *taməllalt* (une « blanche »), « cinq francs » *tawssaṭ* (une « large ») et « dix francs » *tawrəxt nə sennet twussaṭin* (une « jaune de deux larges »). Un « billet de banque » s'appelle *tifrit* (« feuille »).

Les noms communs sont également remplacés par les métaphores : « l'argent » est *ačmas* (« le nœud » de mouchoir ou de vêtement où l'on met l'argent) au lieu de *ryal*. Ane se dit *u tməzγin* (« fils des oreilles ») au lieu de *aγyul*, « chien » *asəmmaḍ n tənzar* (« froid au nez ») au lieu de *aγdi*. Le « café » est *aman ibərčənən* (« eau noire ») au lieu de *lqahwa* et le « vin » *aman izuggaγən* (« eau rouge »), la « mer » *aman iziza-*

wən (« eau verte »), expression également connue à Djerba. Un Mzabite est un *ugg u^cban*, pl. *at i^cuban* (« fils d'une longue pièce d'étoffe de laine ») ou *ugg γarsan*, pl. *at γarsan* (« fils des fils de la chaîne du métier à tisser »). Les formes féminines désignent à la fois une « femme mzabite » ou la « langue mzabite » : *tugg u^cbant* ou *tugg γarsant*. Ces termes se réfèrent à la fabrication du *a^cban* (tissu de laine) que seules les femmes des Beni Mzab fabriquent. Un « chrétien » est désigné par l'expression *ugg waman*, pl. *at wanan* (« fils de l'eau ») parce que les chrétiens d'Europe « sont obligés de traverser la mer pour venir en Afrique ». *Azlim ən təfawt* (« peau de feu ») est le « général », traduction de l'arabe *ʔald ən-nār* étymologie populaire pour *ʔənənār*.

Mouliéras donne de nombreux exemples de l'argot géographique : « Alger » est *tamurt taməllalt*, la « ville blanche », « Blida » située entre Alger et Médéa s'appelle *tamurt wwammas*, le « Pays du milieu », « Biskra » *tamurt nə tini* le « Pays des dattes », et « Contantine » est *tamurt wwaḍu* « le Pays du vent ». « Ghardaïa », *tamurt n uγərda* « Citadelle de la femelle du rat » reprend l'étymologie berbère du nom. « Sétif » est *tamurt ibhan* « la ville propre » et « Souk Ahras » *tamurt n ifiγran* « Ville des serpents », non en raison des serpents, mais à cause des gens de la tribu des *Ḥanānša*, mot qui rappelle l'arabe *ḥnaš* « serpent » et signifie « descendants des *Ḥannāš* ». Le « Soudan » est le « Pays des Noirs », *tamurt n ibərčanən* et La « Mecque », ville sainte de l'islam, *tamurt n wayniz* la « Ville de la prière ». Dans les notes de Biarnay les Arabes sont appelés *ayt izan*, les « gens des mouches ».

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., « Vocabulaire du Touat et du Gourara », *Journ. asiatique*, série X, 1887, pp. 365-464.
 BEGUINOT F., « Il gergo dei berberi della Tripolitania », *Annali del' Istituto Orientale di Napoli*, 1917-18, pp. 107-112.
 MOULIÉRAS A., *Les Beni-Isguen (Mzab). Essai sur leur dialecte et leurs traditions populaires*, Oran, 1895, imprimerie Fouque et Cie « Petit Fanal », 12°, 78 p.

W. VYICHL

A270. ARGUIN

Située sur la côte mauritanienne par 16°25' ouest et 20°33' nord, l'île d'Arguin n'a eu d'importance historique que par l'existence sur place du point d'eau douce permanent qui est le seul existant entre les 18° et 22° degrés de latitude nord. Situé au fond d'une excavation faite de main d'homme, ce point d'eau est une résurgence de la nappe aquifère du Tirersioum et ses caractéristiques, établies lors de l'inventaire des puits du nord-ouest mauritanien, ont fait l'objet d'une publication détaillée. On ignore l'origine des travaux d'aménagement de ce point d'eau, et les hypothèses les plus diverses ont été émises à ce sujet.

En l'absence de textes antérieurs, l'historique d'Arguin se résume aux occupations européennes de l'île du xv^e au xix^e siècles, la possession du point d'eau offrant un avantage important pour le ravitaillement en eau des bateaux de passage.

D'après les sources portugaises, l'île d'Arguin aurait été découverte en 1443 par un gentilhomme du nom de Nuno Tristao. Dès 1445, l'occupation permanente de l'île est décidée par l'Infant Henri et un château est construit entre 1446 et 1461. La construction fut remaniée en 1518 par ordre du roi Don Manuel, mais attaqués par les Marocains, les Portugais abandonnent Arguin qui est, par la suite, occupée par les Espagnols de 1580 à 1630.

Entre 1638 et 1724, l'île est occupée tour à tour par les Hollandais, les Anglais et les Français, qui construisent et détruisent successivement plusieurs forts sur les ruines du premier château portugais. Enfin, le 24 février 1724, les Hollandais abandonnent Arguin et l'île est ensuite rendue définitivement à la France par le traité de Paris en 1817.

L'île reste inoccupée jusqu'en 1880, époque où une société française, « La Marée des deux Mondes », construit sur place une usine pour la conservation du poisson, mais l'exploitation est abandonnée en 1882 au profit des installations de Port-Étienne (Nouadhibou). Arguin perd toute importance à partir de cette date.

On ignore l'étymologie d'Arguin (ou Arguim d'après les Portugais) et l'île n'est d'ailleurs connue que sous le nom d'Agadir par toutes les populations de la côte. L'île d'Arguin relève territorialement de la République islamique de Mauritanie. Son approche est délicate pour les bateaux d'un certain tonnage car les abords de l'île sont parsemés de hauts fonds connus sous le nom de « Bancs d'Arguin ».

C'est dans ces parages que s'échoua en 1816 la frégate « La Méduse » dont le naufrage eut les suites tragiques que l'on sait.

BIBLIOGRAPHIE

- ZURARA G. (Eanes de), *Chronique de Guinée*, trad. L. Bourdon, Dakar, IFAN, 1960.
 CA DA MOSTO A. DA, *Relations des voyages à la côte occidentale d'Afrique, 1455-57*, pub. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1895.
 GOMES Diego, *De la première découverte de la Guinée*, trad. Th. Monod, R. Mauny, G. Duval Bissau C. Est. G.P., 1959.
 FERNANDES V., *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal (1506-07)*, trad. P. de Cenival et Th. Monod, Paris, Larose, 1938.
 LACOURBE, *Premier voyage du Sieur de-fait à la Coste d'Afrique en 1685*, publ. par P. Cultru, Paris, Champion, 1913.
 LABAT P., *Nouvelle relation des voyages à la Côte d'Afrique*, 1728.
 TREVE A., *L'île d'Arguin*, Lyon, 1889.
 PACHECO PEREIRA D., *Esmeraldo de Situ Orbis*, publ. par R. Mauny, Bissau D. Est. G.P., 1956.
 GRUVEL et CHUDEAU, *A travers la Mauritanie occidentale*, Paris, 1908.
 RICARD P., « Les Portugais et le Sahara atlantique », *Hespéris*, t. XI, 1930.
 SPRUYTTE J., « Le point d'eau douce permanent de l'île d'Arguin », *Bull. de liaison Saharienne*, n° 27, sept. 1957, pp. 191-200.

J. SPRUYTTE

A271. ARLIT

La ville et le centre industriel

La découverte du gisement d'Arlit en 1965-66 par le C.E.A. (Commissariat à l'Énergie atomique) a déterminé la création d'une ville à proximité de la mine et de l'usine de traitement du minerai (uranate).

Arlit se trouve au Niger, à 240 kilomètres au nord d'Agadez, dans les plaines désertiques (moins de 100 mm de pluie de moyenne annuelle) de l'ouest du massif de l'Aïr, parcourues par des nomades touaregs peu nombreux (Kel Tadélé principalement). La ville dont la création est liée à l'inauguration de l'usine en 1971, n'a cessé de s'étendre jusqu'à une époque récente : la construction de la route bitumée Tahoua-Arlit a permis de relier en toute saison la mine au port de Parakou.

Arlit, créée ex-nihilo, comprend la cité Somaïr (société minière), le quartier administratif (la sous-préfecture gère une très vaste circonscription) et la « ville induite » construite sur un plan en damier avec un marché et de nombreux commerces ; au-delà de cette ville géométrique, s'est formé un quartier spontané, Boukoki (« pailloles » en haoussa).

Arlit comprenait 9 394 habitants en 1977 : Akokan tout proche (à 5 km), qui exploite le gisement d'Akouta, possède de 6 à 7 000 habitants, soit, au total, un complexe industriel regroupant plus de 15 000 hommes, originaires de tout le pays, mais comprenant une majorité de Touaregs. Le personnel employé en 1984 par les deux sociétés était de 1 330 à Arlit (Somaïr) et de 1959 à Akokan (Cominak). Cette industrie mécanisée ne nécessite pas une main-d'œuvre très nombreuse. Tous les Nigériens ont été attirés par les salaires élevés : les populations locales, touarègues en particulier, ont laissé, surtout les premières années, la majorité des postes spécialisés aux Nigériens du sud plus anciennement scolarisés : même parmi les 62 manœuvres permanents de la « première tranche », Touaregs et Bouzous n'étaient que 25 %. Une partie importante de la population, venue chercher du travail ou rendre visite à un parent, se livre au commerce ou au jardinage en drainant les eaux usées de la ville (200 à 250 jardiniers à Arlit, 150 à Akokan dont environ la moitié est d'origine touarègue). Parallèlement à ces jardins spontanés, la Somaïr a mis en place un aménagement hydro-agricole aux techniques ultra sophistiquées (irrigation par gravitation, aspersion, goutte à goutte).

La régression des cours de l'uranium et la révision en baisse de tous les programmes nucléaires des pays industrialisés ne permet guère d'envisager pour les années à venir qu'une réduction des activités d'Arlit.

BIBLIOGRAPHIE

- GÉRARD M., *Arlit et les retombées économiques de l'uranium sur le Niger*, thèse de III^e cycle, Université Aix/Marseille II, 1974, 113 p.
COLDERS A., *La population agricole de la région d'Arlit*, mémoire de D.E.A., Université de Paris X, 1985, 160 p..

E. BERNUS

Le gisement néolithique

En vue de l'implantation d'un hôpital à Arlit, l'aplanissement préalable du terrain au bulldozer mit au jour un important gisement néolithique qui fut identifié en 1970. Il occupe une zone très étendue de 120 mètres sur 60 mètres. Extérieurement, il se présentait comme une petite croupe sur laquelle avaient été ramassées des pointes de flèches et quelques grains d'enfilage en coquille d'œuf d'autruche. Les fouilles ont montré qu'il s'agissait d'une nécropole construite au fond d'une cuvette rocheuse aux bords très apparents et d'une profondeur de plus de 2,5 mètres. Les corps étaient disposés en position repliée, les uns à côté des autres, sans orientation préférentielle, placés aussi bien sur le côté gauche que sur le droit. Ils avaient été recouverts de grosses pierres, vraisemblablement pour les protéger des carnassiers nécrophages, hyènes et chacals, car aucune fosse n'était préparée. Dans toute la partie inférieure, les corps étaient bien en place, sauf quelques-uns qui avaient souffert du déplacement des grosses pierres. Lorsque le dépôt atteignit un mètre de hauteur, il fut affecté par le ruissellement, si bien que les corps déposés par la suite se trouvèrent déplacés et les ossements plus ou moins éparpillés dans la couche.

A la date du 30 avril 1974, près d'une cinquantaine de squelettes humains étaient dégagés, dont sept laissés en place à titre de témoins et recouverts par un coffrage afin de les protéger des éboulements éventuels. Des sondages dans les parties périphériques ont montré qu'il y avait, là aussi, des restes humains, si bien qu'il est raisonnable d'estimer que cette extraordinaire nécropole contient peut-être cinq cents squelettes. Ils appartiennent à la race noire et présentent un prognathisme assez marqué. Aucune avulsion dentaire n'a été constatée; il en est de même de la carie,

par contre, la table triturante est ordinairement très usée au point d'offrir un plan très incliné. Autour des squelettes on trouve généralement des anneaux d'enfilage, façonnés dans de la coquille d'œuf d'autruche qui ont servi probablement à la confection des colliers; il a été signalé aussi quelques perles en amazonite. Aucune trace de foyer n'a été décelée jusqu'ici; les quelques traces de charbon de bois étaient éparses et semblent avoir été déposées avec d'autres restes de cuisine. Le mobilier comprend surtout de la poterie; les tessons sont plus abondants dans les parties supérieures que dans les niveaux inférieurs où ils sont très clairsemés. Les décors sont très variés et de belle qualité, certains apparentés à ceux du gisement de Shaheinab, en Haute-Égypte. L'outillage lithique est peu abondant. Il y a quelques pointes de flèche, quelques poinçons en os, quelques haches aux surfaces taillées et à tranchant légèrement poli, des petites hachettes en porphyre verdâtre, et des poids de pêche de différents modèles : on reconnaît des pièces assez lourdes, de forme triangulaire, percées d'un trou au sommet; d'autres sont des pierres grossièrement façonnées et munies d'un trou de suspension; d'autre, enfin, sont des galets ovoïdes à sillon médian, comme ceux signalés autrefois à Taferjit et à Tamaya Mellet. Il a également été trouvé un fragment de fût de harpon en os, du type déjà connu à Taferjit, et un grand hameçon de même matière. Ces différents poids de filet suggèrent une activité de pêche très intense. Les restes alimentaires le confirment, car ils comportent d'abondants déchets de poissons, des coquilles de moule en grande quantité et de nombreuses plaques dermiques de crocodile.

La faune identifiée comprend : l'hippopotame, le rhinocéros, la girafe, l'antilope chevaline, des antilopes indéterminées, la gazelle, la chèvre, le phacochère, le porc-épic, le bœuf.

Différentes dates ont pu être déterminées par le radio-carbone; elles s'échelonnent suivant les niveaux entre 3430 et 2700 B.C. (non calibré). Une distance de plus de sept cents ans entre la couche la plus basse et celle qui a fourni la datation la plus rapprochée peut expliquer l'accumulation considérable des corps.

F. Chantret et R. de Bayle des Hermens ont fait connaître du voisinage d'autres gisements, ceux d'Ibadanan et de Madaouela (3570 B.C.). Il se présentent sous forme de petits dômes d'un diamètre variant de 500 à 200 mètres, constitués par des restes de cuisine où il a été identifié les mêmes espèces faunistiques et la même poterie qu'à Arlit. Il y a toujours des accumulations de moules et des arêtes de poissons en abondance, ce qui indique que les habitants néolithiques de la région d'Arlit vivaient beaucoup de la pêche. Il y a lieu d'ajouter que deux espèces de bœuf ont été identifiées : le *Bos brachyceros* dont sept squelettes entiers sont le témoignage, et le *Bos primigenius* marqué par un fragment de corne de près de 50 centimètres de long, trouvé sur un gisement situé dans l'oued Edebni, à 10 kilomètres d'Arlit. De plus, il a été exhumé une mâchoire et une défense d'éléphant.

L'outillage est beaucoup plus abondant et bien plus caractéristique que celui d'Arlit, mettant en évidence, d'un côté une nécropole, de l'autre des vestiges d'habitat. Il y a de belles pointes de javeline, de longues pièces denticulées sur un bord, qui ont pu servir de faucille, des disques plats, comme ceux du Ténéréen dont certains peuvent atteindre 20 centimètres. La roche seule varie, les affinités avec cette culture sont très évidentes, de même qu'elles s'apparentent à celle de Shaheinab. Il y a lieu de signaler aussi des petites plaquettes de grès qui ont peut-être servi à broyer le fard, des godets également en grès, des écuelles et des plats en pierre, dont des fragments ont été recueillis.

Sur ces différents gisements, les vestiges humains ne sont pas rares et plusieurs d'entre eux étaient carbonisés. Un squelette de femme près duquel gisaient les restes d'un enfant en très bas âge était encore, par endroits, recouvert d'une robe de cuir descendant à mi-jambe. Les restes d'un autre squelette ont été extraits d'une jarre haute d'un mètre et large de 60 centimètres. Un de ces gisements était pourvu d'un four à poteries et dans deux autres il a été trouvé des appuie-tête en argile

ainsi que de curieux os de girafe portant de fines gravures serpentant sur toute leur longueur et pourvus d'échancrure au sommet, ce qui en faisait peut-être des porte-amulettes. De nombreux mollusques ont été recueillis, aussi bien à Arlit que dans les différents gisements périphériques, et parmi eux il y a lieu de signaler un petit gastéropode, jamais mentionné jusque-là au Sahara, *Subulina striatella*, lequel vit encore dans la zone maritime d'Afrique occidentale où il tombe plus de 2 000 millimètres d'eau par an, ce qui a fait un excellent témoin du climat qui devait régner dans la région d'Arlit il y a un peu plus de 5 000 ans. Si les gens d'Arlit se livraient à la pêche à l'époque néolithique, ils pratiquaient aussi l'élevage du bœuf sur une grande échelle à en juger par les restes très abondants identifiés dans les gisements. Ces populations n'ont laissé ni peintures ni gravures sur les parois rocheuses des abris sous-roche.

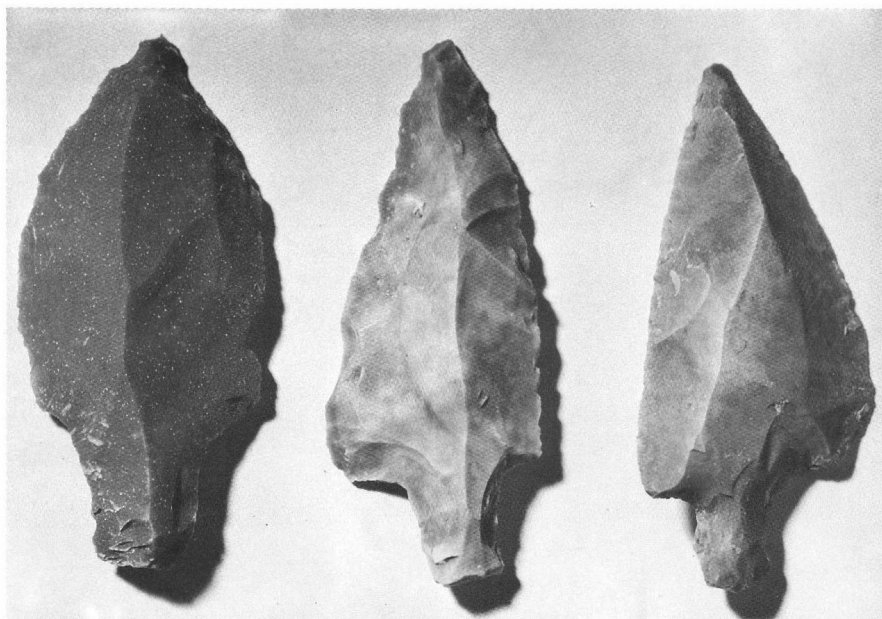
H. LHOTÉ

A272. ARMES

Préhistoire

Les armes des Paléoberbères de la Préhistoire ne présentent guère d'originalité mais à la documentation archéologique provenant de fouilles s'ajoute, en Afrique du Nord et au Sahara, une documentation iconographique d'une grande richesse que ne possèdent pas les autres pays riverains du bassin occidental de la Méditerranée.

Durant les temps paléolithiques, les hommes qui occupèrent le Maghreb et le Sahara utilisèrent, en plus des outils et armes connus ailleurs ; bifaces, éclats et lames plus ou moins retouchés, deux objets caractéristiques, typiquement africains, le hachereau (qui paraît plus un outil qu'un arme) et plus tard, à l'Atérien, la pointe pédonculée qui armait manifestement un javelot ou un épieu. Mais ces temps paléolithiques échappent à notre enquête puisqu'ils sont antérieurs au monde berbère.



Pointes pédonculées atériennes (Bir el Ater, Algérie). Photo M. Bovis.

Ce n'est qu'après l'Épipaléolithique (Ibéromaurusien et Capsien) et surtout au Néolithique qu'il est possible de cerner les groupes paléoberbères. Tout au long des quatre millénaires que dure le Néolithique, ces populations se servent d'un petit nombre d'armes dont nous retrouvons les éléments dans les gisements : Ce sont des armatures de flèches, plus rarement des pointes de lance ou de javelot, des lamelles aiguës dont nous savons, pour les avoir trouvées fichées dans des os qu'elles armaient des traits, des poignards en os, des haches. Les gravures et peintures rupestres nous donne des indications fort précieuses sur l'usage de ces armes.

L'arc fut d'un usage courant dans tout le Sahara jusqu'à la deuxième phase de l'école bovidienne (style d'Iheren-Tahilaï), les gisements sahariens, surtout ceux des grands ergs du Sahara septentrional ont livré des milliers de pointes diverses de formes très variées et d'une finesse de retouche qui fait l'admiration. Ces armatures se raréfient dans le nord. Une recension des pointes de flèches trouvées dans les régions littorales du Maghreb (G. Camps et G. Souville, 1974) n'a pu en retenir que 222, sur plus de 3 300 kilomètres de côte ! Or sur ce total près de la moitié provient de la région comprise entre La Calle (Algérie) et Korba sur la côte orientale du Cap Bon, soit 360 kilomètres. Ce regroupement est en corrélation étroite avec la présence d'obsidienne taillée, d'origine insulaire (Pantelleria, Lipari). Il est donc possible que ces pointes, dont certaines sont précisément taillées dans l'obsidienne, soient elles aussi d'origine extérieure, ou du moins que leur multiplication anormale s'explique par cette influence étrangère.

Les œuvres d'art de l'Atlas saharien et des massifs centraux, surtout le Tassili n'Ajjer, nous font connaître l'arc qui lançait ses flèches. C'est un arc à simple courbure de dimension moyenne, ne semblant guère dépasser une longueur d'un mètre. Les plus grands vont de l'extrémité de la tête aux genoux des archers. L'un des plus grands est porté par un personnage négroïde de Tin Aboutéka, l'un des plus petits est tenu à bout de bras par un danseur d'In Edjar (Fadnoun).



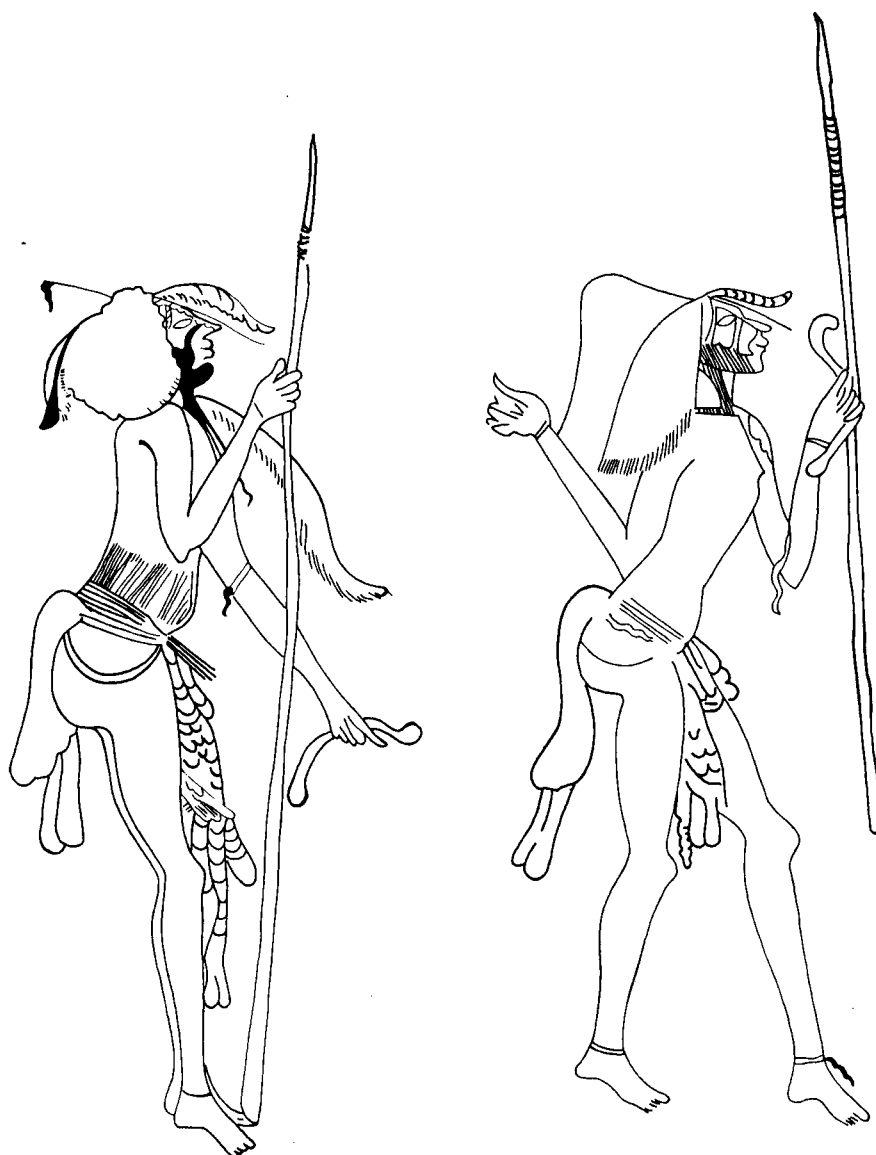
Archer de Tiout (Aïn Sefra, Algérie). Photo M. Gast.



Chasseur de Teinet et Kharrouba, portant un bâton de jet. Photo R. Vaufrey.

L'usage de l'arc, bien documenté pendant les périodes archaïques et pendant la première phase de l'époque bovidienne (style de Sefar-Ozanéaré) disparaît assez brutalement du Sahara central avec l'apparition des premiers Méditerranéens, également éleveurs, du style d'Iheren-Tahilaï. Dans les très belles œuvres de cette époque, l'arc est remplacé par le javelot ou la lance à lame de pierre qui, à l'époque suivante, celle du cheval, sera en cuivre, en bronze puis en fer. Le javelot est en effet la seule arme attestée des Équidiens, conducteurs de char; ce n'est qu'avec les cavaliers, qui succèdent aux conducteurs de chars, que se répand l'usage du petit bouclier* rond.

La hache n'est pas seulement un outil, c'est aussi une arme et certains exemplaires magnifiquement sculptés et polis (haches à gorge du Ténéréen) font penser à des armes d'apparat. Des officiants armés d'une hache s'apprêtent à abattre un mouton (El Harrara, Ksar el Ahmar, Fedj Naam...) mais cette arme est utilisée aussi à la chasse et à la guerre (Sefar).



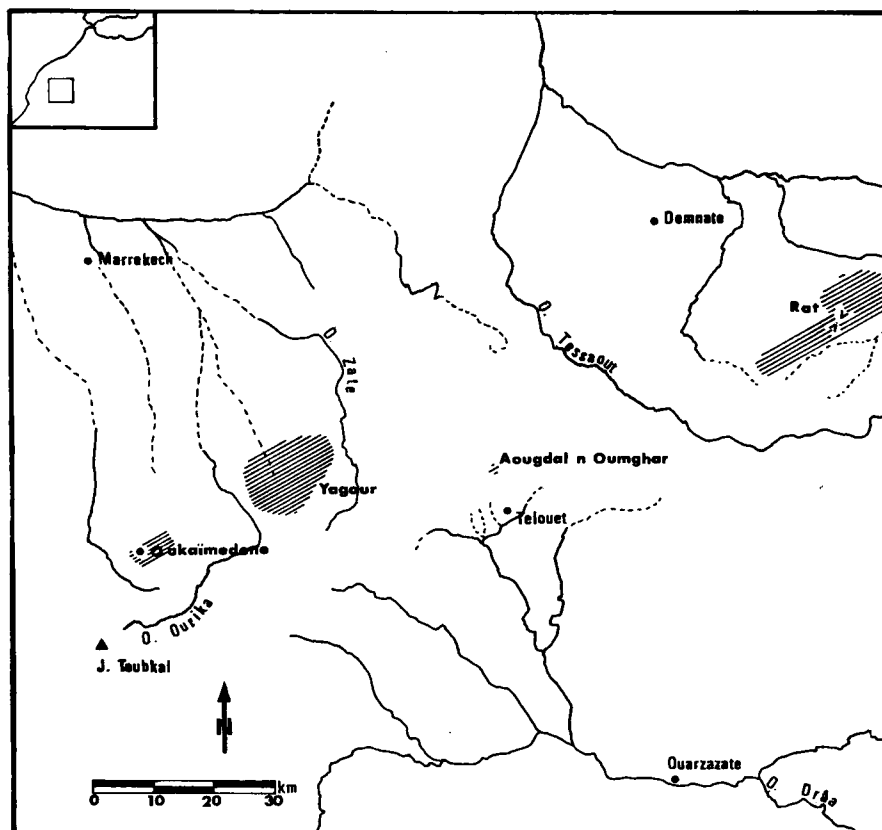
Personnages d'Iheren (Tassili n'Ajjer) armés d'une lance et d'un bâton de jet (relevé J. Colombel).

Une arme de jet, sorte de boomerang, apparaît dans des œuvres d'époques et de régions fort différentes. Dans l'Atlas saharien, c'est un simple bâton coudé et semble-t-il assez plat, ce qui le rapproche beaucoup du boomerang australien, qui figure entre les mains de l'homme de Teniet el-Khahrrouba. En revanche, dans les peintures beaucoup plus récentes d'Iheren, au Tassili, il s'agit d'une arme très courbe, en demi-cercle et aux extrémités renforcées.

G. CAMPS

Armes des temps protohistoriques

L'âge des Métaux, qui fut longtemps méconnu en Afrique du Nord a été révélé surtout par les œuvres rupestres du Haut Atlas marocain. Il est vrai que les armes et les outils en cuivre ou en bronze sont si rares dans ces régions qu'ils pouvaient être considérés comme de simples produits d'importation, surtout ibérique, puisqu'ils sont totalement absents à l'est du méridien d'Alger (G. Camps et P. Cadenat, 1981).



Carte de localisation de sites rupestres protohistoriques du Haut-Atlas marocain.

Le Haut Atlas marocain est l'un des grands centres d'art rupestre protohistorique des pays riverains de la Méditerranée occidentale. Sur les dalles gréseuses des trois grands sites principaux de l'Oukaïmeden, du Yagour et du Rat (fig. 1) furent reconnus des milliers de pétroglyphes, dont bon nombre reproduisent des armes, à l'évidence métalliques. Depuis Jean Malhomme, l'initiateur de ces découvertes, différents auteurs se sont intéressés à ces thèmes particuliers (notamment : A. Jodin, A. Simoneau, R. Chenorkian) et il est maintenant possible d'en donner une description relativement précise.

Ces figurations d'armes protohistoriques peuvent être organisées en trois grandes phases.

La première est culturellement liée au Bronze ancien. On y trouve, mêlés, des objets autochtones vraisemblablement néolithiques et des armes métalliques dont les prototypes proviennent des cultures du Bronze ancien ibérique. Le premier ensemble comporte des représentations de boucliers composés de rectangles emboîtés

généralement pourvus d'un décor central de lignes parallèles horizontales ou verticales, rectilignes ou ondées, et parfois dotés d'appendices circulaires aux quatre coins. Ce type de bouclier se retrouve tant dans le Haut Atlas qu'en dehors de cette région : sud oranais à Merdoufa, Aïn Marshal ou Oued Seffalou, sud marocain à Aït Ouazik sud, dans des contextes identifiés par leurs inventeurs (H. Lhote et A. Simoneau) comme clairement néolithiques. On y trouve également ce que les différents auteurs ont qualifié de « haches-peltes » et qui peut se décrire comme une arme au tranchant très courbe, emmanchée en ce qui apparaît comme une zone fortement concave, sur un manche caractéristiquement anglé. Cette figuration, avec celle qui fut dénommée « massue » et n'en paraît être qu'un avatar laxiste, sont très probablement les versions iconographiques atlasiques d'une hache métallique emmanchée à douille ou à ailette, du type de celle qui a été représentée de manière très réaliste à proximité d'un bovidé sur le site saharien de l'Adrar Metgourine. L'origine de cette arme, qui ne peut trouver de prototype en Europe et apparaît également en dehors du Haut Atlas associée à des contextes néolithiques, doit probablement être recherchée sur ce même continent africain, peut-être vers l'est.

Avec ces éléments autochtones *lato sensu* se retrouvent des figurations dont les originaux furent conçus dans la Péninsule Ibérique. Ce sont d'abord les hallebardes. La hallebarde protohistorique est constituée par une sorte de robuste lame de poignard qui est emmanchée perpendiculairement sur un manche court, telle une hache. La Péninsule Ibérique fut, avec l'Irlande et, dans une moindre mesure, la zone italique, un des grands centres de production de cette arme si particulière au Bronze ancien. Les figurations atlasiques représentent d'une manière particulièrement claire deux des types de hallebardes fabriqués dans cette région du monde : des armes d'*El Argar* (culture du sud-est ibérique) et de *Carrapatas* (nord-est du Portugal). Un autre type de hallebardes, au rapport lame/manche plus équilibré, ne trouve aucune correspondance dans les cultures ibériques, et pourrait donc être une production locale. On y trouve également des figurations de poignards sans garde marquée dont une partie au moins pourrait correspondre à des armes argariques. Il en va de même pour les quelques représentations de haches au profil trapézoïdal simple dont on a pu retrouver deux exemplaires à l'oued Akrech et au Kef el Baroud, et qui pourraient également avoir cette même origine. Des figurations de traits à pointe foliacée sont les seules qui apparaissent en relation directe avec des animaux qu'elles frappent parfois, dans un souci qui semble plus relever du monde néolithique que de celui des Métaux. Néanmoins, à l'évidence également métalliques, elles pourraient avoir eu pour prototypes des armes du Chalcolithique ibérique que l'on dénomme *pointes de Palmella* et dont on a pu découvrir cinq exemplaires sur les sites marocains de Sidi Messaoud, Aïn Dalhia, Tazzarine, Aïn Smen et El Heriga. Comme les haches à tranchant courbe, elles témoigneraient des premiers contacts des hommes néolithiques avec les civilisations du Métal, situées dans ce cas de l'autre côté de la Méditerranée.

Cette première phase, qui combine donc des armes strictement autochtones, allochtones « africaines » et nord-méditerranéennes, porte encore, perceptible au travers des objets qui y furent figurés, l'empreinte du monde néolithique dans lequel elle s'est développée. Mais le simple fait de la représentation d'armes, soit de manière homogène pour chacun des types, soit avec différents types, en « panoplies », est, en lui-même, déjà totalement protohistorique.

La deuxième phase traduit un degré supplémentaire dans l'intégration du Bronze méditerranéen dans le milieu atlasique. Elle se caractérise par des figurations de boucliers circulaires, généralement pourvus d'un décor central complexe soigneusement représenté, et souvent dotés de barbelures périphériques. Ces armes sont associées à des pointes de lance à lame triangulaire étroite, aux bords convexes et pourvue de nervure qui pourraient être les mêmes que celles qui furent représentées sur les stèles gravées ibériques, et sont identifiées comme des armes du Bronze



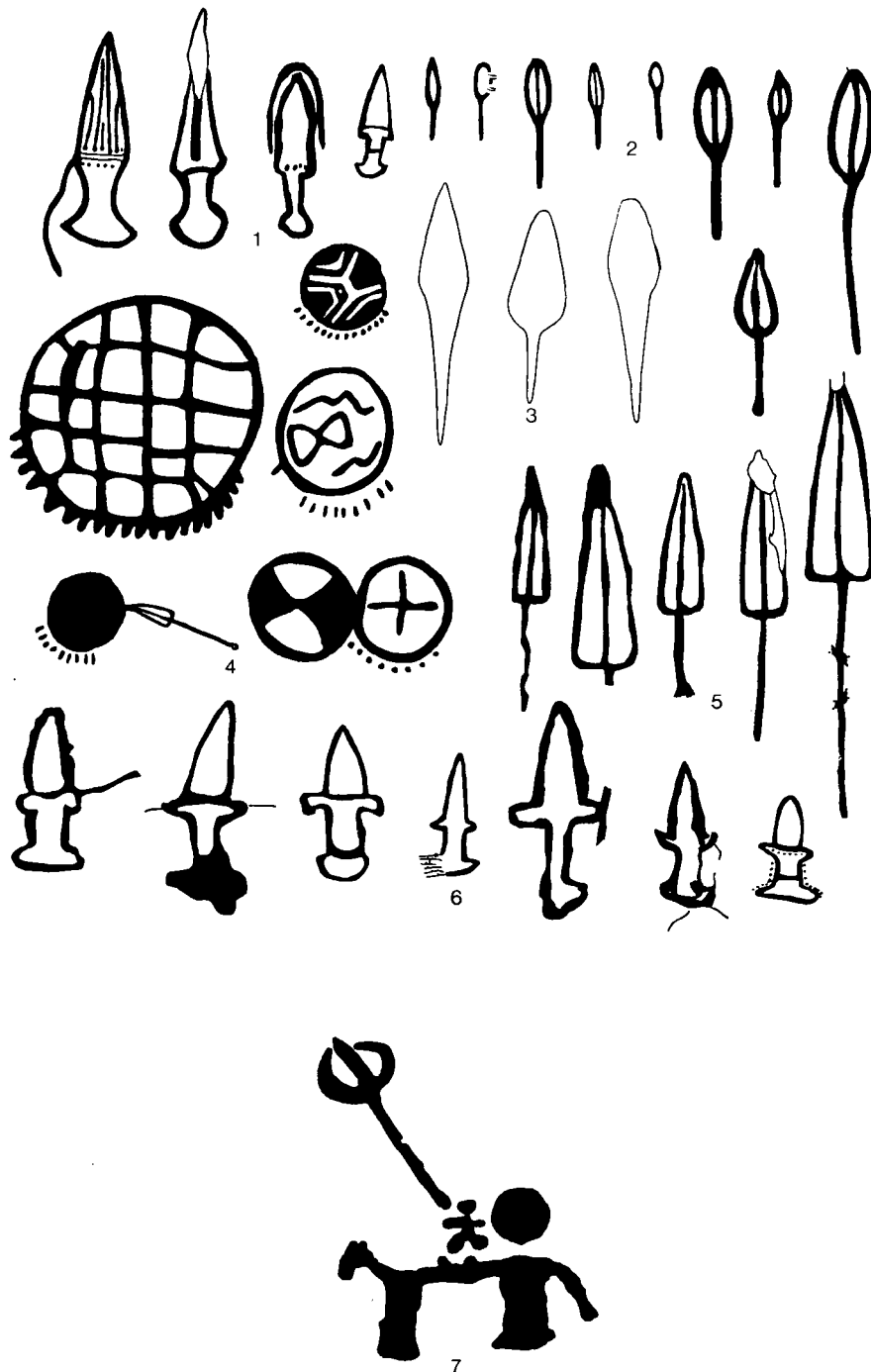
final. On y trouve aussi des poignards à garde fortement marquée. Il sont particulièrement nombreux sur le site du Rat, où ils se retrouvent associés aux mêmes types de pointes de lance et de boucliers, ce qui pourrait faire de ce site le plus récent du trio atlasique. C'est également l'arme qui fut exclusivement représentée sur le seul site de gravures protohistoriques connu sur le versant saharien de l'Atlas, l'Aougdal n'Oumghar. Ce poignard, dont on ne connaît aucun équivalent au nord de la Méditerranée, pourrait être une arme autochtone.

Une troisième phase, faiblement représentée dans le Haut Atlas, mais beaucoup plus abondante en zone saharienne, regroupe les gravures dites « libyques » ou « libyco-berbères » et se caractérise par des figurations de petits cavaliers ou de fantassins armés de lances et de boucliers ronds qui apparaissent généralement regroupés à de multiples exemplaires, organisés selon ce qui paraît être un mode très narratif, surtout en opposition avec la grande statocité des représentations des phases précédentes, en ce qui peut être considéré comme des scènes de bataille.

L'apparition de ces figurations d'armes dans le Haut Atlas présente un double intérêt. Tout d'abord, elle est une évidente confirmation de l'existence d'un âge des Métaux au Maghreb. Si celle-ci n'est plus maintenant contestée, il n'en était pas de même encore naguère. En effet, l'extrême rareté des vestiges métalliques du Chalcolithique et de l'âge du Bronze au Maghreb avait pu laisser supposer que ses populations étaient passées directement d'un Néolithique aux racines très archaïques à l'âge du Fer. Il est maintenant clair que le Chalcolithique et l'âge du Bronze ont bien existé au Maghreb, et cela est perceptible dans cette iconographie non seulement à partir d'objets dont l'origine exotique est avérée (pointes de Palmella, hallebardes d'El Argar et de Carrapatos, éventuellement poignards d'El Argar), mais aussi de productions locales (troisième type de hallebardes, poignards de la phase II), et surtout, ce qui nous semble de très loin le plus important, par l'empreinte culturelle caractéristique de ces civilisations qui se manifeste avec force et clarté dès l'origine.

En effet, l'irruption du thème des armes dans l'art rupestre est un phénomène directement lié au monde des Métaux. Auparavant, l'art rupestre, si riche dans l'Atlas saharien et le Sahara, avait eu pour sujets de prédilection les animaux et les hommes, représentés sous forme de scènes, souvent d'une manière très narrative, traduisant ainsi les soucis d'un monde néolithique de pasteurs. Cette nouvelle iconographie, même si elle se développe sur ce substrat culturel, n'a plus qu'un sujet principal, souci central de cette nouvelle idéologie qui exclut tout autre thème de son monde et fait valoriser en lui-même le fruit essentiel et illustre des premières productions métalliques : l'arme. L'existence, dès l'origine — la faiblesse des figurations zoomorphes du Haut-Atlas en témoigne —, d'ensembles exclusivement composés de figurations de ce type montre bien que, dès lors, ce nouveau monde culturel régnait en maître et avec une force telle que, récupérant les objets anciens à ses schémas conformes, il en permettait l'apparition dans son iconographie, mais ordonnés selon ses structures nouvelles exclusives. En cela, les graveurs des hautes montagnes de l'Atlas marocain participent en parfaite harmonie de ce grand mouvement culturel

← Armes gravées protohistoriques du Haut-Atlas marocain, première phase : 1. Boucliers rectangulaires. — 2. « Massues ». — 3. Haches-peltes. — 4. Haches. — 5. Hallebardes de type *El Argar*. — 6. Figuration rupestre de l'Adrar Metgourine. — 7. Lames de hallebardes de type *El Argar*. — 8. Reconstitution de l'emmanchement des lames de type *El Argar* à partir d'une figuration atlasique et d'un exemplaire de lame. — 9. Lames de hallebardes de type *Carrapatos*. — 10. Représentations atlasiques de hallebardes au prototype non identifié. — 11. Figurations de hallebardes de type *Carrapatos* (figurations d'après J. Malhomme, A. Simonneau et R. Chenorkian, lames d'après H. Schubart, reconstitution (fig. 8) R. Chenorkian).



Armes gravées prototype du Haut-Atlas marocain. Première phase : 1. Poignards sans garde marquée. — 2. Pointes foliacées. — 3. Pointes de Palmella, exemplaires découverts au Maroc. Deuxième phase : 4. Boucliers circulaires à décors et barbelures. — 5. Pointes triangulaires. — 6. Poignards à garde fortement marquée. Troisième phase : 7. Cavalier avec bouclier et lance. (figurations d'après J. Malhomme et R. Chenorkian, lames d'après M. Antoine, M. Ponsich, L. Wengler).

des débuts de l'âge du Bronze qui, tout autour de la Méditerranée occidentale, suscita les mêmes types d'expressions rupestres d'où furent exclus hommes et animaux et magnifiées les seules armes métalliques, dans les terres qui ont maintenant nom Italie, France, Espagne et Portugal. La preuve de l'existence de la Protohistoire du Maroc est donc là, flagrante, éclatante. Quant à la rareté des objets de métal qui furent découverts dans ces régions, elle pourrait recevoir bien des explications, mais nous paraît surtout devoir être mise en rapport avec l'identique rareté des recherches archéologiques concernant ces périodes.

L'autre principal intérêt, mais qui n'est pas propre aux pétroglyphes de cette région, est que ce type de figurations, reflets d'objets industriels qui sont par ailleurs bien connus, découverts au cours de fouilles, laisse espérer une possibilité de datation directe, opération qui, sinon, constitue l'un des problèmes les plus ardues à résoudre de l'étude de l'art préhistorique.

En effet, les armes d'El Argar sont ainsi datées entre 1700 et 1500 av. J.-C., et celles de type Carrapatos, moins bien cernées, entre 1700 et 1100/1000 av. J.-C. Les pointes de Palmella sont datées, dans la Péninsule ibérique, de la fin du II^e millénaire av. J.-C. Mais il s'agit là de dates qui concernent bien les *objets eux-mêmes, et dans la Péninsule ibérique*, et tous les problèmes viennent de là. En effet, ce qu'il faudrait ici dater, ce sont des *figurations* d'armes qui se trouvent *dans le Haut Atlas*. Or, pour atteindre cette terre lointaine à partir de la Péninsule ibérique, un certain temps a dû être nécessaire. De même, ces armes étrangères, qui sont les seules pour lesquelles nous avons des datations absolues, ont dû arriver peu à peu en possession des graveurs du Haut-Atlas. A partir de quel effectif leurs silhouettes ont-elles pu se retrouver sous leurs burins ? Que des armes d'El Argar aient été représentées signifie-t-il qu'il n'y avait que très peu d'exemplaires de ce type dans cette région, dont la force de symbole était d'autant plus importante qu'ils étaient rares, ou au contraire que ces armes étaient à ce point vulgarisées, si communes, que leur silhouette se serait tout naturellement retrouvée dans l'iconographie ? Par ailleurs, rien n'indique que la période pendant laquelle un objet a été représenté doive être identique à celle de sa production, et de nombreux indices tendent à laisser croire que des perdurations ont pu se manifester, conférant aux représentations une longévité bien plus importante que celle qui aurait pu affecter les objets réels dont elles étaient le reflet. Tous ces éléments dont les conséquences sont, archéologiquement, impossibles à apprécier, ont pu intervenir ou pas, mais aussi se cumuler, entraînant inmanquablement un délai entre la date de création de l'objet et celle de sa représentation. De quel ordre celui-ci peut-il avoir été ? Quelques années ? Quelques décennies ? ou, pourquoi pas, quelques siècles ? Ce sont là des questions auxquelles il est, actuellement, matériellement impossible de répondre.

La possibilité de dater un art à partir de figurations d'armes est donc largement illusoire. Trop de données impondérables entrent en jeu, qui rendent fictif tout établissement de chronologie absolue sur ces bases. Comme reflets de prototypes réels, les figurations ne permettent d'établir que des *terminus a quo*, des dates-planchers au-dessous desquelles on peut être certain que l'âge des figurations considérées ne pourra se situer. Mais celles-ci ne seront donc qu'indicatives, et ne pourront nullement être utilisées pour préjuger de cet inappréciable délai qui a dû nécessairement séparer une production industrielle de sa figuration sur les dalles de grès atlasiques.

Ce fait pourrait paraître fâcheux à certains. A notre sens, il n'a aucune importance. La figuration d'arme, manifestation artistique rupestre, garde tout son sens culturel, et c'est bien là l'essentiel. Ces armes protohistoriques atlasiques permettent d'attester de la présence d'une Protohistoire maghrébine, elles témoignent de l'existence d'étroites relations entre le Maghreb et la Péninsule ibérique, et permettent d'inscrire ce qui aurait pu paraître un monde isolé, le Haut Atlas, dans ce même courant culturel qui a influencé tous les peuples qui ont vécu à ce moment

sur les deux rives de la Méditerranée occidentale à partir de l'avènement des Métaux, et cela suffit très largement à leur conférer une valeur irremplaçable pour la meilleure connaissance de ces premières cultures protohistoriques et des échanges qu'elles pouvaient entretenir entre elles.

R. CHENORKIAN

Armes des Berbères durant l'Antiquité

Pour l'Antiquité on dispose de représentations figurées, de rares documents trouvés dans les sépultures et de quelques textes.

Les armes les plus représentées sont les armes défensives. Le bouclier rond, à umbo plus ou moins étendu, équipe les cavaliers protohistoriques aussi bien ceux du sud marocain (Tinzouline) que ceux de l'Aïr (Ekaden Ararni) et ceux des stèles libyques de Kabylie (Abizar*). On les retrouve, accompagnés d'inscriptions libyques sur des stèles de Numidie. Ces mêmes boucliers, isolés, figurent, sans doute en raison de leur valeur protectrice, sur des monuments funéraires (mausolée du Khroub) des sanctuaires (monument de Chemtou), des stèles funéraires (Volubilis) des stèles d'offrande (sanctuaire d'El Hoffra, à Constantine). Strabon (XVII, 3,7) précise que ces boucliers étaient, chez les Maures, en cuir d'éléphant. Ce bouclier rond demeura celui des auxiliaires, cavaliers numides, maures et mêmes étrangers, de l'armée romaine d'Afrique.

Les javelots découverts dans les tombes des Paléoberbères ou les représentations qu'ils nous en ont laissées, répondent à la description qu'en donne Strabon (XVII, 3,7); ces armes sont courtes et à fer large. Plus que la largeur de la lame, qui est très variable (en fait les pointes sont étroites au Khroub et très larges, généralement dans les figures sahariennes), nous retiendrons la petitesse de ces armes qui ont une hampe courte, caractère qui se retrouve aussi bien sur les nombreuses représentations rupestres du Haut-Atlas que sur les stèles d'Abizar ou les gravures des cavaliers de l'Aïr. Sur ces dernières, comme à Abizar, en Kabylie, le cavalier possède plusieurs (généralement trois) de ces javelots qui, vu l'importance de leur fer et leur hampe courte, méritent davantage le nom de sagaie.

Les couteaux découverts dans les sépultures sont tous à un seul tranchant, comme la plupart des armes blanches berbères, à l'exclusion de la *takūba* et du *tèlek* touaregs.

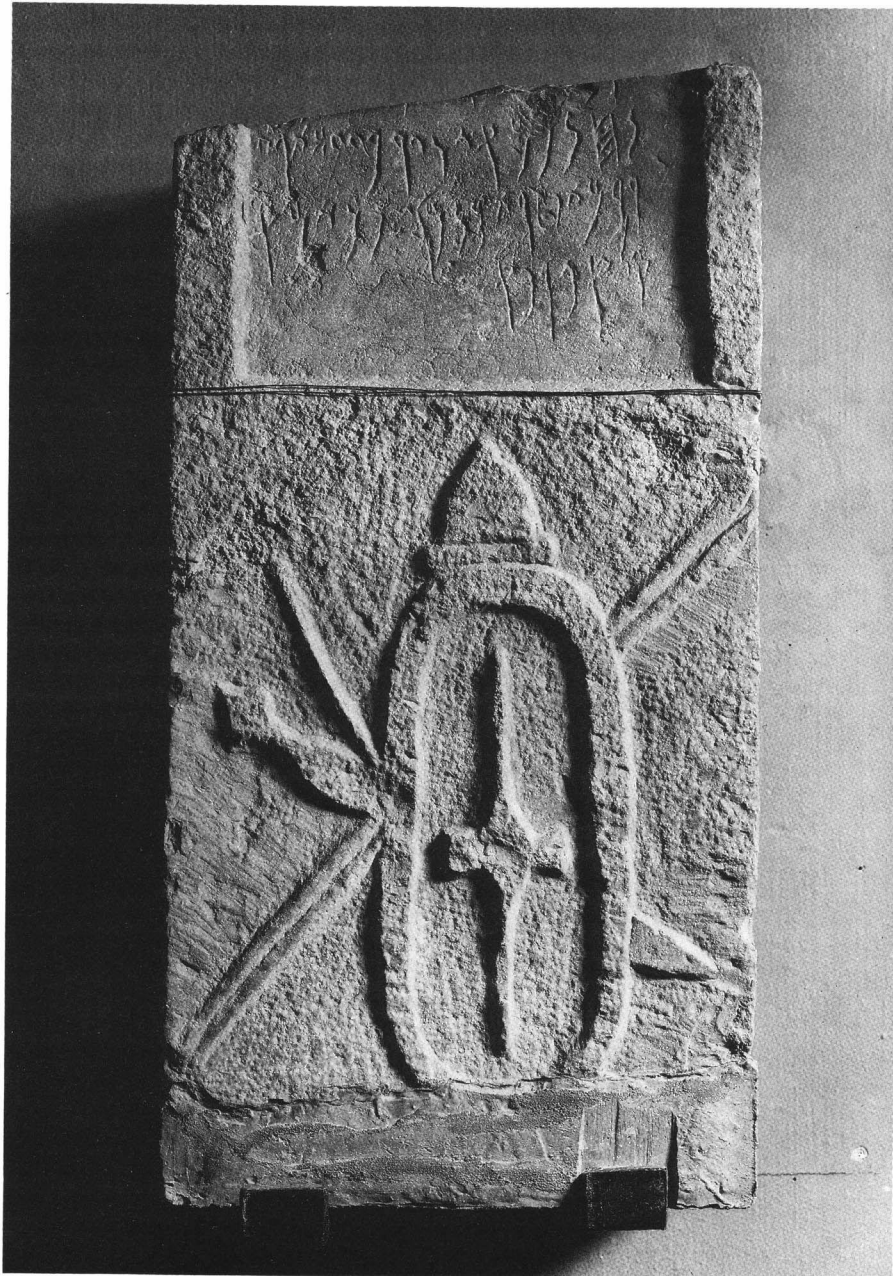
Au Tèlagh, dans une sépulture familiale, à côté de son épouse parée de modestes bijoux en fer, l'homme portait encore sous le bras un couteau qui devait être suspendu à un bracelet de cuir comme celui des Barcaeï décrit par Corippus (II, 126-129) ou comme le *tèlek* des Touaregs.

Si les Libyens et Paléoberbères de l'Antiquité ne semblent guère avoir utilisé l'arc, du moins au Maghreb, les armées antiques en revanche qui opérèrent dans le pays comptaient cette arme dans leur équipement. Un cippe du sanctuaire punique de Cirta (El Hoffra), le n° 100, est dédié par un fabricant d'arcs qui fit représenter un produit de son artisanat sur le fronton de la stèle.

L'épée n'est guère mentionnée par les auteurs antiques comme armes des Africains avant une période très tardive. Les seuls monuments indigènes qui les fassent connaître sont les grandes stèles de l'oued Khanga. Les guerriers qui y sont représentés, sans doute des chefs massyles, sont armés du javelot et de l'épée. Les stèles puniques d'El Hoffra (Constantine) représentent cette même arme accompagnée du bouclier et du javelot. Les Africains ont pu faire connaissance de cette arme à une époque encore plus ancienne puisqu'une épée de type atlantique du Bronze final fut découverte dans l'estuaire du Loukos (Lixus) et que les Mashouash, Libyens orientaux qui tentèrent d'envahir l'Égypte au XIII^e siècle av. J.-C., portaient de gran-



Grande stèle de chef massyle (Oued Khanga. Constantine) armé de la lance et de l'épée.
(Photo G. Camps.)



Stèle punique d'El Hoffra (Constantine) représentant une panoplie : casque, bouclier, épée, javelots. (Photo M. Bovis.)

des épées comme les autres «Peuples de la Mer», leurs alliés. Quoi qu'il en soit, l'usage de l'épée ne se répandit vraiment qu'à la fin des temps antiques.

Le seul casque trouvé dans une sépulture provient du mausolée princier du Khroub; il est conique et conforme à un modèle très répandu en Orient.

Curieusement alors que les objets de parure sont régulièrement répartis dans l'ensemble des nécropoles protohistoriques et antiques du Maghreb, les sépultures contenant des armes sont regroupées dans l'ouest de l'Algérie et le Maroc oriental, depuis le Bas Chélif jusqu'au Moyen et Haut-Atlas, précisément dans une région où les poteries sont assez peu fréquentes dans les tombes. Il n'est pas invraisemblable que des manifestations culturelles contraires entre les Berbères de l'ouest et ceux de l'est répondent à des genres de vie différents; effectivement lorsque, poussant plus loin vers l'ouest, on atteint les plaines arrosées du Maroc atlantique, les armes disparaissent des sépultures alors que la poteries refont leur apparition.

G. CAMPS

Époques historiques

Durant le Moyen Age, les armées musulmanes d'Espagne, surtout dans les marches (*tugūr*) sont essentiellement composées de contingents berbères, mais leurs armes ne semblent pas présenter d'originalité par rapport à l'équipement habituel des troupes sarrazines. Les guerriers berbères, surtout des Zénètes, n'étaient pas tous assez riches pour posséder un heaume avec nasal ou de belles cotes de maille comme celles conservées dans la Real Armeria (musée de l'Armée) de Madrid. L'élément le plus caractéristique de l'armement berbère du Moyen Age est peut-être le bouclier* en peau d'oryx qui fit la réputation des Lemtouna et que les Almoravides répandirent en Al Andalus. C'est l'origine de l'adargue (*daraqa*) qui fut prisé en Europe à la fin du Moyen Age.



Guerrier et son cheval. Gravure d'Ekaden Ararni, Aïr (Niger), (Relevé M. Lhote).

Pendant les Temps modernes et même à l'époque contemporaine, les armes spécifiquement berbères sont peu nombreuses; en fait ce sont surtout des formes inspirées d'armes d'origine orientale qui acquièrent une certaine originalité entre les mains d'armuriers ou d'artisans berbères. Tels sont la *kummiya**, poignard courbe du Sud marocain, le sabre* marocain à garde originale à quatre quillons, le *flissa** kabyle à lame au tranchant sinueux et à pointe effilée. Ces armes font l'objet de notices particulières.

Les Touaregs ont conservé jusqu'au milieu du xx^e siècle un armement original, très archaïque, la grande épée droite à garde cruciforme (*takuba**) à pointe arrondie et deux tranchants, le poignard de bras (*tēlek*), qui peut être très long et ressembler à une petite épée (*āzegiz*), la lance* entièrement en métal (*aller*), le javelot à hampe de bois (*tarda*) et le grand bouclier* (*arer*) en peau d'oryx ou de tout autre animal à peau résistante (girafe, addax...). Les Touaregs furent les derniers berbères à acquérir des armes à feu, ce qui explique le maintien de ces armes archaïques.

Les armes à feu, pistolet et fusil ont conservé jusqu'au xx^e siècle (Maroc, Mauritanie) des mécanismes anciens, bien que la plupart des batteries aient été de fabrication européenne. Les formes sont toutes d'inspiration orientale, le pistolet et le fusil berbères ne se distinguent pas du pistolet ou du fusil arabes à crosse triangulaire à busc étroit. Seule l'ornementation à base d'incrustation de laiton ou d'argent et d'appliques d'os ou d'ivoire répond au goût local. Le canon des fusils est long, 1,20 mètre à 1,30 mètre, de fort calibre (12 à 15 mm). Ceux qui étaient fabriqués sur place étaient forgés en deux parties mises bout à bout après avoir été forées.

Les armuriers du Sous fabriquaient, jusque vers 1930, des fusils dont certains se distinguaient des autres productions maghrébines. À côté du fusil habituel à crosse triangulaire (*afedoli*) sortaient de leurs ateliers, le fusil «*altit*» dont la crosse presque cylindrique au busc, s'amincissait et s'étalait vers l'extrémité, présentant vers le haut une sorte de bec très caractéristique. À Tiznit, ville où les orfèvres étaient nombreux, les crosses de ces fusils recevaient une riche décoration à base d'incrustations, de filigranes, de plaquettes d'os et d'argent.

G. CAMPS

L'arc au Sahara

Dans son ouvrage intitulé *Les Touareg du Nord*, l'explorateur H. Duveyrier mentionne que l'armement des hommes voilés du Tassili, qu'il avait visités au cours de l'année 1861, comporte un arc et des flèches (p. 447), il figure l'un d'eux à la planche XXV, 3 et 4, ainsi que le carquois contenant les flèches. Cet arc et ce carquois remplis de flèches furent déposés à l'époque à l'ancien musée du Trocadéro et se trouvent actuellement au musée de l'Homme à Paris, où on peut les examiner à loisir.

Un autre document faisant présumer l'emploi de l'arc chez les Touaregs a été publié dans les *Documents scientifiques de la mission Foureau-Lamy* (t. II, p. 898, fig. 262). Mais les porteurs d'arcs étaient des Noirs, auxiliaires des Touaregs. La légende indique que l'homme est un Targui des Kel Ferouan, mais son vêtement, son chapeau de paille, son visage non voilé sont ceux d'un Haoussa. D'ailleurs, F. Foureau parle de l'arc chez les Haoussas et ne le mentionne pas chez les Touareg. Ce renseignement m'a été confirmé vers 1937 par le général Gouraud, qui avait eu à combattre les Kel Gress au moment où il commandait au Niger vers 1905-1906. Jamais les Touaregs qu'il eut à affronter à plusieurs reprises ne portaient d'arcs, et si certains de ses tirailleurs furent blessés par flèches, ils le durent à des hommes de race noire, peut-être ceux que l'on appelle localement des *bouzou*, c'est-à-dire d'anciens esclaves libérés, vivant en tribus à la façon de leurs anciens maîtres, en élevant du petit bétail.

J'ai examiné l'arc rapporté par Duveyrier. Fait d'une tige d'un bois flexible, bois de *magaria* (*Ziziphus sp.*), il offre trois légères courbures, exactement comme ceux portés par les Haoussas et les Peuls du Niger, et le système d'attache de la corde, en peau, est également du même type. Ce serait donc un arc provenant du sud, de la région du Zinder, probablement acheté par un caravanier pour être revendu dans le nord.

Est-ce le document publié par Duveyrier qui a accrédité l'idée fausse que les Touaregs utilisaient l'arc ? Il est difficile de l'affirmer. Dans un article de *Renaissance*, paru en 1933 à l'occasion de l'exposition sur le Sahara présentée dans l'ancien musée du Trocadéro, C. Kilian parle aussi d'arc et de flèches dans l'armement des Touaregs. Sans doute a-t-il été trompé par l'affirmation de Duveyrier et par l'arc qu'il avait pu voir dans ce musée. Mais je ferai part d'un autre fait venu à ma connaissance. Il y a un peu plus d'un siècle, vers 1871, à l'occasion d'une cérémonie officielle, il fut remis au député Crémieux, un album photographique représentant tous les types physiques de l'Algérie, hommes et femmes. Ce document échoua, vers 1936, chez un bouquiniste parisien où je pus acquérir la photographie légendée *Touareg*. Il n'était guère possible de photographier un Touareg en tenue. Aussi déguisa-t-on un homme de la région de Ouargla en l'affublant d'un *litham*, en l'armant d'un javelot en fer, d'un poignard d'avant-bras, d'une *takuba** lui barrant la ceinture, enfin, d'un arc suspendu à l'épaule et d'un carquois rempli de flèches dans la main droite. Ce cas de déguisement ne fut pas unique. Lors de l'Exposition coloniale en 1931, l'*Illustration* publia de même un groupe de Reguibats, faute d'avoir rencontré des Touaregs, montés sur des chameaux et portant des boucliers touaregs qu'ils tenaient d'ailleurs à l'envers. Ces boucliers avaient été commandés à l'Annexe de Tamanrasset, qui les avait fait venir d'Agadès.

Pourtant, E.F. Gautier (*Le Sahara*, 1923, p. 101) avait bien écrit que « les Berbères n'ont jamais utilisé arc et flèches » et St. Gsell (*Histoire de l'Afrique du Sud*, I, 1927, pp. 213-214) abondait dans le même sens.

Les auteurs anciens avaient déjà noté cette absence. Strabon (*Géographie*, V, livre XVII, ch. II) écrivait que « les Libyens en général ont à peu près les mêmes vêtements et les mêmes armes, et se ressemblent sous les autres rapports... On trouve chez tous ces peuples l'usage de petits boucliers en cuir, de courtes lances dont le fer est large. Les Pharusiens et les Nigrites qui habitent au-dessous de ces peuples (c'est-à-dire au sud), près des Éthiopiens occidentaux, se servent de l'arc, comme les Éthiopiens... »

Ces faits sont confirmés par l'art rupestre. En effet, l'arc n'est jamais porté par des personnages de la période caballine, dans la zone libyenne correspondant à celle des caractères libyques et dérivés. Je n'ai relevé que deux exceptions : l'une à l'oued Aguenar, au Hoggar, où un homme chasse une autruche ; l'autre à Jabbaren, au Tassili-n-Ajjer, où un chasseur tire à l'arc sur une girafe. J'ajouterai qu'à l'oued Djerat, une peinture publiée par M. Reygasse figure un personnage tenant un arc, assis sur un petit tabouret à trois pieds. Trois autres peintures de même époque, relevées en 1935 par le Lieutenant Brenans à Tamajert, Tassili-n-Ajjer, montrent également des personnages assis sur des sièges semblables. E.-F. Gautier voyait dans ces tabourets une influence négroïde, ce genre de sièges étant encore très répandu de nos jours chez les populations soudanaises, au sud du Sahara. La figuration de ces sièges s'explique par le fait que ces deux petites palmeraies, existaient déjà au temps des chars peints, ainsi que le confirment les palmiers figurés dans les peintures des stations de Nafeg et de Ouâ Mouline. Il est vraisemblable qu'à cette époque déjà, des esclaves noirs étaient affectés à la culture des jardins, d'où la présence de ces sièges à caractère soudanais. Le port de l'arc par l'un des personnages assis confirmerait leur origine.

L'arc, en revanche, était l'arme courante chez les pasteurs bovidiens.

Il a été question d'arc à triple courbure dans les peintures pariétales. En ethnographie, quand on parle d'arc à triple courbure, il s'agit d'un arc composite, donc fait de plusieurs parties. Celui qualifié à triple courbure n'était, en fait, qu'un arc simple à forme flexueuse lui conférant éventuellement trois courbures peu accusées. En réalité, il s'agit d'un cas particulier. Une enquête menée auprès des habitants du Tchad m'a fait voir qu'il existait de nombreuses formes dans les mêmes tribus, que cela dépendait du bois choisi et de la façon dont il avait été préparé.

H. LHOTE

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHIER A. et CHARLIER abbé R., *Le sanctuaire punique d'El Hoffra à Constantine*, Paris, A.M.G., 1955 251 p., XLV pl.
- CAMPS G. et CADENAT P., «Nouvelles données sur le début de l'âge des Métaux en Afrique du Nord», *Soc. d'Études et de recherches préhist. Les Eyzies*, n° 30, 1981, pp. 40-51.
- CAMPS G. et SOUVILLES G., «Mise au point sur les pointes de flèches du littoral nord-africain et leur valeur chronologique», *Congrès préhist. de France, XX^e session, Provence*, 1974, pp. 53-62.
- BUTTIN CDT, «Les poignards et les sabres marocains», *Hespéris*, 1939, p. 1-28.
- CHENORKIAN R., *Les représentations d'armes en métal dans l'art rupestre de la Méditerranée occidentale*, C.N.R.S., 1989.
- DELHOMME C., «Les armes dans le Sous occidental», *Archives berbères*, 1917, p. 123-129.
- DUVEYRIER H., *Les Touareg du Nord*, Paris, Calamel, 1861.
- Document scientifiques de la Mission Foureau-Lamy*, Paris, t. II.
- JODIN A., «Les gravures rupestres de l'Oukaïmeden (Haut-Atlas) : documents inédits», *Bull. archéol. maroc.* t. 6, pp. 29-54, 1966.
- LACOSTE C., «Sabres kabyles», *Journal de la Soc. des Africanistes*, t. XXVIII, 1958, pp. 112-191.
- MALHOMME J., *Corpus des gravures rupestres du Grand Atlas*, t. I, 1959, et t. 2 1961, publ. du Service des antiq. du Maroc.
- Musée d'ethnologie et de préhistoire du Bardo, *Collections ethnographiques, Touareg Ahaggar*, Légendes M. Gast, Paris, A.M.G., 1959.
- VALENCIA DE DON JUAN, *Catalogo de la Real Armeria*, Madrid, 1898.
- VIGY P. DE, «Note sur quelques armes du musée du Dar Batha à Fez», *Hespéris*, 1923, pp. 265-274. — «Deuxième note etc.», *Hespéris*, 1924, pp. 117-131.
- LHOTE H., *Les chars rupestres sahariens*, Toulouse, les Hespérides, 1982.
- REYGASSE M., «Gravures et peintures rupestres du Tassili-n-Ajjer», *L'Anthropologie*, t. 45, 1935, pp. 533-571.
- TSCHUDI Y., *Pittura rupestri del Tassili degli Agger*, Florence, Sansoni, 1955.
- SIMONEAU A., «Les gravures du Haut-Atlas de Marrakech», *Rev. géogr. Maroc*, 1967, t. 2, p. 65-76.
- SIMONEAU A., «Recherches sur les gravures rupestres du Haut-Atlas marocain», *Bull. soc. préhist. franç.*, 1968, t. 65, fasc. 2, pp. 642-653.
- SIMONEAU A., «Nouvelles recherches sur les gravures rupestres du Haut-Atlas et du Drâa», *Bull. archéol. Maroc*, 1968 (1974), t. 8, pp. 15-31.
- SIMONEAU A., «Gravures rupestres inédites du Haut-Atlas», *Valcamonica Symposium*, Capo di Ponte, pp. 369-379, 1970.

A273. ARMOISE

Le genre *Artemisia* L. (créé par Tournefort en 1700) appartient à la famille des Composées, sous-famille de Corymbifères ou Radiées, tribu des Anthémidées. Le nom latin d'*Artemisia* aurait deux origines possibles : soit du nom grec de Diane, Artemis, qui présidait aux accouchements et secourait les femmes malades, soit du nom de la femme de Mausole, roi de Carie (Gardon, 1913).

« Le genre *Artemisia* L. se singularise par un certain nombre de traits fortement accusés : capitules très petits, longs et larges de 1,5 à 6 millimètres; fleurs toutes tubuleuses à corolle peu visible; bractées de l'involucre imbriquées et scarieuses à la marge — du reste velu — tomenteuses, exceptionnellement glabres; feuilles entières ou profondément découpées en lanières plus ou moins nombreuses et plus ou moins étroites; odeur camphrée, plus ou moins accusée. » (Ouyahya 1987 : 20).

Les armoises qui sont d'un genre polymorphe comportent près de 250 espèces dans le monde. Sur les 47 taxons signalés par Ouyahya sur le pourtour du bassin méditerranéen, 20 sont présents au Maghreb et au Sahara (12 au Maroc, 10 en Algérie, 6 en Tunisie, 5 en Libye, 4 en Égypte). Ce sont d'abord les espèces communes aux rivages nord et sud du bassin méditerranéen : *Artemisia arborescens*, *A. herba-alba*; *A. absinthium*, *A. vulgaris*, *A. campestris* subsp. *glutinosa*, *A. verlotorum*, *A. Scoparia*; puis les espèces du rivage sud : *A. atlantica* var. *typica*, *A. judaica* subsp. *sahariensis*, *A. alba* subsp. *chitachensis*, *A. atlantica* var. *maroccana*, *A. flahautii*, *A. ifranensis*, *A. mesatlantica*, *A. negrei*, *A. reptans*, *A. alba* subsp. *Kabylica*, *A. variabilis*, *A. monosperma*. Nous ne mentionnons pas dans cette liste *A. dracunculus* qui est l'estragon cultivé et n'existe pas à l'état spontané au Maghreb.



Pâturage d'armoise (*A. judaica sahariensis*) dans l'Assekrem (Ahaggar). Photo M. Gast.

Les noms vernaculaires en dialectes berbères et arabes n'ont pas toujours donné lieu à une identification précise des différentes espèces d'armoïse dans la littérature. Nous mentionnons ci-dessous les appellations les plus courantes avec le rappel de leurs références :

Arabe : *šših*, *ḥbaq erra'i* (« basilic du berger »), Dozy 1967, Gasselin 1886 ; L. Trabut signale aussi en arabe maghrébin : *siba*, *šiba* (*A. Absinthium*, et *A. arborecens*), *šuaia* (*A. atlantica*), *alâla* (*A. campestris*), *šiḥa* et *alâla* (*A. herba-alba*) qu'il appelle « thym des steppes » (Trabut 1935 : 34-35).

Il semble qu'en de nombreuses régions du Maghreb, le terme de *šših* soit souvent employé comme nom générique d'armoïses d'espèces différentes, mais principalement pour désigner *A. herba-alba*.

Chaouia : *šiḥ* (*A. herba-alba*, *tguf* (*A. campestris*), Gaudry 1929 ; *tammemaɣt* (*A. campestris*)

Kabyle : *ššiḥ*, *cciḥ* (espèce non précisée), Dallet 1982.

Mozabite : *izri* (*A. herba-alba*), *šegeret Maryam* (*A. abstinthium*), *hellâla* ou *alâla* (*A. campestris*), *šiḥa* (non précisée), Goichon 1927.

Tamâhaq : *tağūq* (*A. campestris*), *azézéré* (*A. herba-alba*), *téheréğğélé* (*A. judaica* subsp. *sahariensis*), Foucauld 1951, Maire 1933.

L'on reconnaît à toutes ces armoïses des vertus thérapeutiques étendues tant médicinales qu'anti-maléfiques. Leur renommée dépasse souvent les limites des régions qui les produisent. Les troupeaux (moutons, chèvres, chameaux) les broutent un peu, mais elles ont souvent des effets laxatifs sur les bêtes qui en mangent trop.

L'armoïse blanche, *A. herba-alba* Asso, particulièrement abondante sur les hautes plaines steppiques du Maghreb, est très connue sous le nom arabe de *ššiḥ* (*azézéré* en tamâhaq). Elle est plus rare dans le Sahara septentrional et se retrouve au Sahara central sur les pentes et plateaux pierreux de l'étage méditerranéen inférieur jusqu'à la partie supérieure de l'étage tropical (1 800 m) selon les définitions de R. Maire. Les feuilles et fleurs de cette plante d'un parfum agréable, considérées comme stomachiques, sont très appréciées en tisanes, en décoctions contre les indigestions et maux d'estomac, et en aromate accompagnant la préparation du thé.

Au Sahara central, les armoïses qui poussent en montagne, de 1 200 à 1 800 mètres d'altitude, telle *Artemisia judaica* L. subsp. *sahariensis* ou *A. campestris* L. subsp. *glutinosa* (J. Gay) Batt., ont une très forte odeur qui embaume les lieux et se reconnaît parfois à plusieurs kilomètres.

A. judaica L. subsp. *sahariensis* ou armoïse de Judée, se présente en une steppe assez lâche, dépourvue d'arbres, haute de 50 centimètres environ, de couleur gris bleuâtre. « L'armoïse de Judée donne, par ses capitules et ses pédoncules, le médicament connu sous le nom de *semen-contra* de Barbarie, lequel forme la base de plusieurs préparations vermifuges » (Nouveau Larousse illustré). *Semen-contra* du latin : « semence contre » (les vers) ; c'est la santonine contenue dans l'huile essentielle de cette armoïse qui a des effets de vermifuge.

Cette armoïse est récoltée par les nomades de l'Ahaggar au printemps, mise à sécher sur des aires propres, et dépouillée de ses ramures. Les caravaniers en remplissent des sacs qu'ils échangent ou vendent sur les marchés d'Agadès, de Zinder ou de Tahoua. En 1963 et 1965 la charge d'*A. judaica* (*téheréğğélé* en tamâhaq) s'échangeait contre 2 charges de mil ou se vendait 3 000 F C.F.A. (la charge de sel s'échangeait au même taux). A la même époque *A. campestris* (*tağūq*) se vendait 1 000 F C.F.A.

A. judaica est employée en infusion, en décoction ou avalée telle quelle, en poudre, avec une gorgée d'eau. Elle est considérée comme cholagogue, stomachique, vermifuge et tonique. L'on s'en sert aussi pour aromatiser le thé. H. Maire note par ailleurs : « Les Touaregs suspendent dans les figuiers de petits sacs remplis de cette plante séchée, et prétendent assurer ainsi le développement des figues. Il y aurait lieu de rechercher si cette parodie de caprification correspond à quelque chose

de réel, ou s'il s'agit seulement d'une pratique superstitieuse» (Maire, 1933 : 212). C'est en effet une protection magique puisque l'on fait porter aussi quelquefois aux bébés des petits nouets de cette plante aux poignets ou autour du ventre en protection contre les maladies et les « mauvais génies ».

Artemisia campestris L. (*tağūq* en tamâhaq, *tamemmayt* en chaouïa, *um nefsa*, *alala*, *hellâla*, aurone en français courant, nom qui désigne aussi en France *A. Abrotanum*) plante des hautes plaines du Maghreb, « plus rare dans la région présaharienne, manque au Sahara septentrional ; reparaît dans les montagnes du Sahara central, en altitude (assez répandue au Hoggar, plus rare dans la Tefedest et au Tassili) » (Ozenda 1958 : 441). On la trouve « dans les lits pierreux et sablonneux des oueds de montagne, dans les étages méditerranéens, d'où elle descend assez bas dans l'étage tropical... » (Maire 1933 : 213).

Les feuilles d'aurone sont préparées en infusion ou en décoction, broyées en poudre et ajoutées parfois dans les saucées des aliments ou dans les bouillies. Leur goût est très amer, une seule pincée dans un plat suffit. Leur consommation est recommandée comme purificateur et régulateur de la circulation sanguine de la femme enceinte ou celle qui vient d'accoucher. C'est la raison pour laquelle on l'appelle en arabe : « mère du souffle », *um nefsa*. Ces feuilles sont aussi employées en cataplasme pour cicatriser les blessures et même comme remède contre la variole au Mzab (Goichon 1931, II : 84), ou la rougeole (*ibid*, 171).

Comme *téhéréğgélé*, *tağūq* est récoltée en quantité par les nomades montagnards de l'Ahaggar (Ayt-Loayen, Ağuh-n-Tahlé, Dag-γali, Iseqqamaren) qui la vendent au Touat, au Niger ou au Mali.

Ces deux armoises sont classées au Sahara central comme remèdes « chauds », donc efficaces contre toute maladie reconnue « froide ». C'est la raison pour laquelle l'on recommande aussi leur consommation pour soulager les douleurs rhumatismales (« froid des os »).

Artemisia atlantica, Cosson ou armoise de l'Atlas (*šūaya*), se récolte aussi au printemps et l'été. Elle est consommée en infusions. On l'emploie comme emménagogue, vermifuge. Son arôme agréable rappelle celui du génépi des Alpes.

Artemisia vulgaris L. et *A. Verlotorum* Lamotte, sont aussi consommées comme emménagogue.

Artemisia absinthium L. ou grande absinthe, fournit des sommités fleuries au printemps et l'été. Leur usage en infusion est considérée comme eupeptique, vermifuge, diurétique, emménagogue. Cependant, il est étonnant que l'absinthe n'ait pas au Maghreb la place importante qu'on lui accorde en Europe (voir l'importante fiche d'usages médicaux que relève Lieutaghi 1986 : 303).

Artemisia arborescens L., appelée aussi *šejert Meriem* (Goichon 1931, II : 84 ; pour *šēgeret Maryam* : l'arbre de Marie) au Mzab, est aussi employé dans cette région comme cicatrisant.

Les armoises doivent leurs propriétés aromatiques et médicinales à l'essence qu'elles synthétisent. Les organes sécréteurs de cette essence sont d'origine épidermique ; ce sont des poils situés sur les feuilles et sur les organes reproducteurs. Benjilali (1986) a constaté que dans une même espèce, sur des échantillons morphologiquement identiques, la composition chimique de leur essence varie énormément d'une région à l'autre. En revanche, cet auteur a trouvé aussi une similitude entre des huiles essentielles de deux espèces d'armoises différentes, par exemple *A. herba-alba* et *A. atlantica* dans le djebel Saghro. Les conditions climatiques et écologiques semblent donc avoir une grande importance dans la qualité des produits.

L'analyse des huiles essentielles d'armoises par chromatographie en phase gazeuse, permet d'identifier plus de quinze essences parmi lesquelles le camphre, le bornéol, l'eucalyptol, la santonine, le terpinéol, reviennent souvent (voir Sevestre 1982, Ouyahya 1987).

L'appréciation olfactive de ces essences, les recherches empiriques des hommes dans leur quête de remèdes et des usages homéopathiques qu'ils ont su en tirer, ont orienté la pharmacologie moderne qui peut aujourd'hui expliquer comment ces produits agissent sur l'appareil digestif humain et la santé. Au Maghreb et au Sahara, l'usage de ces plantes médicinales reste vivant et permanent au niveau régional. Leur récolte n'a pas fait l'objet d'une exploitation pharmacologique industrielle et n'est pas encore entrée dans une économie de marché national ou international.

Les armoises gardent sur le plan régional au Maghreb et au Sahara, une grande renommée et sont parmi les plantes médicinales les plus estimées. Les Sahariens en particulier sont très fiers de leur *ššiḥ* comme les Touaregs de la *téherēḡḡélé*.

BIBLIOGRAPHIE

- AUMASSIP H., « Plantes et médecines traditionnelles (Grande Kabylie-Mزاب) », *Cahier d'anthropologie et biométrie humaine*, 1984, pp. 97-117.
- BENJILALI B., *Sur trois plantes aromatiques et médicinales du Maroc : armoises, thym et origans. Chimie de leurs huiles essentielles, chimiotaxinoie et propriétés antimicrobiennes*, thèse de doctorat ès-sciences agronomiques, Institut agronomique et vétérinaire Hassan II, Maroc, 1986.
- BERNUS E., *Touaregs nigériens, unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Mémoires de l'ORSTOM 94, Paris, 1981, 508 p.
- DOZY R., *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde, E. Brill, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1967.
- FOLEY R., *Mœurs et médecine des Touaregs de l'Ahaggar*, archives de l'Institut Pasteur d'Algérie, 8, 1930, pp. 165-287.
- GARDON C., *Contribution à l'étude anatomo-histologique du genre Artemisia. Les Artémisia d'Algérie*, thèse de pharmacie, Alger, 1913.
- GASSELIN E., *Dictionnaire français-arabe*, Paris, Leroux, 1886, 2 t.
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, mémoire du CRAPE, VIII, Paris, A.M.G., 1968 (voir pp. 191-224-321).
- GHERIB A., BELARGI F., GAST M., « Recherche et dosage de l'essence et de la santonine dans *Artemisia judaica* L. subsp. *sahariensis* (Chev.) », *Bull. soc. hist. nat. de l'A.F.N.*, Alger t. 58, 1967, pp. 3-8.
- HAMMOUNI M., et POURRAT Y., « Les pâturages à armoise blanche, utilisation actuelle et potentialité », *Bull. équipe écologique et anthropologique des sociétés pastorales*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 10, 1982, pp. 20-33.
- JAHANDIEZ E., MAIRE R., *Catalogue des plantes du Maroc*, 3 vol., Alger, 1931-1934, 913 p.
- LE HOUEROU H.N., *La végétation de la Tunisie steppique*, thèse de doctorat ès-sciences, université d'Aix-Marseille III, 1969, 561 p. + annexes.
- LIEUTAGHI P., *L'herbe qui renouvelle. Un aspect de la médecine traditionnelle de Haute-Provence*, Paris, éditions de la M.S.H., 1986, 374 p.
- MAIRE DR. R., *Études sur la flore et la végétation du Sahara central. Mission du Hoggar*, II, Alger, la Typo-Litho, 1933, 272 p., 36 pl., 1 carte.
- MAIRE R., *Flore de l'Afrique du Nord*, vol. I à IV, Paris, 1952, 1957.
- Mercier G., « Le nom des plantes en dialecte chaouia de l'Aurès », *Actes du 14^e congrès international des orientalistes*, t. 2, 1908, pp. 79-92.
- NÈGRE R., *Petite flore des régions arides du Maroc occidental*, Paris, Ed. du C.N.R.S., t. 2, p. 7.
- OUYAHYA A., *Systématique du genre Artemisia au Maroc*, thèse de Doc. ès-Sciences, Fac. sciences et techniques de Saint-Jérôme, Aix-Marseille III, dir. R. Nègre, 17 déc. 1987, 436 p.
- OZENDA P., *Flore du Sahara septentrional et central*, Paris, C.N.R.S., 1958, 486 p.
- QUEZEL P., SANTA S., *Nouvelle flore de l'Algérie et des régions désertiques méridionales*, Paris, C.N.R.S., 1963, 2 t.
- SEVESTRE A., *Chimie de quelques huiles essentielles d'Artemisia*, thèse d'État de pharmacie, univ. de Paris XI, 3 mai 1982, 170 p. mutigr.
- TRABUT DR L., *Répertoire des noms indigènes des plantes spontanées, cultivées et utilisées dans le nord de l'Afrique*, Alger, La Typo-Litho, 1935, 355 p.

M. GAST

A274. ARNOBE (Arnobius)**L'homme**

Sur Arnobe, dont le nom atteste peut-être une origine grecque, nous ne savons que ce qu'en dit saint Jérôme, peut-être d'après une préface ou une notice qui aurait été placée en tête de ses œuvres. Il enseignait avec succès la rhétorique à Sicca Veneria (El Kef), en Numidie proconsulaire (Tunisie), sous le règne de Dioclétien (284-305), et eut pour élève le futur écrivain Lactance; des songes l'auraient incité à se convertir au christianisme; comme l'évêque ne voulait pas lui faire «partager une croyance qu'il avait toujours combattue» (ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il ait été un ennemi farouche et virulent des chrétiens), il entreprit d'écrire contre les païens des livres encore largement répandus à l'époque de Jérôme; par ce gage de sa piété, il obtint de devenir chrétien (Jérôme, *uir. ill.* 79 et *chron.* ad 327).

Ces livres «contre les païens» correspondent aux sept livres *Aduersus nationes* qui nous ont été transmis par un manuscrit carolingien et un manuscrit du XI^e-XII^e siècle, copie du premier. Arnobe déclare au livre 1 (13) qu'il y a environ 300 ans que le christianisme existe, et, au livre 2 (71), que Rome a 1050 ans ou un peu moins. Ces deux premiers livres ont donc été écrits vers 300 et même, si Arnobe suit bien le comput varronien, au plus tard en 297; son désir de conversion devrait se situer en 295 ou 296. La composition des sept livres a prit plusieurs années: le livre 4 (36) fait sans doute allusion au premier édit de 303 qui prescrivait la destruction des églises et des livres chrétiens. L'état du dernier livre laisse supposer que la rédaction de l'ouvrage a été interrompue par la mort de l'auteur.

L'œuvre

Arnobé est un apologiste de l'ancienne école. Le titre même de son ouvrage le rattache à la première œuvre apologétique de Tertullien, l'*Ad nationes* (197). En guise d'introduction générale, le premier livre réfute l'accusation selon laquelle de nombreux malheurs se sont abattus sur le monde depuis l'apparition du christianisme: Arnobe montre que bien des catastrophes sont antérieures à la venue du Christ sur terre. Le livre 2, sorte de traité sur l'âme, s'en prend à la doctrine des «hommes nouveaux» sur la nature de l'âme; Arnobe peut viser ici des gnostiques aussi bien que des néoplatoniciens, en particulier Porphyre. Les cinq derniers livres poléminent contre la religion gréco-romaine et l'incohérence de ses rites: son anthropomorphisme, l'absurdité, voire l'inconvenance de ses mythes, son exégèse allégorique, ses cultes et ses liturgies. Ils constituent une source incomparable de renseignements pour l'histoire de la religion romaine; ils sont aussi révélateurs du paganisme mystique qui se développait à la fin du III^e siècle.

Arnobé met en œuvre dans l'*Aduersus nationes* une culture très vaste, mais parfois de seconde main: il puise souvent dans des manuels doxographiques. Arnobe connaît Platon et le néoplatonisme. Ses critiques contre la religion païenne se fondent généralement sur Varron et Cicéron (*De natura deorum*), mais aussi Lucrèce et peut-être Cornelius Labeo; on relève aussi chez lui des réminiscences de Virgile, voire d'Ovide. Parmi les écrivains chrétiens, Arnobe semble connaître le grec Clément d'Alexandrie (*Protreptique*) et ses prédécesseurs latins Tertullien, Minucius Felix et surtout Cyprien (*Ad Demetrianum*). Mais sa culture chrétienne apparaît relativement superficielle. Il ne cite pas la Bible et ne fonde pas sur elle son argumentation: est-ce seulement parce qu'il éviterait d'utiliser des armes que les païens n'admettraient pas? En tout cas, son christianisme n'est pas d'une orthodoxie irréprochable. Arnobe est vaguement monothéiste et se représente Dieu comme indifférent et impassible. Pour lui, l'âme n'est pas créée par Dieu, mais par un démiurge. Sa christologie a des relents modalistes et docètes. Certaines bizarreries de sa théologie ne sont pas sans rapport avec les doctrines hermétistes, qu'il a dû connaître avant de se convertir.

Sur le plan littéraire, cette œuvre difficile, au style travaillé, raffiné et même alambiqué, vaut par la richesse bigarrée de sa langue, et surtout par la force de son imagination et la vigueur de sa verve satirique. Chez Arnobe, la critique en reste rarement à des arguments rationnels, mais s'exprime par des tableaux bouffons, voire grotesques, d'une ironie mordante.

Le « patriotisme africain » d'Arnobe

Arnobe manifeste dans l'*Aduersus nationes* un attachement très profond à son pays natal. Il est fier des héros africains et rappelle qu'Hannibal le Carthaginois a fait trembler Rome (2, 73; 7, 50). Ce patriotisme africain l'amène à condamner les conquêtes de Rome (2, 1). Non seulement il parle en étranger de la domination romaine (7, 40), mais il la compare à un torrent qui a submergé et écrasé toutes les nations (1, 5); à ses yeux, Rome est née pour la perte du genre humain (7, 51).

Très attaché à la terre d'Afrique, Arnobe fait parfois allusion à des réalités africaines : les ravages causés par la sécheresse et les sauterelles (1, 3); le contraste qui peut exister, la même année, entre l'aridité de la Gétulie et de la Mauritanie Tingitane, et les riches moissons des Maures et des Numides (1, 16). Dans la liste des dieux païens qu'il critique (1, 36), il cite, à côté d'Hercule, de Castor et des dieux syriens, des dieux maures : *Tisianes et Bucures Mauri*, expression pour nous énigmatique et souvent corrigée, depuis Saumaise, en *Titanes et Bocchores Mauri* (voir le commentaire de l'édition H. Le Bonniec *ad locum*, pp. 297-298). S'agit-il d'un culte africain des Titans, mal connu (Diodore 3, 57), et des rois maures divinisés? Le nom de *Bucures* est-il à mettre en rapport avec le dieu Bonchor (nom punique considéré par certains comme une contraction de Bodmelqart), à la tête des *dii Mauri*? D'une manière plus générale, on a pu écrire que bien des points qui font difficulté dans la conception qu'Arnobe se fait de la divinité s'expliquent par le contexte de l'hétérodoxie africaine à la fin du III^e siècle (M. Jufresa, 1973). Arnobe donne des renseignements très précieux sur la situation religieuse de l'Afrique romaine et sur les formes locales qu'y prend la religiosité populaire (S. Fasce, 1980).

BIBLIOGRAPHIE

Éditions

MARCHESI G., *Arnobii Aduersus nationes libri VII*, Corp. Script. lat. parav. t. 62, Torino 1953², à préférer à l'édition de A. Reifferscheid (CSEL 4, Vienne 1875). Nouvelle édition en cours de publication aux Belles-Lettres, par H. Le Bonniec : livre I, Paris, 1982. Traduction anglaise par G. E. Mc Cracken (Westminster-London, 1949); italienne par R. Laurenti (Torino, 1962).

Études générales

MONCEAUX P., *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. 3, Paris 1905 (réimpr. 1966), chap. Arnobe, pp. 241-286.

GABARROU Fr., *Arnobe, son œuvre*, Paris 1921.

COLOMBO S., « Arnobio Afro e i suoi sette libri Adversus nationes », *Didaskaleion* 9, 1930, pp. 1-124.

RAPISARDA E., *Arnobio*, Catania 1946.

Sur la vie et la chronologie d'Arnobe

NICHOLSON O. P., « The Date of Arnobius Aduersus Gentes », *Stud. Patr.* 15 (1975), 1984, pp. 100-107.

DUVAL Y.-M., « Sur la biographie et les manuscrits d'Arnobe de Sicca : les informations de Jérôme, leur sens et leurs sources possibles », *Latomus*, 45, 1986, pp. 69-99.

Sur la pensée d'Arnobe et ses sources

- TULLIUS Fr., *Die Quellen des Arnobius im 4. 5. und 6. Buch seiner Schrift Adversus Nationes*, Diss. Berlin 1934.
- SCHEIDWEILER F., « Arnobius und der Marcionitismus », *ZNTW* 45, 1955, pp. 42-67.
- MAZZA M., « Studi Arnobiani I : la dottrina dei viri novi nel secondo libro dell' *Adversus Nationes* di Arnobio », *Helikon*, 3, 1963, pp. 111-169.
- SIRNA Fr.-G., « Arnobio e l'eresia marcionita di Patrizzo », *VChr* 18, 1964, pp. 37-50.
- MC DONALD H. D., « The Doctrine of God in Arnobius *Adversus Gentes* », *Stud. Patr.* 9, 1966, pp. 75-81.
- LE BONNIEC H., « Arnobe témoin et juge des cultes païens », *BAGB* 1974, pp. 201-222.
- JUFRESA M., « La divinidad y lo divino en Arnobio », *BIEH* 7, 1, 1973, pp. 61-64.
- LE BONNIEC H., « Le témoignage d'Arnobe sur deux rites archaïques du mariage romain », *REL* 54, 1976 (1977), pp. 110-129.
- GAREAU E., « Le fondement de la vraie religion d'après Arnobe », *CEA* 11, 1980, pp. 13-23.
- FASCE S., « Paganesimo africano in Arnobio », *Vichiana* 9, 1980, pp. 173-180.
- MADDEN J.-D., « Jesus as Epicurus. Arnobius of Sicca's Borrowings from Lucretius », *CCC* 2, 1981, pp. 215-222.
- LAURENTI R., « Il platonismo di Arnobio », *Stud. Filos.*, 4, 1981, pp. 3-54.
- GIGON O., « Arnobio. Cristianesimo e mondo romano », *Mondo class.) cristianesimo*, Roma 1982, pp. 87-100.
- LE BONNIEC H., « Échos ovidiens dans l'*Adversus nationes* d'Arnobe », *Caesarodunum* XVII bis, 1982, pp. 139-151.
- LE BONNIEC H., « L'exploitation apologétique par Arnobe du *De natura deorum* de Cicéron », *Caesarodunum* XIX bis, 1984, pp. 89-101.
- LAURENTI R., « Spunti di teologia arnobiana », *Orpheus* VI, 1985, pp. 270-303.
- AMATA B., *Problemi di antropologia Arnobiana*, Scienze Rel. 64, Roma 1984.
- AMATA B., « Destino finale dell'uomo nell'opera di Arnobio di Sicca », *Morte e immortalità nella catechesi dei Padri del III-IV secolo*, Roma 1985, pp. 47-62.
- LE BONNIEC H., « Un témoignage d'Arnobe sur la cuisine du sacrifice romain », *REL* 63, 1985, pp. 183-192.

Langue et style

- LORENZ T., *De clausulis Arnobianis*, Diss. Breslau 1910.
- GABARROU Fr., *Le latin d'Arnobe*, Paris 1921.
- HAGENDAHL H., *La prose métrique d'Arnobe*, Göteborg Högskolas Arsskrift, t. 42, Göteborgs 1936.
- BERKOWITZ L., *Index Arnobianus*, Hildesheim Olms, 1967.
- OPELT I., « Schimpfwörter bei Arnobius dem Älteren », *WS N.F.* 9, 1975, pp. 161-173.

Survie d'Arnobe

- KRAFFT P., *Beiträge zur Wirkungsgeschichte des älteren Arnobius*, Klassisch-Philologische Studien Heft 32, Wiesbaden 1966.

J.-L. CHARLET

A275. AROKKAE

Les Arokkæ sont situés par Ptolémée (IV, 6, 6, éd. C. Müller, p. 745) en Libye intérieure, entre le mont Mandron, qui désigne l'Atlas marocain dans son ensemble (IV, 6, 3, p. 735) et le mont Sagapola, d'où le Subus (Sebou) (*ibid*) et d'autre part un affluent du Nigeir, fleuve de l'intérieur, s'écoulent (IV, 6, 4, p. 741). Ils sont énumérés après les Salathi de l'oued Bou Regreg, les Daphnitæ, les Zamazii, et avant les Ketiani et les Éthiopiens Nigrites, dans un ordre qui semble aller de l'ouest à l'est. Ils devaient fréquenter la bordure occidentale du Moyen Atlas ou peut-être celle du Grand Atlas.

J. DESANGES

A276. ARRIS

Ville d'Algérie située dans le massif de l'Aurès à une altitude moyenne de 1 200 mètres. Chef-lieu d'une daïra dont la population en croissance continue atteint ou dépasse les 120 000 habitants. La commune elle-même, d'après les dernières estimations officielles compte 18 973 habitants dont la moitié environ agglomérée. Batna, siège de la wilaya, est à 66 kilomètres au nord-ouest.

L'archéologue berbérisant E. Masqueray traduit Arris par « les Terres blanches », désignation que l'environnement ne justifie pas vraiment, sa tonalité étant plutôt grisâtre, si ce n'est par comparaison avec d'autres paysages aurasien qualifiés, eux, de « rouges » (Tizougatine, Izouharène...). Arris est par ailleurs un nom d'homme punique, attesté avec cette graphie sur plusieurs inscriptions situées hors de l'Aurès.

C'est, semble-t-il, en 1850 que l'on voit apparaître pour la première fois le nom d'Arris dans un document écrit. Cette année-là, au début du mois de juin, une importante colonne militaire placée sous les ordres du général de Saint-Arnaud, le futur organisateur du coup d'État qui allait rétablir le pouvoir impérial le 2 décembre suivant, avait descendu la vallée de l'oued el-Abiod, au retour d'une expédition qui, de Batna, l'avait conduite jusque dans les lointains Nemencha.

Sur cette expédition, nous disposons tout d'abord du journal de marche que tient toute troupe en campagne mais aussi d'une « description des ruines situées sur la route suivie par la colonne... » accompagnée d'un plan, le tout étant l'œuvre d'une équipe de spécialistes placés sous l'autorité du colonel Carbuccia, commandant en second. Avec les quelques détails apportés par la correspondance personnelle du général, c'est à peu près tout notre savoir sur l'Aurès avant les travaux de E. Masqueray, un quart de siècle plus tard.

Curieusement orthographiée « Harris », le nom figure sur un croquis de la vallée comme l'un des villages aperçus à distance par la colonne entre Medina, son point de départ le 8 juin et Sanef son point d'arrivée le même jour. Mais ni Arris, ni Sanef, ni aucun des autres lieux repérés n'étaient réellement des villages. C'étaient de ces greniers collectifs, désignés en arabe sous le nom de « guelaa » ou de « qala'a », en berbère de « taqueleth », très caractéristiques du mode de vie de certaines collectivités montagnardes présahariennes, vivant à la fois de l'élevage du petit bétail (ce qui leur a valu l'appellation méprisante de « chaouïa », c'est-à-dire de bergers) de céréaliculture intensive et extensive, d'arboriculture et de jardinage grâce à une utilisation méthodique des ressources hydrauliques.

Astreints de la sorte à de nombreux déplacements saisonniers de la plaine à la montagne et inversement, les habitants de la vallée ont été conduits à préférer la tente de laine à la maison de pierre et à mettre à l'abri en certains lieux, dans des entrepôts à allure de forteresse pouvant comporter plus d'une centaine de cellules individuelles, leurs biens et leurs provisions, plutôt que de s'en embarrasser dans leurs déplacements.

Dans la haute vallée de l'oued el-Abiod, il y avait autrefois plus d'une vingtaine de guelaa appartenant à la tribu des Ouled Daoud, les unes échelonnées à faible distance, au-dessus du lit de la rivière, d'autres groupées au nombre d'une dizaine auprès de celles d'Arris et de Sanef.

En 1850 ce nom d'Arris désignait donc une guelaa parmi d'autres et il en sera ainsi jusque dans les dernières années du siècle.

Nous savons relativement peu de choses du passé lointain de la haute vallée. De la période anté-islamique il subsistait encore voici une quarantaine d'années une nécropole mégalithique à l'extrémité occidentale de la plaine d'Arris : ses tombes en forme de chouchet n'ont jamais été fouillées. Exploitées comme carrières dans une région où l'on a beaucoup bâti depuis un demi-siècle, elles ont à peu près complètement disparu.

Moins affirmée que dans la vallée voisine de l'oued Abdi, l'empreinte romaine

a été forte. En 1850, ses traces étaient encore bien visibles et sur les 27 kilomètres parcourus par la colonne de Saint-Arnaud le 8 juin entre Medina et Arris, l'équipe du colonel Carbuccia avait relevé les vestiges de trois agglomérations antiques d'une superficie de 6 à 8 hectares dont l'une à Sanef, aux limites sud de l'actuel Arris. La guelaa de ce village était elle-même construite sur les ruines d'un bâtiment en pierres de grand appareil parmi lesquelles ont été trouvées des fragments de mosaïque. A proximité, le soubassement de la mosquée était fait de pierres de remploi qui intégraient un fragment d'inscription latine. Au sud de Sanef, sur le piémont nord du Djebel Zellatou, à la limite haute de la forêt de pins d'Alep, ont été relevées sur deux stèles où figuraient les bustes de personnages sommairement gravés, des épitaphes dont les défunts portaient des noms à consonance libyque; ils pourraient être le témoignage de la survivance dans cette vallée, vers le milieu du III^e siècle d'éléments peu romanisés. Enfin, c'est à un kilomètre à l'ouest de Sanef, à peu de distance de la nécropole mégalithique mentionnée ci-dessus et non loin de la guelaa de Larara ou El Arara, aujourd'hui disparue, qu'a été découverte en 1941 une inscription latine du VI^e siècle révélant l'existence en ce lieu du tombeau du *dux* et *imperator* Masties, dont la souveraineté semble s'être étendue en direction de l'ouest, à la fin de la période vandale, bien au-delà des limites du massif auraisien. L'économie de la vallée reposait principalement alors sur l'irrigation, qui était assurée par un canal partant de la base du piton sur lequel était établi l'ancienne guelaa d'Arris et se prolongeant jusqu'à Tighanimine. Elle permettait alors la culture des céréales et surtout celle de l'olivier que les agronomes modernes ont sans grand succès tenté de faire revivre dans la pépinière expérimentale d'Arris.

Les trois siècles turcs semblent avoir été des temps relativement paisibles pour les montagnards de l'Aurès en général et particulièrement pour les gens des Ouled Daoud, appelés communément Toucha. Ceux-ci ont pu se flatter d'avoir interdit aux petits détachements chargés d'assurer la relève de la garnison de Biskra le passage dans leur vallée; mais il est peu concevable que les Turcs aient eu l'idée d'emprunter l'un des itinéraires de montagne qui permettait d'éviter l'étranglement de Tighanimine, alors que, pour passer du Tell au Sahara, deux voies faciles s'ouvraient à eux, l'une par la vallée de l'oued Abdi, l'autre par la trouée de Batna et la brèche d'El Kantara, cette dernière empruntée par le commerce caravanier.

S'il ne s'agissait pour les Turcs que d'aller prélever le tribut — et il ne semble pas que les Touaba aient réussi à s'y soustraire — il n'était pas nécessaire de pénétrer au cœur de la montagne : il suffisait aux forces réunies par le bey chaque année à cet effet de s'installer dès la fin du printemps au milieu des terres à céréales que les montagnards possédaient sur le versant tellien. En présence d'un tel déploiement de moyens à cet endroit et à cette époque de l'année, les montagnards devaient nécessairement s'incliner.

La France aurait eu tout intérêt à s'inspirer de la politique turque qui avait obtenu l'essentiel avec une très grande économie de moyens. Ç'aurait été d'autant plus justifié qu'ici les perspectives de colonisation étaient à peu près inexistantes. Ce qui détermina, vraisemblablement, les officiers à vouloir pénétrer dans le massif, ce fut d'une part la réputation que les habitants de l'Aurès s'étaient acquise et qu'ils garderont jusqu'à nos jours d'avoir été, sous toutes les dominations, des adversaires irréductibles et ce fut d'autre part l'asile qu'ils avaient accordé bon gré, mal gré, au dernier bey de Constantine pourchassé malade et abandonné de tous.

Quand en juin 1845 les Touaba avaient vu arriver la colonne Bedeau à Medina, c'est-à-dire à quelques heures de leurs greniers collectifs, ils avaient rapidement estimé toute résistance inutile, sachant ne pouvoir compter que sur leurs propres forces et ils avaient fait acte de soumission pour éviter le pillage de leurs biens. En 1850 le but essentiel de l'expédition du général de Saint-Arnaud avait été d'obtenir le renouvellement de leur allégeance. A partir de là, environ un quart de siècle s'écoula d'assez complète tranquillité. L'éloignement, le relief, le climat mettent

les habitants de l'Aurès à l'abri et leur permettent de conduire librement leurs affaires, avec la seule obligation de payer l'impôt. La grande insurrection de 1871 ne les toucha pas et pourtant elle s'étendit sur les hautes plaines sud-constantinoises de parler « chaouiâ » comme eux-mêmes : preuve que la différence était beaucoup plus dans les modes de vie que dans la façon de s'exprimer.

C'est seulement en 1879 que la haute vallée de l'oued El-Abiod, le pays touaba, connu des troubles, conséquence vraisemblable d'une méconnaissance du pays et des hommes, soulignée par E. Masqueray que ses recherches sur les populations de l'Aurès avaient amené à faire de longs séjours dans l'Aurès au cours des années précédentes et qu'un accès de fièvre paludéenne avait immobilisé à Sanef, principale guelaa de la fraction maraboutique des Lehala : ces Lehala considérés comme les principaux responsables de l'agitation et dont, pour sa part, il avait particulièrement apprécié l'accueil. Les insurgés qui s'en étaient pris aux familles caïdales traditionnelles — dont elle avaient certainement lieu de se plaindre — perdirent quelques centaines des leurs, morts de soif dans une fuite au désert et leurs meilleures terres de Medina en application du principe de la responsabilité collective : leurs descendants ne l'oublieraient jamais.

Dans les années qui suivirent une analyse inexacte de la situation jointe à la forte pression du milieu colon amena l'administration à étendre le territoire civil. Ainsi fut créé en 1885 l'arrondissement de Batna par distraction d'une très importante partie du sud-constantinois jusqu'alors administrée par les militaires, bien que le peuplement européen en fut extrêmement faible. L'année suivante, les deux vallées de l'oued Abdi et de l'oued el-Abiod constituèrent le territoire d'une nouvelle commune mixte, appelée commune mixte de l'Aurès dont le siège fut fixé non pas en son centre mais à sa périphérie : Tazoult ou Lambèse se trouve en effet à une dizaine de kilomètres de Batna et était alors à près de deux jours de marche du pays touaba. De la sorte celui-ci continua de connaître une très large indépendance. Les choses ne se modifièrent que dans les toutes dernières années du siècle.

Du temps des militaires une maison de commandement — un bordj — avait été construite au pied de la guelaa d'Arris. La situation avait été considérée si calme que très vite on avait jugé inutile de l'occuper. Elle était à l'abandon lorsque, en 1893, le gouvernement général et la Société des missionnaires d'Afrique entrèrent en pour-parler et décidèrent d'un commun accord de créer un hôpital, qui serait confié aux Sœurs Blanches de monseigneur Lavigerie, dans cette partie de la vallée, le choix du terrain se portant tout naturellement sur la parcelle domaniale de plus de deux hectares sur laquelle avait été construit le bordj et qui portait le nom d'Arris.

L'hôpital d'Arris ouvrit ses portes en 1895. Dans son principe, l'initiative pouvait être considérée comme heureuse. L'état sanitaire était jugé déplorable et les montagnards aspiraient à recevoir des soins. Dès que les pères, devançant les sœurs, s'étaient installés, on les avait vu accourir de fort loin. Mais la formule de l'hospitalisation était très en avance sur l'état des mœurs et elle ne tenait pas compte du mode de vie nomade des Touaba. Elle sera d'autant plus mal acceptée qu'elle imposera aux gens toutes sortes de contraintes — disons même de corvées. Par ailleurs l'ouverture de l'établissement avait été assortie de l'achat par la Société des missionnaires d'une superficie très importante : d'excellentes terres situées à Medina, classées domaniales après les événements de 1879 et dont les montagnards estimaient avoir été injustement dépossédés. Faut-il ajouter que ceux-ci apprécièrent peu l'esprit trop visiblement missionnaire des pères et des sœurs.

L'expérience scolaire menée parallèlement par les premiers ne fut pas plus heureuse pour les mêmes raisons d'abord, et parce que, sur sa fin, elle fut contrecarrée par l'administration.

Centre principal des Ouled Daoud avec ses dix guelaa qu'un réseau très dense de chemins reliait aux extrémités du territoire de la tribu mais aussi aux deux vallées voisines ; lieu de rassemblement des vivants à certaines époques de l'année mais

aussi des morts avec ses cinq cimetières, l'endroit devint à la suite de l'installation des missionnaires un relais pratique et de plus en plus utilisé pour les relations entre les différents services publics et les montagnards. C'est déjà là qu'à l'automne s'effectuait la perception de l'impôt. C'est là que le cadi viendrait tenir ses audiences, et qu'à cette occasion s'organiseraient un petit marché. C'est là qu'après la disparition officielle de la tribu et la création des douars viendraient s'installer quelques-uns des nouveaux caïds, que serait construite la première maison forestière et par la suite la gendarmerie. Entre-temps, après le rattachement survenu en 1912 des tribus des Beni Bou-Slimane et de l'Ahmar Khâddou demeurées jusqu'alors en territoire militaire, rattachement qui avait déporté vers l'est le centre de gravité de la commune mixte, le transfert à son siège ne pouvait être différé plus longtemps. Il se ferait en 1916 au prix du départ plus ou moins forcé des pères et des sœurs, l'hôpital étant alors fermé et ses bâtiments transformés pour servir de résidence à l'administrateur et faire place à des bureaux.

A Arris guelaa, puis à Arris hôpital, a donc succédé Arris centre administratif. «C'est la capitale, écrit O. Keun en 1918, puisque l'administration et les adjoints y habitent, mais une capitale en formation. Elle n'a point encore d'école; son bureau de poste est dans une petite chambre du (nouveau) bordj et c'est à peine si on y rencontre deux ou trois pauvres boutiques européennes...»

Quelques années plus tard, nouvelle transformation attestée par Cl.-M. Robert. «Arris est une création ex-nihilo de nos administrateurs. Ce petit bourg de 73 Européens occupe une langue de terre surélevée et déclive, sorte de promontoire entre deux affluents de l'oued el-Abiod... J'avais connu Arris en 1922; m'y revoici en 1934 et je n'y reconnais rien. Dès l'entrée une gendarmerie nationale toute neuve et polychrome, des écoles à foison, une recette postale, un hôpital, des villas édifiées des deux côtés d'une large voie centrale, des arbres vigoureux, des courants d'eau limpide, des fontaines, le soir l'électricité. Enfin Arris possède un hôtel digne de ce nom.»

Un grand administrateur est passé par là dans les années trente. Son nom, Jean Rigal, mérite d'être retenu.

Dans ces descriptions l'environnement indigène tient une très faible place. Pourtant les guelaa sont encore là. Il est vrai que certaines d'entre elles abandonnées, sont en ruines, mais d'autres se sont peu à peu transformées en dechra, les pièces à usage de grenier étant devenues pièces à habiter. En outre, en contrebas des guelaa, des maisons nouvelles se sont construites. En un quart de siècle la sédentarisation des Touaba est devenue un fait accompli.



Arris aujourd'hui. (Photo P. Morizot).

Cela tient à plusieurs facteurs : en 1916, l'ouverture de la route jusqu'à l'hôpital qui va rompre l'isolement, rapprocher la ville, permettre le développement des transactions, ouvrir aux montagnards des perspectives nouvelles puis l'extension de la cité administrative qui va créer des emplois, donner du travail, susciter des entreprises artisanales ou commerciales. Mais la cause principale de la sédentarisation généralisée des Touaba a probablement résidé dans la fermeture des forêts au petit bétail et spécialement à la chèvre. L'élevage caprin tenait une place très importante dans l'économie locale, il procurait des ressources et il occupait de façon diverse hommes, femmes et enfants; mais de cette façon, le principal obstacle matériel à la scolarisation des enfants aura été levé, ce qui ne sera pas, bien sûr, sans conséquence sur l'évolution des montagnards.

La petite ville ne fera guère parler d'elle jusqu'à ce jour de novembre 1954 où le monde apprendra que la montagne s'est insurgée, que les autorités locales se sont trouvées bloquées pendant quelques heures ou quelques jours et que l'un des principaux chefs de la révolte qui va conduire l'Algérie à l'Indépendance, Ben Boulaïd Mostefa, est un homme de la vallée.

Devenue sous-préfecture en 1957, Arris devient chef-lieu de daïra après 1962 et connaît un développement important dont témoigne notamment la construction de grands immeubles collectifs.

Arris compte plusieurs établissements scolaires dont un lycée de mille places. La ville est également bien équipée sur le plan sanitaire et c'est une mission chinoise qui gère l'hôpital local d'une capacité de 120 lits. Certains projets industriels assez modestes ont été réalisés; d'autres sont en cours d'étude; l'artisanat devrait trouver place dans l'éventail des activités. Mais Arris ne possède ni hôtel, ni restaurant, ce qui met obstacle au développement du tourisme. Celui-ci pourra devenir un secteur non négligeable de l'économie locale à partir du moment où les Aurasiens auront pris conscience de leurs richesses dans ce domaine : ses forêts dont les autorités s'efforcent d'arrêter la dégradation, ses champs de neige, ses gorges impressionnantes, ses oasis de montagne qui enchantèrent autrefois tant de voyageurs, ses guelaa et ses villages dans la mesure où il en subsiste encore qui, même en ruines, aient conservé leur puissance d'évocation.

Les vieilles générations sont restées fidèles au dialecte berbère mais les jeunes se sont arabisées sous l'effet conjugué de l'urbanisation qui a amené à Arris des étrangers arabophones et de la scolarisation généralisée des garçons et des filles.

BIBLIOGRAPHIE

Journal de marche de la colonne de Saint-Arnaud, collections du S.H.A.T., Château de Vincennes.

CARBUCCIA colonel, *Description des ruines situées sur la route suivie par la colonne du général Saint-Arnaud dans les Nementchas et dans l'Aurès*, bibliothèque de l'Institut, Paris.

CARCOPINO J., « Un empereur maure inconnu d'après une inscription latine récemment découverte dans l'Aurès », *Revue des études anciennes*, t. XLVI, n° 1-2 janvier-juin 1944, pp. 94-120.

CARCOPINO J., « Encore Mastiès, l'empereur maure inconnu », *Rev. afric.*, t. 100, 1956, pp. 339-348.

MORIZOT P., « Inscriptions inédites de l'Aurès (1941-1970) », *Z.P.E.*, 22, 1976, pp. 137-138.

MORIZOT P., « Pour une nouvelle lecture de l'élogium de Mastiès », *Antiquités africaines* (sous presse).

MASQUERAY E., « Voyages dans l'Aourâs », *Bull. société géo.* Paris, juillet et octobre 1876.

MASQUERAY E., *Notes concernant les Aoulad Daoud du Mont Aurès*, Alger, Jourdan, 1879.

NOËLLAT colonel, *L'Algérie en 1882*, J. Dumaine, Paris, 1882.

KEUN O., *Les oasis dans la montagne*, Paris, Calmann Levy, 1919.

ROBERT CL.-M., *Le long des oued de l'Aurès*, Baconnier, Alger, 1938.

Diaire et documents divers relatifs à la mission d'Arris. Archives des missionnaires d'Afrique, Curie générale, Rome.

J. et P. MORIZOT

A277. ARSENIC

L'arsenic, désigné au Maroc en arabe par *r'asoûl-et-t'olba*, *chakk*, *semn-el-fâr* (mort au rats) et en berbère par *šetî*, en Algérie par *zirnîh* ou *rahğ*, a été le plus souvent utilisé au Maghreb dans un but criminel que thérapeutique. Les minerais arsenicaux sont plus généralement employés que les produits chimiques préparés à partir de ce corps : annabergite des mines de Bou-Azzer au Maroc, par exemple.

Cependant l'utilisation thérapeutique n'est point négligeable, sous forme de sulfure, d'arséniate et d'anhydride arsénieux (*reha* et *siiman*). Ainsi l'orpiment (sesquisulfure d'arsenic) mélangé à du beurre est conseillé en usage externe dans le traitement du prurigo et de la gale. Les femmes utilisent à l'égal du sel ammoniac, l'anhydride arsénieux, mélangé à de la chaux, pour simuler sur la peau les égratignures volontaires faites les jours de deuil en signe de douleur. Par contre l'usage interne semble réduit à cause du danger d'intoxication. Certaines femmes l'emploieraient cependant pour engraisser.

Les propriétés toxiques elles-mêmes ne sont pas toujours mises à contribution dans un but criminel. L'erythrine (arséniate tricolbatique) était connue bien avant la découverte des mines de cobalt de Bou-Azzer au Maroc par les habitants de la région qui l'utilisaient pour détruire rats et insectes. Enfin il faut signaler un usage industriel de ce même minerai d'erythrine : l'affinage du cuivre en facilitant le départ du soufre au moment de la fusion.

Ce sont l'orpiment (nommé parfois *hâilil* : qui tue ou *semn-el-fâr* : poison des rats), l'anhydride arsénieux et l'arséniate de sodium, qui sont le plus utilisés dans un but criminel. Il sont en général administrés seuls à l'opposé d'autres minéraux toxiques qui entrent dans des formules judicieusement composées par les empoisonneurs, comportant notamment des produits inactifs mais dont l'origine est destinée à frapper l'imagination : os, dents, crasse provenant d'un cadavre par exemple.

Une des compositions les plus connues au Maroc était la suivante : anhydride arsénieux, jusquiame (graines ou feuilles), datura (graines ou feuilles) ou encore : « croûtes de la tête », suc de scille, arsenic.

Les hommes ne pratiquent que très exceptionnellement le « métier » d'empoisonneur ; il n'en est pas de même des femmes, souvent de vieilles sorcières (*chârfat*), qui gardent jalousement leurs procédés.

Les poisons sont ajoutés en général aux mets et aux boissons : le couscous est un excipient de choix, où presque tous les toxiques peuvent être incorporés sans attirer l'attention.

La *H'rira*, soupe épaisse du Maroc, est aussi utilisée, même pour les poisons insolubles et c'est le cas pour certains composés arsenicaux, de même les gâteaux, le pain, la farine. Parmi les boissons, le thé et le café sont les plus employés. L'arséniate de sodium et les arsenites, qui sont solubles, ont parfois été utilisés pour empoisonner l'eau d'un puits.

BIBLIOGRAPHIE

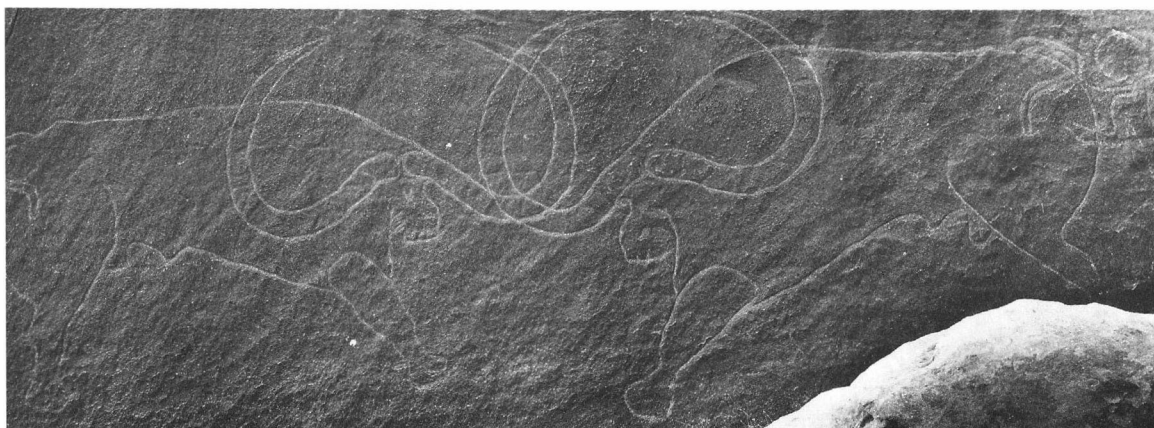
CHARNOT A., « La toxicologie au Maroc », *Mémoires de la Société des sciences naturelles du Maroc*, n° XLVII, novembre 1945, Rabat, Paris, Londres.

G. TRÉCOLLE

A278. ART RUPESTRE**Période bubaline ou du buffle antique**

Ces termes désignent le groupe de gravures les plus anciennes connues au Sahara. Dans la classification des premiers chercheurs (G.B.M. Flamand, 1921), elles étaient englobées dans les « Gravures préhistoriques », alors que Frobenius et Obermaier (1925) les situaient dans un groupe « naturaliste ». Cette classification reposait sur les styles. C'est avec le tableau proposé en 1932 par Th. Monod (*L'Adrar Ahnet*, Paris, Institut d'ethnologie) que l'on trouve, pour la première fois, un étage bubalin existant dans le Sud oranais, absent de l'Ahnet, et que l'auteur se demandait, en conséquence, si les grandes gravures représentant le buffle étaient contemporaines ou plus anciennes que les bœufs qu'il venait de relever dans l'Ahnet. Depuis, les découvertes au Fezzan et au Tassili-n-Ajjer mirent en évidence que le bubale était bien l'animal témoin d'une époque, mais on peut vérifier aussi que des gravures de la période bovidienne recouvrent parfois celles appartenant au même groupe que le buffle.

Cette classification, qui découle de la faune, trouve ici sa valeur dans le fait que le *Bubalus antiquus* est une espèce qui semble s'être éteinte au cours du Néolithique et, qu'à ce titre, il peut être considéré comme un véritable fossile-directeur à la façon des géologues. Certains auteurs ont parfois préféré l'appellation de « Étage des chasseurs » (P. Huard) ou comme P. Graziosi (*L'arte rupestre della Libia*, 1942), « Groupe des anciens chasseurs du Bergiug ». Si cette appellation est suggérée par la constatation que les animaux reproduits dans cet étage sont tous sauvages, peut-être y a-t-il extrapolation de la qualification, car rien ne dit que ces populations se livraient exclusivement à la chasse, d'autant que les scènes de chasse sont, dans l'ensemble, peu nombreuses et qu'un début de domestication ou d'appropriation n'avait pas eu lieu. Par ailleurs, dans les étages supérieurs, aux périodes bovidiennes, caballine et cameline, les scènes de chasse entrent dans les images dans une proportion plus élevée que pendant la période du buffle, ce qui indique que toutes les populations qui nous ont laissé des témoignages artistiques de leur passage au Sahara et dans le sud oranais ont toutes pratiqué la chasse et, à ce titre, pourraient être qualifiées de « chasseurs ». C'est pourquoi il est préférable de se conditionner à une classification zoologique plutôt que sociologique.



Gravure de la phase ancienne : combat de buffles antiques à El Richa (Atlas saharien, Algérie). Photo A. Bozom.

Cet étage est incontestablement le plus ancien dans l'état actuel de nos connaissances. Considéré autrefois comme pouvant être d'âge paléolithique, on admet à la suite des recherches de R. Vaufray dans le Sud oranais (*L'art rupestre nord-africain*, 1938) qu'il est néolithique. Alors que les outillages néolithiques sont fréquents près des stations de gravures (32 fois sur 36 stations observées), l'absence d'outillage paléolithique est totale. Malheureusement, aucune datation par le C. 14 n'est venue, jusqu'ici, dater les buffles et les grands éléphants, tant dans le Sud oranais qu'ailleurs au Sahara.

Si le buffle est vraiment l'animal le plus représentatif de cet étage, on ignore jusqu'à quelle époque il s'est maintenu. On constate bien qu'il est encore reproduit dans des gravures du Sud oranais, du Hoggar, du Fezzan, dans des phases tardives et quelque peu décadentes de l'art, mais on doit se demander aussi s'il n'est pas parfois représenté dans les peintures d'époque bovidienne du Tassili-n-Ajjer. Il y a, en effet, des bovidés à grandes cornes en arc-de-cercle qui, dans plusieurs cas, sont chassés, encore que leurs formes soient généralement plus légères que celles du *Bubalus antiquus* tel que nous le connaissons dans le Sud oranais, et qu'il peut donc s'agir de buffles.

Au Sahara, deux gisements néolithiques ont livré de ses restes, celui de Meniet, au Hoggar, daté de 3450 ± 150 av. J.-C., et celui d'Amekni, au Hoggar, dont les différentes dates, suivant les niveaux, s'échelonnent entre 6720 et 3350 av. J.-C. L'âge moyen de la période bovidienne étant 3500, il serait donc possible que le buffle ait encore vécu au Sahara à l'époque des pasteurs bovidiens. En ce cas sa représentation, au cours de cette époque, si elle est prouvée un jour, serait exceptionnelle et le *Bubalus antiquus*, qu'on nous a proposé ces dernières années de nommer *Homoïceras*, mais dont nous conservons l'ancien nom par commodité et par droit d'antériorité, reste donc, malgré ces réserves, le meilleur témoin du groupe des plus anciennes gravures.

La période du buffle n'est représentée que dans trois régions bien déterminées : 1. Dans le Sud oranais, avec des éléments secondaires dans le Sud algérois, le Sud constantinois et le Sud marocain. 2. Le Tassili-n-Ajjer, avec son centre principal à l'oued Djerat. 3. Le Fezzan, avec son centre, la vallée de Mathendous. Dans les trois centres on retrouve le même art naturaliste, le même ordre de dimensions des images, les mêmes procédés techniques, les mêmes caractères de la patine. La faune est la même, avec la différence que l'hippopotame n'est jamais représenté dans le Sud oranais et que la girafe y est très rare, alors que le bélier*, dans cette même région, portant des attributs sur la tête, tient une place de choix, mais manque au Tassili et au Fezzan. Les thèmes varient en ce sens que les animaux comme le buffle antique, l'éléphant, le lion, le bélier qui, dans le Sud oranais, sont souvent représentés en relation avec des orants, ne se retrouvent pas avec les mêmes associations dans les gravures du Tassili ni du Fezzan; que les scènes à caractère sexuel, courantes au Tassili et au Fezzan, ne se voient pas dans le Sud oranais, de même que le symbole de la spirale liée à l'homme et aux animaux, très fréquente au Tassili, n'existe, sous les mêmes aspects, ni dans le Sud oranais ni au Fezzan. La faune comprend, outre le buffle, l'hippopotame, l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, l'âne sauvage, l'antilope chevaline, l'oryx, la gazelle, le sanglier, le lion, le guépard, le chacal, le cynocéphale, le cercopithèque, l'autruche, le pélican, le python, des poissons.

Certains auteurs, s'appuyant surtout sur les styles, ont avancé que les gravures de la période du bubale étaient toujours reconnaissables à leurs caractères naturalistes. Si beaucoup présentent en effet cette qualité, il en est d'autres qui en sont privées, dont le style médiocre confine au schématisme. Comme à toutes les périodes de l'histoire, les temps préhistoriques ont connu de bons et de mauvais artistes, ce dont nous avons maints témoignages. Dans le Sud oranais, on a pu constater une évolution de style qui, avec le temps, a dégénéré. Le même phénomène n'a

pas été observé d'une façon aussi nette dans les deux autres secteurs, mais il est évident que chaque région a évolué différemment. De même, on a eu tendance à considérer que les gravures de la période du bubale présentaient toujours une technique très avancée, matérialisée par des contours à trait incisé et poli en profil d'U surbaissé ou de V plus ou moins ouvert. En fait, les grandes gravures de cette époque ont d'abord été l'objet d'un tracé par bouchardage, obtenu par des percussions successives suivies d'un polissage. Bien souvent, les contours n'ont pas été achevés et on constate la présence de piquetage sous un polissage incomplet; parfois, le polissage n'est pas amorcé et le contour se présente sous la forme d'une série de petites cuvettes se recoupant plus ou moins. Il n'y a donc pas de règle absolue à ce sujet. Précisons encore que les profils des contours, lorsqu'ils sont polis, soit en V, soit en U, n'ont jamais une uniformité parfaite et que l'on constate des différences de largeur et de profil d'un endroit à l'autre, ce qui rend très problématique tout essai de classification qui reposerait uniquement sur la technique. Les dimensions des sujets sont, dans cet étage, assez grandes, les animaux étant souvent représentés en grandeur naturelle, parfois plus grands, comme au Tassili où l'on peut voir des girafes de plus de 8 mètres de haut et des éléphants de près de 5 mètres. Mais on peut trouver des figures de plus petite taille, comme dans le Sud oranais et le Sud marocain.

En Égypte, le *Bubalus antiquus*, qu'il ne faut pas confondre avec l'antilope bubale (*Alcelaphus sp.*) n'est jamais représenté dans les gravures pariétales ou dans les diverses œuvres d'art de ce pays. Il en est de même au Tibesti et en Ennedi. Certains auteurs en ont conclu que cet animal, considéré comme fréquentant les marais, n'avait pas habité ces régions, ni même le Sahara. Ceci est aujourd'hui démenti par les restes osseux mis au jour au Hoggar. Cette absence n'est donc pas justifiée par la zoologie, mais doit s'appliquer par le fait que les gravures de l'Égypte et du Tibesti sont tout simplement plus tardives que celles de la période du *Bubalus antiquus*. Il s'ensuivrait que les gravures bubalines représenteraient un stade artistique plus ancien que tout ce que l'Égypte a pu produire en matière d'art.

H. LHOTE

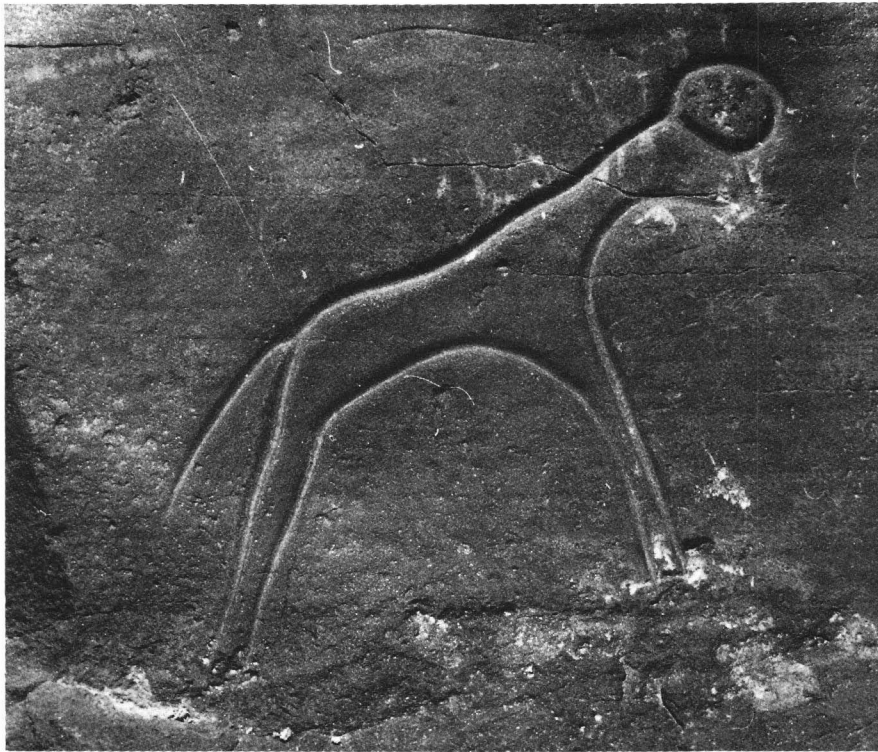
Discussion

Dans ses dernières publications et en particulier *Les gravures rupestres de l'Atlas saharien. Monts des Ouled Naïl et région de Djelfa* (1984), H. Lhote propose de reconnaître dans « la période du *Bubalus antiquus* », les divisions suivantes :

1. — grandes gravures de style naturaliste monumental, ou étage bubalin de grandes dimensions;
2. — gravures de dimensions moyennes, du style du niveau supérieur de Hasbaïa;
2. — petite gravures de style naturaliste, ou étage bubalin de petites dimensions, ou style de Tazina;
4. — étage des personnages à coiffure trilobée;
5. — étage des orants à silhouette de trois quarts;
6. — étage des orants accroupis.

Dans cette longue liste, H. Lhote ne tient pas compte des gravures naturalistes de trait fin qui sont parfois antérieures aux figurations du style monumental.

Pour A. Muzzolini (*L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*, BAR intern. séries 318, 1986), il n'est pas possible de différencier la période « bubaline » de celle du Bovidien; en effet, dès la phase la plus ancienne (grand style naturaliste monumental) des animaux domestiques apparaissent (bélis à sphéroïdes, bœufs domestiques, scène de traite de Haleeb dans l'oued In Habeter, etc.). Ces constatations amènent A. Muzzolini à refermer l'éventail chronologique et à proposer un certain synchronisme entre les périodes « bubaline » et bovidienne. Nous partageons



Bélier du style de Tazina, à Chebka Dirhem, (photo Iliou).

cette opinion dans la mesure où il faut définitivement écarter l'opinion, défendue en particulier par F. Mori, que le grand style naturaliste monumental était antérieur à toute domestication.

Il importe enfin de distinguer « école » ou « style » et phase chronologique. Rien ne prouve, par exemple, que les béliers à coiffure stylisée (« béliers casqués » de H. Lhote) soient nécessairement plus récents que les figurations monumentales, il est difficile de rejeter le synchronisme entre les gravures à béliers « casqués » de Safiet bou Rhenan et le gisement néolithique situé au pied même de ses gravures qui est daté de 5270 et 5020 B.C. (non calibré).

La dénomination « période bubaline » donnée à cette phase ancienne de l'art rupestre me paraît regrettable, pour plusieurs raisons.

La première est relative à la taxinomie : l'animal considéré par H. Lhote comme le plus représentatif de la période est toujours appelé par l'auteur « bubale » (nom que nous avons souvent remplacé par « buffle » dans le texte précédent). Or ce grand bovidé fossile à reçu, au cours des temps, les noms de *Buffelus antiquus*, *Bubalus antiquus*, *Homoïceras antiquus* et *Paleorovis* (comme l'écrivent certains). *Bubalus* dans la systématique des Bovidés désigne le buffle, mais Bubale, dans le langage courant, désigne une grande antilope, l'*Alcelaphus buselaphus* (= *Bubalis buselaphus*). Antilope très commune en Afrique du Nord pendant les temps préhistoriques (ce fut l'animal le plus chassé par les Caspiens) et historiques (les mosaïques romaines la représentent et le nom même de Bubale est d'origine africaine, punique ou berbère).

Parler de période bubaline entraîne donc une confusion d'autant plus aisée que l'*Homoïceras* (*Bubalus*) *antiquus* est un animal fossile connu seulement des spécialistes.

Mais utiliser le nom de cet animal pour qualifier la période la plus ancienne de l'art rupestre nord-africain et saharien me semble imprudent, c'est la deuxième raison qui me font rejeter la dénomination « période bubaline ». L'*Homoïoceras antiquus* n'est pas, en effet, représenté seulement au cours de cette période, il figure dans les styles plus récents, particulièrement en Algérie centrale et orientale, mais aussi dans le Sud marocain. Associé au mouton domestique dans le même style rupestre, associé à des industries céramiques dans les gisements (Amekni), le buffle antique a vécu pendant toute l'époque néolithique. On peut même penser que, comme l'éléphant, cette espèce n'était pas encore éteinte au début de notre ère car Strabon (XVII, 3, 5) décrit sous le nom, sans doute indigène, de *rhizes* des animaux nullement fabuleux de la Mauritanie intérieure : « Ils ressemblent, dit-il, à des taureaux mais leur genre de vie, leur grandeur, leur force au combat les rapprochent des éléphants ». Il suffit pour reconnaître la véracité de cette assertion d'examiner les nombreuses représentations que les Néolithiques ont gravées sur les rochers de l'Atlas, il suffit aussi d'observer et de mesurer les cornes dont la longueur, la section et la courbure rappellent étrangement les défenses d'un grand éléphant mâle pour comprendre la comparaison faite par les Anciens.

P. Huard a proposé de grouper sous l'expression « style des chasseurs » ces plus vieilles manifestations de l'art rupestre. Je ne puis, non plus, accepter cette dénomination qui est trop vague et en partie inexacte car les auteurs de ces gravures n'étaient pas exclusivement des chasseurs — ils connaissaient déjà le mouton domestique de la variété *Ovis longipes* tandis que la chasse continuera à être longtemps une occupation essentielle de leurs successeurs.

Comment donc nommer cette période ? Il est certes plus facile de critiquer des dénominations jugées inadéquates que d'en proposer de meilleures. A titre provisoire, je proposerai d'appeler simplement cette période « période archaïque des gravures » en distinguant au moins deux styles (comme l'avait fait H. Lhote lui-même dans *Les gravures rupestres du Sud oranais*, Paris, A.M.G., 1970) : le style naturaliste monumental ; et le style de Tazina aux gravures de petite dimension et moins naturalistes, caractérisé par l'allongement considérable des extrémités (cornes, oreilles, queues, pattes) et la fréquence de différents « signes » : spirales, filets, nasses, entrelacs.

Viendraient ensuite les « styles décadents » dans lesquels on peut reconnaître, entre autres les « étages » 4, 5, 6, de la dernière classification proposée par H. Lhote.

G. CAMPS

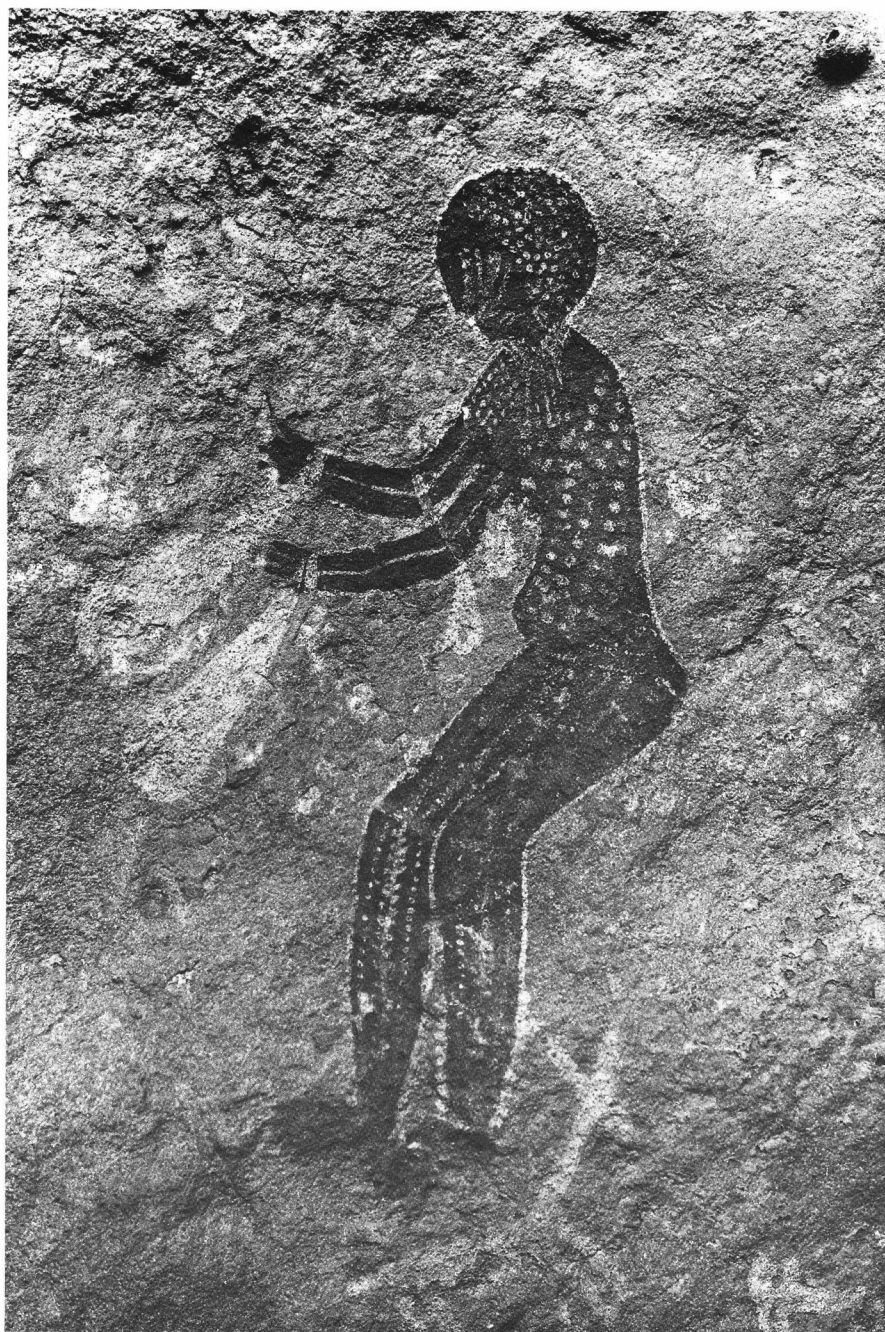
Période des « Têtes rondes »

Cette expression désigne un groupe de peintures rupestres d'époque préhistorique mis en évidence au Tassili-n-Ajjer lors de la mission H.-Lhote 1956. Plusieurs ensembles appartenant à ce genre de peintures avaient été relevés antérieurement par le colonel Brenans et décrits par l'abbé H. Breuil (1954) sous l'appellation de « Figures humaines à tête discoïde » ou encore « Peuple bovidien à tête discoïde ». La même expression fut adoptée par Y. Tschudi (1955). Comme le montre le texte de H. Breuil, des confusions se produisirent dans la classification, car il n'y a pas lieu de mentionner ici « le peuple bovidien » dont les peintures entrent dans un groupe différent. Le terme de « Têtes rondes » découla de la façon dont les appelèrent les différents membres de la mission, encore que le terme de « Martiens » fut souvent employé ; cependant, le premier terme prévalut pour éviter de tomber dans une fantaisie romantique. Il eût été préférable de trouver une appellation correspondant soit à la classification naturaliste s'appuyant sur la faune, soit à celle basée sur l'aspect sociologique reflétant la principale activité de ces populations. Dans l'un est l'autre cas, aucun caractère prédominant n'ayant pu être dégagé, force

nous fut de nous en tenir à la dénomination première. F. Mori (1961) adopta ce terme ultérieurement, qui est devenu classique depuis.

Les peintures de cette période sont précisément caractérisées par la forme de la tête qui est en principe ronde, sauf lorsqu'il y a amorce d'un profil humain. Les variantes sont extrêmement nombreuses mais découlent d'un symbolisme évident en ce sens que les organes sexuels ne sont que rarement indiqués. Parfois, la tête est rendue en teinte unie, sans aucun décor interne ni attribut externe. Parfois, des dessins géométriques décorent l'intérieur ; dans d'autres cas, des attributs émergent du disque, représentant soit des cornes, soit des plumes, soit des antennes, en nombre d'ailleurs variable. A un moment donné, la tête est garnie d'une coiffure en forme de bonnet (style « juge de paix »). Cette période a probablement duré très longtemps à en juger par la variété des sujets et des techniques picturales. Au début, ce sont de petits sujets en teinte plate, généralement à l'ocre violacée ou à l'ocre rouge foncé. On note ensuite l'emploi du jaune et du blanc en même temps que la taille augmente et que les décors internes se multiplient. Les figures peuvent devenir gigantesques et atteindre jusqu'à 6 mètres de haut, mais le style en est très rudimentaire et la technique réduite à un cerne blanc, jaune et rouge. Des figures en teinte plate blanche, de dimensions moindres, au profil un peu moins grossier, sont probablement de la même époque ou très proche. Les formes terminales voient le gris-bleu s'ajouter à la palette complète des ocres et au blanc ; leurs qualités décoratives très grandes tranchent avec celles des précédentes phases. La représentation de la femme se distingue par des seins menus et coniques, figurés l'un au-dessus de l'autre et, souvent, le port d'un attribut au-dessus de la tête, en forme de panier. On voit quelques scènes à caractère sexuel, mais dans l'ensemble, les sexes ne sont marqués ni chez l'homme ni chez la femme. Quant à la faune, elle comprend l'*Homoïceras* (*Bubalus antiquus*), l'éléphant, le rhinocéros, le bœuf (domestique ?), la girafe, l'antilope chevaline, l'âne sauvage, le phacochère, le mouflon, l'autruche, des oiseaux aquatiques, le crocodile, la grenouille, des poissons ainsi que des animaux mythiques. C'est, en somme, la même faune que dans la période bubaline, mais on ne peut pas dire, pour le moment, si ce groupe de peintures en est contemporain, antérieur ou postérieur.

En dehors de la faune, il ne peut être fait d'autres rapprochements avec la période du Bubale (*Homoïceras antiquus*), car il ne s'agit ni du même style ni des mêmes thèmes. On notera, par ailleurs, que jusqu'à présent, on ne connaît aucune peinture attribuable à la période bubaline, de même qu'il n'y a aucune gravure rapportable à la période des « Têtes rondes », quoi qu'il ait été dit. Le groupe des « Têtes rondes » reflète un peuplement négroïde, discernable d'après un certain nombre de profils qui échappent au conventionnalisme traditionnel, la présence de masques évoquant ceux usités chez les Noirs actuels, des dessins corporels, tatouages ou scarifications sur la poitrine et les membres, analogues à ceux de certaines populations soudanaises, ainsi que le style où l'on retrouve certaines caractéristiques anatomiques de la statuaire nègre, tels les membres boudinés, les cuisses courtes, les membres supérieurs relativement assez longs. Le groupe des « Têtes rondes », outre le Tassili-n-Ajjer où il est le mieux représenté, existe aussi dans l'Acacus (partie libyenne du Tassili), en Ennedi et, vraisemblablement, au Tibesti. Un foyer mis au jour au Tassili, dans un abri contenant des traces de peintures de la période des « Têtes rondes », à l'exclusion de toute autre époque, a été daté par le C. 14 à 5450 ± 350 B.C. (non calibré). Cette mesure, unique à ce jour pour le Tassili, doit être considérée avec réserve, mais des chiffres de 5250 et 4950, pour des gisements des l'Ennedi que G. Bailloud rapporte également à la période des « Têtes rondes », tendraient à la confirmer. Cet étage de peintures serait donc bien antérieur à celui de la période bovidienne. On le savait avant des datations par le C. 14, car un grand nombre de sujets ont été recouverts par des peintures bovidiennes. Il n'existe pas de thème général dans ce groupe de peintures. On note quelques



Peinture de Tan Zoumaïtak (Tassili n'Ajjer), style des Têtes rondes évoluées (photo J.-J. Eppe).

scènes de chasse, mais les plus courantes sont celles des femmes en position d'orantes devant des animaux. Il n'y a pas de scènes guerrières, car on ne peut faire entrer dans cette catégorie quelques hommes s'affrontant à l'aide de bâtons. Il n'est pas possible de préciser quels outils de pierre utilisaient les gens qui ont réalisé les peintures à « Têtes rondes ». Les Bovidiens ayant couramment fréquenté les mêmes abris, il est difficile de faire la part de chacun. Jusqu'ici, il n'a pas été trouvé au Tassili de restes alimentaires attribuables aux « Têtes rondes » si bien qu'il n'est pas établi qu'ils aient habité les abris comme le firent ultérieurement les Bovidiens, ce qui laisse supposer qu'ils ont pu habiter des huttes se trouvant à l'extérieur.

H. LHOTE

Discussion

Dans une étude récente A. Muzzolini (*L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*, B.A.R. intern. series n° 318, Oxford, 1986) propose la classification suivante des peintures du style des « Têtes rondes ».

A. Les « Martiens », désignation cocasse à laquelle on préférerait celle de « Têtes rondes archaïques », d'aspect fruste, toujours en teinte claire cernée d'un trait d'ocre.

B. Les « Têtes rondes évoluées » toute en aplat ocre dans lesquelles plusieurs sous-groupes sont reconnaissables — les petits personnages schématiques à plumes — les géométriques, peu nombreux — les semi-naturalistes communs qui sont les plus nombreux et auxquels s'ajoutent les personnages « flottant » dans l'espace — les personnages type « Dame blanche », naturalistes, souvent abondamment parés, portant des bracelets volumineux, des scarifications ou des peintures corporelles; le visage commence à être indiqué mais une zone est souvent maintenue en réserve au niveau des yeux. — les « juges de paix » à coiffure volumineuse et bandeau frontal compartimenté, attitude hiératique; hanches minces, représentations presque toujours masculines — les masques bien qu'ils soient portés par les différents groupes; A. Muzzolini juge nécessaire de distinguer un étage final des « Têtes rondes » dans lequel les masques, parfois isolés, sont reconnaissables par leur forte stylisation.

Malgré son hypercriticisme, A. Muzzolini accepte « une très vague contemporanéité » des deux écoles « bubaline » et « Têtes rondes » et leur antériorité par rapport à certaines phases du Bovidien. Quant aux subdivisions qu'il propose dans cette « école », il n'est sûr que de l'antériorité des « Martiens » par rapport à tous les autres groupes, ceux de la « Dame blanche » et des « juges de paix » appartiendraient à la phase finale.

A l'opposé de la plupart des auteurs, A. Muzzolini affirme l'appartenance des « Têtes rondes » à un type europeoïde; les arguments qu'il présente, en particulier l'examen des « profils », n'entraînent guère de conviction.

G. CAMPS

Période bovidienne ou des pasteurs

Dans le stock considérable des gravures rupestres d'Afrique du Nord et du Sahara, il avait été dégagé un étage où le bœuf prédominait et où, suivant les régions, il recouvrait des gravures plus anciennes, par exemple, dans le Sud oranais, le Sahara central et au Fezzan, ou bien apparaissait comme l'étage le plus ancien lorsque la région était démunie de gravures d'époque bubaline, comme dans l'Adrar Ahnet, un district du Hoggar. L'appellation de « groupe ancien ou préhistorique bovin » est due à Th. Monod dans son travail classique de l'Adrar Ahnet (Paris, *Inst. d'ethno.*,

1932). Ce groupe de gravures n'a pas été formellement mis en évidence par G. B. M. Flaman, mais il est vraisemblable que les quelques gravures bovidiennes du Sahara dont il a eu connaissance par E. F. Gautier entraient dans le groupe des « gravures sahariennes mixtes », de même que ces gravures, dont L. Frobenius avait pu voir un certain nombre dans le Sud oranais, et tout particulièrement à Taghit, faisaient partie du « groupe préhistorique semi-naturaliste » de l'archéologue allemand. Avec l'abbé H. Breuil (« l'Afrique », *Cahier d'art*, 1931), le terme de « civilisation pastorale » décrit bien un groupe particulier des gravures d'Afrique du Nord, mais il s'agissait alors d'une division arbitraire, par suite de la présence du bœuf, de l'âne et du bœuf, qu'il considérait comme domestiques, par opposition aux éléphants, bubales et lions lesquels, à ses yeux, illustraient la faune sauvage, chronologiquement plus ancienne, mais qui, en réalité, appartenaient tous au même étage, celui du Bubale.

Pour Th. Monod, les gravures les plus anciennes qu'il avait vues dans l'Ahnnet étaient caractérisées par la présence du bœuf; elles constituaient un groupe à part, faisant partie de l'époque précameline (analphabétique ou de l'arc), postérieure au groupe naturaliste de L. Frobenius, que Th. Monod situait à cheval sur le groupe semi-naturaliste préhistorique et le groupe naturaliste de son ensemble libyco-berbère. D'après lui, les bœufs de l'Ahnnet étaient domestiqués, mais la faune contemporaine comprenait l'éléphant, la girafe, les antilopes et, hypothétiquement, le rhinocéros; l'armement des hommes était l'arc et peut-être le bâton de jet. Quant aux populations, elles devaient être non blanches, sédentaires, agricoles, pastorales et chasseresses.

Lors de la découverte des gravures rupestres de l'oued Djerat (Tassili-n-Ajjer) par le lieutenant Brenans, M. Reygasse, qui se rendit sur place en compagnie du professeur E. F. Gautier, distinguait deux groupes : 1. L'art des populations primitives se livrant à la chasse et à la cueillette; 2. L'art plus récent des premiers pasteurs (« Gravures et peintures rupestres du Tassili des Ajers », *L'Anthrop.*, t. 45, 1935, pp. 533-571). Toutefois, il plaçait dans cet étage les chevaux, les chèvres, qui appartenaient à une période ultérieure, celle où apparaît le cheval, soit la période caballine.



Archer de Sefar, phase ancienne du style bovidien (photo J.-J. Eppe).

Vers la même période, les archéologues italiens, qui exploraient fructueusement le Fezzan, constataient, de leur côté, l'existence d'un groupe à faune domestique, ou « grand groupe pastoral » (P. Graziosi, *L'Arte rupestre della Libia*, Naples, 1942, p. 261), succédant à un groupe humain plus ancien vivant de la chasse et la cueillette.

Depuis, les découvertes se multiplièrent, confirmant l'existence d'un étage pastoral dans la plupart des régions sahariennes, mais ce fut surtout la découverte des peintures de la Téfedest, du Tibesti et du Tassili-n-Ajjer qui apporta des éléments décisifs, par leur caractère narratif, donnant sa véritable dimension à cette civilisation des « pasteurs de gros bétail » qui, à une certaine période, couvrit tout le Sahara, de la Mer Rouge à l'Atlantique. Rendons hommage, en passant, à l'explorateur allemand Henri Barth qui, remarquant les gravures de Tel Issaghen en 1849, présuma, dès cette époque, que le Sahara avait été autrefois habité par des populations pastorales.

Les gravures de la période bovidienne se distinguent de celles de la période bubaline par une moindre taille, un style moins naturaliste, d'où le terme « semi-naturaliste » adopté par certains auteurs, et une technique moins soignée. Les contours polis sont courants, ceux de technique piquetée plus nombreux, mais il faut préciser qu'il y a aussi des gravures bovidiennes qui soutiennent la comparaison avec de bonnes gravures bubalines. Plus que pour celles-ci, les variations régionales sont accusées, les formes variées et les dimensions elles-mêmes bénéficient d'un éventail plus étendu. En l'absence de points de repère bien typiques et sans un entraînement visuel expérimenté sur le terrain, il est parfois difficile de distinguer entre gravures bovidiennes et bubalines. C'est le contexte qui, dans ces cas-là, permet la distinction. En ce qui concerne les peintures, il n'y a pas d'hésitation, car la période bubaline n'en possède pas, mais il peut y avoir confusion dans la période caballine au cours de laquelle le bœuf est fréquemment reproduit, d'autant plus qu'il faut tenir compte de la latitude; ce ruminant vit actuellement à la limite sud du Sahara, dans la steppe à graminées.

Nous sommes encore ignorants du moment précis où s'effectuera la domestication, mais les observations faites ces dernières années ne doivent pas être passées sous silence. Tout d'abord, il faut préciser que des bovidés gravés du Sud oranais étaient généralement classés dans une période plus tardive que celle du « buffle antique »; or, d'après ce que j'ai pu noter en plusieurs stations, en particulier à Merdoufa, il ressort bien que le bœuf, à cornes courtes et épaisses, a été figuré à la même époque que le buffle antique, l'éléphant, le bœuf à sphéroïde, etc.; il faut donc partie des compositions où ces animaux sont associés et présente la même technique et la même patine. A l'oued Djerat, au Tassili-n-Ajjer, des bovidés, certains à cornes courtes et épaisses, d'autres aux cornes en lyre, figurent en compagnie d'espèces sauvages, le style, la technique et la patine étant les mêmes. En plusieurs cas, ils portent des symboles entre les cornes; il y a aussi un personnage offrant une palme à un bovidé porteur d'un collier. Mais tous ces caractères attestent-ils la domestication effective du bœuf? On doit supposer que certains étaient sauvages, tels ceux du Sud oranais, d'autres en état d'appropriation, voire de domestication. La vache aux pis gonflés de Ti-n-Téirt serait le témoignage de l'exploitation de l'animal par l'homme. On peut logiquement conclure de ces observations diverses que le bœuf avait pu connaître un début de domestication à la période du buffle antique, sans doute sur une très petite échelle.

La démarcation entre gravures bubalines et bovidiennes n'est donc pas absolument tranchée de sorte que la présence du buffle, dans le premier groupe, demeure le critère décisif.

Dans la période bovidienne, il faut nettement distinguer les gravures des peintures et préciser qu'elles ne se rencontrent pour ainsi dire jamais dans les mêmes stations, d'où la différenciation entre Bovidiens graveurs et Bovidiens peintres, sans qu'on puisse toutefois, à l'heure actuelle, préciser l'appartenance ethnique de l'un

ou l'autre groupe. Chez les graveurs, les animaux sont généralement isolés, rarement groupés en scène, alors que chez les peintres, la représentation des troupeaux, scènes de campement, de la vie pastorale, etc., est courante. Dans les peintures, l'art atteint une qualité supérieure et un naturalisme accompli où chaque détail anatomique de l'animal est fidèlement reproduit. Certains ensembles peuvent être considérés comme l'expression de la plus haute école naturaliste ayant jamais existé. Dans les gravures, l'homme est rarement figuré, alors qu'il l'est abondamment dans les peintures où l'on voit, non seulement conduire les troupeaux et traire les vaches, mais aussi s'activer dans des scènes de guerre, de chasse, de danse et d'amour. Ce sont deux mondes différents, en tout cas, reflétant des dons différents. Il y eut d'ailleurs plusieurs migrations, ce qui est confirmé par la variété des profils humains, les différences de vêtement des hommes et surtout des femmes. Certains profils sont de types nettement négroïdes, d'autres franchement européïdes, d'autres encore, à caractère mixte, de type éthiopien. Les dates fournies par la méthode du C 14, obtenues sur des échantillons de foyers et de résidus alimentaires en relation avec les stations de peintures, permettent d'indiquer que la période bovidienne s'est écoulée entre 4000 et 1500 av. J.-C. La confirmation de ces dates a été attestée par la découverte, dans un gisement de l'Acacus (Libye) d'un fragment de paroi couvert de peintures, trouvé entre deux couches de restes alimentaires, à Ouan Muhugiag, que F. Mori a pu faire dater de 2780 av. J.-C. (F. Mori, *Tadrart Acacus*, Turin, 1965). Durant cette longue période, des styles variés à l'extrême se sont exprimés en fonction des régions et des époques. Dans le groupe des gravures, ces variations sont considérables et l'on peut distinguer des périodes ancienne, moyenne et récente. On voit deux espèces de bovidés, le *Bos brachyceros*, aux cornes courtes et épaisses, et le *Bos africanus*, aux cornes longues et fines, en forme de lyre. Des déformations artificielles sont courantes, telles que cornes dirigées vers le bas ou en position divergente. Parfois, les cornes ont été l'objet de reprises, qui ont pu être interprétées comme des ramures de cervidés, mais un examen attentif de ces figures met en évidence que le cerf n'existait pas dans ce groupe de gravures, pas plus d'ailleurs que dans les périodes antérieures ou postérieures.

Dans les gravures, la faune qui accompagne ces bovidés comprend l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame (rare), la girafe, l'antilope oryx, l'antilope chevaline, le lion, l'autruche. L'éléphant* est souvent représenté avec les oreilles placées au-dessus de la ligne frontale, suivant la formule dite « en ailes de papillon ». On a eu tendance à faire de cette particularité un critère de la période bovidienne, mais on la note aussi dans la période bubaline (en particulier à Tazina) et dans la période caballine (nombreuses stations du massif de l'Aïr, Niger), ce qui lui ôte une grande partie de sa valeur chronologique. Par ailleurs, il existe aussi dans la période bovidienne d'excellents éléphants de style naturaliste. Parmi les symboles, signalons quelques spirales.

Pour les peintures, la faune est beaucoup plus abondante. On y compte l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame qui est fréquent, la girafe, l'âne sauvage, l'antilope oryx, l'antilope chevaline, l'antilope bubale, la gazelle dama, la gazelle dorcas, le phacochère, l'oryctérope, le lion, l'autruche*, des poissons, la grenouille et, parmi les animaux domestiques, le chien, le mouton et la chèvre. Il est possible que l'âne* ait été l'objet d'une domestication, car on en connaît un exemplaire (à Ihéren, Tassili-n-Ajjer) où il est monté.

L'armement du groupe des peintres bovidiens comprend surtout l'arc* mais aussi le bâton de jet et, dans plusieurs cas, le javalot. Le bouclier* en forme d'écu figure dans quelques groupes de guerriers. Les scènes de chasse sont nombreuses, particulièrement au rhinocéros, à l'hippopotame, à la girafe, à l'âne sauvage, à l'antilope, à la gazelle, à l'autruche et au lion.

Si l'on a pu croire, d'après la présence de nombreuses meules et pierres à broyer dans les gisements d'époque bovidienne ainsi que d'après quelques scènes peintes

du Tassili, que l'agriculture était également pratiquée par les pasteurs, les études de palynologie et de biologie des insectes prédateurs des plantes cultivées au Sahara infirment cette hypothèse; par contre, le ramassage et la consommation des graminées sauvages devaient s'opérer sur une grande échelle.

La poterie était très répandue, aux formes diverses, les décorations étant faites soit au poinçon, soit au peigne. Les décors sont extrêmement variés d'une région à l'autre, mais la chronologie est difficile à établir, des types différents se trouvant dans les mêmes gisements, sans stratigraphie bien déterminée.

Outre des pointes de flèches aux aspects les plus divers, l'industrie comprenait des poinçons en os.

Les arts de la parure comportent des perles en coquille d'œuf d'autruche, des pendeloques en schiste rouge, de forme triangulaire, des petits anneaux en même matière ainsi que des anneaux de bras en schiste rouge et en schiste bitumineux gris-bleu. La présence de harpons en os dans les gisements de Taferjit, de Tamaya, d'I-n-Guezzam et de l'Adrar Bous indique que les pasteurs de bœufs pratiquaient également la pêche dans certaines régions.

Dans le Tassili n-Ajjer ainsi que dans quelques localités du Hoggar, les pasteurs bovidiens construisaient des parcs, délimités par des alignements de pierres barant certains couloirs, ou bien des enclos en forme d'arc-de-cercle s'arcboutant sur les parois des abris, au centre desquels s'organisait l'habitat humain.

Le bœuf était couramment utilisé comme animal porteur, aussi bien par les hommes que par les femmes, lesquelles possédaient, parfois, des parures de luxe.

En Égypte, l'art rupestre le plus ancien, représenté par des gravures pariétales et des marques de potiers, appartient à la période bovidienne; jusqu'ici, aucune gravure plus ancienne n'est venue à notre connaissance.

Outre les peintures et les gravures, les Bovidien ont pratiqué la sculpture et ont laissé de remarquables rondes-bosses, aux lignes très sobres, représentant des figures humaines, des bovidés — ce sont les plus nombreux — et quelques lièvres (H. Camps-Fabrer, « Matière et art mobiliser dans la Préhistoire nord-africaine et saharienne », *mém. V. du CRAPE*, Paris. A.M.G., 1965, pp. 251-293). D'après certains chercheurs africanistes (cf. A. Hampate Ba et G. Dieterlen, « Les fresques d'époque bovidienne du Tassili-n-Ajjer et les traditions des Peuls : hypothèses d'interprétation », *Journ. de la Soc. des Afric.*, n° 36, 1966, pp. 141-157), il apparaît, compte tenu des traditions et coutumes actuelles des Peuls, que certains groupes des pasteurs auteurs des peintures au Tassili-n-Ajjer, peuvent être considérés comme les ancêtres des Peuls.

Le bœuf persistera longtemps au Sahara, y compris dans la période caballine. Dans la littérature, outre l'expression « période bovidienne », il a été employé celles de « période des pasteurs à gros bétail », « période des pasteurs de bœufs », « période des pasteurs », tout court, « période bovine », etc., toutes appellations recouvrant, en fait, la période où la domestication du bœuf est patente. Le terme de « chasseurs-pasteurs », parfois employé, devrait être éliminé parce que susceptible d'entraîner des confusions. En proposant le terme de « période bovidienne » ou « période du bœuf », nous pensons nous conformer à la classification naturaliste qui nous semble la meilleure puisque chaque étape rupestre est marquée par un animal prédominant : le bubale (*Homoïoceras antiquus*) pour le plus ancien, le cheval pour celui consécutif à la période bovidienne, enfin, le chameau.

H. LHOPE



Scène de campement à Iheren (Tassili n'Ajjer), phase récente du style bovidienne (relevé J. Colombel).

Discussion

A la suite des travaux récents d'A. Muzzolini, on reconnaît aujourd'hui, parmi les œuvres bovidiennes du Sahara central, trois groupes fondés sur le style et les caractères anatomiques des populations représentées dans ces belles peintures :

- le groupe de Sefar-Ozanéraé, le plus ancien, ne représentant que des négroïdes;
- le groupe « mixte » d'Abaniora, celui des « noirs non négroïdes » pouvant être comparés aux Éthiopiens de l'Antiquité ou aux Peuls actuels;
- le groupe d'Iheren-Tahilahi, le plus récent, ne représentant exclusivement que des Euroïdes, remarquable par la qualité esthétique et documentaire des scènes peintes.

E. B.

Caballin (Équidien) ou période caballine

Ces termes désignent le groupe des œuvres rupestres du Sahara où apparaît le cheval à l'état domestique. Il est matérialisé par des peintures, prédominantes au début, et des gravures à la fin. Dans les anciennes classifications, il était intégré dans un étage unique, dit « camelin », par opposition au « précamelin », celui-ci considéré comme néolithique, alors que lui-même était déclaré historique. Selon la classification du professeur Th. Monod, ces manifestations artistiques faisaient partie de son « époque cameline (équine), alphabétique ou du javelot ».

La découverte des premières reproductions de chars mit en évidence que le cheval domestique fit, avec cet engin, sa première apparition au Sahara alors que l'archéologie classique faisait venir le cheval d'Asie par le canal des envahisseurs Hyksos, vers 1580 av. J.-C., qui l'employèrent contre les Égyptiens, non pas comme monture, mais pour la traction des chars.

En étudiant les gravures du Fezzan, P. Graziosi avait bien été frappé par l'existence d'un groupe stylistique particulier, celui de l'homme bitriangulaire, armé du javelot et du bouclier rond, porteur de plumes sur la tête, et le considérait comme appartenant à la période finale de l'art pastoral, donc pré-cameline. Quoiqu'il ait reconnu que le char allait de pair avec ce type humain, il ne songea pas à l'isoler plus nettement ni à créer un étage particulier pour le cheval. Malgré tout, il avait eu le mérite de dégager les traits essentiels de cet étage, ce qui alerta Th. Monod lorsqu'il eut à décrire les gravures qu'il avait relevées au Tibesti (cf. « Sur les quelques gravures rupestres de la région d'Aozou (Tibesti) », *Rivista di Scienze preistoriche*, vol. II, fasc. 1, 1947, pp. 30-47).

Ultérieurement, Th. Monod, ayant été amené à se pencher sur les peintures rupestres du Zemmour (cf. « Peintures rupestres du Zemmour français (Sahara occidental) », *Bull. de l'I.F.A.N.*, t. XIII, n° 1, janv. 1951, pp. 198-213), revoyait son tableau de classification antérieure et posait la question en ces termes : « L'opposition « précamelin » « camelin », si elle continue à répondre, en gros, à une réalité évidente, n'est pas partout très nette, comme c'est le cas où il semble y avoir eu un développement important du cheval, contemporain et de la fin de la période des bœufs et du début de celle des chameaux. C'est-à-dire que la question se posera de savoir si l'on doit répartir la période des chevaux entre le « précamelin » et le « camelin », ou l'individualiser en un groupe intermédiaire, avec la séquence générale : 1 - Bubalin, 2 - Bovin, 3 - Caballin, 4 - Camelin ».

Dans le nouveau schéma présenté, le « Caballin » était situé très modestement entre le Bovin et le Camelin, son début étant chevauché par le « Bovin II » qui, dans son esprit, correspondait au style bitriangulaire des personnages alors que sa fin coïncidait avec le début du camelin.

A la suite de l'enseignement conféré par les documents du Sud oranais, de l'oued Djerat et du Tassili-n-Ajjer, en général, je publiais « Le cheval et le chameau dans les peintures et gravures rupestres du Sahara », (*Bull. I.F.A.N.*, t. XV, juill. 1953, pp. 1148-1228); j'insistais sur la nécessité de dissocier le cheval du groupe libyco-berbère, c'est-à-dire alphabétique, parce qu'il était apparu qu'il représentait dans les rupestres un élément faunistique de valeur, bien distinct de l'étage bovidien et de celui du chameau.

Le terme de « caballin », suggéré par Th. Monod, qu'il préféra à celui d'« époque équine », fut retenu comme le plus adéquat. D'autres auteurs, et non des moindres, l'abbé H. Breuil par exemple, utilisèrent ceux d'« Équidien » ou d'« équidés », mais ils sont à proscrire, car les équidés forment une famille particulière comprenant, non seulement les chevaux, mais aussi les ânes, les zèbres, les hémiones, ce qui pourrait prêter à confusion. L'expression de « chevalin », employée parfois, apparaît moins proche de la racine latine « caballus », sur laquelle Th. Monod avait insisté, et ne devrait donc pas être retenue.

Les œuvres de la période caballine diffèrent nettement de celles de la période bovidienne qui la précède, en particulier par le style des personnages. Il y a, à ce sujet, une véritable coupure. Les figurations sont moins naturalistes. Le vêtement de l'homme comprend une tunique descendant aux genoux et resserrée à la taille (style bitriangulaire, appelé encore « diabolo » ou « sablier »), le port de plumes sur la tête étant presque général; les femmes portent essentiellement des robes longues, resserrées à la taille, mettant souvent en évidence une croupe assez volumineuse, interprétée parfois à tort, comme de la stéatopygie. L'armement comprend principalement le javelot (de un à trois) et le bouclier rond. L'arc n'est pas totalement absent; il est figuré, à plusieurs reprises, dans des scènes de chasse. Apparaît ensuite le couteau pendant de bras, qui correspond aussi aux premières inscriptions de caractères alphabétiques.

Le début de la période caballine est matérialisée par la figuration de chars*, dans le style dit « du galop volant »; les chevaux, de profil, sont en nombre variable, deux ou quatre, lancés dans un galop endiablé, les pattes tendues au point d'atteindre parfois l'horizontale, les sabots ne touchant pas le sol. Les cavaliers peuvent également être en nombre variable; souvent, il n'y en a qu'un seul, mais parfois, deux ou trois. La plupart du temps, il sont peints, mais on en connaît de gravés. À côté de véhicules tractés par des chevaux, il y en a qui le sont par des bœufs. Les gens qui montent les chars les plus anciens sont, généralement, vêtus de jupe cloche et ne sont pas toujours munis de plumes sur la tête. La tunique bitriangulaire ne s'affirme que dans un stade ultérieur. On les voit participer à des scènes de chasse.

Les chars « schématiques » sont figurés conventionnellement en plan. Ils peuvent être munis de deux ou quatre roues, le nombre des timons étant variable. Le schématisme est souvent poussé à l'extrême, si bien que l'appareil ne comporte ni attelage ni conducteur. Ils sont généralement gravés, mais il y en a aussi de peints.

Ensuite, apparaît le cheval monté, vers -450, puis ce sont les cavaliers et personnages munis du couteau pendant de bras, souvent associés à des inscriptions alphabétiques.

Ce schéma est surtout valable pour le Sahara central, car il s'avère que c'est dans cette région que le char arriva en premier lieu, d'où se fit sa diffusion. À notre connaissance, il n'y a pas un seul char peint dans le style du « galop volant », ni dans l'ouest saharien ni dans l'est. Quant aux chars schématiques, lorsque leurs attelages sont indiqués, ils sont d'une lecture difficile et plusieurs sont tractés par des bœufs. Il y a lieu de préciser que les grands ensembles du Zemmour, du Sud marocain, du Sud oranais, se trouvent dans des contextes bovidiens tardifs, mais non caballins, ce qui ne manque pas d'être troublant. Au Sahara oriental, soit dans les massifs du Tibesti et de l'Ennedi, il est possible que l'introduction du cheval se soit effectuée directement par la Haute-Égypte, encore qu'au Tibesti, la plupart



Personnage de style équidien ancien, peinture de Tin Abouteka (photo M. Touron).

des chevaux figurés portent la selle à troussequin, déterminant la période islamique.

Dans les trois régions, on note des styles, des vêtements, des armements différents, de même que les caractères libyco-berbères, moins denses au Sahara occidental qu'au Sahara central, sont pratiquement absents du Sahara oriental. Les zones de répartition de ces trois groupes locaux de figurations caballines sont assez bien délimitées et correspondent à celles occupées aujourd'hui par les Maures, les Touaregs et les Tebous. Ce n'est certainement pas une simple coïncidence, mais plus vraisemblablement le reflet d'une mise en place, dès le début de la période caballine, des trois principaux groupes ethniques vivant de nos jours au Sahara.

Les Caballins pratiquaient non seulement l'élevage du bœuf, mais aussi celui de la chèvre et du mouton. Le bœuf était surtout le *Bos africanus*, représenté par une silhouette très levrettée au début, mais s'épaississant par la suite. Ces gens possédaient un chien domestique, du type lévrier, utilisé à la chasse, qui était très en honneur. On connaît des scènes où l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, l'oryx, le mouflon, les gazelles, l'autruche étaient le gibier courant. Précisons que le caractère guerrier des populations caballines apparaît plus nettement que chez les pasteurs bovidiens.

La grande faune sauvage, subsistant encore à leur époque, était l'éléphant, la girafe, le lion, l'hyène, les grandes antilopes, la phacochère, le mouflon, la gazelle, l'autruche, l'oryx. L'hippopotame n'est jamais représenté, ce que l'on peut considérer comme un indice d'assèchement manifesté entre la période bovidienne et la période caballine.

On peut envisager plusieurs sous-périodes dans la période caballine :

1. Chars au galop volant. — 2. Chars schématiques correspondant aussi à l'apparition de la cavalerie. — 3. Cavaliers avec javelots, bouclier rond et couteau pendant de bras, marquant le début de la période alphabétique. 4. — Sous-période de transition cheval-chameau, où les deux animaux sont figurés dans les mêmes scènes.

En s'appuyant sur les types de harnachement, il est possible d'entrevoir différentes étapes de la période caballine, susceptibles de servir, dans certains cas, de repères chronologiques. C'est ainsi que la monte avec le cheval de main était en honneur au VII^e siècle av. J.-C. chez les Assyriens, mais Polybe (145 av. J.-C.) la signale encore chez les Numides. Si le cheval était conduit sans mors ni bride, le collier-frein, par contre, que l'on distingue sur les figurations rupestres du Sahara, débuta vers le II^e siècle av. J.-C. C'est la monte à la baguette. La muserolle, décrite par Strabon au I^{er} siècle après. J.-C., restera en usage jusqu'à l'arrivée des Arabes, qui introduiront le mors, l'étrier et la selle à troussequin.

La période caballine proprement dite se termine avec l'arrivée du chameau, mais le cheval continuera à vivre longtemps à côté du nouveau venu.

La technique des peintures caballines consiste généralement en l'utilisation d'une teinte plate à base d'ocre rouge et de blanc. Les gravures sont ordinairement piquetées; le piquetage peut être très fin et régulier pour les bonnes figures, plus grossier dans les œuvres de moins bonne venue; il porte essentiellement sur le contour, parfois sur la totalité du sujet. À côté du piquetage, le polissage était également pratiqué, surtout par les graveurs de l'Aïr, dont les figures sont souvent d'une excellente qualité.

H. L'HOTE

Discussion

Les peintures et gravures représentant le cheval domestique ont été qualifiées par l'abbé Breuil d'équidiennes. Contrairement à H. Lhote, je trouve ce terme satisfaisant, il ne peut entraîner aucune confusion et offre en revanche un parallélisme confortable avec celui de « Bovidien ». Ils sont tous deux construits à partir du nom de la famille (*Bovidae* et *Equidae*) de l'animal caractéristique de la période et avec qui l'homme a eu des relations privilégiées.

Parler de caballin me paraît regrettable car ce nom ne peut, comme Bovidien et Equidien, désigner les auteurs des œuvres d'art, caballin ne pouvant que s'appliquer aux animaux de l'espèce *Equus caballus*.

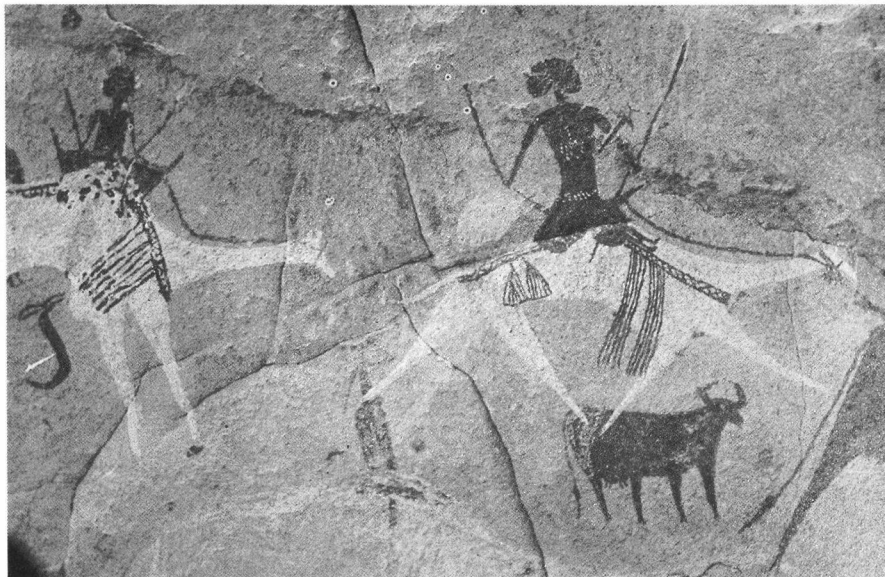
En conservant la même logique qui lui fait rejeter le qualificatif « équidien » sous prétexte que les *Equidae* comptent bien d'autres espèces que le cheval, H. Lhote devrait également refuser celui de « bovidien » puisque les *Bovidae* comptent un nombre d'espèces encore plus grand et nommer « bovine » la période et la culture que tout le monde qualifie de « bovidienne ».

G. CAMPS

Camelin ou période cameline

Les manifestations artistiques du Sahara concernant le chameau — il s'agit bien entendu du dromadaire — ont toutes été considérées comme tardives par les auteurs pour des raisons diverses : style décadent, patine claire des gravures surchargeant souvent des gravures plus anciennes. De plus, les textes historiques ne mentionnent pas cet animal avant 46 av. J.-C. (commentaires de l'auteur du *Bellum africanum* relatant la capture de 22 bêtes ayant appartenu au roi Juba). Une pièce de monnaie attribuée à L. Lollius, lieutenant de Pompée, datant de 68-67 av. J.-C., en serait la représentation la plus ancienne que nous ayons en Afrique du Nord. Il apparaît donc que le chameau ait fait son apparition tardivement au Sahara. Malgré cela, plusieurs auteurs, en s'appuyant sur des gravures très patinées ou de lecture incertaine, ont pu prétendre qu'il existait dans les gravures d'époque néolithique. Or, le prétendu chameau de l'oued Djerat n'était qu'une girafe mal venue (cf. H. Lhote, « Le pseudo chameau de l'oued Djerat », *Libyca, A.P.E.*, t. XIV, 1966, pp. 297-302) et la patine n'est pas un critère suffisant pour attester l'âge néolithique d'une gravure. Dans les dessins rupestres, on le voit apparaître avec le cheval dans des ensembles où les deux animaux sont de même époque ou participent conjointement à des scènes. Le méhariste, comme le cavalier, sont figurés armés du javelot, du bouclier rond et du couteau pendant de bras, souvent accompagnés de caractères libyco-berbères, le chameau appartenant, dans la totalité de ses reproductions, à la période alphabétique. Progressivement, on le voit prendre la place du cheval sans que les figures rupestres montrent des scènes de combat entre cavaliers et méharistes. C'est une substitution sans à-coup qui ne reflète nullement l'arrivée de populations nouvelles, mais une adoption progressive d'une nouvelle monture, comme si celle-ci s'était révélée plus adéquate aux conditions du moment. Il s'agit alors d'une période mixte cheval-chameau.

Si la période cameline débute quelques années avant l'ère chrétienne et perdure jusqu'à nos jours, on peut noter une évolution dans l'armement propre à étayer un jour une chronologie plus précise. C'est ainsi que l'on voit le couteau pendant de bras disparaître peu à peu et le javelot persister avec le bouclier rond, celui-ci finissant par disparaître au moment où apparaîtra l'épée à pommeau qui correspond à la *takūba* actuelle des Touaregs. Puis ce sera l'apparition du fusil, voire du pistolet. Enfin, des figures récentes, œuvres de Touaregs actuels, montrent le



Peinture de la phase caméline à Ayou, Tibesti (photo Stredter).

chameau associé soit à des camions, soit à des avions et des personnages barbus coiffés d'un képi.

Parmi les animaux sauvages représentés pendant la période cameline, on note surtout l'autruche, la gazelle, le mouflon. Il y a manifestement dégradation de la faune, tous les gros pachydermes ayant disparu. Quant à la girafe, elle est encore figurée en Air, mais il est vrai qu'elle vit encore à une centaine de kilomètres au sud d'Agadez. Il est à noter que le bœuf est encore figuré dans les gravures anciennes et que le « zébu » (bœuf à bosse) n'apparaît que dans les figurations récentes.

Les caractères alphabétiques peuvent être divisés en trois groupes et aider à l'établissement d'une chronologie relative : 1. Les caractères qui n'ont jamais pu être transcrits et qu'on a supposé avoir servi à transcrire une langue différente du Tamaheq. Au Sahara, les inscriptions commencent couramment par les signes : $\text{!} \cdot \bigcirc \equiv$ et sont ordinairement liées au cheval. 2. Les caractères assez proches des tifinar actuels dont certains peuvent être traduits par les Touaregs. Les inscriptions commencent par les signes $\text{||} \cdot$. 3. Les caractères tifinar qui sont traduisibles et employés actuellement par les Touaregs, dont les inscriptions commencent par : $\text{!} \cdot \text{!} \cdot$.

L'art camelin est décadent par rapport aux périodes précédentes, mais peut offrir quelques images d'assez bonne qualité. D'une façon générale, les gravures sont plus nombreuses que les peintures, celles-ci ne devenant fréquentes que dans les régions où il y a des abris sous-roche, surtout au Tassili et en Ennedi.

H. LHOUE

L'art rupestre de l'âge du Bronze au Maroc

Alors que dans le reste du Maghreb l'art rupestre est surtout néolithique, il existe au Maroc un stade lié à l'âge du Bronze. Il est essentiellement présent au Haut Atlas dans les sites de l'Oukaïmeden, du Yagour et du Tizi n'Tirlist. On le re-

trouve aussi au Gorane, près du Cap Cantin, sur le littoral atlantique et il déborde vers l'Anti-Atlas et le Draa.

Dans le Haut Atlas qui s'étend sur sept cents kilomètres, du Cap Ghir aux hauts plateaux du Maroc oriental, plusieurs sommets dépassent 4 000 mètres mais les hauteurs tabulaires dominent. C'est là, sur des dalles plus ou moins inclinées, qu'on observe ces gravures en plein air. Seul le Gorane est une grotte, d'accès difficile d'ailleurs.

Ces gravures sont d'âge, de techniques et de thèmes différents. Si elles sont toutes postérieures au Paléolithique, le Haut Atlas ayant connu les glaciations quaternaires et les vallées subi l'érosion glaciaire, elles s'étendent du Néolithique à l'époque historique.

A côté d'animaux sauvages ou domestiqués, de motifs plus ou moins énigmatiques, de scènes de chasse apparaissent des représentations humaines et des armes. Les hommes sont figurés de façon peu réaliste, il s'agit de scènes de sacrifice ou d'envoûtement, voire d'idoles.

Les armes* sont très nombreuses et variées : poignards, hallebardes, haches en forme de pelte, haches diverses, épées, javelots, boucliers, boomerangs. Ces armes métalliques apparaissent dans la péninsule Ibérique dès le début de l'Age du bronze. C'est leur étude typologique qui permet le mieux de reconnaître dans ces gravures les différentes phases du Bronze. Sans doute introduites en petit nombre au Maroc en provenance de la péninsule Ibérique, elles ont pu, au moins partiellement, être fabriquées sur place. Il existe d'ailleurs au Maroc des gîtes métallifères de cuivre utilisables en surface et le seul gisement d'étain qui ait été exploité en Afrique du Nord.

Ces gravures sont un des plus sûrs témoignages de l'existence d'un Age du bronze dans la partie occidentale du Maghreb. (Voir A272, « Armes des temps protohistoriques ».)

G. SOUVILLE

BIBLIOGRAPHIE

Région de Constantine

LE DÛ R., « Les gravures rupestres de la région de Tébessa », *Rec. des not. et mém. de la Soc. d'archéol. du dépt. de Constantine*, t. LXIII, 1935-1936, pp. 107-124.

LE DÛ R., « Gravures rupestres, graffiti et peintures rupestres de la vallée de l'oued Hallail et du Djebel Tazermount (région de Tébessa) », *Rev. afric.* LXXXI, 1937, pp. 647-667.

LEFEBVRE G. et L., *Corpus des gravures et des peintures rupestres de la région de Constantine*, mém. VII du C.R.A.P.E., Paris, A.M.G., 1967.

SOLIGNAC M., *Les pierres écrites de la Berbérie orientale (Est constantinois et Tunisie)*, Tunis, Barlier, 1928.

VAUFREY R. et LE DÛ R., « Gravures rupestres capsiennes », *L'Anthrop.*, t. XLIV, 1934, pp. 327-333.

Région d'Alger (Sud algérois)

BELLIN P., « L'art rupestre des Ouled Naïl », *B.S.P.F.*, mai-juin 1957, t. LIV, pp. 299-306.

FLAMAND G. B. M., « Deux stations nouvelles de pierres écrites (gravures rupestres) découvertes dans le cercle de Djelfa-Sud-algérois (Algérie) », *L'Anthrop.*, t. XXV, 1914, pp. 433-458.

LEFEBVRE G., « La station de gravures rupestres de Daïet-es-Stel (Sud algérois) », *Libyca, Anthrop.-Préhist.-Ethnogr.*, t. XV, 1967, pp. 207-213.

LHOTE H., *Les gravures rupestres de l'Atlas saharien. Monts des Ouled-Naïl et région de Djelfa*. Office du Parc du Tassili, 1984.

GREBENART D., « Réflexions sur l'âge des gravures rupestres de Safiet bou Rhénane », *Libyca, Anthrop.-Préhist.-Ethnogr.* t. XIX, 1971, pp. 179-184.

LETHIELLEUX J., « Vestiges préhistoriques et protohistoriques de la région de Djelfa », *Libyca, Anthrop.-Préhist.-Ethnogr.*, t. XIII, 1965, pp. 249-265 (p. 29-253 et fig. 1 à 11).

Région d'Oran (sud oranais)

- ALIMEN M. H., « Gravures rupestres de la station de Tahtania, près de Tahghit (Sahara nord-occidental) », *B.S.P.F.*, t. LXIII, 1966, pp. 409-432.
- CADENAT P., « Les gravures rupestres des environs de Tiaret (département d'Oran) », *Actes du congr. panafr. de préhist.*, II^e sess., Alger, 1952, pp. 701-713.
- DE BAYLE DES HERMENS R., « Les gravures rupestres de l'Oued Seffalou. Région de Tiaret, département d'Oran », *Libyca, Anthropol.-Préhist.-Ethnogr.*, t. III, 1955, pp. 327-343.
- FLAMAND G. B. M., *Les pierres écrites (Hadjrat Mektouba). Gravures et inscriptions rupestres du nord africain*, Paris, Masson, 1921.
- FROBENIUS L. et OBERMAIER H., *Hadschra Maktuba Urseitliche Felsbilder Kleinafrikas*, München, Kurt Wolff, 1925.
- LHOTE H., « Les gravures rupestres du sud oranais », *Mém. XVI du C.R.A.P.E.*, Paris, A.M.G., 1970.
- ROUBET F. E., « Le combat de buffles antiques de l'Oued Azouania », *Bull. de la Soc. géogr. archéol. d'Oran*, t. LXIX, 1945, pp. 61-66.
- VAUFREY R., *L'art rupestre nord-africain*, Paris, I.P.H., mém. XX, 1939.
- COMINARDI F., « Chebka Dirhem. Nouvelle rupestre des Monts des Ksour », *Libyca*, t. XXIV, 1976, pp. 141-170.
- CAMPS G., « Un thème religieux dans l'art rupestre nord-africain : le bélier à sphéroïde », *Studi in onore di Salvatore Puglisi*, Rome, 1985, pp. 345-357.

Sud marocain

- ALMAGRO M., « El arte prehistorico del Sahara español », *Ampurias*, t.6, 1944, pp. 273-284.
- JODIN A., « Yagour. Les gravures rupestres du (Haut-Atlas). Analyse stylistique et thématique », *Bull. d'archéol. maroc.*, t. 5, 1964, pp. 47-116.
- LHOTE H., « Gravures rupestres de Tachoukent et de Tan Zerga, sud-marocain », *Libyca, Anthropol.-Préhist.-Ethnogr.* t. XII, 1964, pp. 225-245.
- MALHOMME J., *Corpus des gravures rupestres du Grand-Atlas*, Publ. du Serv. des antiq. du Maroc, 1^{re} partie 1959, 156 p.; 2^e partie, 1961, 164 p.
- MEUNIE J. et ALLAIN C., « Quelques gravures et monuments funéraires de l'extrême sud-est marocain », *Hespéris*, t. 43, 1956, pp. 51-86.
- PUIGODEAU O. ET SENONES M., « Gravures rupestres de la montagne d'Icht (Sud-marocain) », *Journ. de la Soc. des afric.*, t. 11, 1941, pp. 147-157.
- « Gravures rupestres de la moyenne vallée du Draa », *ibid.*, pp. 157-167.
- RULHMANN A., « Gravures rupestres de l'Oued Drâ, (Maroc saharien) », *Publ. du Serv. des antiq. du Maroc*, fasc. 4, 1938, p. 83-97.
- RULHMANN A., « Les recherches de préhistoire dans l'extrême sud marocain », *Publ. du Serv. des antiq. du Maroc*, fasc. 5, 1939, pp. 1-108.
- SIMONEAU A., *Catalogue des sites rupestres du Sud marocain*, Rabat, 1977, 128 p.
- SOUVILLE G., « Recherches sur l'existence d'un âge du Bronze au Maroc », *Atti Vi Congr. intern. Sci. préist. et protost.*, Roma, 1962 (1965), t. 2, pp. 419-424.
- SOUVILLE G., « Les gravures rupestres du Haut-Atlas marocain », *Bull. Acad. Var*, 1985, pp. 193-205.
- SOUVILLE G., « Témoignages sur l'âge du Bronze au Maghreb occidental », *C.R. Acad. inscriptions et B.-L.*, 1986, pp. 97-114.

Sahara central (bibliographie sommaire)

- BREUIL H. (avec la collaboration de H. Lhote), *Les roches peintes du Tassili-n-Ajjer, d'après les relevés du colonel Brenans*, Paris, A.M.G., 1954, 220 p.
- CAMPS G. et GAST M. (éd.), *Les chars préhistoriques du Sahara. Archéologie et technique d'attelage*, Aix-en-Provence, 1982, 200 p.
- GRAZIOSI P., *L'arte rupestre della Libia*, Naples, 1942, 326 p. et 160 pl.
- LECLANT J. et HUARD P., *La culture des chasseurs du Nil et du Sahara*, mém. du C.R.A.P.E., n° XXIX, s.d., 2 t., 565 p.
- LHOTE H., *Les gravures rupestres du Nord-Ouest de l'Aïr*, Paris, A.M.G., 1972, 205 p.
- LHOTE H., *Les gravures rupestres de l'Oued Djerat (Tassili-n-Ajjer)*, mém. XXV du C.R.A.P.E., 1975, 2 t., 830 p.
- LHOTE H., *Vers de nouveaux Tassili*, Paris, Arthaud, 1976.
- LHOTE H., *Les chars rupestres sahariens*, Les Hespérides, Toulouse, 1982, 285 p.
- MORI F., *Tadrart Acacus. Arte rupestre del Sahara preistorico*, Einaudi, Turin, 1965.

- MUZZOLINI A., *L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*, B.A.R. intern. series n° 318, Oxford, 1986, 353 p.
 STRIEDTER K. H., *Felsbilder der Sahara*, Munich, Prestel, 1984, 279 p.
 TROST F., *Die felsbilder des Zentralen Ahaggar*, Akademische Druck und Verlagsanstalt, Graz, 1981.
 TSCHUDI Y., *Pitture rupestri del Tassili degli Azger*, Florence, Sansonnée, 1955.

A279. ARTENNITES

Les Artennites sont mentionnés, au v^e ou au début du vi^e siècle de notre ère, par Julius Honorius (*Cosm.*, 48, recensions A et B, dans A. Riese, *Geographi Latini minores*, Heilbronn, 1878, p. 54), après les Musuëni (ou Mosenes) et les Baniures (ou Vaniures) — ces derniers seulement dans la recension B — et avant les Barbares. D'après le contexte, il semble que ce soit une tribu de Maurétanie Césarienne, et même de Césarienne occidentale (cf Bairurae, Baniures, Bantourarii). On serait tenté de rapprocher le nom des Artennites de celui de la ville d'*Arsenaria* (Sidi bou Ras, non loin du cap Magraoua, cf S-Gsell, *Atlas arch. Alg.*, f. 12, n° 13), appelée *Arsinna* par Méla (I, 31); *Arsennaria* (ou *Arsenaria*) par Pline l'Ancien (V, 19); *Arsenaria* par Ptolémée (IV, 2, 2, éd. C. Müller, p. 595) et par l'*Itin. Ant.* (14,1), plutôt que de *Cartennas* (Ténès), cf les variantes *arcenithes* et *arcenites* de la recension B. Mais le rapprochement reste hypothétique.

J. DESANGES

A280. ARTICLE DÉFINI

Le berbère ne possède pas d'article défini correspondant exactement à celui des langues européennes. C'est un fait admis par tous les berbérisants. *Argaz* signifie, en chelha du Maroc, aussi bien « un homme » que l'homme », et même « homme » tout court.

Il y a cependant plusieurs indices qui font penser que le berbère avait possédé dans le passé un article défini comparable à celui des langues européennes.

C'est Hans Stumme qui a émis l'opinion que les éléments préradicaux (sg. m. a-, f. ta-, pl. m. i-, f. ti-) possédaient primitivement la valeur d'un article défini.

On distinguait alors **garas* « un chemin » de *a-*garas* « le chemin » (*Handbuch des Schilhschen von Tazerwalt*, Leipzig 1899, § 28).

Il y a encore en berbère moderne des traces qui font penser que l'interprétation de Stumme est exacte.

Le berbère du Djebel Nefousa fait une différence entre *bucil amackân* « le petit garçon » (déterminé) et *bucil maccak* « un petit garçon » (indéterminé), littéralement « il est petit » (forme verbale sans « article défini »).

Le berbère de l'oasis d'Augila distingue également *amackân* « le petit » (déterminé) de *maccak* « petit » (indéterminé).

En berbère dans l'île de Djerba, on fait une distinction entre **amackun amackan* « le petit garçon » (avec l'accent sur l'élément préradical) et *amackun d amackun* (particule d sur l'élément préradical atone) « un petit garçon ».

À côté des préfixes a- (sg.) et i- (pl.), nous trouvons en chelha, mais plus rarement, les préfixes wa- (sg.) et wi- (pl.) : *wagrzam* « léopard » (Tazelwalt) et *witrikn* nom de plante (pl. m.) (Tazerwalt).

Il s'agit là probablement de formes anciennes. On peut comparer les pronoms démonstratifs wa-d « celui-ci », wa-n « celui-là », et wi-d « ceux-ci », wi-n « ceux-là ». *Wa-grzam* signifiait donc probablement au début « ce léopard, le léopard » et *witrikn* « ces triken, les triken ». *Wagrzam* forme un pluriel *id-wagrzam*.

Modification des éléments préradicaux

Métaphonie : la voyelle des préfixes peut être modifiée par celle du thème : *chelha ikikr* « pois chiche » provient de **a-kiker* (latin *cicer*), *ifilu* « fil » de *a-filu** (latin *filum*, prononcé déjà *filu* en bas latin).

Au Djerbel Nefousa on dit *ûfes* « main », *ufernû* « four » au lieu de *a-fus**, **a-furnu** (comp. latin *furnus*, acc. *furnum*, prononcé déjà *furnu* en bas latin).

Les formes avec et sans métaphonie sont assez inégalement réparties, comme d'ailleurs dans les langues germaniques où l'on peut observer le même phénomène.

La voyelle préradicale peut *tomber*, ce qui constitue une particularité des dialectes zénètes : au Mzab on dit *fus* « main » (provenant de *wa-fus**, *a-fus**), mais l'élément préradical réapparaît à l'état d'annexion : *ufus* (mis pour **wfus*, *wəfus*).

La voyelle préradicale peut se combiner avec une consonne faible : touareg *ūfūγ* la « sortie », nom verbal du verbe *əffəγ* (radicales : w-f-γ), mis pour **a-wfūγ*, *ōfūγ*.

Dans certains cas on constate que la première voyelle du nom ne subit pas de modification : *ass* « jour », à l'état d'annexion *wass*. Il s'agit dans ces cas soit de *voyelles radicales* ou de voyelles considérées comme telles.

BIBLIOGRAPHIE

- BEGUINOT F., *Il berbero nfusi di Fassâto*, Rome, 1931, p. 124.
 PARADISI U., « Il berbero di Augila », *Revista degli studi orientali*, t. XXXV, fasc. 3-4, 1960, p. 137.
 VYCICHL W., « L'article défini en langue kabyle », *Études et documents berbères*, 1, 1986, pp. 61-63.

W. VYCICHL

A281. ARUJ (Arūdġ - Aroudġ)

Fondateur de la régence d'Alger, avec son frère Khayr ed Din. Mort en 1518, à l'âge présumé de 45 ans, probablement aux environs d'Oujda.

La légende, autant que l'histoire, nous informe sur la vie d'Arūdġ. D'autre part, les renseignements fournis par les chroniques de l'époque sont souvent contradictoires. Nous nous sommes bornés aux faits bien établis mais la chronologie en est parfois incertaine.

Arūdġ naquit dans l'île de Midilli (Mytilène). Son père Yakūb Reis possédait un navire et se livrait au commerce de cabotage, aidé de ses quatre fils Élias, Arūdġ, Kayr ed Din et Isaq. A sa mort, les deux aînés armèrent en course, mais Élias devait trouver la mort dans une rencontre avec une galère de Rhodes tandis qu'Arūdġ était capturé. S'étant évadé, il reprenait aussitôt la mer, choisissant Alexandrie pour port d'attache. Ses expéditions l'amènèrent rapidement sur les côtes italiennes et il en vint un jour à relâcher à Djerba pour vendre son butin.

Ce premier contact avec le Maghreb se transforma rapidement en établissement définitif. Avec l'accord du sultan hafside de Tunis, Abou Abdallah (1494-1526) intéressé à ses prises, il se fixa avec ses frères à La Goulette vers 1504. Corsaire heureux et bien en cour, il rassembla bientôt une flotille de 8 galiotes montées par un millier d'hommes.

L'apparition des Espagnols sur les côtes barbaresques allait une première fois infléchir l'orientation d'Arūdġ, tournée jusqu'ici vers la course maritime.

En effet, après avoir occupé Oran (1509), puis le Peñon d'Alger, Pedro Navarro obtenait la soumission de Dellys et s'emparait de Bougie (1510). Or Bougie était gouvernée par un prince hafside, Abd el Azziz, plus ou moins dépendant de Tunis. Cette parenté ne fut sans doute pas étrangère à la décision que prit Arūdġ de répondre à l'appel du frère et rival du souverain déchu, Abou Bekr, qui tentait, avec

des contingents kabyles, de reprendre la ville pour son propre compte.

En avril 1512, l'escadre d'Arūdĵ, forte de 12 bâtiments, attaquait Bougie par la mer tandis que les Kabyles donnaient l'assaut, côté terre. Grièvement blessé au bras, Arūdĵ devait lever le siège et regagner Tunis où, en remerciement de ses efforts, le sultan l'aurait nommé Caïd de Djerba.

Mais le résultat le plus net de cette attaque manquée, outre la perte d'un bras, avait été de mettre Arūdĵ en contact avec les Kabyles dont il avait apprécié le courage. Un an après ces événements, une flottille gênoise débarquait à l'improviste à Djidjelli et laissait une garnison dans le fortin commandant le port. La réaction des habitants et des tribus voisines fut naturellement de faire appel à Arūdĵ. Or l'escadre de ce dernier vint à mouiller sur ces entrefaites à l'ouest de la ville. Les négociations furent menées par Si Ahmed ben el-Kadhi, fils d'un marabout dont la famille avait été longtemps favorable aux Hafside. Son père, Si Amar, originaire des Beni Ghobri, dirigeait à Kouko, chez les Aït Yahya, une zaouïa réputée et jouissait d'une grande influence sur la confédération des Zouaoua.

La prise de Djidjelli s'effectua sans difficulté. Profitant de l'enthousiasme des contingents kabyles rassemblés par Si Ahmed, le corsaire les entraîna sur Bougie. Mais cette seconde attaque échoua comme la première (août 1514). De retour à Djidjelli, Arūdĵ et ses frères, en accord avec la population qu'ils ménageaient ostensiblement, constituèrent la cité en petite principauté indépendante, servant de base à leur flotte.

L'échec devant Bougie fut attribué à la fois à l'abstention malveillante du Hafside de Tunis, qui commençait, à bon droit, de suspecter la nature des projets d'Arūdĵ et à l'appui prêté aux Espagnols par une autre famille maraboutique, les Amokran, retranchée dans la Qalaa des Beni Abbès, dont la zone d'influence s'étendait sur la rive droite de l'oued Sahel. Ennemis traditionnels des Ben el-Kadhi de



Arudj (Baba Aruj) d'après C. Vignon. (*Iconographie de l'Algérie*, pl. II, 2).

Kouko, ils avaient depuis peu à leur tête un jeune ambitieux, Si Abd el-Azziz, qui pensait visiblement à étendre son pouvoir avec l'aide des armes à feu obtenues des Espagnols en échange de ravitaillement.

Sur ces entrefaites, le concours d'Arūdĵ fut une fois de plus sollicité; mais cette fois par le souverain d'Alger, Etteumi, qui avait repris les hostilités contre le Peñon à la mort du roi d'Espagne, Ferdinand (22 janvier 1516). Arūdĵ cingla aussitôt vers Alger. Mais, n'ayant pu prendre le Peñon et grâce sans doute à des complicités locales, il s'empara de la ville, mettant à mort Etteumi, en attendant l'arrivée des contingents kabyles que devaient lui conduire son frère Kheyr ad Din et Si Ahmed ben el Kadhi. Ceux-ci, rassemblant 5 000 hommes, moitié de la région de Djidjelli, moitié de Grande Kabylie, arrivèrent à temps pour repousser la tentative de Diego de Vera, venu ravitailler le Peñon et conquérir Alger (sept. 1516).

Vainqueur des Espagnols, disposant d'un riche butin, maître d'une cité plus importante que Djidjelli, Arūdĵ va désormais abandonner définitivement sa carrière de corsaire pour celle de conquérant terrestre et désormais travailler pour son propre compte. Mais il eut, semble-t-il, conscience de la nécessité où il se trouvait d'asseoir auparavant, par personnes interposées, son autorité sur la Kabylie d'où il tirait la masse de ses troupes. L'opération fut confiée à son frère Khayr ed Din «chargé des affaires de l'Est». Ce dernier, regagnant Djidjelli par mer, recueillit la soumission attendue de Dellys, puis, en liaison avec Ben el Kadhi, marcha sur les Beni Abbès. Si Abd el-Azziz, convaincu de l'inutilité d'une résistance, fit aussitôt soumission, renonçant à ses rapports avec Bougie (Ben Khiair, 1517).

Ayant ainsi assuré ses arrières, Khayr ed Din rejoignait en juin de la même année son frère Arūdĵ qui se maintenait difficilement à Alger. Il lui amenait une armée enthousiaste, kabyle en sa quasi totalité. Aux contingents de la Petite Kabylie et de Kouko s'étaient même joints, semble-t-il, quelques Beni Abbès.

Arūdĵ pouvait alors entreprendre cette étonnante équipée qui devait le mener jusqu'à Tlemcen, capitale du dernier état algérien indépendant, encore au mains des Abd el-Wadites; successivement Cherchel, gouvernée par un concurrent turc, Kara Hassan, Miliana, Médéa, Tenès, occupée par un Abd el-Wadite dissident, étaient conquises. La Qalaa des Beni Rached, dernière place forte des Tlemceniens, tombait à son tour. Une garnison turque y était laissée sous le commandement d'un autre frère, Isaq. Enfin, les dernières forces abd el-Wadites étaient écrasées à l'Ahgbal.

En septembre 1517, Arūdĵ entra à Tlemcen. Mais le souverain déchu, Abou Hamou, fort de l'appui des Espagnols d'Oran, rassemblait ses partisans et reprenait la lutte. En février 1518, ses contingents bloquaient Isaq dans la Qalaa. L'arrivée de secours espagnols commandés par Don Martin de Argote permettait d'emporter la place. Isaq trouvait la mort pendant le combat. Ce succès déclenchait une révolte anti-turque. Mostaganem et Honeïn chassaient leurs garnisons. Tenès était bloquée par les tribus du Dahra, ce qui coupait toute retraite par mer à Arūdĵ, toujours assiégé dans Tlemcen et dont les troupes commençaient à se disperser.

En mai, le marquis de Comarès, à la tête de forces espagnoles et abd el-Wadites marchait sur la ville où il rétablissait Abou Hamou. Arūdĵ, fugitif, chercha alors, selon les uns, à gagner le Maroc dont il avait sollicité l'aide et fut tué dans une escarmouche à Hudexa, que l'on identifie à Oujda. Selon Haedo, il fut tué près du Rio Salado, en cherchant à gagner la côte. Cette dernière affirmation est difficile à admettre; tout l'est de Tlemcen était en effet entre les mains de ses ennemis et Arūdĵ en y pénétrant scellait son propre sort. Toujours est-il que la mort d'Arūdĵ allait bouleverser l'équilibre kabyle. En effet, des contestations ne tardèrent pas à naître entre Turcs et gens de Kouko. Les premiers se plaignant d'avoir été mal soutenus par les seconds et ces derniers d'avoir été entraînés dans une méchante affaire.

C'est sans doute parce qu'il comprenait qu'il ne pourrait plus compter longtemps sur le concours de Kouko, que Khayr ed-Din, successeur d'Arūdĵ, prit la décision

inattendue de faire hommage de ses possessions au sultan de Constantinople. Ce dernier lui envoya aussitôt 2 000 janissaires dont l'armement mettait son nouveau vassal à l'abri de toute mauvaise surprise.

Mais cette mesure allait accélérer la rupture. Le sultan hafside de Tunis, privé désormais de tout espoir de retrouver ses territoires perdus, entreprit de ramener à lui les Ben el-Kadhi pour reprendre la lutte contre le Turc. Si Ahmed fut long à rompre l'alliance. Au bout de deux années, le conflit éclatait cependant, qui allait durer jusqu'en 1529 (mort au combat de Si Ahmed), avec des fortunes diverses : pendant plusieurs années, les Kabyles de Kouko contrôlèrent Alger d'où ils avaient chassé Khayr ed-Din. Comme il était loisible de le prévoir, ce dernier fit alors des offres aux Beni Abbès de Si Abd el-Azziz, qui remplacèrent bientôt, dans les mehalla turques, les gens de Kouko, désormais soutenus par l'Espagne.

Pour brève qu'elle ait été (1510-1518), l'intrusion d'Arūḍj dans les affaires du Maghreb devait se révéler capitale dans ses conséquences. D'abord elle jeta les bases de la Régence d'Alger. Mais, en ce qui concerne plus spécialement la Kabylie, elle remit en question l'équilibre antérieur dont s'accommodaient les Hafsides. Aux tribus isolées ou confédérées, vont se substituer des sortes de fiefs personnels, baptisés « royaumes » par commodité.

A cinq siècles de distance, on retrouve le phénomène analysé par Robert Montagne dans l'Atlas marocain. Sous l'effet de bouleversements extérieurs, la société berbère égalitaire donne naissance à des fœdaux qui n'ont de cesse de transformer en États les regroupements guerriers dont ils ont été les bénéficiaires occasionnels.

Ainsi le royaume de Kouko et celui des Beni Abbès naîtront de l'anarchie suscitée d'abord par l'irruption des Espagnols et des Turcs d'Arūḍj dans l'échiquier politique traditionnel des Hafsides et des Abd el-Wadites ; mais aussi des mutations sociologiques suscitées par l'extension, dès la fin du xv^e siècle, du fait maraboutique à la Kabylie, qui presque partout aboutit à l'éclatement des structures tribales antérieures. Et il est symptomatique que ces nouveaux seigneurs kabyles aient été, l'un et l'autre, de famille maraboutique.

BIBLIOGRAPHIE

- SANDER RANG et DENIS, *Fondation de la Régence d'Alger*, I, Paris, 1837, (traduction du *Kitab Ghazawat Arudj wa Khayr ed Din*, publié par Noureddine, Alger, 1934).
 HAEDO Diego de, « Epitome de los reyes de Argel », traduction de Grammont, *Revue africaine*, t. XXIV, 1880.
 LOPEZ GOMARA, *Cronica de los Barbarojas*, Madrid, 1854.
 BERBRUGGER A., « La mort du fondateur de la Régence d'Alger », *Revue africaine*, t. IV, 1859.
 FERAUD Ch., *Histoire des villes de la province de Constantine-Bougie*, Constantine, 1869.
 FERAUD Ch., *Histoire des villes de la province de Constantine-Bougie-Gigeli*, Constantine, 1870.
 FERAUD Ch., *Histoire des villes de la province de Constantine-Sétif*, Constantine, 1872.
 xEBOLIFA S. A., *Le Djurdjura à travers l'histoire*, Alger, 1925.
 Archives nationales, dépôt d'Outre-Mer, Aix-en-Provence. Algérie, série C (*Documents espagnols*), 9 (IV, X).

P. BOYER

A282. ARZEW (ARZEU)

Arzew (ou Arzeu) est situé à 42 kilomètres à l'est d'Oran, la ville et son port sont logés dans la partie ouest d'une vaste baie, au débouché des riches plaines du Sig et de l'Habra, rivières qui se confondent dans les anciens marais de la Macta. Le golfe d'Arzew est, avec Mers-el-Kebir, le meilleur mouillage naturel de l'Algérie occidentale, voire de toute l'Algérie. Il n'est pas inintéressant de noter que cette

rade portait dans l'Antiquité le nom de Portus Magnus qui est l'équivalent exact de Mers-el-Kebir, nom donné à l'autre rade située à l'ouest d'Oran qui s'appelait alors Portus divini.

Cette vocation maritime d'Arzew ne se réalisa cependant que par éclipses au cours d'une longue histoire. Dès 1835, le général Drouet d'Erlon, gouverneur des Possessions françaises en Afrique, sceptique sur l'avenir commercial d'Oran, écrivait : « La préférence donnée à Arzeu tient à sa position et à la sûreté de son port ». Jugement confirmé par l'ingénieur Lieussou, membre de la Commission nautique de 1844 : « La rade est la meilleure de la côte d'Algérie, celle du moins qu'on peut le plus facilement approprier aux besoins d'un grand commerce. Elle a derrière elle les riches vallées du Sig, de l'Habra, de la Mina et du Chélif; elle est l'entrepôt naturel de Relizane, de Mascara et de Sidi-bel-Abbès. Elle communique avec le Sahara oranais... plus facilement que tout autre point de la côte... Arzew sera un jour le grand port marchand de la province d'Oran, comme Mers-el-Kebir en sera le grand port militaire... »

Il fallut 130 ans pour que cette vue prophétique se réalise. Comme le prévoyait le Plan de Constantine (1959), Arzew est devenu un grand port et un grand centre industriel, un pôle symétrique de la zone sidérurgique d'Annaba* située, elle, à l'extrémité orientale de l'Algérie. Cette volonté politique maintenue par le gouvernement de l'Algérie indépendante repose sur une donnée économique nouvelle, totalement méconnue avant 1956 : le gaz saharien d'Hassi Rmel (150 km au sud-est de Laghouat) et le pétrole d'Hassi Messaoud amenés jusqu'à Arzew par gazo et oléoduc. Avant d'aborder rapidement cet aspect nouveau, source d'une véritable mutation industrielle qui échappe en grande partie à l'objet de cette encyclopédie, il importe de rappeler le passé berbère de cette petite ville somnolente devenue brusquement l'un des plus grands centres industriels de l'Algérie moderne.

Le nom

Le nom ou plutôt l'orthographe curieuse d'Arzew, qui ne correspond ni à la prononciation autochtone ni à celle des Français qui disent et écrivent souvent Arzeu, est le résultat d'une étourderie. Comme l'a montré R. Lespès, l'orthographe Arzew est anglaise. Elle apparaît sous cette forme dans les célèbres *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie* du Docteur Shaw, chapelain du consul britannique à Alger. Cet ouvrage fut traduit en français dès 1743. Or Shaw transcrivit, à l'anglaise, le nom qui était prononcé Arzeou, le son « eou » fut rendu par une graphie approchante « ew ». Le nom avait été transcrit en arabe (El Bekri, Idrissi) d'une manière semblable : Arzao, Arzaou. Les portulans pisans du ^{xiv}^e siècle donnent Arzeou ou Arzaou. Bien que la transcription anglaise fût généralement adoptée, il faut remarquer que la forme Arzeu serait une transcription tout à fait valable dans une langue romane telle que le catalan ou le provençal qui prononceraient « Arzéou » ce qui correspond à la prononciation ancienne.

Quoi qu'il en soit, le nom est manifestement d'origine berbère. Il est généralement rapproché de la racine *yz* servant à désigner une étendue cultivable ou terrain en bordure d'une rivière (cf le kabyle *taɣzut* : terre d'alluvion, Dallet, *Dictionnaire kabyle-français*, p. 634). On a pensé aussi (E. Janier 1945) au mot *arziu* qui désigne la broche et pourrait faire allusion à la pointe du promontoire qui ferme le port au nord. Pour être complet on peut aussi évoquer le tamahaq *aɣezu* qui se rapporte à un récipient hémisphérique en bois (Ghoubeid Alojaly, *Lexique touareg-français*, p. 75), dans ce cas ce serait la concavité de la baie qui aurait été prise en compte dans la toponymie.

Malgré de nombreuses tentatives pour faire admettre l'orthographe Arzeu qui fut adoptée dans de nombreux atlas (Sticler, Vidal-Labache, Flotte de Roquevaire), les instructions nautiques et un grand nombre de documents administratifs, l'orthographe officielle resta celle d'Arzew et fut maintenue sous cette forme dans l'Algérie indépendante, dans la presse comme dans les textes officiels.

Les origines

Le site d'Arzew fut fréquenté dès les temps paléolithiques. A mi-chemin entre le port et le Cap Carbon, fut découvert, en 1950, à l'ouest du Chabet el Kerma, à l'emplacement de l'ancien Camp Franchet d'Esperey, un important gisement atérien, dans une position stratigraphique telle qu'il apparaît comme la plus ancienne manifestation de cette industrie, caractérisée par ses outils pédonculés (G. Camps, 1955).

Le « Grand Port » (*Portus magnus* des géographes latins) qu'offrait le golfe d'Arzew ne pouvait être négligé par les navigateurs antiques. On a facilement admis que ce site incomparable fut nécessairement occupé par les Phéniciens ou du moins les Carthaginois. En réalité, les témoignages font singulièrement défaut : en dehors d'une monnaie de Carthage, les documents les plus anciens, connus jusqu'à ce jour, proviennent du cimetière est de Portus Magnus (sur le site actuel de Bethioua, ex Saint-Leu); il s'agit d'un mobilier du 1^{er} siècle av. J.-C. comprenant des plats de céramique arétine, une œnochoé ibérique et une lampe delphiniforme à bec carré et aileron latéral. Les inscriptions néo-puniques sur des stèles votives à fronton triangulaire ne peuvent démontrer une occupation phénicienne; en fait toutes les villes littorales dépendant des royaumes numide ou maure utilisaient la langue punique. Il est cependant très vraisemblable que Portus Magnus fut précédé par une escale ou un comptoir punique. L'occupation d'un tel site était indispensable pour quiconque voulait assurer les relations maritimes entre Carthage et l'Espagne. L'un des plus anciens périple concernant le littoral africain, celui du pseudo-Scylax, qui remonte au 4^{ème} siècle av. J.-C., mais utilise des documents très antérieurs (J. Desanges, 1978), fait allusion au golfe de Bartas qui se situe entre Iol (Cherchel) et Siga (Takembrit sur la Tafna) et qui, par conséquent, correspondrait au golfe d'Arzew; mais on ne voit guère qu'elle est l'île enfermée dans le golfe cité par le pseudo-Scylax. S'agit-il des rochers sur lesquels fut construit le phare d'Arzew, ou de la mystérieuse île Tujisme, aujourd'hui disparue, qui était, paraît-il, située entre Arzew et la Macta?

Portus Magnus fut, à l'époque romaine, une ville importante située dans le fond de la baie, sur le plateau, à deux kilomètres de la mer où s'élève aujourd'hui l'agglomération de Bethioua. Pline l'Ancien (V, 19) précise qu'elle est, à son époque, un « *oppidum civium romanorum* », ce qui semble à J. Desanges, dont nous partageons l'opinion, que la cité était un municipe, sans doute depuis Claude. Pline, Pomponius Mela, Ptolémée, Strabon, l'itinéraire d'Antonin, et encore Julius Honorius et le géographe de Ravenne mentionnent, au long des siècles, cette ville qui, avec ses trente hectares de superficie, est l'une des plus grandes de la Maurétanie césarienne. Elle a livré plusieurs inscriptions funéraires de cavaliers appartenant à des corps de troupes auxiliaires (*Ala I^a Flavia Augusta Britannica*; *Ala I^a Vlpia Contariorum*; *Ala I^a Augusta Parthorum*) qui faisaient partie de l'armée du Danube et furent envoyées en Maurétanie sous Antonin au moment de troubles très graves dans cette province. On y trouva également les épitaphes de soldats des légions, *IV^a Flavia* et *XI^a Claudia*, d'un cavalier de l'*Ala Miliaria*, qui fut tué au voisinage, et d'un soldat faisant partie des *Singulares* du *Praeses* (gouverneur) de Maurétanie césarienne. Cependant, Portus Magnus n'était pas une ville de garnison, en revanche le port servait à l'embarquement ou au débarquement des troupes envoyées en renfort dans la partie occidentale de la province.

L'épigraphie nous apprend aussi que Sextius Cornelius Honoratus, ancien procureur de la province de Mésopotamie, s'était retiré à Portus Magnus où il possédait un riche *domus* d'où proviennent d'importantes mosaïques. Un magnifique pavement représente, dans quatre tableaux, une scène du mythe cabirien, la victoire d'Apollon sur le satyre Marsyas, le transport de Latone à Délos, la capture du centaure Chiron par Hercule. Une autre petite mosaïque provenant de la même demeure représente une scène bien connue du triomphe indien de Bacchus.

On ne sait rien de l'histoire de Portus Magnus durant l'Antiquité tardive. Chose curieuse et difficilement explicable étant donné l'importance de cette ville portuaire, aucun évêque ne peut lui être rattaché... à moins de croire qu'elle ait changé de nom et que son évêque se trouve parmi les nombreux pasteurs de Maurétanie dont les sièges ne sont pas identifiés dans la liste de 484 qui est la plus complète.

De Mers Beni-Zyan à Bettioua

Il faut franchir de nombreux siècles pour qu'Arzew joue de nouveau un rôle historique. Au VIII^e siècle, la région contrôlée par le gouverneur de Tlemcen dépend théoriquement du royaume idrisside de Fès. Les Berbères Zénètes sont alors maîtres des plaines de la Macta et de toute la région. Au XI^e siècle les Almoravides font la conquête du Maghreb central; à ce moment El Bekri écrit : « Sur le littoral s'élève Arzao, ville construite par les Romains et maintenant abandonnée. Dans le voisinage est une colline avec trois châteaux entourés de murs et formant un ribat très fréquenté ». Ainsi l'habitat s'est déplacé, de Portus Magnus ruiné, vers les pentes du Djebel Bel Oust, à l'emplacement de la ville actuelle. Un siècle plus tard la ville a retrouvé ses fonctions, Edrissi nous la décrit comme un bourg prospère qui exporte le blé de la région. En 1162, le calife almohade Abd al-Mu'min* établit un important arsenal sur les bords du golfe et y fait construire une flotte de cent navires.

A la dislocation de l'empire almohade, Arzew tombe dans la mouvance des Abd al-Wadides (ou Zyanides) de Tlemcen. La fidélité des habitants à l'égard de cette dynastie explique le nom de Mers Beni-Zyan donné à la ville. Elle devint une place importante du royaume tandis que la réputation du port grandit, il est fréquenté par les négociants pisans, génois, catalans qui y achètent du blé et du sel. Les salines toutes proches sont intimement mêlées à l'histoire du port. Les Romains avaient déjà exploité le sel de la sebkha et construit des usines de salaison de poisson. Une légende veut que les Beni-Zyan aient caché leur trésor dans ces salines en 1286. Sous l'autorité chancelante des Abd al-Wadides, en lutte constante contre les Mérinides qui contrôlèrent plusieurs fois la totalité de leur territoire, deux phénomènes importants modifient les données ethniques et économiques de la région, c'est d'une part l'absorption progressive des tribus zénètes par les Arabes qui occupent désormais toutes les plaines d'Oranie. L'autre est le développement de la course, chrétienne aussi bien que musulmane. En 1405, le corsaire castillan Pedro Nino tente de s'emparer d'Arzew. C'est le prélude aux interventions de plus en plus nombreuses des puissances maritimes étrangères : celles des Espagnols venus du nord, celle des Turcs venus de l'est.

Après la prise de Mers-el-Kebir et d'Oran par les Espagnols (1505), ceux-ci exercent une autorité de fait sur la province, allant jusqu'à établir sur le trône de Tlemcen des clients à leur convenance. En 1543, le comte d'Alcaudete tente de s'emparer de Mostaganem devenu une place turque, mais les Turcs occupent Arzew et l'expédition échoue une première fois. En 1547, le gouverneur espagnol fait construire à Arzew une muraille bastionnée, ce qui n'empêche pas des corsaires turcs de s'emparer de galères dans le port même. La dernière tentative espagnole contre Mostaganem tourne au désastre et le comte d'Alcaudete y trouve la mort (1558). Pendant le XVI^e et le XVII^e siècles, Arzew se trouve dans une sorte de *no man's land*. Il le resta lors de la seconde occupation espagnole d'Oran de 1732 à 1792.

Dans la région devenue entièrement arabophone, l'ancien emplacement de Portus Magnus constitua jusqu'au début du XX^e siècle, un îlot berbère dont la langue fit l'objet de plusieurs enquêtes (R. Basset, 1899; Biarnay, 1910). Ce groupe berbérophone est celui des Bettioua qui donna son nom à l'agglomération qui succéda à la ville romaine, orthographié Bethioua. Différent des Zénètes qui avaient occupé la région au Haut Moyen Âge, les Bettioua sont des Sanhadja dont l'origine ne doit pas cependant être recherchée chez les Sanhadja du Maghreb central qui furent à l'origine des royaumes zirides et hammadites. Les Bettioua revendiquent une ori-

gine rifaine, ce qui est parfaitement confirmé par les données linguistiques et l'existence d'une tribu qui porte le même nom dans le Rif. Ces rapprochements et en particulier le très faible écart entre les parlers des Bettioua d'Oranie et de ceux du Rif, de même que la mémoire qu'ils ont conservée de leurs origines, incitent à penser que leur arrivée dans la région d'Arzew est relativement récente. R. Basset puis S. Biarnay pensent que cette migration se produisit vers le milieu du XVIII^e siècle. Se fondant sur des traditions orales, en particulier sur le souvenir que les anciens parmi les Bettioua ont de leur arrivée contemporaine d'une grande bataille livrée entre les Mérinides et les Hafside dans la région de Mazouna, E. Janier (1945) admet que leur installation dans la région peut remonter au XIV^e siècle. Il est sûr que les Bettioua ont d'abord occupé le voisinage de Mostaganem où ils ont laissé des traces dans la toponymie. Un acte officiel du bey Mohamed el Kébir daté de 1784 les autorise à s'établir au voisinage du Viel Arzew (Portus Magnus). Il est probable que ce fut la production de sel qui les attira en ce lieu, comme le suggérait déjà Berbrugger. Le groupe Bettioua divisé, comme il se doit en deux sofs, maintenant, à travers les siècles, leur originalité évitant de se mêler aux « Arabes », même lorsqu'ils abandonnèrent leur langue, comme put encore le constater E. Janier en 1945. Il est remarquable aussi que ce groupe, installé dans une région littorale depuis plusieurs siècles, ait totalement dédaigné la vie maritime.

Arzew à l'époque contemporaine

L'importance du site d'Arzew explique le souci d'Abd el-Kader de contrôler, d'une manière ou d'une autre, le port qui était le débouché naturel des pays maintenus sous son autorité. Grâce au traité qu'il obtint du général Desmichels (février 1834), il s'assura un véritable monopole sur les salines, le commerce du blé et le ravitaillement des places tenues par l'armée française. Arzew occupé en 1833 devint désormais le port des possessions d'Abd el-Kader. Après les combats de la Macta qui se soldent par une victoire des troupes de l'émir contre la colonne du général Trézel, l'insécurité demeure à Arzew. En 1840 encore, une troupe de cavaliers d'Abd el-Kader tente un coup de main sur la place qui reste sous administration militaire jusqu'en 1850. La nouvelle agglomération se constitue peu à peu près du port. Désormais, on distingue nettement Arzew, ville nouvelle, et le Viel Arzew sur l'emplacement de Portus Magnus où se sont établis les Bettioua puis les colons de 1848 qui construisent le village de Saint-Leu, aujourd'hui Bethioua.

Pendant l'époque française, Arzew, à mi-chemin d'Oran et de Mostaganem, souffrit considérablement de la concurrence que lui firent ces deux grandes villes situées respectivement à 42 et 47 kilomètres du centre. Débouché des plaines de l'Oranie orientale, relié facilement aux Hauts Plateaux, disposant d'une rade bien protégée, Arzew resta un petit chef-lieu de canton somnolent vivant de la pêche, de l'exportation du sel et de l'alfa, après avoir perdu celle des moutons, détournée définitivement sur Oran après 1914, puis celle du blé (dont le commerce s'inversa au milieu du siècle), celle du vin tomba à des proportions ridicules quand on connaît l'importance de la production vinicole des campagnes voisines et de l'arrière-pays (Mascara, Sidi-Bel-Abbès) : Arzew exportait 16 tonnes de vin en 1949 et 51 en 1959. Une petite industrie du soufre, importé de Bayonne, d'Italie et des États-Unis, répond depuis 1921 aux besoins de la viticulture. La pêche était, de loin, la principale activité économique. Paradoxalement, Arzew, qui allait devenir brusquement un des grands ports pétroliers et méthaniers de la Méditerranée, fut longtemps un port d'importation d'hydrocarbures. En 1949 fut construite une usine de remplissage de bouteilles de gaz liquéfié importé dont la capacité permettait de répondre à 50 % des besoins de l'Algérie.

Il est surprenant que cette ville et ce port n'aient pas connu un plus grand développement alors que les conditions géographiques étaient apparemment si favorables. Mais le site d'Arzew souffrait d'une grave carence : la ville a toujours manqué

d'eau. Ce ne fut qu'en 1956 que le problème fut résolu avec l'arrivée de l'eau douce du barrage de Beni Badhel situé à quelque 160 kilomètres à l'ouest. Actuellement, les usines nombreuses établies le long du littoral, dans le fond de la baie, puisent en mer l'eau dont elle ont besoin. D'autres prises d'eau ont été aménagées dans le port même.

L'arrivée du gazoduc puis de l'oléoduc, la volonté politique de créer une grande zone industrielle à proximité d'Oran, ont transformé totalement la ville et le port d'Arzew. Petit port de pêche (2 500 t. en 1918, 183 t. en 1978), Arzew est devenu en quelques années un grand port d'hydrocarbures (exportation en 1980 : 21 488 t) qui se complète d'un second port méthanier à Bethioua, et dans le voisinage duquel se multiplient les usines. Celle de la Camel liquéfie le gaz naturel venu d'Hasi R'mel, un grand complexe de l'ammoniaque fournit, entre autres, des engrais azotés, une raffinerie a une capacité de production de 7 500 tonnes par jour, une usine de méthanol produit des résines synthétiques. L'essor économique gagne l'axe routier Oran-Arzew où se multiplient constructions d'usines ou d'ateliers et encore plus des projets que la situation économique mondiale ne permet pas toujours de réaliser. Mais cette croissance industrielle n'est pas sans poser de graves problèmes d'ordre social car l'habitat n'a pas suivi la progression industrielle, en fait pour le plus grand nombre, l'emploi se trouve à Arzew mais c'est à Oran que se trouve l'environnement socio-culturel. Il est symptomatique que dans l'*Encyclopédia universalis*, Oran et Arzew soient traités dans la même notice. Au moment où se produit enfin le décolllement tant attendu, Arzew se trouve *de facto* absorbé par Oran, sa vieille rivale.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., *Études sur les dialectes berbères du Rif marocain*. Appendice : *Le dialecte des Botouia du Viel Arzeu*, Paris, Leroux, 1899.
- BERBRUGGER A., « Ruines du Viel Arzeu », *Revue africaine*, 2^e année, 1858, pp. 177-184.
- BIARNAY S., « Étude sur les Bettioua du Viel Arzeu », *Revue africaine*, t. LIV, 1910, pp. 97-181, 301-342, 405-439.
- CAMPS G., « Le gisement atérien du Camp Franchet d'Esperey (Arzew) », *Libyca anthrop. préhist. ethnogr.*, t. III, pp. 17-56.
- DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, collection École française de Rome, 1978, 486 p.
- JANIER E., « Les Bettiwa de Saint-Leu », *Revue africaine* t. LXXX IX, 1945, pp. 236-237.
- LESPÈS R., « De l'orthographe anglaise du nom d'Arzeu », *Bulletin de la Soc. de géographie et d'archéol. de la province d'Oran*, t. 59, 1938, pp. 33-35.
- RADJAI A., *Développement et localisation des industries en Algérie. Le cas de la région d'Arzew*, thèse de 3^e cycle, Université d'Aix-Marseille II, 1982, 189 p.
- VILLOT R., « Arzeu et le traité Desmichels », *Bulletin de la Soc. de géogr. et d'archéol. de la province d'Oran*, t. 69, 1947, pp. 54-60.
- VILLOT R., « Arzeu sous l'occupation espagnole et la domination turque », *Bull. de la Soc. de géogr. et d'archéol. de la province d'Oran*, t. 74, 1951, pp. 5-12.
- VILLOT R., *Arzeu*, éditions Péretti, Arzeu, 3^e édition, 1961, 266 p.
- VINCENT M., « Vase ibérique du cimetière est de Portus Magnus-Saint-Leu (dépt. d'Oran), *Libyca archéol. épigr.*, t. I, 1953, pp. 13-22.

G. CAMPS

A283. ARZILA, AZILA (Maroc)

Petite ville de la côte atlantique, à 40 kilomètres au sud-sud-ouest de Tanger, mentionnée pour la première fois par Ibn Hawkal au x^e siècle. On a depuis très longtemps rapproché son nom de celui de la *Colonia Iulia Constantia Zili* dont elle avait, croyait-on, occupé l'emplacement. Aucun témoin marquant de présence ro-

maine n'a cependant été trouvé dans la ville ou à ses abords : la *colonia Iulia* se trouvait en réalité à 15 kilomètres au nord-est, au Dchar Jedidi, où des ruines importantes signalées dès 1846 par Renou et décrites vingt ans plus tard par Tissot ont été reconnues comme les siennes en 1960 (voir Zili). Il semble que le toponyme, lié au territoire de la colonie autant qu'à son centre urbain, se soit déplacé avec l'habitat. A la fin du IV^e siècle ou au début du V^e siècle, celui-ci abandonna la lagune auprès de laquelle il s'était d'abord fixé et qui s'était progressivement colmatée, pour réapparaître à l'époque islamique en bordure de la mer, à la hauteur du premier mouillage utilisable depuis le cap Spartel, au sud de l'oued el Halou. Il est possible que ce transfert ait eu lieu plus tôt et que le nouvel établissement ait dépendu du gouverneur byzantin de Septem avant de tomber aux mains des Arabes au début du VIII^e siècle.

M. EUZENNAT

En 843, les Normands y font une incursion et brûlent la ville. Une nouvelle destruction a lieu en 936. Trente ans plus tard la ville fut reconstruite par le calife oméïade de Cordoue, El Hakem II, mais elle ne joua qu'un rôle modeste dans l'histoire du Nord du Maroc jusqu'en 1471, année où elle fut prise d'assaut par les Portugais. Ceux-ci en demeurèrent maîtres jusqu'en 1550. Elle devint alors une place importante où la communauté juive s'accrut considérablement lorsque Jean II permit, en 1533, aux juifs portugais expulsés et réfugiés à Safi et Azemmour, de venir s'établir à Arzila. R. Ricard a découvert dans un compte rendu d'interrogatoire de l'Inquisition de Bahia (Brésil) la mention d'une synagogue à Arzila. Jusqu'à l'époque contemporaine Arzila eut une communauté juive très active.

Pendant l'occupation portugaise l'insécurité fut constante et Arzila était une place de guerre souvent assiégée. Des expéditions, conduites par les « almoqadem » guides et agents de renseignements, souvent des Maures convertis, étaient envoyées dans le pays djebala et le Rharb pour affirmer la souveraineté du roi. Entre ces périodes de troubles s'intercalaient de brèves années de tranquillité au cours desquelles on voit le vizir de Chechaouen et même le sultan de Fès demander au gouverneur d'Arzila l'envoi de médecins réputés. En 1521-1522 une grave épidémie de peste (vraisemblablement la peste bubonique vu les descriptions des chroniqueurs) affaiblit la place. Il y eut 1 200 décès, encore avait-on pris la précaution d'embarquer, à destination du Portugal, toutes les femmes et les enfants.

Évacuée en 1550, Arzila fut réoccupée en 1578 par les Portugais. Devenue espagnole sous Philippe II, la ville fut cédée au sultan Moulay Ahmed el Mansour en 1588. Une nouvelle tentative d'implantation ibérique a lieu en 1690 mais dès 1692 la ville est évacuée. Ruinée et désertée, Arzila est repeuplée par Moulay Ismaël avec des Berbères du Rif. Cet élément rifain jebala resta prépondérant à l'époque contemporaine. Bombardée par la flotte espagnole en 1860, Arzila fut comprise dans la zone espagnole durant la période du Protectorat. Entre temps la ville avait retrouvé un certain lustre sous le gouvernement de Raïsouli qui s'y fit construire un palais. Moulay Ahmed ben Mohamed Raïsouli s'était rendu célèbre par les raptés d'étrangers suivis de versements de rançons qui l'avaient enrichi; devenu pacha d'Arzila, il exerçait une autorité non négligeable sur une partie des Jebala. Pendant la guerre de 1914-1918, il fut, suivant les circonstances, tantôt un agent de l'Espagne tantôt de l'Allemagne qui l'encourageait dans son ambition de se faire nommer sultan. Chassé d'Arzila par les Espagnols, il entra en concurrence avec Abd el Krim* qui le captura en 1925.

E. B.

BIBLIOGRAPHIE

- BERNABO RODRIGUES, *Anais de Azila*, Lisbonne, David Lopes, 2 vol., 1915 et 1919-1920.
- DAMIAO DE GOIS, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521*, trad. de R. Ricard, Publ. de l'Inst. des hautes études maroc., t. XXXI, Rabat, 1937.
- Euzennat M., «Dchar Jedid», *Bull. d'archéol. maroc.*, t. IV, 1960, pp. 534-536.
- GOZALBES BUSTO G., «Arcila en la Edad Media», *Cuad. de la bibliot. esp. de Tetuan*, t. 23-24, 1981, pp. 149-176.
- GUEVARA L., *Arcila durante la ocupacion portuguesa*, Tanger, 1940.
- JEAN-LEON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, éd. A. Épaulard, Paris, t. I, 1956, pp. 260-262.
- LENOIR M., «Fouilles de Dchar Jdid 1977-1980», *Bull. d'archéol. maroc.*, t. XIV, n° 16, 1981-1982, p. 215.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle. Livre V, 1-46, 1^{re} partie (l'Afrique du Nord)*, Paris, éd. J. Desanges, 1980, pp. 87-88 et n. 6 p. 86.
- RICARD R., «Ašilā», *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., t. 1, 1960, p. 727.
- RICARD R., «Une évocation de la synagogue d'Arzila au XVI^e siècle», *Hespéris*, 1939, pp. 99-100.
- RICARD R., «Médecine et médecins à Arzila (1508-1539)», *Hespéris*, 1939, pp. 171-178.

A284. ARZUGES

Un pays dit *Arzuga* (à l'ablatif), puis les *Arzugitani fratres* sont mentionnés en deux occasions différentes (*Concilia Africae, a.345-a.525*), éd. Ch. Munier, dans *Corpus Christ., ser. Lat.*, CXLIX, Turnhout, 1974, p. 45, l. 236-237 (= p. 188, l. 187-188) et p. 189, l. 239; *Prosop. chrét. du Bas-Empire*, l. A. Mandouze, *Prosop. de l'Afrique chrét.*, Paris, 1982, pp. 108-109) par Aurélius de Carthage lors de la séance du 28 août du concile de Carthage de 397. Dans un cas, l'*Arzugis* est mise sur le même plan que la *Tripolis*, dans l'autre les *Arzugitani* sont groupés avec les *Tripolitani*. L'*Arzugis* est un pays où réunir trois évêques est pratiquement impossible; mais il existe assurément des *Arzuges* chrétiens (*Arzugitani fratres*). Au contraire, une lettre d'un certain Publicola, adressée à saint Augustin avant la mise en application des constitutions antipaïennes du 20 août 399, fait état par deux fois d'*Arzuges* qui sont des païens (Augustin, *Ep.*, XLVI, 1, dans *C.S.E.L.*, XXXIV/2, Vienne, 1898, éd. A. Goldbacher, p. 123, et 5, p. 126). Ils sont établis aux abords du *limes* sous la responsabilité d'un décurion ou d'un tribun et, entre autres occupations, conduisent des voitures de charge (*bastagae*) pour l'administration et fournissent des guides aux voyageurs (bon commentaire de R. Thouvenot, *Saint Augustin et les païens*, dans *Mélanges J. Bayet*, Bruxelles, 1964, pp. 683-688). Mais une lettre d'Augustin lui-même (*Ep.* XCIII, VIII/24, *ibid.*, p. 469), à dater d'un peu avant 410, nous apprend que des *Arzuges* étaient impliqués dans des querelles entre sectes donatistes. Il existait donc, vers 400 de notre ère, des *Arzuges* païens et des *Arzuges* chrétiens et, sans doute, des *Arzuges* fixés hors du *limes* et d'autres à l'intérieur de celui-ci (cf Chr. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 94).

Dans les *Actes de la conférence de Carthage* en 411, l'évêque de *Tusuros* (Tozeur) déclare s'être rendu à la conférence en compagnie d'un prêtre d'*Aquae* (El Hamma du Djerid) en partant de chez les *Arzuges* (*de Arzugibus*). Il semble donc que le pays des *Arzuges* englobe *Tusuros* et *Aquae* ou, à tout le moins, en soit voisin (*Gesta conlationis Carthaginensis anno 411*, I, 207, éd. S. Lancel, dans *Corpus Christ., ser. Lat.*, CXLIX A, Turnhout, 1974, p. 155, l. 191). Les guides *Arzuges* mentionnés par Publicola guidaient peut-être, dans ces conditions, les voyageurs qui désiraient traverser le Chott Djerid (cf P. Troussset, «Le franchissement des chotts du Sud tunisien dans l'Antiquité», dans *Ant. Afr.*, XVIII, 1982, pp. 45-49).

En 419, une lettre faisant part de la condamnation de Pélage est adressée aux évêques de « la province de Byzacène et d'Arzugis » (*per tractum provinciae Byzacenaee et Arzugitanae*). Compte tenu des mentions précédentes, le groupement qui apparaît dans ce document (*P. L.*, XX, col. 1009) semble indiquer que l'Arzugis est située aux confins de la Byzacène et de la Tripolitaine, laquelle englobe Tacapes (Gabès). A la même époque, Orose, *Adv. paganos*, I, 2, 90, éd. K. Zangemeister, dans *C.S.E.L.*, V, Vienne, 1882, pp. 32-33 = I, 2, 44, dans A. Riese, *Geogr. Lat. min.*, Heilbronn, 1878, p. 67, prétend que la province de Tripolitaine peut être appelée aussi *regio Arzugum*, « encore que d'une façon générale on puisse parler d'Arzuges tout au long de la frontière d'Afrique » (trad. due à Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1982, p. 53). Le texte d'Orose n'est guère éclairant (cf Y. Janvier, *op. cit.*, p. 125); en tout cas, il attire les Arzuges dans l'aire de la Tripolitaine. On retrouve, à peu de chose près, les indications d'Orose dans la *Cosmographie* dite d'Aethicus, II, 44, dans *Geogr. Lat. min.*, p. 100.

Vers le milieu du V^e siècle de notre ère, Sidoine Apollinaire, *Carm.*, V, 337, mentionne l'Arzugis (à l'ablatif *Arzuge*, ici nom de peuple) dans une énumération toute poétique, entre les Autololes (du Maroc actuel) et le Marmaride. Enfin, au VI^e siècle, Corippus, *Ioh.*, II, 147-148, évoque l'*horrida tellus Arzugis infandae* dont le nom semble sorti alors de l'usage (*veteres sic nomine dicunt*). Le contexte indique qu'il s'agit d'une région très périphérique.

Les témoignages littéraires qui s'étagent de la fin du IV^e au VI^e siècle paraissent donc établir que le pays des Arzuges s'étendait de part et d'autre du *limes*, à la limite de la Tripolitaine et de la Byzacène. Il englobait certainement en tout ou en partie le Bled el Djerid, sans qu'on puisse être sûr qu'il ne s'étendait pas plus loin.

Mais le nom des Arzuges est attesté par l'épigraphie à une date antérieure à celle des témoignages « littéraires ». Une première attestation est, il est vrai, douteuse. Sur une borne de limitation (*C.I.L.*, VIII, 22763 a = *I.L. Af.*, 30) posée sous Trajan à 6 kilomètres au sud-ouest de Bir Soltane (au second tiers du chemin entre Sidi Mohammed ben Aïssa et Ksar Tarcine), leur nom était peut-être gravé : R. Donau (*B.A.C.*, 1909, p. 38) a lu le nom des deux communautés impliquées *Maba...* et *Arzosei* (cf. J. Desanges, *Catalogue des tribus...*, Dakar, 1962, p. 79, et surtout P. Troussset, *Recherches sur le limes Tripolitanus*, Paris, 1974, pp. 89-90, n° 97). En tout cas, un *agnomen* ou *signum* Arzygius, employé éventuellement en fonction de *cognomen*, est connu dès le III^e, sinon le II^e siècle de notre ère. Ce *signum* a été, par exemple, en une occasion attribué à M. Aurelius Cominius Cassianus, gouverneur de Numidie en 244-249, comme on le sait grâce aux fragments d'une base honorifique de Lambèse (M. Leglay, *Épigraphie et organisation des provinces africaines*, dans *Atti del Terzo Congresso intern. di epigr. greca et latina*, Rome, 1959, p. 236). Comme on sait également par ailleurs que sous son commandement la voie et toute la région du *limes Tentheitanus* (région d'Ez Zintan et de Kasr Duib en Tripolitaine, à un peu plus d'une centaine de kilomètres à vol d'oiseau au sud de Sabratha) ont été fermées aux incursions des barbares (*I.R.T.*, 880 = *A.E.*, 1950, 128), doit-on admettre que c'est son action aux confins de la Tripolitaine qui lui a valu un *signum* qui évoquerait alors le *cognomen ex virtute* réservé aux empereurs ? Mais une telle fonction du *signum* serait tout à fait insolite. On hésitera tout autant à penser qu'Arzygius indique l'origine ethnique du gouverneur sénatorial. Une autre occurrence nous conduit dans une direction toute différente : à Rome, le nom, en caractères grecs, *Arzugioi* (*I.G.*, XIV, 968 a, p. 695 = *I.G.R.R.*, I, 42) désigne les membres d'une sodalité, sans doute au III^e, plutôt qu'au II^e siècle de notre ère comme le voudrait Ch. Hülsen (*Notizie degli scavi di Antichità*, Rome, 1888, p. 496), car de tels noms de sodalité au pluriel sont encore très rares sous les Antonins. Les Arzugioi honoraient « celui qui chasse les maladies et les souffrances, le champion des (dieux) bienheureux ». A Rome également, le *signum* Arzygius, détaché au génitif, précède une inscription honorifique en grec dédiée à Betitius Perpetuus, *corrector*

Siciliae entre 312 et 324 (*I.G.*, XIV, 1078a, p. 697 = *C.I.L.*, VI, 31961 = *I.L.S.*, 8843; A.H.M. Jones, J. R. Martindale et J. Morris, *The Prosopography of the later Roman Empire*, Cambridge, I, 1971, p. 689). Enfin, toujours à Rome, *C.I.L.*, VI, 31904 = 1702 = *I.L.S.*, 1251, est une dédicace en l'honneur de Betitius Perpetuus Arzygius, consulaire d'Étrurie et d'Ombrie après 366 de notre ère, sans doute le petit-fils du précédent (cf. *P.L.R.E.*, *ibid*) et peut-être identique à un Arzygius auquel Pelagonius dédia ses *Hippiatrica* (*P.L.R.E.*, p. 687).

I. Kajanto (*The Latin Cognomina*, Helsinki, 1965, p. 208, et *Supernomina, a Study in Latin Epigraphy*, Helsinki, 1967, p. 46, avec une petite série de « Clubs Names » dérivés d'ethniques au moyen du suffixe* -ius) est d'avis que ce *supernomen*, qui a pu devenir un simple *cognomen*, vient du nom des *Arzuges*. Il est cependant difficile de comprendre comment cette population qui habitait une région désertique aux confins de l'Empire a fourni un nom de sodalité qui a même pu être adopté par des hellénophones. En tout cas, on ne peut admettre l'existence d'un homonyme grec, car cette langue ne comporte pas de mot commençant par *arz-. Est-il permis, en terminant, de risquer une fragile hypothèse? Ce serait leur qualité de guides et de passeurs se jouant des dangers des chotts et des déserts qui aurait valu aux *Arzuges* de donner leur nom à une confrérie mystique et peut-être funéraire.

J. DESANGES

P.S. : Une inscription de Mactar, *A.E.*, 1895, 117 = *C.I.L.*, VIII, 23407, atteste l'existence d'un *sacerdos Arzugi(u)s*, ou peut-être *Arzugi(u)m* (si l'on admet un génitif pluriel grec, cf. *I.G.*, XIV, 968a, p. 695), qui semble avoir organisé des chants (*cantu(s)*) et des rassemblements (*(c)oetu(s)*) dans une enceinte sacrée, ce qui confirme, en Afrique même, le caractère mystique de la confrérie des *Arzugii*.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
M.-C. CHAMLA (Anthropobiologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	E. GELLNER (Sociétés marocaines)
E. BERNUS (Touaregs)	J. LECLANT (Égypte)
J. BOSCH-VILÀ (Al Andalus)	T. LEWICKI (Moyen Age)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	L. SERRA (Linguistique)
M. FANTAR (Punique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)

COLLABORATEURS

A. ADAM, Pr. Univ. de Paris V; J. AKKARI, Tunis; M. ALMAGRO, Pr. hon. Univ. Complutense Madrid (+); T. AMROUCHE, Paris (+); J. APPLGATE, Howard Univ, Washington; A.J. ARKELL, Londres (+); M. ARKOUN, Pr. Univ. de Paris III; P. AUGIER, INA, Abidjan; G. AUMASSIP, Directeur de recherche C.N.R.S.; G. BARRIÈRE, Idelès Hoggar; G. BEAUDET, Pr. Univ. de Paris VI; V. BELTRAMI, Fac. de médecine Chietti; E. BERNUS, Dir. de recherche O.R.S.T.O.M.; S. BERNUS, Chargée de recherche C.N.R.S.; A. BERTRAND, Paris; R. BRIARD, *Lyon*; M. BOUCHENAKI, UNESCO Algérie; A. BOURGEOT, Chargé de recherche C.N.R.S.; J. BOSCH-VILÀ, Pr. Univ. de Granada (+); P. BOYER, Directeur hon. des archives d'Outre-Mer; J. BYNON, Univ. de Londres; M. BOUGHALI, Marrakech; A. BESCHAOUCH, Dr. ès lettres, I.N.A.A. Tunis; P. CADENAT, Pau; G. CAMPS, Pr. Univ. de Provence; H. CAMPS-FABRER, Dir. de recherche C.N.R.S.; J.-P. CÈBE, Pr. Univ. de Provence; M. CHABEUF, Médecin général; S. CHAKER, Dr. ès lettres C.N.R.S.; M.-CL. CHAMLA, Dir. de recherche C.N.R.S.; D. CHAMPAULT, Dir. de recherche C.N.R.S.; J. CHAPELLE, Aix-en-Provence; J.-L. CHARLET, Univ. de Provence; J.D. CLARK, Pr. Univ. de Berkeley; H. CLAUDOT, Chargée de recherche C.N.R.S.; D. COHEN, Directeur d'Ét. E.P.H.E.; M. COHEN (+); J. DASTUGUE, Pr. Univ. de Caen; J. DÉJEUX, Dr. ès lettres, Paris; J. DELHEURE, Paris; A. DENIS (+); J. DESANGES, Dir. Ét. E.P.H.E.; G. DEVERDUN, Dr. ès lettres (+); J. DEVISSE, Pr. Univ. de Paris I; N. DUVAL, Pr. Paris IV; J.-C. ÉCHALLIER, Chargé de recherche C.N.R.S.; J. ERROUX, Pr. hon. Institut. agronomique; G. ESPÉRANDIEU, Dr. vétérinaire (+); M. EUZENAT, Dir. lab. C.N.R.S.; M. FANTAR, Dr. ès lettres I.N.A.A., Tunis; J. FAUBLÉE, Muséum d'hist. nat.; A. FAURE, Carnoux (+); S. FERCHIOU, Chargée de recherche C.N.R.S.; D. FEREMBACH, Directeur de recherche C.N.R.S.; P.-A. FÉVRIER, Pr. Univ. de Provence; P.-A. FITTE, Ingénieur; B. FLINT, Marrakech; L. GALAND, Dir. d'études E.P.H.E.; G. GARBINI, Institut. d'études Orient. Naples; I. DE GARINE, Directeur de recherche C.N.R.S.; J. GASCOU, Directeur de recherche C.N.R.S.; M. GAST, Dir. de recherche C.N.R.S.; E. GELLNER, Pr. London School of Economics; H. GENEVOIX (+); L. GOLVIN, Pr. hon. Univ. de Provence; R. FÉRY, Dr. médecine, Toulouse; A. GRAGUEB, Chargé de recherche, I.N.A.A., Tunis; D. GRÉBÉNART, Chargé de recherche C.N.R.S., Dr. ès lettres; M. HACHID, C.R.A.P.E., Alger; M. HADDAD, Univ. de Constantine; M. HADJ-SADDOK, Inspecteur général hon; M. HAMMAD, Aix-en-Provence; J.-J. HARRIES, Univ. de Wisconsin; D.J. HATT, Pr. Univ. of California; M. HAWAD, Niamey; D.T. HICKS, Univ. of Manchester; H. LAAROSSI, C.H.U. La Timone, Marseille; H. ISNARD, Pr. hon. Univ. de Nice (+); D. JACQUES-MEUNIE, Dir. hon. de recherche C.N.R.S.; M. JANON, Ing. C.N.R.S.; F. KADRA, Dir. des Antiquités Alger; J. KEENAN, Pr. Univ. de Witwatersand, Rép. Afrique du sud; T. KOTULA, Pr. Univ. de Wrocław; F. LABURTHE-TORA, Paris; G. LAFUENTE, Marrakech; G.-A. LAFUENTE, Perpignan; N. LAMBERT, Montpellier; S. LANCEL, Pr. Univ. de Grenoble III; J. LANFRY, Paris; G. LAOUST-CHANTEREAUX, Aix-en-Provence; J.-P. LAPORTE, Paris; J.-M. LASSÈRE, Pr. Univ. Paul Valéry; J. LECLANT, Pr. Collège de France, Membre de l'Institut; C. LEFÈBURE, C.N.R.S.; L. LEFÈVRE, Nîmes (+); G. LEFÈVRE, Nîmes; PH. LEFÈVRE-WITTER, Directeur de recherche C.N.R.S.; M. LE GLAY, Pr. Univ. de Paris; A. LEUPEN, Haarlem; Ph. LEVEAU, Pr. Univ. de Provence; T. LEWICKI, Pr. Univ. de Krakow; H. LHOÏTE, Directeur de recherche hon. C.N.R.S.; A. LOUIS, Dr. ès lettres (+); M. MAHROUR, Pr. Univ. d'Alger; R. MAUNY, Pr. hon. Univ. de Paris; J.-L. MIÈGE, Pr. Univ. de Provence; M. MILBURN, Dr. en Préhistoire; V. MONTEIL, Dir. d'Ét. E.P.H.E.; J. MOREL (+); H. MORESTIN, Pr. Univ. Avignon; L. MOUGIN, (+); M. MORIN-BARDE; J.-C. MUSSO, (+); A. MUZZOLINI, Dr. en préhistoire; H. NACHTINGALL, Pr. Univ. de Marburg; Y. NACIB, Pr. Univ. d'Alger; A. NOUSCHI, Pr. Univ. de Nice; M. OUARY, Paris; J. ONRUBIA-PINTADO, Université Complutense, Madrid; S. PANTUCEK, Pr. Univ. de Prague; Th. PENCHOEN, Univ. of California; M. PÉRVÈS, Dr. en médecine; J. PEYRAS, Docteur ès lettres, Volx; M. PEYRON, Rabat; K.G. PRASSE, Pr. Univ. de Copenhague; A. RAHMANI, Paris; R. REBUFFAT, Dir. de recherche C.N.R.S.; M. REDJALA, Chargée de recherche C.N.R.S.; J. REVAULT, Maître de recherche C.N.R.S. (+); M. ROUVILLOIS-BRIGOL, Paris; P. ROGNON, Pr. Univ. Pierre et Marie Curie; L. SAADA, Chargée de recherche C.N.R.S.; P. SALAMA, Chargé de recherche C.N.R.S.; L. SERRA, Pr. Institut. d'ét. orient., Naples; E. SERRES, Lançon; E. SERVIER, Pr. hon. Univ. Paul Valéry; A. SIMONEAU, (+); G. SOUVILLE, Dir. de recherche C.N.R.S.; L. SOUSSI, Marrakech; J. SPRUYTTE, Vinon-sur-Verdon; T. TALACS, Erdliget, Hongrie; M. TARRADELL, Pr. Univ. de Barcelone; Th. TILLET, Dr. en préhistoire; A.M. TIMET, Conservateur Musée du Bardo, Tunis; G. TRÉCOLLE, Dr. en médecine; J.-F. TROIN, Pr. Univ. de Tours; P. TROUSSET, Chargé de recherche C.N.R.S.; M. VACHER, Nantiat; W. VYICHL, D^r, Univ. de Fribourg; A. WEISROCK, Univ. de Nancy II; A. WILMS, Pr. Univ. de Hambourg; M. WORONOF, Pr. Univ. de Besançon; X. YACONO, Pr. hon. Univ. de Toulouse; M. ZGOR, Marrakech; J. ZOUGHLAMI, Chargé de recherche, I.N.A.A. Tunis.



ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-324-2

